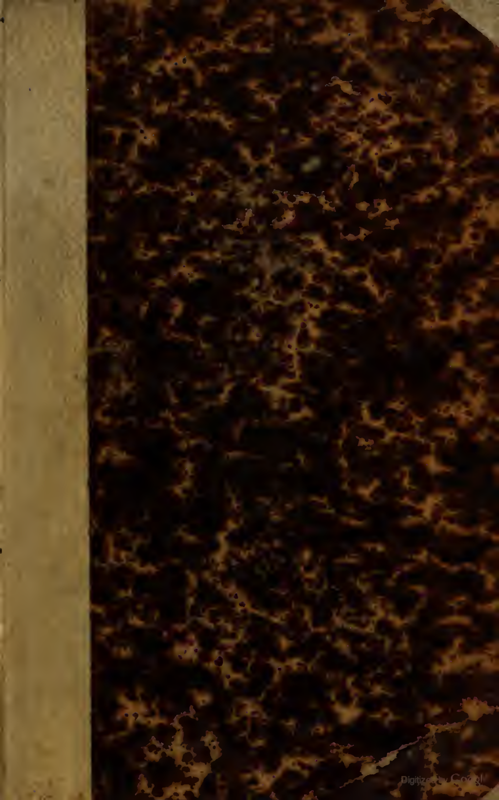
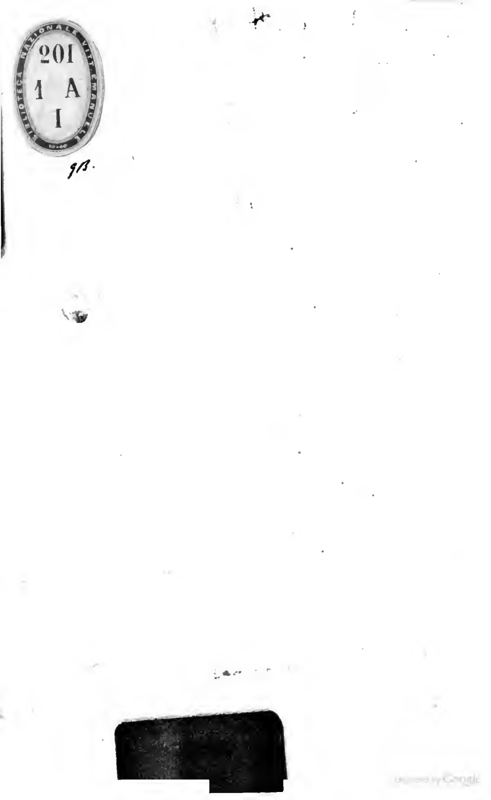

Digitized by Google


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
1 A
I
9B.
Digitized by Google

Digitized by Google





LES TRIBUNS

ET

LES RÉVOLUTIONS

EN ITALIE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Histoire d'Allemagne. — 1er vol. in-8°. *Origines de l'Allemagne....* 7f 50
— 2e vol. in-8°. *Fondation de l'Empire germanique...............* 7 50
— 3e vol. in-8°. *L'Empire allemand et l'Église* (sous presse)....... 7 50

Les Empereurs romains. — *Caractères et portraits*. 3e édition. 1 vol. in-12.. 3 50

Entretiens sur l'Histoire. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.)* — *Antiquité et Moyen âge*. 2e édition. 2 vol. in-12......... 7 »
Italie et Renaissance. 2e édition. 1 vol. in-12........... 4 »

Abrégé de l'Histoire de l'Italie moderne jusqu'en 1864. — 1 vol. in-12 — Hachette et Cie.

Année historique. — 1er vol. 1859; — 2e 1860; — 3e 1861; — 4e 1862. — 4 vol. in-12. — Hachette et Cie.

Ulrich de Hutter. — Sa vie, ses œuvres, son époque. — Histoire du temps de la réforme allemande, 1849. — 1 vol. in-8°. — Joubert.

LE PUY. — TYPOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.

LES TRIBUNS

ET

LES RÉVOLUTIONS

EN ITALIE

JEAN DE PROCIDA
ARNAUD DE BRESCIA
NICOLAS RIENZI — MICHEL LANDO
MASANIELLO

PAR

J. ZELLER
Professeur aux écoles Normale et Polytechnique



BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

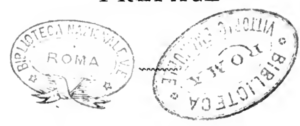
1874

Tous droits réservés.



Digitized by Google

PRÉFACE



Aux trois tribuns et aux trois révolutions que j'avais essayé de dépeindre dans une publication depuis longtemps épuisée, je joins dans ce volume tout nouveau deux autres tribuns et deux autres révolutions. A Jean de Procida, à Nicolas Rienzi, à Masaniello j'ajoute Arnaud de Brescia et Michel Lando; à des révolutions *nationale, mystique* ou *populaire,* une révolution *classique* et une révolution *sociale,* de sorte que je puis dire que ce volume contient à peu près tous les caractères de tribuns et tous les genres de révolutions que l'histoire italienne au moins peut offrir: car l'histoire des autres pays nous présenterait des uns et des autres des espèces bien différentes, tant l'humanité est susceptible de variétés dans sa fécondité même!

Quoique j'aie dépouillé ce volume, fait plutôt pour la lecture que pour l'étude, de tout l'appareil d'érudition qu'on demande justement aujourd'hui aux livres d'histoire, je n'en ai pas moins puisé aux meilleures sources et consulté les travaux les plus récents avant de l'écrire.

C'est à Michel Amari, historien sicilien habile et érudit, que nous devons de savoir au juste ce qu'ont été Jean de Procida et les *Vêpres Siciliennes*. Après l'Italien Guadagnini, un apologiste, et l'Allemand H. Francke qui a trop souvent confondu l'histoire avec le roman, M. Victor Clavel, un jeune érudit français, malgré quelques erreurs, nous a le plus aidé à tirer des sources ce que l'on pouvait savoir sur l'ami du célèbre Abélard, Arnaud de Brescia. M. Grégorovius, l'historien allemand *de Rome au moyen âge*, quelquefois un peu trop vanté, n'a pas ajouté grand'chose de nouveau à l'excellente histoire de Rienzi par son compatriote et son devancier Papenkordt. Pour la révolution sociale de Michel Lando, outre le dix-septième volume des *Delizie* de L. et I. Ildefonso et le *Tumulto dei Ciompi*, publié par Le Monnier et Barbera à Florence, j'ai été heureux de devoir à l'obligeance de M. Canestrini une *Spigolatura fiorentina*, tirée seulement à cinquante exemplaires, qui contient des faits intéressants. Enfin le duc de Rivas, dans ses deux volumes sur la révolution de Naples, avait

consulté tout ce que les archives napolitaines ou espagnoles pouvaient savoir sur Masaniello et j'en ai assez largement profité.

J'ai été heureux pendant quelques mois de me distraire un peu de la publication du grand travail si favorablement accueilli, que je publie sur *l'Histoire de l'Allemagne,* en revenant à des sujets d'étude qui ont eu autrefois mes prédilections. C'est une bonne hygiène intellectuelle, je crois, que de se délasser quelquefois, par des échappées volontaires de travail, d'une préoccupation exclusive trop tenace et trop absorbante.

Mais, dira-t-on, à quoi bon publier aujourd'hui des histoires de tribuns qui ont tous malheureusement fini malgré leur sincérité réelle, et de révolutions qui ont toutes avorté, malgré les véritables malaises qui les produisaient? — Est-il vraiment inutile chez nous de montrer que l'imagination toute seule, qui ne fait jamais défaut aux tribuns, est souvent périlleuse dans la conduite des affaires humaines et qu'il n'est pas de révolution qui, pour se consolider, pas de gouvernement quel qu'il soit, république ou monarchie, qui, pour se fonder, n'ait besoin surtout des habiles et des sages? L'imagination dans la politique est un flambeau qui éclaire de loin et souvent une torche qui brûle de près. C'est la sagesse qui bâtit à la lueur que l'imagination laisse après elle et souvent sur les ruines

qu'elle fait ; et si l'on ne peut refuser quelque tendre sympathie au sort encouru par les tribuns qui, sans avoir rien fait, meurent tristes victimes de leurs utopies, il faut surtout estimer heureux les peuples, troublés par eux, qui savent trouver dans leur sein l'homme fort et sage qui tire la réalité du rêve et un gouvernement d'une révolution.

30 octobre 1873.

J. ZELLER.

LES TRIBUNS

ET

LES RÉVOLUTIONS

EN ITALIE



I

JEAN DE PROCIDA

UNE RÉVOLUTION NATIONALE. — LES VÊPRES SICILIENNES.



Jean de Procida n'est point un tribun. C'est un politique. Mais il a été le contemporain d'une révolution nationale bien connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*. C'est pourquoi il peut ouvrir cette série de portraits de tribuns et d'histoires de révolutions dont l'Italie a été si souvent le théâtre.

Digitized by Google

I

LA SICILE SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE. — JEAN DE PROCIDA.

Au milieu des nombreuses îles de la Méditerranée, jetées dans cette mer comme une proie offerte aux peuples des trois anciennes parties du monde, on sait que la Sicile est peut-être celle qui a changé le plus souvent de domination. Les éruptions volcaniques de la masse de l'Etna y ont accumulé moins de ruines que les conquêtes apportées par les flots de la mer. Parmi ces nombreuses vicissitudes, jamais cette belle contrée n'avait peut-être autant perdu qu'à la conquête des Français, au treizième siècle, et ne s'était sentie plus malheureuse que sous le roi Charles d'Anjou, frère de notre saint Louis.

Pour ne parler que des dernières révolutions dont elle avait été la victime, l'occupation de l'île trois siècles auparavant par les Sarrasins d'Afrique n'avait pas été sans compensation. Palerme leur devait sa nouvelle célébrité. Sous ces vainqueurs si promptement civilisés, de nouvelles industries y avaient pris naissance ; l'importation de quelques plantes africaines et l'application

d'ingénieux systèmes d'irrigation avaient rendu à l'île son ancienne fertilité. Les chrétiens, pour élever après le départ ou le refoulement des infidèles au centre de l'île les palais de leurs souverains ou les temples de leur Dieu, imitèrent les palais, les mosquées et les bains élevés par leurs vainqueurs mauresques. La conquête normande, qui vint après, était encore au treizième siècle l'objet des sincères regrets des Siciliens. Le baronnage fondé à cette époque avait été assez doux pour les petits, et les antiques priviléges municipaux étaient restés debout sous des princes qui cherchaient à établir une sorte d'équilibre entre des sujets de différente origine. Dans les mauvais jours, on redemandait encore les temps du Normand Guillaume le Bon, précieux et trop rare témoignage rendu à la mémoire d'un roi! Palerme avait gagné alors le nom d'*heureuse;* et sa cathédrale avec sa nef longue, étroite et fine, ses flèches aériennes, ses broderies de pierre, ses mosaïques incrustées d'or et ses royales tombes de marbre blanc et de porphyre rouge, datait de cette mémorable époque.

La Sicile, en passant de là par mariage à la maison allemande de Hohenstauffen, n'apprécia pas autant l'honneur de devenir un des joyaux de la couronne du saint-empire; elle n'eût que de la haine contre le fils de Barberousse, Henri VI, qu'elle appelait *le Cyclope sanguinaire,* et jamais elle ne voua une affection bien sincère à ces princes souabes, qui l'entraînèrent à son détriment dans le tourbillon des grandes luttes de la chrétienté. Cependant elle se laissa fasciner par le grand

Frédéric II, ce héros légiste et poëte, qui appela ses députés au parlement, et qui sut lui faire entendre avec ses compagnons de plaisirs, les Ranieri et les Tomasso di Sasso, les premiers sons de la muse nationale, propagés de là dans le reste de l'Italie. L'attachement qu'elle montra à la fortune de son bâtard Manfred et le tressaillement de pitié et d'espérance que provoqua dans son cœur le nom seul de son petit-fils, l'infortuné Conradin, quand il vint en Italie, mais seulement pour y mourir, en sont une preuve suffisante.

Soit que les commencements d'une conquête paraissent toujours les plus durs, soit que Charles d'Anjou, considérant la Sicile comme une étape vers un but plus élevé, n'eût point cru devoir ménager celle-ci, il est certain que la domination française n'offrait rien qui pût la faire aimer et durer. Arraché à des dispositions d'abord bienveillantes par la prise d'armes de quelques seigneurs siciliens en faveur du dernier des Hohenstauffen, Charles d'Anjou n'avait bientôt plus écouté que l'avarice et le désir de la vengeance, qui lui étaient plus naturels. Tous les partisans un peu déclarés de la dynastie déchue furent condamnés à mort, leurs biens confisqués, leurs enfants déclarés infâmes, et quiconque les cacherait et leur donnerait asile menacé des mêmes peines. Des étrangers, Français, Angevins ou Provençaux, et des Italiens du parti guelfe s'enrichirent de ces nombreuses et sanglantes dépouilles. L'exécution terrible de la petite ville d'Agousta, dont la garnison de mille deux cents hommes arrêta longtemps Guillaume l'Etendart, un des exécuteurs des vengeances royales, laissa surtout un

dangereux ferment de haine dans tous les cœurs. Il n'est pas inutile d'en rappeler les détails.

Six bourgeois, pour avoir la vie sauve, avaient enfin ouvert en trahison les portes de la ville; les habitants demandaient grâce ou fuyaient dans les retraites les plus ignorées. L'Etendart, homme de sang, implacable ennemi des adversaires de son maître, ordonna que tout périt sans distinction de sexe ni d'âge. On ne tua pas seulement dans les rues et les carrefours, on poursuivit les malheureuses victimes jusque dans les maisons, dans les greniers et dans les citernes. Les vainqueurs, fatigués avant d'avoir satisfait la vengeance de leur chef, laissèrent enfin la besogne au bourreau, et amenèrent devant lui sur les bords de la mer le reste des habitants nus et liés deux à deux. La main gauche armé d'un coutelas large et court, la droite d'un cimeterre bien affilé, ce robuste et infatigable exécuteur achevait d'un second coup ce que le premier laissait à faire; il entassa ainsi plusieurs monceaux de cadavres. Quand il était fatigué, les spectateurs lui tendaient une coupe pleine de vin. Les six traîtres eux-mêmes furent, juste châtiment! les dernières victimes de cette boucherie. Il ne resta pas une âme vivante dans la ville, quelques soldats siciliens qui s'étaient jetés avec précipitation et en trop grand nombre dans une barque ayant sombré en vue des côtes. Agousta, laissée déserte comme une preuve terrible de la sévérité du maître, était un appel non moins éloquent à la vengeance.

Ces cruautés au moins pouvaient être passagères ; ce qui ne le fut point, ce fut le régime de honte et d'arbi-

traire auquel la Sicile se vit condamnée. Fiers et jaloux de leur nationalité, les insulaires virent le titre de capitale passer de Palerme à Naples, et par là échangèrent tous les avantages moraux et matériels attachés au rang que l'île perdait contre les misères et les souffrances d'une tyrannie de seconde main.

Véritable reine sous les émirs sarrasins et sous les princes normands ou souabes, la ville de Palerme perdit complétement cette vie brillante et cette prospérité que le chroniqueur Hugo Falcandus se plaisait à décrire moins d'un siècle auparavant. La demeure royale de *Joharia,* entre la tour Pisane et la tour Grecque, où les anciens souverains aimaient à donner leurs fêtes, ne retentissait plus du bruit des plaisirs. La chapelle palatine maintenant fermée ne voyait plus, aux jours des grandes cérémonies religieuses, une foule brillante de seigneurs et de dames se presser sur son resplendissant pavé ; le jour n'éclairait plus ses murs recouverts de ces mosaïques de toutes couleurs qui représentaient les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le gouverneur de la ville, petit seigneur ordinairement assez grossier et sévère, préféra le séjour du palais neuf, moins encore pour ses appartements brillants d'or et de pierreries que pour ses redoutables fortifications ; et l'on n'entendit plus autour de lui que les grossiers éclats des divertissements que prenaient ses soldats retranchés dans le vieux palais flanqué de tours de *castel' a mare.*

Avec une cour brillante tombèrent ces industries de luxe que les souverains avaient entretenues près de leur palais même, comme pour avoir sous la main ces ma-



gnifiques produits qu'elle seule pouvait faire naître et consommer. Pour qui ces habiles ouvriers de Palerme auraient-ils tissé ces belles et éclatantes étoffes de soie et d'or, enrichies de dessins variés et rehaussées de pierres précieuses, dans lesquelles, ainsi qu'on a pu le voir encore aujourd'hui en découvrant leurs tombeaux, leurs souverains se sont endormis de leur dernier sommeil. Les compagnons de Charles d'Anjou prisaient beaucoup plus une cotte de maille à l'épreuve des coups ou une lame bien trempée. Aussi le *marché des Sarrasins* était presque désert; les deux grandes rues qui s'y croisaient, la *via Marmorea* toute peuplée de marchands et la *via Coperta,* sous les arcades de laquelle se tenaient les joailliers, les changeurs et les usuriers, n'étaient plus fréquentées que par de rares et tristes promeneurs. Le quartier des Amalfitains sur le port, longtemps entrepôt des riches marchandises de la France et de l'Italie, présentait lui-même beaucoup moins d'activité.

La résidence et la place d'armes du gouverneur de toute la Sicile, c'était la ville de Messine, située à l'autre bout de l'île. Charles d'Anjou l'avait ainsi voulu. Ce n'était pas assurément que la cathédrale, fondée par Roger II en l'honneur de la vierge Marie, valût celle de Palerme, malgré son campanile et sa flèche malheureusement renversés depuis par le terrible tremblement de terre de 1783, ni qu'il s'y trouvât d'aussi beaux et d'aussi nombreux édifices que dans la royale résidence normande. Des raisons toutes politiques avaient dicté ce choix. Messine, le *port et la porte* de l'île, comme on disait alors, en livrait l'entrée, et, grâce à son vaste et

large port, elle était comme le lien naturel qui rattachait l'Occident à l'Orient, sur lequel le frère du héros des croisades jetait un œil de convoitise. Le château de Mattagrifone, ainsi nommé du fameux géant sarrasin vaincu selon la légende par le Normand Roger, les monts Pélores hérissés eux-mêmes de châteaux, qui resserrent et protégent cette ville du côté de la terre, la mettaient mieux que tout autre à l'abri des soulèvements et des attaques du reste de l'île qu'on savait assez mal disposé. Ce fut donc de cette espèce de forteresse que les gouverneurs ou vicaires du maître, les Fulcon de Puy-Ricard, les Guillaume de Beaumont, les Herbert d'Orléans, instruments d'une même et inflexible volonté, apprirent aux malheureux Siciliens ce que c'était qu'une véritable conquête.

La spoliation exercée le lendemain de la victoire aux dépens de toutes les familles qui de près ou de loin avaient soutenu la fortune de la maison déchue fut suivie de la révision des titres et chartes de possession de toutes les propriétés féodales sans distinction de parti. Il n'y eut ni antiquité de possession ni prescription qui pût racheter la plus légère irrégularité de forme. Nombre de barons siciliens furent dépouillés, lésés dans leurs biens et dans leurs droits, ou tout au moins obligés de les reprendre à des conditions léonines, ou de les racheter à beaux deniers comptants. On augmenta ainsi les domaines et revenus du roi qui récompensa de cette façon ses compagnons de conquête et multiplia les étrangers établis au milieu et aux dépens des Siciliens! Ce n'est pas tout ce qu'eurent à supporter les barons in-

digènes, assez heureux pour conserver quelque chose de leur patrimoine. Les services militaires et maritimes, les aides féodales furent augmentés. Les fils des grands vassaux requis pour l'ornement et le service de la cour restèrent entre les mains du roi comme autant d'otages de la fidélité de leurs pères. Les riches héritières, données à des favoris ou condamnées au couvent pour que leurs biens fissent retour à la couronne, devinrent pour elle une monnaie courante, et l'interdiction du mariage aux fils des vassaux siciliens, dont le roi se défiait, fut un moyen sûr pour lui d'éteindre à jour fixe la race de ses ennemis. Voilà pour les seigneurs.

Les manants connaissaient déjà de leurs propres maîtres les droits de gîte, de transport et les corvées. Le droit de bonne prise introduit par les seigneurs français vint confisquer les meilleures denrées dans l'échoppe du marchand, les plus belles gerbes de la moisson sur le champ et le meilleur vin dans la cuve. L'administration des domaines royaux, au lieu de donner l'exemple de la modération, parut prendre à tâche de servir de modèle aux plus exigeants. Réquisition des hommes, des bêtes, des voitures et des bateaux; établissement de moulins et de fours seigneuriaux, pour moudre tout le blé et cuire tout le pain du domaine; taux uniformément fixé, bon an mal an, et assez élevé de la rente des champs, des troupeaux et des essaims d'abeilles; rien ne fut oublié. La vente des meubles, des animaux, des instruments d'agriculture, enfin la prison, répondirent pour les années mauvaises et pour les épizooties si fréquentes à cette époque. Ce qui parut le plus dur aux

pauvres paysans de l'île, c'est que les barons siciliens eux-mêmes, soit pour faire leur cour au nouveau roi, soit pour suffire à ses exigences, adoptèrent bientôt dans leurs domaines ces tyrannies étrangères, et donnèrent ainsi au baronnage, assez patriarcal jusque-là en Sicile, les formes âpres et oppressives qu'il commençait à perdre alors dans le reste de l'Europe.

Ajoutez à ces vieux excès du régime féodal les nouveaux abus d'une tentative d'organisation monarchique qui croyait à tort servir d'autant mieux ses propres intérêts qu'elle prenait moins à cœur ceux des sujets : l'augmentation des taxes et gabelles, le monopole du sel, des grains, de l'acier et de la soie; des douanes à l'entrée et à la sortie du royaume, des péages sur les ponts et aux portes des villes; l'interdiction de la chasse, enfin des contributions levées sur le marché même, et vous aurez à peine une idée des griefs des Siciliens. Les juges royaux, qui achetaient leurs charges, ne furent plus occupés qu'à assurer l'obéissance et à punir les infractions à toutes ces nouveautés. Au moins, au commencement, Charles d'Anjou avait-il, par nécessité, laissé aux nationaux les emplois de fiscalité et de judicature. Après la mort de Conradin, il les remplaça tous par des Français, et ne leur conserva pas même les places inférieures de *maestri razionali, segreti, judicari,* etc. Entre les mains des vainqueurs, l'impôt ne parut plus alors qu'un moyen de spoliation, et la justice un instrument de règne. Officiers de finances ou de justice, tous considérant leurs fonctions comme une part de butin livrée à leur discrétion, renchérirent à l'envi sur les

exigences et les sévérités de la loi, ajoutèrent aux ordres du maître toutes leurs tracasseries et toutes leurs infidélités, et jetèrent dans les rapports légaux la perturbation journalière que l'altération des monnaies et l'émission de *carlins* et *demi-carlins* de mauvais aloi, en échange des beaux et bons *augustales* d'or de Frédéric II, avaient déjà mise dans le commerce.

Les plaintes, les cris de douleur et de rage conservés dans les chroniques siciliennes du temps peuvent seuls donner une idée de cette oppression de tous les instants. C'est là que nous voyons les familles les plus nobles chassées du manoir des ancêtres ou réduites à la mendicité, leurs fils obligés de servir à table l'étranger spoliateur, et leurs filles jetées dans le lit d'un grossier soldat. Un Français rencontre-t-il à cheval un Sicilien, il l'en fait descendre et le force à le suivre à pied jusqu'à sa demeure. Quelle considération ces dévots serviteurs du Saint-Siége pouvaient-ils avoir pour ceux qu'ils regardaient comme des hérétiques, des *patarins*, assez peu différents des Maures, avec lesquels ils frayaient d'ailleurs plus volontiers? Il faut suivre surtout les derniers familiers du pouvoir dans l'exercice grossier de leur part de tyrannie sur les petits. Ici, ils requièrent pour le service de l'armée ou de la marine les jeunes gens les plus robustes; et, à leur défaut, ils saisissent leur mère et leur sœur jusqu'à ce que les fugitifs viennent se livrer eux-mêmes. Là, ils prennent les bêtes de somme des paysans ou les forcent à en servir eux-mêmes; ils pénètrent dans leurs maisons et font leur main sous prétexte de bonne prise. Heureuse la fille du logis

si elle n'a point le hasard de leur plaire ! Les cris de la bastonnade et les soupirs de la prison révèlent encore mieux le sort de l'indigent ruiné par l'impôt et par les mauvaises mesures financières.

C'est sur les douleurs des petits que les chroniqueurs ne tarissent point : « Que dire, s'écrie l'un, des inven-
« tions inouïes des Français, de leurs décrets sur les
« forêts et sur les vignes, de l'absurde interdiction du
« rivage, de l'exagération inconcevable du produit des
« champs et des troupeaux ? L'ardeur de la canicule fait
« sécher la moisson sur pied et le torrent dans son lit ;
« n'importe ! l'année est toujours bonne, la moisson est
« abondante et la portée nombreuse pour le fisc ! Il faut
« présenter au complet le troupeau à la fin de l'an, et
« plus de petits que le troupeau n'en peut produire. Les
« pauvres laboureurs pleurent ; c'est une terreur uni-
« verselle chez les bouviers, les chevriers et tous les
« pasteurs : ils sont responsables de leurs abeilles,
« même de l'essaim que le vent emporte. On leur dé-
« fend la chasse, et l'agent du fisc porte en cachette dans
« leurs huttes des peaux de cerfs ou de daims ; puis il
« instrumente et confisque. Que dire des mères, des
« filles obligées de montrer les tissus de la soie qu'elles
« ont travaillée ? Malheur à elles si elles n'ont pas em-
« ployé tous les cocons ou si elles cachent l'ouvrage de
« leur main ! S'il plaît au roi de frapper monnaie neuve,
« on sonne de la trompette dans toutes les rues ; de
« porte en porte, il faut livrer l'argent et l'or ; et en
« échange de cette monnaie précieuse, on reçoit du bil-
« lon. Nous avions cru, s'écrient les malheureux, rece-

« voir un roi du père des pères; nous avons reçu l'An-
« techrist. » — « C'est l'inextinguible soif de l'or, dit un
« autre, qui leur a enseigné toutes ces inventions dia-
« boliques. Nous multiplions sur les listes du cadastre
« et nous diminuons sous les coups de la proscription.
« Nos biens ne sont pas à nous; c'est pour eux que nous
« arrosons le sol de nos sueurs. Oh! s'ils laissaient aux
« laboureurs un morceau de pain; s'ils mangeaient seu-
« lement et ne dévoraient pas. Mais non; les personnes
« ne défendent pas les biens; et les biens ne sauvent
« pas les personnes. Ces serpents sucent notre sang et
« notre moëlle; à peine ils nous permettent de disputer
« notre nourriture aux oiseaux de proie! »

Le Saint-Siége, suzerain alors, comme on le sait, du nouveau royaume, n'avait point d'abord épargné à Charles d'Anjou ses remontrances : « Nous te conseillons, « lui avait écrit le pape Clément IV, un Français, ô mon « fils! d'appeler les barons, les prélats et les hommes « notables des cités pour leur exposer les besoins et « fixer de concert avec eux les subsides qu'ils te doi- « vent. » Comment le conquérant aurait-il écouté ces conseils, quand il violait même les conditions auxquelles il avait accepté du pape la conquête, et refusait, par exemple, de restituer à l'Eglise ses anciennes immunités? Grégoire X, successeur de Clément IV, en vint à des menaces, qui n'eurent pas plus d'effet. « Si je suis « un tyran, répondit Charles d'Anjou avec une confiance « extraordinaire, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est « que Dieu m'a toujours guidé jusqu'ici, et j'ai con- « fiance qu'il ne m'abandonnera pas. » Et quelque temps



après il ne craignait pas même d'interdire à ses sujets de commercer avec les Etats de l'Eglise.

Livrés à une tyrannie sans recours ni merci, il était assez naturel que les Siciliens tournassent leurs regards vers la fille de leur ancien souverain Manfred, fils de Frédéric II, la reine Constance, assise sur le trône d'Aragon ; mais si celle-ci paraissait assez disposée à ressentir les douleurs de ses anciens sujets, la politique de don Pèdre III, son mari, était bien froide ou au moins bien impénétrable. Constance avait, il est vrai, accueilli un certain nombre d'exilés et leur avait assuré les faveurs de son mari. Trois même étaient entrés fort avant dans son intimité : Roger Loria, Conrad Lancia et Jean de Procida. Mais pouvait-on compter sur eux ? Roger, descendant d'une haute et riche noblesse de Calabre apparentée à la famille d'Amico, et Conrad Lancia, parent éloigné de la fille de Manfred, étaient venus tous deux fort jeunes en Aragon. Elevés à la cour et étroitement liés par le mariage de Conrad Lancia avec une sœur de Roger, ils étaient maintenant les deux serviteurs les plus dévoués et les plus braves du roi don Pèdre. Lancia, sous le roi précédent, don Jayme, avait, avec quatre galères, au son des trompettes et des nacaires, ramené au port de Valence dix vaisseaux pris aux Sarrasins sur les côtes de Tlemcen. L'année même du couronnement de don Pèdre, il avait fait flotter le drapeau de son roi sur la haute tour de Tunis. Il était réservé à Roger Loria de rendre encore à don Pèdre, quoique plus tard, de plus grands services. Mais tous deux étaient plus Aragonais encore qu'Italiens, puisque Muntaner nous

Digitized by Google

assure que le plus beau parler catalan était dans leur bouche. Quant à Jean de Procida, devenu le plus célèbre dans cette histoire, il n'était plus tout jeune lorsqu'il arriva proscrit à la cour du roi d'Aragon; mais ses antécédents bien connus n'étaient point faits pour inspirer de grandes espérances aux Siciliens, dont il n'était pas même le compatriote.

On sait que ce personnage, issu de petite noblesse, né à Salerne, était un des médecins les plus célèbres de cette ville. Il avait été attaché comme tel, et plus encore peut-être comme ami et comme confident, à la personne de l'empereur Frédéric II, grand amateur des sciences avouées ou occultes et de leurs sectateurs. Il assista ce prince dans ses derniers moments et figura au nombre des témoins qui signèrent son testament. Fidèle aussi à la fortune du bâtard Manfred, il fut compris, après la mort de celui-ci, dans une première proscription faite par Charles d'Anjou de tous les partisans de la maison de Souabe, et ses biens, assez considérables, furent confisqués. Jusque-là, rien de plus honorable. Mais la fidélité de Procida, quoique sincère à ses premiers maîtres, ne resta pas à l'épreuve de ce premier revers et de sa propre ruine. Une lettre du pape Clément IV implore pour lui le pardon du vainqueur et nous le montre reniant avec peu de dignité, pour rentrer en grâce sous un nouveau maître, ses premières affections politiques. Procida mérita encore, il est vrai, par ses vœux au moins, lors de l'entreprise de Conradin, un nouvel exil, et cette fois sans possibilité de retour. Tant de tergiversations ne montraient guère de fermeté dans le caractère.

Les romanciers qui se sont emparés de ce personnage ont voulu expliquer ses derniers complots contre les Français par le désir de venger un affront domestique. Ils racontent que l'honneur de Landolfina, sa femme, fut victime de la violence d'un Français, quelques-uns disent de Charles d'Anjou; et ils prétendent qu'il avait juré en même temps sa vengeance et la libération de son pays. Des actes authentiques prouvent que la dame Landolfina, qui avait apporté de grands biens à son mari, séparant sa cause de celle de Procida, demanda chaudement du vainqueur et obtint la restitution de ce qui lui appartenait en propre, « comme née d'une race « fidèle et n'ayant pris aucune part à la *malice* de son « époux. » D'autres raisons aussi donnent à penser que l'infortune domestique de Procida suivit son exil au lieu de le précéder, et que l'honneur de Landolfina souffrit moins de la violence des vainqueurs que de ses faiblesses pour eux.

Le roi d'Aragon, don Pèdre, qui était aussi politique que vaillant, n'en vit pas moins dans ce vieillard au front bas, à l'œil petit, à la bouche mince et circonspecte, parfaitement informé de la situation générale du midi de l'Europe, un homme dont il pouvait tirer un habile parti. Il le prit pour conseiller, le consola de la perte de ses biens d'Italie par la concession des seigneuries de Luxen, Benizzano et Palma; et ce fut ainsi que Jean de Procida devint le seul confident peut-être de secrètes pensées d'ambition, que don Pèdre cachait à ses alliés, à ses amis, à la reine Constance elle-même et qui menaçaient Charles d'Anjou alors à l'apogée de

sa puissance, et tout préoccupé des préparatifs d'une nouvelle conquête en Orient.

Il faut sacrifier beaucoup, nous le voulons bien, des ornements que la tradition et le roman ont ajoutés aux voyages et aux menées de Procida dans les contrées du midi de l'Europe pour le compte du roi d'Aragon. Cependant le fond en est irrécusable, et quelques-unes même des circonstances ne manquent pas de vraisemblance. Don Pèdre ne pouvait pas trouver un homme mieux au courant des choses et plus dévoué par intérêt et par esprit de vengeance à ses desseins. Tout prouve que le profond mystère dont le roi d'Aragon et Jean de Procida s'entouraient était destiné à entretenir à la fois l'ignorance dans laquelle étaient les Aragonais de leurs desseins et la confiance longtemps prolongée de Charles d'Anjou. Les négociations dont fut chargé Jean de Procida durent être toujours enveloppées de ténèbres et d'équivoque, laissées souvent à ses risques et périls, et toujours exposées, le cas échéant, à un désaveu. Rien d'étonnant qu'elles aient peu laissé de traces et que le négociateur ait pris plus d'un détour et revêtu même plus d'un déguisement, voire le costume de moine mendiant, pour les mener à bonne fin sans trop éveiller les soupçons. Tout avait plutôt, — et don Pèdre le voulait ainsi, — les apparences d'un complot, d'une intrigue, ourdis pour mettre des entraves aux desseins ambitieux de Charles d'Anjou que celles d'une hostilité effective et déclarée. L'agent principal pouvait prendre sans inconvénient, avec avantage même, les allures d'un aventurier. Ceci bien établi, on peut, en rejetant les détails

Digitized by Google

romanesques, regarder comme positifs les faits suivants qui se passaient peu de temps avant les célèbres Vêpres siciliennes.

Les chefs du parti gibelin alors vaincu en Italie, le comte Guido Guerra à Rome, le marquis de Montferrat et Gui de Montefeltro au nord, les Spinola à Gênes, les Visconti à Milan, cherchaient, selon l'habitude des factions italiennes, un appui au dehors contre les Guelfes que Charles d'Anjou avait rendus trop puissants dans la Péninsule. Procida les visita tous pour donner de l'occupation à Charles d'Anjou dans la Péninsule si on l'attaquait dans l'île. Il est certain qu'un certain Francesco Troisi vînt de la part de plusieurs de ces seigneurs trouver don Pèdre à Algeziras avec des lettres de créance. C'est le seul résultat apparent de ces négociations. Protégé un instant par le pape Grégoire X, mais incapable d'obtenir de ses peuples la réunion des deux Églises grecque et latine, qu'il avait promise, l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, devait saisir avec empressement toute alliance destinée à faire contre-poids à l'ambitieux conquérant de Naples et à prévenir peut-être contre lui une entreprise qui pouvait s'effectuer d'un moment à l'autre. Procida, arrivé à Constantinople comme médecin, parvint à s'aboucher secrètement avec l'empereur grec, et ménagea vraisemblablement entre les deux cours d'Orient et d'Aragon un traité par lequel la première se serait engagée à fournir des subsides à la seconde. L'original n'en existe pas; mais on ne peut douter que des envoyés de Paléologue n'aient visité don Pèdre à Port-Fangos. Toloméo de Lucques affirme avoir

vu le traité, et l'on assurait alors que des marchands génois, établis à Constantinople, avaient avancé l'argent nécessaire à Paléologue, qui en éprouvait, il est vrai, grand besoin.

Il n'était pas prudent pour un proscrit de s'aventurer dans les États de Charles d'Anjou. Si Jean de Procida alla, comme il est probable, reconnaître le terrain, relever les courages de quelques seigneurs et montrer un but à leurs efforts, il dut courir de grands dangers. La tradition rapporte, — et cela n'est pas invraisemblable, — qu'il n'y échappa qu'en contrefaisant l'insensé. Ce qu'on ne peut guère admettre, c'est que Procida, dans une de ses visites à Rome, ait décidé le pape Nicolas III à prendre le parti du roi d'Aragon en le gagnant avec l'or byzantin; il est difficile de croire que Paléologue, déjà fort à court d'argent pour lui-même, en ait pu trouver pour un autre.

Il y avait quelqu'un qui travaillait beaucoup plus pour le roi d'Aragon en Sicile que Procida lui-même : c'était Charles d'Anjou. A la nouvelle de l'avénement du nouveau pape Martin IV, les Siciliens avaient fait auprès du Saint-Siége un dernier effort. Deux ecclésiastiques fort connus et fort recommandables, Bartolomeo, évêque de Patti, et Buongiovanni, frère prêcheur, étaient venus, au nom de toute la Sicile, se jeter aux pieds du père de la chrétienté. Martin IV pouvait intervenir d'autant mieux entre l'oppresseur et les opprimés, qu'il joignait au titre de chef de la chrétienté celui de suzerain du royaume de Naples et de Sicile. Malheureusement l'inflexible roi Charles était présent. Il laissa parler les en-

voyés, qui ne reçurent de Martin aucune réponse. Mais, à leur sortie du palais, il les fit saisir et jeter en prison. Le frère prêcheur y expia longtemps son courage; l'évêque de Patti parvint à s'enfuir, et alla annoncer à ses concitoyens qu'ils étaient abandonnés du représentant de Dieu sur la terre.

On remarqua dès lors parmi les nobles siciliens des allées et venues inaccoutumées. Les seigneurs Gualtieri Caltagirone, Palmieri Abbate, Ventimiglia Gerace et Alaimo de Lentini échangeaient de fréquentes visites. Alaimo de Lentini, connu par sa versatilité, paraissait surtout se donner du mouvement. Sa femme, une certaine Maccalda Scaletta, qui avait mené longtemps, sous l'habit de pénitente, une vie fort aventureuse, et qui le dominait, poussait ce seigneur à agir depuis qu'il avait perdu sa place de justicier du royaume et qu'elle ne jouait plus un rôle. Evidemment le roi d'Aragon nouait enfin avec les mécontents les fils d'une intrigue ourdie depuis longtemps. Quant au peuple, il était seulement plus sombre et plus concentré encore que d'habitude. « On ne voyait plus, dit un contemporain, ni festins, ni « chants, ni danses, et la harpe pendait muette aux « branches des saules; les jours s'écoulaient dans l'at- « tente et les nuits dans l'anxiété; le sang circulait plus « rapidement dans les veines, et cependant l'attitude « des Siciliens était plus morne et plus abattue que ja- « mais; on ne pouvait vivre et non plus mourir en « paix ! »

Il ne pouvait rien y avoir de plus irritant pour Charles d'Anjou, à la veille de la grande entreprise qu'il mé-

ditait, que cette sourde fermentation qui pouvait présager une explosion terrible. Sa colère était d'autant plus grande qu'il ne savait sur qui la faire tomber. Il menaça d'exterminer cette race portée à la plainte et au mécontentement, et de donner sa terre à d'autres possesseurs. Des ordres plus sévères furent expédiés à Herbert d'Orléans, vicaire général du royaume, résidant à Messine, à Jean de Saint-Remi, justiciaire du val de Mazzara dans Palerme, et à Thomas de Busant, justiciaire du val de Noto. Il leur envoya des renforts et des vivres pour mettre en état de défense et ravitailler les principales forteresses et les châteaux du royaume, au nombre de vingt-sept, assez mal entretenus d'ordinaire. Défense fut faite à tout Sicilien de porter des armes.

Il n'y avait eu jusqu'alors qu'oppression dans l'île; il y eut maintenant terreur. La recherche des armes devint une nouvelle occasion de tracasseries et de poursuites ajoutées à celles du recouvrement des impôts; et la conduite des hommes d'armes renchérit sur celle des gabelliers et des justiciers. La mesure parut comblée. Après avoir réduit les Siciliens à la misère, leur enlever leurs armes, c'était leur ravir encore l'espérance! « Fuyons, s'écriaient-ils dans leur douleur, s'il faut en « croire l'historien Saba-Malaspina, fuyons de nos mai- « sons et cachons-nous dans les bois et dans les caver- « nes. Abandonnons cette terre de douleur, de pauvreté « et de honte. Le peuple d'Israël, sous les Pharaons, « ne fut pas plus esclave que nous, jusqu'à ce qu'il eût « senti et secoué ses chaînes. Et cependant on raconte « aussi de nos ancêtres des choses glorieuses! Mais nous



« avons dégénéré ; énervés par nos divisions et nos vi-
« ces, nous sommes devenus le peuple le plus abject de
« la chrétienté. »

La vengeance, terrible comme la tyrannie, était cependant proche. « Celui qui vivra, » s'écriait alors l'archevêque de Cosenza, Bertrand, homme de bien et de savoir, qui ne cachait point sa pensée sur les fautes de Charles d'Anjou, « celui qui vivra verra de simples mé-
« tayers se soulever contre ces hommes orgueilleux, les
« chasser du royaume et abattre leur domination ; et un
« temps viendra où l'on croira parmi nous offrir un ho-
« locauste au Seigneur en tuant un Français ! »

II

CHARLES D'ANJOU ET DON PÈDRE D'ARAGON. — DEUX CROISADES.

A la fin de l'année 1281, les rivages de la Méditerranée, du golfe de Lyon à celui de Tarente et de Valence à Brindes, retentissaient du bruit d'immenses préparatifs maritimes et militaires. C'étaient les deux plus puissants souverains de ces parages, le nouveau roi de Naples et de Sicile, Charles d'Anjou, et le roi d'Aragon, don Pèdre, qui armaient à qui mieux mieux; et tout ce bruit, toute cette activité prouvaient l'empressement avec lequel on leur obéissait de toutes parts.

Les armements du roi Charles d'Anjou occupaient, comme ses possessions elles-mêmes, une bien plus vaste étendue de côtes que ceux de don Pèdre; il mettait également à contribution ses domaines patrimoniaux de Provence et sa nouvelle conquête de Naples et de Sicile. Français ou Italiens, les plus grands de ses feudataires, ayant vue sur les côtes, avaient reçu l'ordre de construire chacun selon ses moyens un vaisseau, une téride ou quelques barques; tous ceux de l'intérieur

devaient fournir un nombre de cavaliers et de piétons proportionné à leur importance. Marseille et Palerme, Messine et Naples, Tarente et Brindes étaient remplies de mouvement, et les routes qui conduisaient à ces villes commençaient à regorger de chevaliers angevins ou provençaux, siciliens ou calabrais, et de mulets, chevaux et bêtes de somme de toute espèce mises en réquisition pour la circonstance. Malgré l'ardeur qu'on mettait à obéir au roi Charles, il n'était pas cependant difficile de surprendre quelques signes de mécontentement et de mauvaise humeur dans presque toutes les parties de ses Etats. Le midi de la Péninsule et la Sicile avaient à peine eu le temps de se remettre de luttes sanglantes; pourquoi leur demander de nouveaux sacrifices? Les seigneurs provençaux, de leur côté, n'avaient-ils pas assez fait pour leur maître en lui conquérant Naples et Palerme? Telles étaient les plaintes qui se mêlaient au bruit du marteau sur l'enclume ou du coin dans les flancs des térides; elles prouvaient que les pâtres et chevriers de l'Etna n'étaient pas les seuls à regretter de devenir matelots et soldats pour le service de monseigneur le comte d'Anjou, frère du roi saint Louis, devenu roi et visant à être empereur.

Sur la côte d'Espagne, Barcelone, Saragosse, Tortose et Valence, à la fois ports et arsenaux du royaume, avec quelques autres petites anses, étaient presque les seuls points où se rassemblaient les navires, barques de transport et provisions; quelques villes seules de l'intérieur forgeaient les casques, les cuirasses, les piques et les écus pour le combat, les balistes, les mangoneaux

et les trébuchets pour les siéges. Mais en revanche, un zèle sans arrière-pensée, un véritable entrain présidaient à tous ces travaux. On sentait que là on avait plaisir à obéir, et qu'on allait plutôt au-devant des désirs du maître qu'on ne restait en arrière. Vous auriez lu même une véritable gaieté sur le visage de tous, nobles, riches, hommes *(ricos ombres)*, chevaliers vieillis dans les longues luttes de la croix contre les Maures, ou jeunes et nouvelles troupes de gens de trait et de piétons qui se dirigeaient de Valence, de Murcie et des lieux voisins de la Castille sur Cullera. Pour les Almogavares, ces sauvages à demi-vêtus, terribles par leur agilité et par leur soif de butin, qui descendaient des pentes et des gorges des Pyrénées, ils semblaient courir comme à une fête sur Tortose, rendez-vous de l'Aragon et de la Catalogne. De tous les points, tous cheminaient lestement, sans provisions ni bagages, avec leurs armes et leur loyal courage seulement; car le roi avait fait dire qu'ils n'eussent à s'inquiéter ni d'argent ni de viande ni de vin ni d'avoine, mais seulement de partir le plus promptement possible, vu qu'il avait fait disposer tout le nécessaire de distance en distance le long des routes qu'ils avaient à traverser.

Les antécédents et le caractère des deux souverains expliquent suffisamment le contraste qu'offraient les dispositions de leurs sujets dans des circonstances tout-à-fait semblables.

Le frère de saint Louis était déjà arrivé au milieu d'une brillante mais tragique carrière, dont le succès ne faisait pas toujours oublier le sang versé. Ce fils de

Digitized by Google

France, dont la jeunesse même ne connut pas la gaieté, avait donné à l'ambition tout ce que son glorieux frère donnait à la piété. Dévot aussi, mais à sa personne autant qu'à son Dieu, il voyait le triomphe de la foi dans le sien propre, et sa religion était le plus souvent le consciencieux instrument de sa politique. Quand il avait accepté du Saint-Siége la mission de conquérir sur Manfred Naples et la Sicile, il l'avait fait avec la conviction d'accomplir une œuvre sainte; et, dès le lendemain de la victoire, en cherchant à dominer tout le reste de la Péninsule, il avait excité les défiances et l'effroi même de la papauté, qui l'avait appelé. Le meurtre juridique du jeune et héroïque Conradin, pris les armes à la main et mort sur le billot pour avoir réclamé l'héritage de ses pères, avait commencé à assombrir l'éclat de son écusson, et jeté un voile de deuil sur sa conquête. La triste fin de saint Louis en Afrique avait encore plus entaché son renom de pieux et loyal chevalier. On l'accusait d'avoir entraîné son frère dans un but d'égoïsme politique sur cette funeste plage de Tunis; on ne pouvait lui pardonner d'avoir signé sur les cendres encore chaudes du dernier des croisés ce traité impie et simoniaque qui, pour le précieux sang d'un frère, d'un roi, d'un saint, n'avait stipulé que quelques avantages de commerce et le payement d'un tribut annuel. Pour quel but d'égoïste ambition Charles demandait-il encore le sacrifice de tant de richesses et de sang?

Cependant on n'avait rien à refuser à ce conquérant paré des titres de *sénateur* à Rome, de *vicaire impé-*

Digitized by Google

rial en Lombardie, et de *pacificateur* en Toscane. Comment ne pas trembler devant ce roi de haute taille, au tempérament sec et nerveux, au regard sévère, aux traits fortement prononcés, au teint olivâtre, qui parlait peu et ne dormait guère, tramant toujours la punition de quelque vieille injure ou la satisfaction de quelque ambition nouvelle? Ses compatriotes mêmes ne pouvaient soutenir la sévérité de son regard. En le voyant, dans la force de l'âge, monté de petit comte d'Anjou au faîte de la puissance, entouré d'une postérité belle et nombreuse, qu'il surpassait encore en vigueur, tous saluaient en sa personne une prodigieuse fortune, tous attendaient ou craignaient de lui de plus grandes choses encore que celles qu'il avait faites. Rien ne paraissait impossible à celui qui avait étouffé dans ses derniers rejetons l'aigle de Souabe; et, depuis la mort de Louis IX, la gloire des lis semblait avoir déserté la France pour passer à Naples entre les mains de ce frère si différent du saint roi, mais dont l'ambition semblait appeler une destinée extraordinaire ou terrible.

Le roi don Pèdre III, à l'aurore toujours assez belle d'ailleurs d'un règne, avait su captiver l'affection de ses sujets dans un pays où, s'il faut en croire le chroniqueur Ramon Muntaner, la royauté avait par elle-même des allures passablement aimables et populaires. Remarquable par l'élévation de sa stature, par la noblesse de son port et même l'amabilité de son visage, il ne l'était pas moins par l'affabilité de son caractère, par une bravoure à toute épreuve, et par une finesse qui pouvait aller quelquefois jusqu'à la perfidie. Jeune, et du vivant

même de son père don Jayme le Conquérant, en mémoire des victoires et conquêtes duquel on chantait encore plus de vingt mille messes, il avait pris déjà le premier rang dans les luttes contre les mahométans. « Or çà, » s'écriait en effet, quelques jours avant sa mort, le vieil adversaire du Croissant, « élevez ma bannière et portez-moi sur un brancard jusqu'aux lieux « où sont ces Maures perfides, car dès qu'ils verront « mon brancard, ils seront vaincus, et bientôt pris ou « tués. » Comme il arrivait à peine au lieu du combat, son fils don Pèdre, tout couvert de sang et de poussière, vint à lui : « Eh ! mon seigneur et père, » s'écria le jeune homme fâché de voir là le moribond, « que faites-vous? « Ne saviez-vous pas qu'il était inutile de vous présenter ici, puisque j'y tenais votre place. — Ne dites point « cela, mon fils, répondit le roi ; mais où sont ces maudits Sarrasins? — Grâce au ciel, mon père, ils sont « tous morts ou prisonniers. — Dites-vous vrai ? Oh ! « alors, merci à Dieu de m'avoir donné un fils tel que « vous! » Et ce disant, le vieux brave baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna sa bénédiction.

Depuis cette scène tout homérique, don Pèdre, couronné roi successivement à Saragosse, à Valence et à Barcelone, en pleines cortès et à grand concours d'hommes riches, de chevaliers, de bourgeois, d'artisans et de dames et damoiselles, avait tenu tout ce qu'il promettait ; et c'était maintenant le roi le plus puissant des Espagnes. En gardant entre ses mains ses deux neveux, les infants de la Cerda, héritiers légitimes du royaume de Castille, usurpé par leur oncle don Sanche, il conte-

nait ce voisin, et en faisait même l'instrument de ses desseins. Ses exploits des années précédentes suffisaient pour ôter aux Maures de Grenade toute envie de recommencer la guerre. Enfin il avait étendu son influence jusque sur la côte africaine, où l'émir Aba-Ishak, rétabli par ses soins sur le trône des Beni-Hafs à Tunis, lui payait tribut et lui assurait des avantages commerciaux très-précieux pour l'Aragon : haute situation qui ne l'empêchait pas d'être, comme ses prédécesseurs, toujours libéral et d'un facile abord pour ses sujets.

Certes il imposait, aussi bien qu'aucun roi en terre, aux nobles, prélats, bourgeois et gens de campagne la justice et la bonne foi, et il savait réclamer les services et aides qui lui étaient dus. Mais, dit le chroniqueur, il ne faisait point acception de personnes, et chacun en son royaume pouvait devenir riche sans avoir à craindre qu'il lui fût rien demandé au-delà de la raison. Dans les grandes fêtes, des hommes riches, des chevaliers ou des laboureurs lui offraient-ils des fruits, du vin ou autres objets, le roi, sans fierté, ne faisait pas difficulté d'en manger. En retour, il invitait nombre de gens à sa table, et prenait ses repas en public avec eux. Il assistait aux mariages des filles ou aux convois des fils de seigneurs morts à la guerre, comme s'ils étaient de ses parents. Enfin il allait partout à cheval dans les villes, lieux et cités, se montrant à ses peuples; et, quand il rencontrait de pauvres gens, hommes ou femmes qui imploraient sa merci, il s'arrêtait, les écoutait et les secourait même dans leurs besoins. « Ah! » s'écrie Muntaner dans son enthousiasme, « si les sujets de nos rois

Digitized by Google

« savaient combien les autres rois sont durs et cruels « envers leurs peuples, ils baiseraient la terre foulée « par leur seigneur. » C'était encore, on le voit, le temps où l'on pouvait regarder comme une vérité, en Aragon, cette parole prononcée par les députés des Cortès le jour du couronnement de chaque roi nouveau : « Nous qui « valons chacun autant que toi, et qui réunis valons « plus que toi, nous t'obéirons si tu maintiens nos fran- « chises; sinon, non. »

Mais dans quel but et contre quels ennemis les deux rois dirigeaient-ils ces immenses préparatifs?

Charles d'Anjou n'entourait ses desseins d'aucun mystère. Ses paroles, ses négociations, ses alliances, ses armements en témoignaient clairement. La conquête de la Sicile n'avait été que le premier degré de la grandeur qu'il rêvait. C'était maintenant une couronne impériale qu'il voulait mettre sur sa tête. Michel Paléologue venait de relever, il n'y avait pas longtemps, à Constantinople l'empire byzantin aux dépens de l'empire latin, œuvre de la quatrième croisade, tombé avec son dernier empereur Baudouin IV. Charles d'Anjou prétendait arracher de nouveau Constantinople aux Grecs, et restaurer à son profit l'ancien empire d'Orient avec l'Italie comme annexe. Rien ne pouvait plaire davantage à son imagination qui n'était pas dépourvue d'une certaine grandeur. En satisfaisant son ambition, il faisait une œuvre toute chrétienne : il éteignait un schisme, il réunissait, chose longtemps désirée, l'Eglise grecque à la latine, il opposait une barrière puissante aux progrès tous les jours plus menaçants des Turcs. Il travail-

lait enfin pour sa propre grandeur, et il faisait en même temps les affaires de la chrétienté et de l'Europe.

Il y avait plus de dix ans que ce conquérant de la Sicile préparait, avec une infatigable persévérance et par tous les moyens possibles, l'exécution de ce vaste projet. Dès l'année 1267, un traité signé dans la chambre même du pape entre Charles d'Anjou et l'empereur latin détrôné, Baudouin IV, avait assuré au premier la suzeraineté des principautés d'Achaïe, de Morée, d'Epire et des Iles, et fiancé leurs deux enfants, Philippe de Courtenay, roi titulaire de Thessalonique, et la princesse de Sicile, Béatrice. Le jeune Philippe, élevé à la cour de Naples et définitivement marié, n'était déjà plus que le véritable pupille et le client de son beau-père. Depuis, Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe et de Morée, pour plaire à son suzerain, avait encore donné sa propre fille, nièce cependant de Manfred, au second fils de Charles, Philippe d'Anjou. Enfin, le mariage du fils aîné et présomptif héritier de Charles avec la fille unique et l'héritière de Ladislas, roi de Hongrie, l'acquisition du dernier débris de la conquête de Godefroy de Bouillon, c'est-à-dire l'achat de Saint-Jean-d'Acre d'une certaine Marie d'Antioche, qui se faisait appeler *Mademoiselle de Jérusalem,* montraient que toute l'ambition de ce prince était tournée du côté de l'Orient; et l'empereur Michel Paléologue, investi de tous côtés par son redoutable adversaire, tremblait sur son trône à peine relevé.

Il n'était pas si facile de deviner le but des préparatifs de don Pèdre d'Aragon, en paix avec tous ses voisins.



Le roi de Grenade avait obtenu de lui une trêve de cinq ans à force de présents. Dès le commencement de leur règne, le roi de France, Philippe le Hardi, fils de saint Louis, et don Pèdre s'étaient juré de ne rien entreprendre l'un contre l'autre en faveur de qui que ce fût. Dernièrement encore, dans une entrevue à Toulouse, et au milieu de tournois et de fêtes, ils avaient réglé à l'amiable quelques différends survenus à propos des limites de leur suzeraineté. Là, il est vrai, le roi don Pèdre n'avait pas dissimulé son éloignement pour le prince de Salerne, fils aîné de Charles d'Anjou, présent à ces fêtes. Il avait évité toute communication avec lui, malgré les instances du roi de France; il avait repoussé même de sa part de gracieuses avances. Mais, s'il ne cachait pas ses sentiments, don Pèdre voilait soigneusement ses desseins; et la franchise de sa haine n'était peut-être qu'une habileté de plus.

Le roi don Pèdre n'ayant rien à débattre avec ses voisins, ses préparatifs ne pouvaient donc menacer que des schismatiques ou des infidèles; car c'était la plus vive passion que nourrissaient ou qu'affichaient au moins alors les peuples et les souverains d'Occident, surtout en Espagne. L'ambition du roi d'Aragon s'était déjà tournée vers l'Afrique, où l'émir de Tunis était devenu son tributaire dès le commencement de son règne. A cette époque, un autre émir berbère de Constantine, Abu-Becr-Ibn-Musa, offrait de se faire chrétien et de prêter hommage au roi d'Aragon si celui-ci voulait le protéger contre son frère Abu-Faris, émir de Bugie. On pouvait croire que don Pèdre songeait encore à profiter de ce

nouveau différend pour étendre son influence sur ces rivages. Il est certain au moins que, pour voir l'état des choses, il avait envoyé à Constantine deux marchands de Barcelone, habiles et discrets, qui lui avaient donné les plus utiles renseignements, et qui avaient échangé entre le prince chrétien et le prince musulman de mutuelles promesses. Cependant ce but paraissait bien mince pour d'aussi grands efforts; quelques galères, sous le commandement d'un de ses serviteurs, auraient suffi comme lors de l'expédition de Tunis.

Le plus singulier, c'est que le roi d'Aragon, de crainte sans doute de livrer le fond de sa pensée, repoussait les alliances avec autant de soin que Charles d'Anjou les recherchait. Le roi de Majorque, son frère, et le fils de Sanche de Castille, de la part de son père, étaient venus en personne offrir de le suivre avec toutes leurs forces. « Je ne désire pas, » répondit le roi d'Aragon au premier, « que vous me suiviez, mais bien « que vous demeuriez et preniez soin de tout mon « royaume. Au reste, je vous prie de n'être point fâché « si je ne vous découvre pas mes projets; car, s'il était « quelqu'un au monde à qui je voulusse ouvrir mon « cœur, ce serait à vous; mais je ne puis vous faire « part du but de mon voyage. Je vous prie aussi de ne « pas prendre en mauvaise part si je n'accepte les se- « cours de personne au monde, me reposant sur ceux « de Dieu, de mes vassaux et de mes sujets. » Au jeune infant aussi, don Pèdre se contenta de recommander vivement, comme à son propre fils, la défense de son royaume; et, sur la fière et dévouée réponse du jeune

homme, il l'embrassa, dit le chroniqueur, plus de dix fois. « Quel prince! » s'écria le roi de Castille en apprenant ce qui s'était passé, « quel prince a un cœur « pareil à celui de don Pèdre? » Le roi de France, Philippe le Hardi, ne réussit pas davantage à pénétrer ce secret si bien gardé, en promettant d'envoyer nombre de chevaliers si c'était pour une croisade contre les Maures. Enfin, comme pour dérouter davantage encore les suppositions, le roi de Grenade, qui offrait de suivre don Pèdre où il voudrait, disait à ceux qui l'avertissaient de relever ses forteresses et de rassembler ses troupes : « Insensés, ignorez-vous que le roi d'Aragon « a une trêve de cinq ans avec moi, et pensez-vous « qu'il veuille enfreindre sa promesse? Ah! plût à Dieu « qu'il voulût me permettre d'aller avec lui, soit qu'il « marchât contre les chrétiens, soit qu'il attaquât les « Sarrazins; car je le suivrais à mes frais et à mes pé- « rils. La maison d'Aragon est la maison de Dieu, de la « foi et de la franchise. »

Comment des voisins auraient-ils obtenu du roi d'Aragon une confidence qu'il ne faisait point à sa famille elle-même?

On sait que ce roi avait épousé Constance, fille de Manfred. Echappée au naufrage de sa famille, belle et dévouée à son mari et à son nouveau royaume, les honneurs de la cour d'Aragon, les joies domestiques, une belle lignée de quatre princes et deux princesses, n'avaient point effacé cependant du cœur de cette femme le souvenir de la mort tragique de son père et celui du pays natal. La critique historique n'admet plus mainte-

nant l'anecdote du gant envoyé de l'échafaud par l'infortuné Conradin au mari de Constance; on comprend néanmoins que cette catastrophe, en affermissant la conquête de Charles d'Anjou, ait pu rouvrir les blessures de la fille de Manfred. Grâce à l'emprisonnement des enfants mâles que son père avait eus de la Grecque Hélène, sa seconde femme, et surtout au bruit de leur mort habilement entretenu par le vainqueur pour enlever une espérance de plus aux mécontents de son royaume, la reine d'Aragon était enfin comme la dernière dépositaire des droits d'une famille disparue ou captive, et la seule à même de réparer les désastres et de venger la ruine des siens. Rien d'étonnant donc qu'elle rappelât souvent à son mari le devoir de la vengeance, et qu'elle élevât ses enfants à lui redemander, au milieu de leurs caresses, le légitime héritage de leurs ancêtres. « Celui-là a la guerre près de lui, » dit « un vieux proverbe aragonais, « qui l'a chez les siens, « mais plus près encore qui l'a dans sa couche. » Quand le roi entendait les soupirs de la reine ou des paroles de haine sortir de la bouche enfantine de ses fils, il baissait néanmoins les yeux, dit la chronique, paraissait tout navré, et tombait dans une méditation profonde; mais il gardait toujours un mystérieux et obstiné silence.

Puisqu'il était question de part et d'autre de croisade, il était important pour les deux rois d'avoir l'assentiment du Saint-Siége.

Charles d'Anjou, comblé jusque-là des faveurs de l'Eglise, rencontra pour la première fois de sa part dans

son ambition des obstacles auxquels il n'était pas accoutumé. Après avoir combattu si longtemps pour se soustraire elle-même avec l'Italie à la dépendance du saint-empire romain germanique, comment la papauté pouvait-elle relever de ses propres mains et mettre au-dessus d'elle et de la Péninsule un empire nouveau, une famille nouvelle, qui leur feraient courir les mêmes dangers? Etait-ce la peine d'avoir renversé les Souabes du trône de Charlemagne pour porter les Angevins au trône de Constantin?

Le pape Grégoire V avait sinon aperçu, au moins pressenti le danger. Cet enthousiaste vieillard, uniquement épris de l'idée de reconquérir Jérusalem, qu'il avait promis de ne point oublier, ne s'occupait que de rétablir la paix. En Italie, il condamnait même les noms de guelfe et de gibelin; en Allemagne, il faisait élire Rodolphe de Habsbourg; dans la chrétienté, il obtenait de l'empereur d'Orient Michel, au concile de Lyon, et sans faire verser une goutte de sang, la réunion des deux Eglises que Charles d'Anjou voulait poursuivre le fer à la main. Son successeur, Nicolas III, noble romain de la famille des Orsini, et politique plus clairvoyant et plus hardi, ne se borna point à ne pas prêter les mains aux projets de Charles d'Anjou sur l'Orient. Tirant partie de l'œuvre toute désintéressée de son prédécesseur, il opposa d'abord le nouvel empereur d'Allemagne au roi de Sicile dans la Péninsule, et, par là, il fit renoncer le premier à toute prétention sur la Sicile et la Provence, et le second à ses titres de sénateur de Rome et de vicaire de l'empire en Lombardie.

Désireux, comme plus tard les la Rovère, les Médicis, les Farnèse, de rendre réelle la domination territoriale du Saint-Siége au centre de l'Italie, et de constituer sa puissance temporelle entre les républiques du Nord et le royaume sicilien du Midi, il commença par obtenir de l'empereur allemand la garantie du territoire pontifical, et nomma comte de Romagne son neveu Bertoldo Orsini, déjà *sénateur* de Rome. Son but était de constituer, au nom du Saint-Siége, en Italie, un parti national contre toute prépondérance étrangère, même française. Charles d'Anjou n'aurait eu qu'un moyen peut-être de gagner ce fier et ambitieux pontife. Son orgueil s'y refusa et acheva ainsi de tout brouiller. Nicolas III avait demandé pour Bertoldo Orsini, son neveu, comte de Romagne, une des filles de Charles d'Anjou. « Cet Or-« sini se croit-il donc digne de s'allier à la maison de « France, parce qu'il a les pieds rouges ? » répondit Charles d'Anjou à l'ambassadeur pontifical.

Le roi d'Aragon ne réussit pas davantage à tourner à son profit la politique et la haine de Nicolas III. Il eût volontiers requis de lui des indulgences et des dîmes, sans s'ouvrir plus qu'aux autres souverains. Nicolas III offrit tout à condition de tout savoir, ajoutant avec une fine bonhomie en parlant de don Pèdre : « En vérité, voilà un second Alexandre ! » Esprit pratique, quoique cœur passionné, ce pape n'était pas homme à se laisser entraîner dans des entreprises hasardeuses. Mais il ne voulait pas décourager l'Aragonais, ne fût-ce que pour mettre un frein de plus à l'ambition du roi de Naples. Sa mort subite au château de Suriano, vers la fin de

l'année 1281, ouvrit aux deux princes, qui se sentaient rivaux sans l'être, de nouvelles perspectives.

Il pouvait être donné au nouveau pape de précipiter ou d'arrêter ces deux flottes rassemblées avec tant de soin sur les côtes de la Méditerranée. Charles d'Anjou le sentait; il lui fallait un pape à sa dévotion. Ayant l'avantage sur l'Aragonais d'être près du conclave, il en profita largement. Arrivé à Viterbe, où les cardinaux étaient assemblés, il fit chasser Bertoldo Orsini par le peuple soulevé. Un des barons de Rome brisa les portes du conclave, en arracha deux cardinaux connus pour leur opposition au roi de Naples, et enferma les autres. Entourés d'un cordon de troupes, ceux-ci ne reçurent que du pain et de l'eau jusqu'à la fin de l'élection. Un pape français, Martin IV, sortit de ce conclave affamé et ne tarda pas à déclarer ses préférences. L'expulsion des ambassadeurs de Paléologue, l'excommunication de cet empereur lui-même comme ayant forfait à son serment de réunir les deux Églises, étaient une déclaration de guerre. Charles d'Anjou, proclamé de nouveau sénateur de Rome, recouvra sa puissance en Italie, et se la vit assurée pour longtemps par une promotion de cardinaux français qui lui donnait la majorité du conseil pontifical. Quand don Pèdre, au contraire, envoya au nouveau pape une ambassade pour demander la canonisation de don Ramon de Pennafort, dominicain aragonais mort en odeur de sainteté : « Que le roi paye les arrérages du tribut qu'il doit au Saint-Siége, répondit Martin IV, avant de solliciter ses grâces. »

Le roi d'Aragon n'en fut pas moins le premier prêt à



donner à sa flotte le signal du départ. Charles d'Anjou avait, il est vrai, reçu de l'ex-empereur latin Baudouin, son commensal et son hôte, un anneau d'or en signe d'investiture et de pleine concession de son empire; la mort de ses deux gendres, Philippe de Courtenay et Guillaume de Villehardouin, semblait avoir reporté sur lui tout le poids et toutes les promesses de cette grande affaire. Cent galères, deux cents navires de transport étaient réunis à Brindes pour transporter les soldats qui devaient rejoindre ceux qui attendaient depuis longtemps déjà en avant-garde à Durazzo, à Corfou et en Morée. Mais des avis nombreux excitaient les défiances du roi de Sicile au sujet des préparatifs du roi d'Aragon, et l'empêchaient, malgré le mépris qu'il affectait pour un si petit prince, de diriger d'avance vers Brindes les quinze mille hommes de pied et les dix mille cavaliers depuis longtemps rassemblés pour l'expédition.

Au contraire, le 2 mai de l'année 1282, cent cinquante voiles étaient rassemblées sur les côtes d'Espagne à Port-Fangos, presque autant à Tortose, tout un matériel de guerre embarqué, et tous les comtes, barons, chevaliers, Almogavares et gens de compagnie arrivés au rendez-vous. Don Pèdre de sa personne, à Port-Fangos, adressait ses adieux à son peuple. Il avait à peine terminé son discours que Roger, comte de Pallars, lui dit : « Sire, « tous ceux de vos sujets qui partent avec vous, ainsi « que ceux qui demeurent, ont entendu avec beaucoup « de plaisir ce que vous leur avez dit; mais ils vous « supplient de leur dire où vous allez, car il n'y a main- « tenant aucun inconvénient à le faire. — Comte, ré-

Digitized by Google

« pondit le roi, si j'étais sûr que ma main gauche sût ce « que doit faire ma main droite, je couperais ma main « gauche à l'instant. — Eh bien! partons, répétèrent « tous les assistants d'une seule voix, et que la Vierge « Marie et toute sa cour céleste vous soient en aide. » Quand la flotte se trouva à vingt milles en mer, l'amiral remit à chaque chef de navire ou téride un ordre scellé et cacheté du sceau du roi avec intimation de se diriger sur le port Mahon, de s'y rafraîchir, et de ne briser le cachet qu'à une distance de dix milles hors de ce port.

Quel que fût cet ordre, il n'était pas bien difficile de deviner que, d'une part comme de l'autre, la croisade servait de masque à une ambition toute politique. Saint Louis avait terminé l'ère des croisades; Charles et don Pèdre étaient déjà deux rois modernes.

III

LE MASSACRE A PALERME ET DANS LE RESTE DE L'ILE.

Au treizième siècle, le cimetière méridional de Palerme, comblé en trois semaines par la terrible épidémie de 1837, était l'endroit le plus ravissant de cette merveilleuse plaine, qui s'étend des murs de la ville aux premières pentes de la pittoresque ceinture des monts Catalfano et Pellegrino. Le citronnier, l'oranger, le jasmin, le mûrier et la canne à sucre, entrecoupés de tapis de gazon, ombrageaient, jusqu'à la petite église du Saint-Esprit, les bords un peu escarpés de l'Oreto, où croissent seulement aujourd'hui le noir cyprès entre les blanches urnes et les pierres funéraires. C'était là que le lundi de Pâques (30 mars 1282) la population palermitaine s'était rendue, comme de coutume, après les cérémonies religieuses du matin, pour célébrer aussi ce grand jour par d'innocentes joies.

Le soleil et le printemps faisaient le plus bel ornement de la fête. L'air était suave et déjà ardent, la terre moite et chaude, les fleurs qui diapraient les herbes ou bou-

tonnaient aux arbres répandaient des parfums pénétrants. Les Palermitains, cédant à ces douces et pressantes invitations de la solennité et de la nature, étaient répandus çà et là par groupes animés et satisfaits. En attendant l'heure des vêpres, les uns improvisaient des tables sur le gazon, d'autres cueillaient des fleurs, quelques-uns même commençaient des danses. Ils oubliaient, dans ce beau jour, leurs tristes préoccupations; car bien qu'on l'ait souvent répété, le peuple, quoique prêt à tout, n'avait rien arrêté, rien comploté encore quand un accident tout fortuit fit éclater la célèbre catastrophe connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*.

La nécessité de surveiller une grande foule rassemblée sur un même point, la beauté du jour, la curiosité naturelle à nos compatriotes, et peut-être aussi quelques velléités plus indiscrètes, mais non moins fortes, avaient répandu les Français, chevaliers, soldats, justiciers, employés, marchands, au milieu de cet essaim joyeux et bourdonnant, sorti de Palerme comme les abeilles de la ruche au retour du printemps. Rien n'est plus choquant, au milieu de la joie, comme le sentiment de l'oppression, et le cœur déjà dilaté pour le plaisir est plus sensible quand il rencontre alors la pointe acérée du chagrin. Les Français allaient donc au milieu des groupes sans défiance de l'antipathie qu'ils excitaient, les uns épiant ces plaisirs avec la mine sombre, les autres, plus gais, mais non moins agressifs, cherchant à se mêler à ces ébattements par quelques privautés parfois indiscrètes de paroles et de gestes avec les dames. Mauvaise et bonne humeur de leur part furent également

mal reçues ce jour-là. Quelques jeunes Siciliens, animés par la joie souvent proche de la colère dans les natures passionnées et mobiles, les repoussèrent avec une vivacité injurieuse. « Il faut que ces méchants *patarins* « aient des armes sur eux, dirent les Français, pour « nous braver avec cette insolence. » Et aussitôt ceux-ci de se mettre à fouiller les provocateurs pour voir s'ils n'avaient point quelques armes cachées, un poignard ou tout au moins un couteau. La fête prenait déjà un aspect plus sombre; les cœurs commençaient à battre plus vite. Il ne fallait qu'une occasion un peu plus sérieuse pour amener une explosion.

Un certain Drouet l'offrit, s'il faut en croire la plupart des récits du temps. Non content de poursuivre ses perquisitions sur des hommes qui se dirigeaient avec leur famille vers l'église du Saint-Esprit, il porta cavalièrement, peut-être indécemment, la main sur une jeune fille qui faisait partie du groupe. Un cri partit : *Mort aux Français!* Un jeune homme s'élança un poignard à la main, et étendit roide à terre le malencontreux perquisiteur. C'était par hasard l'heure où sonnaient les vêpres, qui donnèrent ainsi leur nom au massacre non prémédité qui suivit.

Le premier sang répandu, ce fut, en effet, une affreuse mêlée, où se confondaient les cris de rage des hommes et les cris d'effroi des femmes. On combattit avec des bâtons, des pierres, des couteaux, avec tout ce qu'on avait sous la main. Deux cents Français succombèrent dans le premier moment, mais le massacre s'étendit bientôt de la campagne dans la ville, au cri de : *Meu-*

Digitized by Google

rent les Français! Un baron sicilien du nom de Ruggier Mastrangelo se mit à la tête des masses furieuses. Surpris, traqués, les Français succombèrent sous le nombre. Les uns, pour abréger leurs derniers moments, présentèrent d'eux-mêmes leur gorge en criant : « Tuez-nous vite; » les autres firent une résistance désespérée, et tombèrent sur les monceaux de cadavres dont ils s'étaient entourés. Ivres de sang et altérés de vengeance, une fois le massacre commencé, les Palermitains ne voulaient plus laisser un de leurs ennemis vivant. Ils pénétrèrent dans les couvents des Frères mineurs et prêcheurs, où il y avait quelques Français, et tous ceux qui ne purent prononcer le mot de *ciceri* furent frappés comme étrangers. Les femmes ne trouvèrent point de défense dans leur faiblesse. Quelques Siciliennes même, auxquelles les Français avaient inspiré d'autres sentiments qu'au reste de leurs compatriotes, furent victimes de cette exception, et des chroniques racontent qu'on alla jusqu'à chercher dans leur sein le fruit de ce qu'on regardait alors comme une trahison nationale.

Le justiciaire de la province, Jean de Saint-Remy, blessé, se sauva le soir, avec deux écuyers seulement, et gagna le bourg de Vicari, à trente milles de là. Au milieu de la nuit, quelques Français vinrent l'y rejoindre. Mais le lendemain, dès l'aube, une troupe de Palermitains vociférait au pied du château et cherchait quelque endroit faible pour tenter l'escalade. L'assaut était difficile; ils entrèrent d'abord en négociations, promettant à Saint-Remy et aux siens de les laisser embarquer pour Aigues-Mortes, s'ils voulaient mettre bas

les armes. L'honneur s'y refusait. Saint-Remy fit une vigoureuse sortie avec les siens, et repoussa d'abord les assaillants. Mais ceux-ci revinrent bientôt en nombre à la charge, et le justiciaire fut atteint mortellement d'une flèche. Découragés, ses compagnons redemandèrent alors les conditions qu'ils avaient repoussées d'abord; mais on les leur refusa, le château fut emporté, ses défenseurs furent tués jusqu'au dernier, et leurs corps laissés sans sépulture aux chiens et aux vautours.

C'est ainsi que la révolte réussit complétement à Palerme sans avoir été préparée. Mais il fallait maintenant organiser un gouvernement et s'assurer la victoire. Dans le premier moment, on choisit naturellement pour chefs et capitaines du peuple ceux qui avaient conduit le massacre dans la ville, Ruggier Mastrangelo, Arrigo Barresi, Niccoloso d'Ortoleva et Niccolo di Ebdemonia, gens de petite noblesse, à ce qu'il semble, et à chacun desquels on adjoignit cinq conseillers. Mais c'était là un comité d'insurrection plutôt qu'un gouvernement. La souveraineté française à peine renversée, on sentait le besoin de se rattacher à quelque chose ou même à quelqu'un. Le massacre terminé, le peuple refroidi commençait déjà à craindre les suites de cette terrible explosion. Les capitaines convoquèrent le peuple en assemblée générale ou parlement pour aviser.

Tous les avis furent ouverts dans cette délibération tumultueuse. Le mot de *république* fut le plus souvent prononcé. Il était cher alors à l'Italie. Quelques-uns firent observer qu'il fallait mettre au moins sous la protection du Saint-Siége, suzerain de l'île, la ville déli-

vrée. C'était le moyen de donner un caractère de légalité à la révolte et d'acquérir peut-être un protecteur en gardant sa liberté. Les partisans du roi d'Aragon, prévenus par la rapidité des événements, avancèrent, mais timidement, leurs propositions. « Le Siége apostolique, « dirent-ils, est occupé par un concitoyen de Charles « d'Anjou, entièrement dévoué à sa personne et à sa « cause. Il regardera ce que nous avons fait comme un « outrage à sa personne. Envoyons-lui une ambassade « pour lui rendre hommage comme à notre suzerain, « mais, en même temps, faisons alliance avec quelque « puissant prince assez fort pour nous défendre et te- « nir en respect peut-être le mauvais vouloir du pape. « Nous en avons un sous la main en Espagne : soumet- « tons-nous au roi de Castille ou au roi d'Aragon. Celui- « ci est le gendre de notre ancien roi Manfred ; en com- « battant pour nous, il défendra les droits de sa femme, « de ses enfants. Il est prêt ; une grande armée est déjà « rassemblée pour quelque dessein extraordinaire sur « les côtes de son royaume. S'il apprend que la Sicile a « secoué le joug des Français, et que les Siciliens le « veulent, lui ou un de ses fils, pour roi, nul doute que « cet homme hardi et ambitieux ne consente à venir « nous protéger. »

Ce n'est pas au lendemain d'une victorieuse révolte qu'on se donne à un nouveau maître. Les cris de : *Buono stato et libertà!* qui étaient encore une réalité alors dans la Lombardie et surtout dans la Toscane, eurent beaucoup plus de puissance sur les imaginations. Il fut convenu seulement qu'on enverrait deux religieux au

pape pour mettre à ses pieds la nouvelle commune; et en attendant sa réponse, au milieu d'une pompe toute populaire et au son des trompettes et des timbales mauresques, on proclama le gouvernement républicain. Les nouveaux magistrats datèrent leurs actes de l'an Ier de la domination de la sainte Eglise « et de l'heureuse république, » et, en signe de cette alliance, l'étendard de la ville, à l'aigle d'or sur champ rouge, fut écartelé des clefs de l'Eglise.

Tous tombèrent d'accord cependant que la révolution pour durer devait sortir de Palerme et s'étendre à toute l'île. Comme le mécontentement s'était répandu partout avec l'oppression, la contagion ordinaire de l'exemple devait propager le mouvement. Il fallait néanmoins y aider, grouper autour de Palerme les efforts particuliers, et rattacher les villes à l'ancienne capitale à mesure qu'elles se déclareraient. Des émissaires partirent de Palerme pour activer l'incendie que la première nouvelle de l'événement avait déjà allumé. L'importante cité de Corleone, où se trouvaient d'ailleurs de nombreux Lombards ennemis du nom guelfe et angevin, se déclara la première. Le massacre, conduit par un certain Bonifacio nommé capitaine du peuple, présenta les mêmes scènes d'animosité et de fureur qu'à Palerme. « On aurait cru, dit un contemporain, que chacun avait à venger un père, un frère et un fils, et qu'il croyait faire œuvre agréable à Dieu en égorgeant un Français. » Corleone délivrée envoya des députés à Palerme pour former alliance avec elle. Ce fut le sujet d'une grande joie, et l'accord le plus parfait présida à ces premières

relations. Palerme, disaient ces magistrats, ne rêvait point la domination, elle ne recherchait que la liberté et l'honneur des premiers périls. On jura un pacte d'union qui garantissait l'indépendance municipale et l'égalité des priviléges et des franchises de chaque cité. L'attaque et la prise en commun du fort de Calatamauro fut le sceau de l'alliance.

Dans le reste de l'île, le mouvement ne se propagea ni aussi vite ni avec autant d'ensemble. Loin que le massacre ait eu lieu, comme on l'a prétendu longtemps, au même jour, à la même heure, il fut plus d'un mois à achever le tour de la Sicile. Chaque grande ville, Cefalù, Calatafimi, Agrigente, Messine, Catane, eut son jour, et les Français surpris ou succombant sous le nombre ne purent tenir nulle part. Mais la même fureur ne se déchaîna pas également partout. A Calatafimi, Guillaume de Porcelet, qui jouissait d'une grande autorité dans la ville, on ne sait à quel titre, fut, grâce à la douceur de sa conduite, renvoyé sain et sauf probablement avec les siens en Provence. A Sperlinga, un fait plus frappant eut lieu. Pietro Lemanno, capitaine du château, et les siens durent leur salut au dévouement des habitants de la petite cité, qui refusèrent de tremper dans le soulèvement du reste de la Sicile. Il en est resté un mauvais renom à la petite ville : « Sperlinga a refusé seule ce qui a plu au reste de la Sicile *(ciò che ai Siciliani piacque, Sperlinga sola negò)*, » ont répété les Siciliens d'âge en âge. Ce n'est pas en France seulement qu'on louera Sperlinga d'avoir fait passer le sentiment de l'humanité avant celui de la vengeance nationale.

Une ville plus importante que Sperlinga, la seconde de la Sicile, Messine, hésita longtemps. Rien n'était fait si *le port et la porte* de l'île ne se déclaraient pas. Et dans ce cas l'avenir de Palerme était bien sombre. Elle avait déjà beaucoup perdu à la domination de Charles d'Anjou. Quel sort lui réserverait la vengeance du maître si elle retombait sous sa main? Ce qu'elle avait encore conservé de priviléges et d'importance passerait sans doute à la ville fidèle, son ancienne rivale. Il fallait gagner Messine au mouvement ou l'écraser promptement sous les efforts du reste de la Sicile. Les magistrats de Palerme écrivirent d'abord une lettre toute mystique et flatteuse « aux nobles citoyens de la belle ville de « Messine, encore esclave du roi Pharaon : « Lève-toi, « fille de Sion, disaient-ils; revêts-toi de ta force, toi « qui, dépouillée de tes vêtements de fête et privée de « ta gloire, croupis dans la misère et dans l'ignominie; « saisis l'arc et la flèche, et rejette loin de ton sol un « joug honteux. Ce maître auquel tu obéis est un Néron « qui a mis à mort les apôtres de Dieu, et a machiné « cruellement la mort de sa mère. Sous une inspiration « plus divine qu'humaine, nous avons résolu de res- « saisir le bienfait de l'antique liberté. Voici l'occasion « favorable et le jour de salut. Le Seigneur te dit par « notre bouche : « *Prends ton grabat et marche, tu es* « *délivrée de la maladie.* »

Messine était surveillée par le gouverneur de la Sicile lui-même, Herbert d'Orléans, et par une assez bonne garnison. L'ambition avait d'ailleurs rattaché déjà un certain nombre de Messinois à la domination étrangère.

Dès le premier moment, Messine, sur l'invitation du gouverneur, envoya d'abord six galères contre Palerme, et ensuite arma deux cents arbalétriers sous le commandement d'un certain Chiriolo pour empêcher Taormina, sa voisine, de tomber au pouvoir de l'insurrection. Tout dépendait du premier contact entre Messine et le reste de la Sicile.

Le commandant de la petite escadre messinoise envoyée contre Palerme était un certain Riccardo Riso, homme déterminé qui avait, avec quelques vaisseaux, affronté un jour toute une flotte pisane. Arrivé avec quatre galères amalfitaines ralliées en route devant le port de Palerme, il s'approcha sur son vaisseau au cri de : *Vive le roi Charles!* faisant mine de débarquer de force si on lui opposait quelque résistance. Les Palermitains, pour toute réponse, arborèrent la croix de Messine à côté de leur drapeau, et tendirent les bras aux compagnons de Riso comme à des frères. Il n'en fallut pas davantage. L'amiral ne fut pas maître de son équipage; Palermitains et Siciliens se mêlèrent bientôt en s'embrassant comme des frères.

L'expédition de Taormina eut une influence encore plus directe sur la marche des événements.

Le peuple de Messine n'avait pas vu sans mécontentement partir les arbalétriers que le corps municipal avait chargés de contenir Taormina. Agité par les récits de ce qui se passait dans le reste de l'île, il accueillait avec murmure les Français qui arrivaient en fuyards des différents points du territoire soulevé. Herbert, par prudence, fit retirer les six ou huit cents hommes, tant

Français que Calabrais dont il pouvait disposer, au château de Mattagrifone et au palais du roi, sauf quatre-vingt-dix cavaliers, qu'il détacha, sous le commandement de Micheletto Gatta, pour soutenir ou surveiller même les arbalétriers envoyés vers Taormina. Cette dernière précaution perdit tout. A l'arrivée des cavaliers français, les arbalétriers se montrèrent d'autant plus indisposés de cette méfiance, qu'ils la méritaient peut-être. Pour les Taorminates, en voyant ces deux troupes, ils accueillirent les arbalétriers, mais quand les Français voulurent entrer aussi dans la ville, il les reçurent à coups de flèches. Quarante restèrent sur la place, les autres s'enfuirent à toute bride au château de Scaletta ; et les vainqueurs, après avoir brisé les armoiries de Charles d'Anjou, marchèrent, arbalétriers et Taorminates, sur la ville de Messine.

Le corps municipal, composé par Charles d'Anjou, voulait tenir encore pour les Français, et se préparait, quoique mollement, à la défense, quand une galère, revenue de Palerme avec la nouvelle de ce qui s'était passé, jeta encore plus d'indécision dans les esprits. Le chef des Taorminates, Bartolomeo, en profita, et détermina le mouvement en se jetant hardiment, le 28 avril au matin, dans la ville, aux cris de : « Mort aux Français et à leurs partisans ! » La plupart de ceux qu'on menaçait avaient déjà abandonné la place; il y eut peu de victimes, mais on arbora partout la croix de Messine à la place des armoiries du roi. Dans la nuit, le corps municipal et quelques citoyens considérables se déclarèrent eux-mêmes pour ne point laisser le mouvement à la

merci de ceux qui l'avaient déterminé; et le lendemain, après avoir invoqué le nom du Christ, ils proclamèrent Messine en république sous la protection de l'Eglise. Un noble baron, Balduino Mussone, qui avait partagé l'émotion populaire, fut nommé capitaine du peuple; et on lui donna pour assesseurs Rinaldo de Limosi, Niccoloso Saporito, Pietro Ansalone et Bartolomeo de Neocastro, l'historien, dont nous tenons la plus grande partie de ces détails.

Herbert d'Orléans, bloqué maintenant dans son palais, chercha à corrompre le nouveau capitaine du peuple. Un noble messinois, Mathieu de Riso, parent de ce Riccardo Riso mis à la tête de l'escadre messinoise dirigée contre Palerme, et d'une famille dévouée à la domination française, vint trouver Balduino Mussone de la part du gouverneur de la Sicile, mais sans caractère officiel. Dans la conférence qu'ils eurent ensemble, Mathieu s'étonna qu'un homme de la prudence et du rang de Mussone affrontât un si grand péril pour l'amour d'une populace inconstante, et il lui fit observer que Messine, par sa révolte, perdait l'occasion de gagner tout ce qu'allait perdre Palerme. « Le soin de son propre salut, disait-il, et l'intérêt bien entendu de Palerme lui faisaient un devoir de revenir sur ses pas, tandis qu'il en était temps encore. »

Ces raisons ne firent point d'impression sur Mussone. Désireux cependant d'éviter l'effusion du sang, il envoya son interlocuteur, muni d'un sauf-conduit, engager Herbert d'Orléans à sortir du palais avec sa garnison, ses armes et ses bagages, mais pour se retirer en

Provence, et non sur le littoral napolitain. C'était le seul moyen d'échapper, avec cinq cents des siens, à une mort certaine. Herbert promit tout; mais il se parjura en débarquant dans la Calabre, qui n'était pas encore soulevée, et il détermina ainsi le massacre de ceux de ses compatriotes et de leurs partisans qui étaient restés à Messine, c'est-à-dire la plus terrible catastrophe de ce soulèvement.

Parmi ces derniers, Theobaldo de Messi, gouverneur de la forteresse de Mattagrifone, et un Micheletto, réfugié avec quelques troupes à Scaletta, avaient obtenu d'abord de s'embarquer aux mêmes conditions qu'Herbert d'Orléans. Mais le premier, repoussé à plusieurs reprises par les vents contraires, était toujours dans le port; et le capitaine du peuple, Mussone, avait de la peine à soustraire le second, renfermé avec les siens et quelques autres prisonniers dans un palais de la cité, à la fureur de la multitude. La conversation que l'historien Neocastro met dans la bouche de deux de ces prisonniers, maître Parmenion de Riso, médecin, et le vieux noble messinois, Mathieu de Riso, le même qui avait voulu corrompre Mussone, nous montre assez quelles devaient être les angoisses de ces malheureux : « Père, » disait le plus jeune à Mathieu dans un de ses accès de découragement, « la fortune qui nous était favorable a « changé et s'est tournée contre nous. Tu sais combien « tu as mérité la haine de tes concitoyens par l'attache-« ment que tu as montré à leurs oppresseurs et les ser-« vices que tu leur as rendus. Il serait difficile de comp-« ter le nombre de ceux, tout-puissants aujourd'hui,

« dont tu as excité contre toi l'inimitié. Tu as toujours « traité ce Mussone particulièrement comme ton enne- « mi; et voici que le peuple révolté et vainqueur com- « mence à pousser contre nous des cris de mort ! Ne se- « rait-il pas temps de chercher à fléchir toutes ces « haines, d'avouer tes torts, tes injustices, et d'offrir la « paix ? Ce n'est pas ta tête seulement que tu sauve- « rais peut-être, mais celle de tes parents et de tes « amis. »

— « Mon fils, répondit le vieux guerrier au médecin, je « ne m'étonne pas que le peuple de Palerme se soit ré- « volté contre son maître. Où il n'y a pas de prudence, « il n'y a pas de salut. Mais il faut nous affliger que le « peuple de Messine donne les yeux fermés dans la té- « mérité du reste de l'île. Qui ignore que les Siciliens « n'ont cessé de conspirer contre les princes de la mai- « son de Souabe, tant qu'ils ont été soumis à leur domi- « nation, comme ils se soulèvent maintenant contre leur « nouveau roi ? Instruits de l'inconstance des Siciliens, « comment pourrions-nous nous fier à ceux qui ne sont « pas fidèles à eux-mêmes ? Les Palermitains se sont ré- « voltés contre celui que craint le reste du monde : c'est « une faible et timide troupe d'agneaux contre un loup « redoutable. Ils ne pourront rien contre lui, à moins « qu'ils n'aient pour eux celui qui d'un signe fait trem- « bler les trônes. Pour nous, nous n'avons qu'à nous « remettre entre les mains de ce maître tout-puissant. « Tout autre remède cherché à nos maux serait vain. « Quoi qu'il arrive, mieux vaut être les victimes que « les auteurs des troubles de la cité. » Comme ces pa-

roles venaient d'être achevées, les deux interlocuteurs entendirent, du fond de leur prison, des cris et un tumulte qui semblaient s'approcher à chaque instant davantage, et ils retombèrent dans un silence plein d'angoisse.

Les galères qui s'étaient déclarées en faveur des Palermitains venaient de rentrer dans le port (7 mai). Les matelots étaient justement fort excités par la capture de quelques térides amalfitaines qui n'avaient pas voulu suivre le mouvement et par la nouvelle du manque de foi d'Herbert d'Orléans, débarqué en Calabre, et non en Provence, comme il l'avait promis. La vue du vaisseau monté par le châtelain de Mattagrifone, qui n'avait jamais pu prendre la haute mer, réveilla encore chez eux l'instinct de la vengeance. Le peuple, qui regrettait toujours cette proie, faisait aux matelots de la flotte des signes de haine et d'encouragement. C'en fut assez. Deux galères abordèrent ce malheureux vaisseau; matelots et soldats se précipitèrent sur les infortunés que le sort n'avait pas voulu sauver, les massacrèrent ou les jetèrent à la mer. Rien de contagieux comme le meurtre. L'autorité de Mussone ne suffit plus pour protéger Micheletto, les Français et leurs partisans prisonniers ou libres encore dans la ville de Messine. Le massacre commença au son des cloches dans le palais, dans les prisons, et s'étendit de là dans le reste de la cité aux dépens de tous les ennemis ou de tous les suspects qui n'avaient pas encore eu le temps de se mettre à l'abri. Inutile de dire que nos deux interlocuteurs y furent compris.

Messine avait eu aussi sa journée consacrée à la vengeance. Elle était compromise avec le reste de la Sicile. Une députation particulière envoyée par le nouveau gouvernement insurrectionnel fit savoir à Palerme que le mouvement, si énergiquement commencé dans ses murs contre les Français, s'était terminé dans ceux de Messine.

Digitized by Google

IV

SIÉGE DE MESSINE. — COURONNEMENT DE DON PÈDRE.

La nouvelle du massacre des Français à Palerme frappa Charles d'Anjou, alors à Montefiascone avec le pape, comme un coup de foudre. « Grand Dieu ! s'é-« cria-t-il dans le premier moment de terreur, vous qui « m'avez élevé si haut, si vous voulez me renverser, « faites que ma chute soit lente et s'accomplisse petit à « petit. » C'était la remise au moins, la ruine peut-être de ces vastes projets auxquels il mettait alors la dernière main dans le palais du pape Martin IV. Il partit immédiatement pour Naples, espérant encore que le mouvement n'irait pas plus loin. Quand il y apprit le soulèvement de Messine, il mordit de colère le bâton qu'il tenait d'habitude à la main ; mais il prit vivement son parti.

Ordre fut donné à ses vaisseaux prêts à appareiller pour l'Orient, à ses chevaliers et soldats en route pour Brindes de rebrousser chemin, pour se rassembler dans les eaux et sur la côte de Naples. Il voulait les jeter sur

Messine, et faire dans cette ville un exemple terrible, qui lui permît de reprendre ensuite en toute sécurité l'expédition suspendue. Rien n'était perdu encore, il le croyait du moins. Le pape Martin IV, il est vrai, avait écouté avec complaisance la harangue mêlée de flatteries pour Rome, de malédictions contre Charles d'Anjou et de citations bibliques, par laquelle les ambassadeurs siciliens lui offraient la soumission de l'île; mais il les avait congédiés en leur disant qu'ils faisaient comme les méchants qui saluaient le roi des Juifs et lui donnaient un soufflet. Puis il avait lancé l'excommunication sur les rebelles, et envoyé auprès de Charles d'Anjou le cardinal Gérard de Parme, muni de pleins pouvoirs pour agir de concert avec lui.

Tout dépendait du courage de Messine. Cette ville opulente et voluptueuse résisterait-elle au coup de main que Charles allait tenter? Donnerait-elle au reste de l'île le temps d'organiser la résistance, et à des secours peut-être celui d'arriver? Merveilleusement située entre deux mers, tournée vers l'Orient, et appuyée sur la base de hautes et pittoresques montagnes, elle avait un port que protégeait au nord le promontoire Pélaure, et mieux encore au midi la pointe recourbée de San-Ranieri. Ses nombreuses galères, des poutres flottantes liées l'une à l'autre par des chaînes, et une bonne garnison dans l'église de San-Salvadore, située à l'extrémité de San-Ranieri, achevèrent de la mettre à l'abri de ce côté. Sur terre, la plaine qui s'ouvre dans une certaine largeur du côté du midi offrait à l'ennemi des chances plus favorables d'attaque. Les habitants, pour

Digitized by Google

lui ôter au moins tout poste avantageux, détruisirent de leurs mains les maisons de campagne qui s'y trouvaient, et arrachèrent les bosquets de myrtes, de lauriers, de jasmins, d'orangers dont l'atmosphère était embaumée dans cette belle saison : premier sacrifice, qui les montrait capables d'en faire d'autres encore.

Il importait aux Messinois de connaître les forces que Charles rassemblait de l'autre côté du Phare, à Catona en Calabre. Un Frère mineur, Bartholomeo da Piazza, passa hardiment sur le continent, à Catona, et marcha droit à la tente de Charles d'Anjou. « Que viens-tu me « dire de la part de mes traîtres ? lui demanda le roi. « — Je ne suis point un traître, répondit le moine, et « je ne viens point envoyé par des traîtres. Je suis ici « pour dire à ceux de mon ordre, s'il en est quelques-« uns avec toi, de ne pas venir avec des intentions « mauvaises contre le peuple chrétien de l'île. Ce qu'il « fait, il le fait justement. Dieu t'avait donné un peuple « innocent à gouverner ; tu l'as livré à des loups et à « des chiens. Il s'est plaint, tu es resté sourd à ses « prières ; mais Dieu l'a entendu maintenant, et, « comme un autre Pharaon, tu as perdu ton royaume. « N'espère plus le recouvrer. Messine a pour se défen-« dre de fortes murailles et des cœurs encore plus forts. « Tous les habitants ont juré de vivre libres ou de « mourir ! » Contre son habitude, Charles d'Anjou laissa aller l'audacieux harangueur et envoya, sur une soixantaine de grosses barques, les comtes de Brienne et de Catanzaro en avant-garde avec cinq cents cavaliers et mille piétons, pour s'emparer de Milazzo, d'où

Messine tirait ses vivres, à quelques milles au nord. Balduino Mussone, le capitaine messinois, reçut ces premiers ennemis avec des forces à peu près égales. Mais cette première rencontre ne fut pas heureuse pour les Siciliens encore mal disciplinés et déjà fatigués de la route. Battus, ils se retirèrent dans la ville en laissant un assez grand nombre de morts et de prisonniers.

Un cri de fureur accueillit dans Messine ce premier échec. Le peuple retrempa son courage dans le sang-moyen féroce, mais malheureusement assez ordinaire! — par le massacre de ceux qu'il avait encore oubliés, et qu'il traîna par les rues de la ville jusqu'à la mer. L'incapacité ou le malheur de Balduino Mussone parut presque trahison. On le déposa pour confier la défense de la ville à Alaimo de Lentini. C'était, on se le rappelle, un des nobles qui avaient fait, avant l'explosion du 31 mars, de sourdes menées contre Charles d'Anjou, et probablement entretenu des relations avec Jean de Procida et avec la cour d'Aragon. Brave et habile, excité surtout par l'ambitieuse Maccalda Scaletta, qui espérait reprendre, sous un nouveau maître, tout ce qu'elle avait perdu sous l'ancien, il était le meilleur et le plus déterminé capitaine que Messine pût mettre à la tête de la défense. Sa femme, hardie et de stature virile, donnant alors à l'ambition tout ce qu'elle avait donné autrefois aux plaisirs, prit, sous des habits de chevalier, le commandement de Taormina. Lui-même disciplina et dirigea l'ardeur de Messine qui fit alors des exploits plus dignes de la cause qui lui mettait les armes à la main.

Après le débarquement de l'avant-garde, il fallait

s'attendre à recevoir toute l'armée angevine par terre. Alaimo fit réparer les fortifications du midi, qui étaient le plus exposées. Toute la population s'y porta avec enthousiasme; hommes faits, vieillards, femmes, enfants, tout courut aux murailles. Les gentillesdames, qui d'ordinaire ne sortaient que vêtues de robes de brocart et montées sur des palefrois empanachés, les jeunes filles élevées dans le luxe et la mollesse d'une grande cité commerçante, donnèrent l'exemple de se mêler aux travailleurs, pieds nus, la robe retroussée jusqu'aux genoux, portant les pierres et les fascines pour les aider, et le pain et le vin pour restaurer leurs forces. « Oh! « c'était grand'pitié, » dit une chanson encore populaire aujourd'hui, « de voir les dames échevelées por« ter la chaux et la pierre. » En peu de temps les anciens murs furent réparés, de nouveaux s'élevèrent, fortifiés encore de fossés et de palissades, tandis que la ville reçut du reste de la Sicile, par les sentiers des monts Pélaures, des quantités d'armes et de vivres. Il était temps : le 25 juillet, Charles d'Anjou, avec toute son armée, prit terre à quatre milles au sud, près de l'abbaye de Sainte-Marie-de-Roccamodore, espérant attirer encore les rebelles et leur faire éprouver un second échec.

Alaimo ne se laissa point prendre au piége; il garda toutes ses ressources pour la défense de la ville. Force fut à Charles d'Anjou, après avoir tout détruit sur son passage, renversé les maisons et arraché les arbres et les vignes, de venir camper au sud de Messine. Il prit son gîte lui-même au monastère des Frères prêcheurs,

sur les bords du rivage. Un premier conseil fut tenu par les capitaines pour décider si l'on commencerait brusquement par un assaut général, ou si l'on ferait un siége en règle. La plupart penchaient pour le premier parti : il n'était nécessaire de combattre, disaient-ils, mais seulement de tuer cette ribaudaille. Charles d'Anjou, contre son ordinaire, se prononça avec la minorité pour le parti le moins prompt. Messine était une riche proie; prise d'assaut, ses richesses revenaient à tous les vainqueurs. Le roi aimait mieux la resserrer peu à peu et la réduire pour avoir seul les profits de la reddition de la place.

Après avoir escarmouché pour saisir quelques postes avantageux, les assiégeants attaquèrent, le 6 août, le monastère de San-Salvadore, véritable clef du port. La jeunesse qui y tenait garnison soutint vigoureusement l'assaut jusqu'à l'arrivée d'Alaimo de Lentini, qui, avec des troupes fraîches, rejeta les assaillants dans leur camp. Cette attaque avait dévoilé le plan de l'ennemi, qui était de resserrer peu à peu la place pour l'étouffer. La population, divisée en petites compagnies, fit désormais jour et nuit des patrouilles sur les murailles et hors de la ville, aux approches qu'elle occupait encore. Les femmes enrôlées elles-mêmes firent bravement le service. La petite colline *della Capperina,* qui commandait la ville au sud-ouest, et où Alaimo avait placé des archers derrière des fossés et des remparts, fut ainsi l'objet de luttes continuelles. Déjà Alaimo l'avait reprise une fois sur les Français, qui s'en étaient emparés à la faveur d'une forte pluie. Une nuit, les assaillants, profi-

tant de l'obscurité, gravirent la colline et pénétrèrent encore dans les retranchements. Ce fut une patrouille de Siciliennes qui donna l'alarme. L'une de ces femmes, Clarentia, sonna les cloches de l'église la plus voisine à toute volée; quelques autres coururent prêter main-forte aux défenseurs, et parmi elles une certaine Dina, brandissant une lourde pierre, renversa l'un des assaillants. Toute la ville fut bientôt sur pied aux cris de : « *Alla* « *Capperina il nemico!* » Alaimo accourut, et, au milieu de ce combat de nuit, plein de trouble et d'ardeur, plusieurs affirmèrent avoir vu planer au-dessus de la ville, dans ses vêtements blancs, la Vierge Marie, patronne de la cité, tandis que des flèches parties on ne sait d'où transperçaient les assaillants. Une église élevée en l'honneur de sainte Marie de la Victoire a au moins conservé longtemps cette tradition.

Il y avait déjà beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Le cardinal Gérard de Parme, soit de son propre mouvement, soit à la sollicitation des Siciliens ou de Charles d'Anjou, crut le moment venu d'intervenir. Il fut reçu avec les plus grandes marques de respect par les Messinois. Alaimo lui présenta dans la cathédrale les clefs de la ville et le bâton de commandement en signe de soumission à l'Eglise. Mais l'accord cessa dès qu'on en vint à traiter des conditions de paix. Le cardinal, d'après les instructions qu'il avait reçues du roi, ne voulait point entendre parler d'un traité qui ne pouvait, disait-il, intervenir entre un monarque et ses sujets. Charles était prêt à recevoir Messine en grâce; elle pouvait compter sur sa clémence et sa magnanimité; mais

il lui fallait, pour satisfaire au sang versé de ses compatriotes, la punition des plus coupables. Alaimo demandait, au contraire, un traité en forme qui mît la Sicile à l'abri du retour de la tyrannie. Pour terminer, celui-ci offrit de remettre la ville entre les mains de sa sainte mère l'Eglise. — « Eh bien ! » reprit le cardinal, « je la « résigne en son nom à Charles d'Anjou. — Au roi ! » s'écria alors Alaimo d'une voix tonnante, s'il faut en croire le chroniqueur, « au roi, jamais ! plutôt mourir « tous que de reprendre ce joug odieux ! » Quelques capitaines du peuple ajoutèrent même de plus audacieuses paroles. « Loin de nous, dirent-ils, ces cœurs de « pierre et ces langues insidieuses ! Nous offrons au sei- « gneur Martin la belle Sicile, et il la dédaigne ! le vi- « caire du Christ se fait l'entremetteur de l'Angevin ! « Ah ! qu'il craigne la vengeance de Dieu ! Toi, cardi- « nal, retourne à celui qui t'a envoyé, et dis-lui que ni « les loups ni les renards n'entreront dans Messine ! » Et celui qui avait été reçu en triomphateur s'échappa de la cité presque au péril de sa vie.

Les nouvelles qu'il avait du roi d'Aragon auraient peut-être engagé Charles d'Anjou à en finir pacifiquement avec Messine, si cela n'avait pas dû trop coûter à son orgueil. En apprenant le départ de la flotte aragonaise de Port-Fangos, il s'était écrié : « Je vous l'avais « bien dit que l'Aragonais était un misérable ! » Le débarquement de don Pèdre d'Aragon sur la côte africaine, à Collo, rade assez bien abritée au nord de Constantine, ne le rassura pas plus. L'Aragonais, il est vrai, parlant déjà de la conquête de toute la Barbarie, envoya Guil-

laume de Castelnau et Pierre de Gueralt, ses serviteurs, prier le pape Martin IV de lui accorder, pour sa sainte expédition, les dîmes de son royaume et l'autorisation d'y faire prêcher la croisade. Mais c'était peut-être une ruse, ou seulement le dépit de ne point voir la Sicile se déclarer encore pour lui. La flotte et l'armée aragonaises à Collo n'étaient d'ailleurs, par un bon vent, qu'à quatre jours de Palerme, c'est-à-dire de moitié plus près de la Sicile que sur les côtes d'Aragon.

Les Siciliens, déjà fort embarrassés d'eux-mêmes, se chargèrent enfin de brusquer le dénoûment. Nous l'avons vu, la Sicile avait, dans le premier moment d'enthousiasme, rêvé la liberté sous la suzeraineté commode du Saint-Siége. La royale Palerme elle-même n'avait point voulu dominer sur le reste de l'île. Les hommes du peuple qui s'étaient mis à la tête du mouvement pensaient à une confédération des villes siciliennes semblable à celle des villes lombardes au temps des empereurs allemands de la maison de Souabe. Mais le désordre avait bientôt éclaté dans l'île et même au sein des villes, en dépit et peut-être à cause des conseils locaux de gouvernement, qui restaient sans autorité. Peu à peu les barons, d'abord laissés en dehors du mouvement, reprirent partout, comme à Messine, la tête des affaires. On commençait à se lasser de l'anarchie. Toujours unie sous un gouvernement monarchique, l'île sentait que ce morcellement en petites républiques n'était point fait pour elle. Enfin le débarquement de Charles d'Anjou, le danger de Messine, malgré son héroïque résistance, agissaient sur les esprits.

Un jour du mois d'août, trois mois à peine après les Vêpres, le parlement palermitain était assemblé dans l'église de Sainte-Marie-de-l'Amiral, monument élevé du temps des rois normands. L'inquiétude et le malaise général pesaient sur la délibération, quand on vint annoncer qu'un navire battu par la tempête avait jeté dans le port des députés envoyés par le roi d'Aragon au Saint-Père. La curiosité du roi d'Aragon, plus encore peut-être que le mauvais temps, avait poussé là Guillaume de Castelnau et Pierre de Gueralt. Leur présence produisit l'effet d'une inspiration soudaine. Un vieillard d'obscure condition se fit le premier, dans le parlement, l'interprète du sentiment de tous; il proposa d'offrir la couronne au roi d'Aragon, puisqu'il se trouvait à Collo, à même de porter secours à la Sicile. Il demandait pour toute condition la garantie des coutumes et franchises du temps du bon roi Guillaume. La proposition fut accueillie avec des applaudissements; et une ambassade, composée de quatre barons et de quatre bourgeois, à la tête de laquelle se trouva Niccolo Cappolo, fut immédiatement envoyée à Collo.

« Sire, » dit le chef de l'ambassade, prosterné, quatre jours après son départ, devant le roi d'Aragon, « sire, nous sommes de la terre orpheline de Sicile, « abandonnée de Dieu, de tout seigneur et de toute « puissance céleste. Nous périrons, hommes, femmes et « enfants, nous périrons tous si vous ne nous secourez. « Ayez pitié de nous au nom de la passion que Notre-« Seigneur a soufferte sur la croix pour le genre hu-« main. La Sicile vous appartient du chef de votre no-

« ble épouse, seule descendante de cette illustre dynastie « normande qui nous a délivrés des Sarrasins. C'est à « vous de nous rendre encore le service de nous déli- « vrer d'oppresseurs pires que les infidèles. » Le roi releva les députés avec des paroles bienveillantes, mais il demanda à réfléchir quelques jours à une si importante affaire. Dans l'intervalle, les ambassadeurs envoyés au pape Martin IV, à Montefiascone, Guillaume de Castelnau et Guerald, revinrent avec une réponse défavorable. « Pourquoi le roi, avait dit le Saint-Père, ne nous a-t-il « pas communiqué ses projets quand il était en Catalo- « gne? Il n'aura rien de nous, ni argent ni croisade. » Mais les députés de Messine, toujours assiégée, arrivèrent également, vêtus de deuil et avec de pleins pouvoirs de la ville et de plusieurs autres pour traiter avec le roi d'Aragon. L'invitation était pressante, unanime. Le pape avait perdu une belle occasion de détourner l'expédition suspendue sur la Sicile, ou au moins d'attirer sur son chef, convaincu de fourberies, une universelle réprobation. Don Pèdre réunit le conseil de ses *ricos ombres*, qu'il avait l'habitude de toujours consulter.

Plusieurs pressaient le roi de ne point compromettre par ambition les bonnes relations qu'il avait avec le roi de France, et de se contenter de ce qu'il possédait. D'autres, au contraire, conjurèrent don Pèdre d'avoir pitié du peuple de Sicile. « Croyez, disaient-ils, que « tout ceci vient de Dieu. S'il avait voulu que vous fis- « siez conquête en Barbarie, il aurait inspiré au pape « l'idée de vous seconder. C'est la volonté de Dieu que

« vous alliez délivrer ce peuple ; nous vous suivrons, et,
« s'il le faut, nous périrons pour la gloire de Dieu, pour
« votre honneur et pour la restauration de l'île. » Il
n'est pas besoin de dire à quel avis se rangea l'Aragonais. Mais, fidèle jusqu'au dernier moment à son rôle,
il s'écria devant tous ses barons, quand il eut donné
l'ordre de s'embarquer : « Seigneur, vrai Dieu, maître
« et souverain de toutes choses, vous savez que mon in-
« tention était de rester ici et de mourir à votre service.
« Vous en avez disposé autrement. C'est encore en vo-
« tre honneur et pour vous servir que j'entreprends ce
« nouveau voyage. Eh bien, partons sous votre garde,
« ô Dieu ! et sous celle de madame sainte Marie et de
« toute la cour céleste ; partons pour la Sicile ! »

Le 30 août, la ville de Trapani était dans l'allégresse :
la première de toute la Sicile, elle recevait dans ses
murs le roi d'Aragon. Les barons siciliens escortaient
le roi à travers les rues en tenant sur quatre lances au-dessus de sa tête une draperie de soie et d'or. « Les
« dames et damoiselles, dit le chroniqueur Muntaner,
« dansaient au-devant de lui en criant : Bon et pieux
« seigneur, que Dieu t'accorde la victoire et nous déli-
« vre des Français ! » Quand Palerme reçut la nouvelle, les habitants envoyèrent plusieurs barons avec
des présents pour lui et de l'argent pour ses troupes.
Don Pèdre ne voulut rien accepter, disant qu'il avait
assez apporté avec le roi ; et il se dirigea sur la capitale.
Les habitants l'attendaient à quatre milles de la ville.
Son entrée fut un véritable triomphe. Les cris des soldats, ceux des habitants, le retentissement des trompet-

tes, cymbales et nacaires arrivaient, dit la chronique sicilienne, jusque sur les hauteurs de Montréal. Le surlendemain don Pèdre demanda aux barons, cavaliers et représentants des villes assemblés si c'était bien par le conseil véritable et unanime de tous que la couronne de Sicile lui avait été offerte; et, sur leur réponse affirmative, il accorda à son nouveau royaume, par promesse verbale et diplôme écrit, les franchises et coutumes du temps du bon roi Guillaume. La solennelle cérémonie du couronnement termina régulièrement cette transmission de la couronne de Sicile commencée par une explosion inattendue du peuple et menée à bonne fin par la politique de la noblesse de Sicile.

Charles d'Anjou pouvait maintenant se voir pris entre une ville assiégée et le reste de la Sicile soulevé et conduit par l'armée du roi d'Aragon; la flotte de don Pèdre allait être même bientôt en mesure de lui disputer le passage du Phare et de lui interdire peut-être le retour. Le 14 septembre, il ordonna un assaut général par terre et par mer.

A l'entrée du golfe, une grosse galère à l'épreuve du feu, chargée de beaucoup d'hommes et de machines, et lancée à toutes voiles et à toutes rames, devait rompre les chaînes et faire une trouée pour le reste de la flotte angevine. Mais Alaimo avait encore embarrassé la passe de plus fortes entraves, et il tenait rangées derrière quatorze galères avec de bons équipages et de redoutables engins. La proue du navire napolitain lancé en avant s'embarrassa dans les poutres et les filets au lieu de les briser. En voulant la dégager, l'équipage fit pen-

cher le navire en avant et prêta le flanc aux attaques de l'ennemi, qui le cribla de flèches et le couvrit de feu grégeois. Le vent, jusque-là favorable aux vaisseaux assaillants, tourna contre eux tout-à-coup et acheva de faire manquer l'attaque de ce côté. Les Messinois purent disposer de toutes leurs forces sur terre.

Au moyen âge, l'art des siéges était trop peu avancé pour venir à bout d'une place résolue à se bien défendre. Ni les flèches des assaillants ne purent éloigner les défenseurs des crénaux, ni leurs machines faire brèche aux murailles ; les plus hardis n'osèrent tenter l'escalade avec des échelles. Les machines des assiégés, l'huile et la poix bouillante, le feu grégeois en eurent raison. La lutte dura cependant toute la journée. Les machines fracassées, les armes rompues, les cadavres mutilés ou brûlés jonchaient le pied des murailles. Charles d'Anjou, de l'église de Sainte-Marie, contemplait avec rage tant de bravoure et tant d'efforts inutiles ; les projectiles d'un mangoneau arrivèrent jusqu'à lui, et il eût été tué sur la place sans le dévouement de deux chevaliers qui tombèrent écharpés en se plaçant devant lui. A la nuit, il sonna la retraite, qui fut accueillie du haut des murailles par un étourdissant cri de joie.

Le siége de la conscience d'Alaimo de Lentini ne fut pas plus heureux. Vainement Charles d'Anjou lui envoya un blanc-seing, promettant, outre les dignités qu'il pourrait demander, dix mille onces d'or comptant et deux cents de revenu, et offrant le pardon à tous les Messinois, à l'exception de six pour l'exemple. « Loin

« de moi, répondit Alaimo, de devenir un scandale
« pour mes frères, et de rien machiner contre Messine.
« Si nous sommes libres, ce sera un bonheur pour moi
« de vivre avec eux, et, s'il nous faut tous mourir, ce
« ne sera pas du moins sans gloire! »

Charles d'Anjou n'avait plus qu'à pourvoir à la retraite et au salut de son armée. Don Pèdre avait fait publier par toute la Sicile que tout homme âgé de quinze à soixante ans se rendît à Palerme sous quinze jours avec ses armes et son pain pour un mois. En attendant, deux mille Almogavares, les uns à cheval, d'autres à pied avec un petit chariot chargé de pain et d'herbe, entrèrent à Messine comme pour donner un gage du futur et prompt secours du roi d'Aragon. Ils avaient fait en trois jours le chemin qu'on fait ordinairement en six, franchi les monts Pélaures par d'étroits sentiers, et pénétré de nuit dans la ville sans être aperçus des ennemis, par le poste de la Capperina, où les femmes avaient construit un mur dont on montre encore les débris. Le lendemain, les gens de Messine en voyant ces soldats noirs, mal vêtus, les espadrilles aux pieds, les antipares aux jambes, des bonnets en filet sur la tête avec une simple épée, disaient : « Quels sont ces « gens qui vont nus, sans chausses, sans dague et sans « écu? Nous n'avons pas grand'chose à espérer, si tou« tes les troupes du roi d'Aragon sont semblables à « celle-ci. » Le jour même, les Almogavares fondirent par une porte sur l'armée ennemie. Bondissant comme des tigres sur les chevaliers français, ils se glissaient entre l'homme et l'écu, et les égorgeaient à plaisir. Ils

en tuèrent ainsi un millier, et reçurent le soir les chaudes félicitations de toute la ville émerveillée.

Quelques jours après, le roi d'Aragon envoya à Charles d'Anjou une déclaration de guerre plus régulière par deux nobles chevaliers catalans, Gueralt et Ximenès de Luna, et un juge de Barcelone, Guillaume Aymerich. Malade de la fièvre, Charles était étendu sur un lit de brocart. Il ordonna au chef de l'ambassade de parler, sans vouloir regarder la lettre que lui adressait son ennemi. « Roi Charles, dit Guéralt, notre sire « d'Aragon te somme de vider immédiatement, toi et « ton armée, la terre qui est à lui et à ses enfants, et « que tu as trop longtemps occupée. » — « Ce n'est ni « sa terre ni la mienne, interrompit brusquement le « roi, mais celle de l'Eglise romaine, de qui je la tiens. » Puis il les renvoya auprès des habitants de Messine pour s'entendre avec eux au sujet d'une trêve qui permettrait de traiter de la paix.

Dans l'intervalle, Charles délibéra avec ses capitaines. Quelques-uns proposèrent d'aller par terre et par mer au-devant de l'armée et de la flotte aragonaises. Il valait mieux, disaient-ils, affronter l'ennemi et le frapper par un coup audacieux, que de l'attendre dans une position aussi difficile avec le risque d'être entouré par terre et par mer et affamé. Pandolfo, comte d'Acerra, avoua qu'on ne pouvait sans imprudence attendre l'ennemi devant Messine; mais c'était une raison, dit-il, pour repasser le détroit, mettre en sûreté la flotte et l'armée sur la côte napolitaine, et les y préparer à une campagne nouvelle et plus heureuse. Affronter l'ennemi



n'était point l'affaire d'une armée déjà décimée par la guerre et en partie découragée. C'était tout risquer sur le sort d'une bataille, et peut-être laisser derrière soi en feu la Calabre, déjà prête à éclater. Mieux valait paraître reculer un instant pour ressaisir bientôt plus victorieusement la fortune.

Charles d'Anjou écouta sans rien dire ses conseillers. Quand les envoyés mal reçus par les Messinois, comme il s'y attendait, revinrent : « N'est-ce pas étrange, » leur dit-il, « que votre maître ait osé intervenir comme un « séducteur dans une affaire qui ne regardait que moi « et mes sujets, et notre sainte mère l'Eglise? Tous ceux « qu'il avait autrefois pour amis, le pape, le roi de « France, les autres rois de la terre, il les a tournés « contre lui. Allez dire à lui et à son peuple que si je « sors de ma terre, ce ne sera pas par crainte, mais pour « aller me venger d'eux sur la terre même de Catalo- « gne. » Dernier espoir de l'ambition impuissante qui se console des revers présents par l'image de succès futurs, ou vaine menace destinée seulement à cacher une faiblesse! Une sortie des Messinois et des Almogavares pendant la nuit, au cri de : « Au camp! au camp! » démentit ces dernières paroles. Un poste placé près de l'église de Saint-Augustin fut enlevé; le roi, qui avait pris domicile dans la villa de l'archevêque, faillit lui-même être surpris. Il fallut tout son sang-froid et son courage pour empêcher quelque désastre. L'offensive passait déjà des assiégeants aux assiégés.

Le lendemain, à la tombée du jour, Charles d'Anjou, avec une partie de sa suite, repassa le détroit et prit

terre de l'autre côté du Phare, à Catona, pour surveiller lui-même le retour de son armée. Dès l'aube, les habitants de Messine aperçurent les approches méridionales de la ville et les pentes des collines dégarnies de troupes. Une partie était embarquée; d'autres s'occupaient du départ, et quelques-unes veillaient pour protéger l'opération. Après avoir été reconnaître timidement l'endroit où était le camp et où se trouvaient encore quelques tentes, les plus hardis des Messinois et les Almogavares opérèrent une battue à travers la campagne, et firent main basse sur des tentes, du vin, des viandes, des provisions, des équipements et quelques richesses abandonnées, soit par hâte, soit exprès pour arrêter la poursuite. Messine était délivrée!

Deux jours après, le nouveau roi approchait de cette ville. Après des jours d'épreuve, l'aurore d'un nouveau règne est partout saluée avec joie; les populations méridionales ajoutent à ce sentiment ordinaire leur exaltation fébrile. Les Messinois se précipitèrent au-devant de don Pèdre, aux cris de : « Longue vie à notre roi! » — « C'est l'œuvre de Dieu, répondit don Pèdre; rendons-lui « grâce, et que son nom soit béni! A part l'amour que « je dois à mon pays natal, c'est le Phare qui est le plus « près de mon cœur. Je remettrai à votre fidélité et « pour votre bonheur la noble reine Constance et ses « enfants, mais toutes les fois qu'il s'agira de vous pro- « téger, je m'en chargerai moi-même comme aujour- « d'hui. » Ces premiers instants d'effusion ne furent pas exempts cependant, chez le roi et chez ses nouveaux sujets, de quelques fâcheux pressentiments, s'il faut en croire le récit de Barthélemy de Néocastro.

Digitized by Google

Le soir de cet heureux jour, don Pèdre encore hors de la ville, à ce qu'il raconte, admirait, d'une église de Notre-Dame située au penchant d'une colline, le magnifique spectacle qu'offraient à ses pieds Messine, le Phare, la mer, les côtes de la Calabre, et au loin la fumée des îles Lipari. Un vieillard pauvrement vêtu l'aborda : « Grand prince, lui dit-il, ne dédaignez pas d'écouter un « homme couvert de la cape des chevriers de l'Etna. « J'aimais votre beau-père, le roi Manfred d'heureuse « mémoire. Proscrit et dépouillé à cause de lui, j'ai vi- « sité les royaumes chrétiens et barbares. Mais, regret- « tant, hélas! ma femme, mes enfants et la patrie, j'ai « voulu revoir la Sicile, j'y suis rentré furtivement, et « j'y ai vécu longtemps avec les bergers, changeant de « retraite dans les gorges et dans les bois. Votre bien- « venue m'a délivré de cette vie misérable, c'est pour- « quoi je veux, en échange de ce bienfait, vous donner « un conseil. Ne vous fiez pas à ce peuple sur lequel « vous allez régner; vous n'avez pas encore vu son dou- « ble visage. Prenez garde à cet Alaimo, proscrit autre- « fois par Manfred, rappelé, enrichi par l'Angevin et « maintenant votre appui; prenez garde surtout à sa « femme Maccalda, c'est le conseil que je vous conjure « de n'oublier jamais. — Ami, reprit le roi d'Aragon, qui « es-tu, et d'où viens-tu, pour vouloir m'indisposer con- « tre mon peuple? — Je suis Vitalis de Vitali de Mes- « sine, » répondit ce noble Sicilien si longtemps victime des révolutions de son pays.

Peu d'instants après, don Pèdre reposait dans la maison où il devait passer la nuit, lorsque Maccalda elle-

même se présenta. « Seigneur, lui dit-elle, je suis Mac-
« calda, femme d'Alaimo de Lentini. Comme tous les
« Siciliens, j'ai attendu ta venue avec impatience, et je
« suis accourue pour te saluer; mais j'arrive la der-
« nière, tous les logis sont pris, je viens te demander
« l'hospitalité d'une nuit. » Etrange encore plutôt que
belle dans son costume demi-féminin, demi-guerrier,
cette femme accompagnait ses paroles rapides et cares-
santes de regards où se peignaient plus que le dévoue-
ment d'une nouvelle sujette. Le roi, après quelques gra-
cieux compliments, voulait lui céder son logis et se
mettre en quête d'un autre gîte; mais la dame s'assit,
heureuse de rester avec son nouveau roi. Ce fut en vain
que don Pèdre, au bout de quelque temps, demanda à
son majordome s'il n'était pas l'heure d'aller se reposer,
Maccalda ne bougeait point, et le roi se résigna à devi-
ser avec cette visiteuse obstinée. « Madame, que crai-
« gnez-vous le plus? lui dit-il. — La chute de mon ma-
« ri. — Qu'aimez-vous le plus? — Ce que j'aime n'est
« pas à moi. » Le roi appela quelques-uns de ses fami-
liers. « Nous allons, leur dit-il, passer la nuit à causer; »
puis, se tournant vers Maccalda, il se mit à lui raconter
ce qu'il y avait, disait-il, de plus secret dans sa vie,
c'est-à-dire sa généalogie, les prodiges qui avaient an-
noncé et accompagné sa naissance, son mariage avec
Constance, sans oublier les circonstances astrologiques
et les constellations favorables. « Quel âge avez-vous?
interrompit Maccalda après ce long récit. — Quarante-
trois ans. — Et la reine? — Trente-sept. » Le fils de
don Jayme le Conquérant voulait continuer, mais ses

Digitized by Google

paupières se fermèrent de fatigue, sa bouche se tût, et la tête de Maccalda retomba sur sa poitrine. Le lendemain, le roi et la dame regardaient encore ensemble le magnifique panorama que doraient à leurs pieds les premiers rayons du soleil; mais Maccalda avait reçu un affront qu'elle ne devait pas oublier. Plût à Dieu, ajoute naïvement à ce récit le chroniqueur Néocastro, que le roi eût bu dans la coupe qu'on lui avait présentée!

Une victoire dissipa ces premiers nuages et inaugura triomphalement le séjour de don Pèdre à Messine. Sa flotte était à peine entrée dans le port en même temps que lui dans la ville : « Don Jayme, » dit-il à son fils, « ordonnez à votre amiral de prendre la mer avec ses « galères et de poursuivre ou de disperser les navires « angevins qui fuient. » L'escadre aragonaise était faible en comparaison de la flotte de Charles d'Anjou. Les habitants de Messine cherchèrent à dissuader leur nouveau roi d'exposer ainsi ses forces sans nécessité. Mais il persista en leur assurant qu'ils reconnaîtraient bientôt la puissance de Dieu.

Le surlendemain, les Messinois n'étaient cependant pas rassurés quand ils virent revenir une flotte plus nombreuse que celle qui était partie. « Seigneur, » disaient-ils au roi d'Aragon dans son palais, « c'est la flotte du « roi Charles qui revient bien plus considérable, après « s'être emparée de vos galères. » Le roi prit un cheval, sortit de son palais, et se dirigea sur le port en s'efforçant de rassurer la population effrayée. « Dieu, » leur disait-il, « qui m'a conduit jusqu'ici, ne m'abandonnera « pas, non plus que vous. » Il était à peine arrivé à la

fontaine d'or qu'un vaisseau armé et pavoisé des armes du roi d'Aragon apparut. L'amiral don Curtada, qui le montait, débarqua et dit au roi : « Seigneur, voilà vos « galères, elles vous amènent celles de l'ennemi; Nico- « téra est prise, et il a péri plus de deux cents cheva- « liers français. » A ces mots, don Pèdre descendit de cheval et s'agenouilla. Chacun suivit son exemple, et tous entonnèrent ensemble le *Salve, Regina*. Les galères aragonaises, gonfanons déployés, traînant leurs prises à la remorque et laissant pendre dans l'eau les étendards ennemis, entraient alors dans le port. « Ce fut, « ajoute le chroniqueur Muntaner, une joie comme ja- « mais on n'en avait vu. On eût dit que le ciel et la « terre étaient confondus : au milieu des cris d'allé- « gresse, on entendait les louanges de Dieu, de Madame « sainte Marie et de toute la cour céleste. Quand le roi « surtout rentra dans son palais, les gens de mer et « les gens de terre l'acclamèrent avec une telle force, « vous pouvez m'en croire, qu'on les entendit de la « Calabre. »

La Sicile était au moins par là mise à l'abri d'une surprise. Une nouvelle dynastie et une nouvelle domination y commençaient. Elles ne devaient pas être non plus exemptes d'orages. Mais cette île était pour toujours arrachée à la domination française. C'est le résultat qu'on avait surtout cherché par le massacre de Palerme et la belle défense de Messine, que nous avons racontée. Il est inutile d'ajouter que Jean de Procida, qui avait été dans le secret des desseins du roi don Pèdre, fut surpris, comme tous les autres, par l'événement. On ne le

voit, pendant tout ce temps, ni auprès des Siciliens ni auprès de don Pèdre. Il n'en eut pas moins l'honneur d'accompagner la reine lorsqu'elle vint prendre à son tour possession du trône de son père ; et, quand don Pèdre laissa à la fille de Manfred le gouvernement des Siciliens, dont elle fut adorée, Procida devint son plus intime conseiller, sous le titre de chancelier du royaume ; récompense qui convenait à cet habile homme, mais que n'eût peut-être pas recherchée le héros qu'on a quelquefois voulu voir en lui.

FIN DE JEAN DE PROCIDA.

Digitized by Google



II

ARNAUD DE BRESCIA

UNE RÉVOLUTION CLASSIQUE. — ROME AU XIIe SIÈCLE.



Arnaud de Brescia est né dans les premières années de ce douzième siècle, qui tenta à la fois d'affranchir la raison des entraves de la scolastique et les cités du moyen-âge de la puissance seigneuriale et surtout ecclésiastique. Il est le contemporain et longtemps le compagnon du célèbre Abélard, dont les hardiesses de pensée furent condamnées par l'Eglise et par le premier personnage de ce temps, saint Bernard; et il vit commencer la révolution politique des cités, qui devait aboutir à l'établissement des brillantes républiques de l'Italie. Entraîné par ce double courant, il trouva la mort en voulant porter la république à Rome, la capitale de la chrétienté, ville à la fois, alors, impériale et pontificale, possédée presqu'en commun par les Césars allemands

et par les papes, comme Abélard trouva la honte et l'exil en voulant faire régner souverainement la raison dans l'Université de Paris, la grande école théologique de ce temps. Ainsi Arnaud a laissé un nom aussi cher à l'histoire politique de l'Italie que celui d'Abélard à l'histoire littéraire de la France, et conserve une physionomie particulière dans la série de ces tribuns qui ont essayé d'ébranler le pouvoir temporel des papes, depuis Crescentius, au temps d'Otton III, jusqu'à Nicolas Rienzi au quatorzième siècle, Stephano Porcaro au quinzième, et Mazzini au dix-neuvième. A ce titre, il mérite bien que l'histoire recueille tout ce qu'elle peut savoir de lui, après que l'imagination dramatique du poëte italien Niccolini l'a fait revivre.

I

LA VILLE DE BRESCIA. — ARNAUD, DISCIPLE D'ABÉLARD.

Brescia, une ville située au pied d'un contrefort des Alpes, entre les deux lacs d'Iseo et de Garde, arrosée par le torrent de la Mella, et célèbre de tous temps par la vivacité de ses passions politiques, vit naître, entre 1100 et 1110, cet Arnaud que des contemporains regardaient « comme une peste, »

> ..... Arnoldus, quem Brescia protulit ortu
> Pestifero........

mais que l'imagination moderne a célébré en Allemagne et en Italie et que l'art a illustré par une statue qui décore maintenant l'une des places de sa ville natale [1]. Elle était en train, comme la plupart des villes de la Lombardie, de disputer la disposition de son gouvernement et de sa liberté à son évêque qui était en même

[1] Statue de Tantardini de Milan exposée à Paris en 1867, Drame du poëte Niccolini, meilleur que l'histoire romanesque d'un écrivain allemand.

Digitized by Google

temps son seigneur; et l'enfant put voir plus d'une fois, au milieu de révolutions sanglantes, le pouvoir passer des mains des prélats à celles des consuls et d'un sénat ou réciproquement.

D'une famille aisée et peut-être noble, le jeune Arnaud reçut, dans sa ville natale, le premier des ordres mineurs, et fut fait lecteur; mais il n'alla jamais au-delà dans l'Eglise. Commençant alors ses voyages sous l'habit de clerc sans être prêtre, il étudia le droit et l'histoire romaine à Bologne sous le célèbre docteur en droit Irnerius, et la dialectique et la théologie sous le célèbre Abélard à Paris, au cloître Notre-Dame. Ces sciences nouvelles avaient cela de particulier chez lui, qu'elles excitaient vivement son imagination et attachaient fortement son cœur à ceux qui les lui enseignaient. Vivant de peu, ne donnant rien aux sens, il appartenait entièrement à l'objet de ses passions intellectuelles. C'est ainsi qu'il compatît aux infortunes d'Abélard, l'accompagna probablement, quand on condamna pour la première fois son enseignement au concile de Soissons, et, plus tard, l'aida près de Troyes, en disciple dévoué, à construire sur les bords de l'Arduzon cet oratoire qui fit bientôt d'une solitude l'école célèbre du Paraclet. Les idées prenaient corps pour lui et son caractère le portait à l'action.

De tous les maîtres d'Arnaud, c'est Abélard qui eut sur lui la plus grande influence. Cet homme que l'amour d'une femme a fait vivre dans la mémoire du peuple était surtout célèbre dans son temps, non pas seulement par la puissance de son raisonnement, par la grâce et

la force de sa parole, mais parce qu'il prétendait appliquer la puissance de la raison à l'explication des vérités de la foi. « Des hommes légers, disait-il, croient facilement, mais leur foi est inconsistante. Celui, au contraire, qui vient à reconnaître la divinité, après un examen efficace, est pourvu d'une foi robuste. » Aussi n'y avait-il pas de fourré scolastique, pas de nuage à plaisir épaissi par les docteurs où ne pénétrât sa dialectique incisive, pas de mystère que ses expositions ne parussent rendre accessible à tous. Il rassasiait les peuples du plaisir de comprendre. Il avait rendu la science si aimable qu'elle était devenue pour lui un moyen de séduction. Héloïse avait ignoré longtemps si c'était le jeune homme ou le savant qu'elle aimait dans Abélard. Mais leur malheur avait ajouté encore à la réputation du docteur et à l'attachement de ses disciples. Arnaud de Brescia était le plus dévoué de tous et cependant le plus original, comme le prouve bien l'application qu'il fit à son retour en Italie des doctrines de son maître.

Les esprits les plus autorisés ou les plus hardis à cette époque, depuis saint Bernard, le célèbre abbé de Clairvaux et le savant Gerohus, prieur de Reichersberg, en Allemagne, jusqu'aux hérétiques Abélard, Pierre de Bruys, Henri, son disciple, et aux *apostoliques*, se rencontraient dans la critique qu'ils faisaient de l'Eglise; tous semblaient d'accord, des points les plus opposés de la société, pour condamner les abus que les chefs de l'Eglise, les évêques surtout, faisaient du pouvoir temporel, des domaines et de la richesse que les événements avaient

amenés entre leurs mains. Saint Bernard disait : « Qui me donnera de voir l'Eglise de Dieu comme aux « jours antiques, alors que les Apôtres jetaient leurs fi- « lets pour en retirer non de l'or et de l'argent, mais « des âmes, » et le prieur Gerohus ajoutait : « Nul « soldat de Dieu ne doit se laisser impliquer dans les « affaires du siècle; tous doivent se dévouer tout entiers « à celui auquel il s'est consacré; que les choses spiri- « tuelles soient confiées aux hommes de l'esprit et les « choses séculières aux hommes du siècle. » Si ces orthodoxes parlaient ainsi, les Petrobusiens et les Henriciens, qui voulaient ramener l'Eglise à la pauvreté des Apôtres, par la création de la secte des *Pauvres de Lyon,* des *Purs* et des *Parfaits,* ne différaient guère d'eux que par leur manière de mettre leurs idées en pratique et par les rêveries nouvelles ou surannées, en fait de théologie, qu'ils mêlaient à leurs désirs de réforme morale.

Plein de ces idées qui étaient celles du temps, Arnaud de Brescia leur appliqua la méthode nouvelle empruntée à la dialectique d'Abélard, son maître et son ami; et il en déduisit des conséquences bien faites pour accélérer la révolution qui s'accomplissait alors en Italie. Il opposait, en effet, à l'autorité ecclésiastique les droits de la société laïque, au pouvoir spirituel la liberté temporelle, comme Abélard avait voulu faire sa part à la raison dans les choses de la foi; et, transportant la révolution de l'école dans le monde, il séparait le gouvernement des intérêts de celui des consciences. Aux évêques, il contestait donc le droit de posséder des fiefs, l'exercice

des droits régaliens, et aux moines la propriété. Tous ces biens ne pouvaient appartenir, selon lui, qu'aux princes ou aux élus du peuple. Les laïcs seuls devaient en jouir. Autrement, les clercs et les moines ne sauraient être sauvés; et les prémices, les offrandes et les dîmes pour les besoins modérés du corps étaient les seules choses qui leur revinssent justement.

Qu'on se figure, dans les circonstances où se trouvait alors l'Italie, l'effet de cette doctrine qui apportait un secours et une sanction au mouvement qui poussait les vassaux de l'Eglise et les bourgeois des villes à s'affranchir du pouvoir des évêques, seigneurs de presque toutes les cités. Comme saint Bernard, Arnaud avait cru voir dans l'Evangile et dans les Actes des Apôtres « que saint Pierre ne jugeait pas les nations et que les Apôtres n'exerçaient point le pouvoir. » Mais jeune, ardent, passionné pour ses idées et enflammé par les passions populaires, il ne savait pas comme saint Bernard s'incliner devant le fait accompli, faire au temps les concessions nécessaires et demander seulement une réforme modérée. Porté par la faveur des masses, il s'en prenait aux pontifes, aux évêques, aux moines, dont il poursuivait les abus et les vices. Il sommait pape et évêques de restituer les biens d'Eglise, de déposer le glaive temporel, de rendre à César ce qui est à César afin que rien ne s'opposât plus à ce qu'ils rendissent à Dieu ce qui est à Dieu.

La personne d'Arnaud de Brescia parlait encore plus pour lui que ses arguments. Etait-il clerc ou séculier, moine ou laïque? On ne le savait. Il avait pris le degré

de lecteur et gardait l'habit religieux, l'habit « des sages. » Les contemporains ne lui demandaient pas ce qu'il était. Singulier moine que cet ennemi des moines, singulier laïque que ce prêcheur qui dépassait les moines en austérités. « Il ne mange ni ne boit, » disait un de ses adversaires; « comme le démon, il n'est affamé et altéré que du sang des âmes. » Il n'était en effet ni clerc ni laïque. Il était celui qui « prêchait contre le pouvoir, les richesses et les superfluités du clergé. » Et avec quelle éloquence il enflammait les peuples du désir d'êtres libres! « Ce n'était pas tant, » dit un contemporain, « la richesse des pensées, mais l'abondance des paroles » et le ton varié. « Sa langue tantôt était perçante comme un glaive aigu, tantôt plus douce que l'huile; c'était un dard qui distillait le poison ou le miel. » Telle fut la puissance avec laquelle il bouleversa son pays natal quand il y fut revenu, *ipsam in qua natus est valde atrociter commovit terram.*

La ville de Brescia était alors au fort de sa lutte contre les évêques, ses seigneurs, et elle avait été déjà bien éprouvée par les révolutions ; car elle avait été gouvernée successivement par quatre évêques morts schismatiques; et le pape Innocent II y déplorait la décadence de la discipline ecclésiastique. Ce pape avait été obligé de se rendre dans les murs de cette cité, en 1132, et il y avait établi et maintenu comme évêque un certain Manfred. Mais celui-ci, à son tour, en s'appuyant sur les nobles et sur ses vassaux pour défendre son pouvoir temporel contre les consuls, était aux prises avec le peuple vers 1136 quand Arnaud de Brescia y

arriva. Le nouveau venu prit parti pour les consuls Tebaldo et Persico contre l'évêque. Il y avait là pour lui une double occasion de se montrer, puisque le clergé était corrompu à Brescia et l'évêque de la ville ambitieux et tout puissant. Il y prêcha contre tous, s'appuyant pour attaquer l'évêque et les moines des paroles de l'Ecriture; et il y devint, ainsi qu'en Italie, comme un chef de parti ou de secte : les *Arnaudistes*. Aussi l'évêque Manfred ne trouva-t-il rien de mieux que de déférer un ennemi aussi dangereux au tribunal du pape Innocent II qui tenait alors un concile à Rome, à Saint-Jean-de-Latran.

Les attaques d'Arnaud de Brescia touchaient bien à la constitution de l'Eglise en même temps qu'à l'évêque de cette ville; mais il ne semble pas qu'elles aient touché au dogme, et on ne pouvait guère que lui reprocher de tourner contre le clergé l'autorité de l'Evangile. Quoiqu'un canon du concile de Latran pût l'envelopper avec d'autres, mais non pas nominativement, dans une sentence d'excommunication commune, il fut seulement condamné par le pape au silence et à l'exil, comme faisant schisme; et la faction qu'il soutenait à Brescia ayant succombé avec les deux consuls sous les coups des soldats de l'évêque, Arnaud s'enfuit et passa les Alpes. Il arrivait à Zurich, en Suisse, quand les événements le ramenèrent sur le théâtre de l'école et de la théologie. « Le frêlon qui était en France » — pour nous servir des expressions de saint Bernard, — « avait sifflé celui d'Italie. » Abélard, encore une fois attaqué comme théologien, appelait à son aide le prédicateur de Brescia,

Arnaud; et ils allaient « marcher ensemble contre le Seigneur et le Christ. »

Abélard avait quelque temps abandonné le Paraclet pour sa triste abbaye bretonne de Saint-Gildas où, sur un rocher des bords de l'Océan, il avait exhalé ses plaintes en odes douloureuses. Mais bientôt il avait repris la lutte, et « nouveau Phaéton, nouvel Antée de la force d'un géant, » comme disait un de ses ennemis, il ébranlait encore de ses raisonnements l'édifice mystérieux de la foi. Il marchait « entouré de la foule [1], » et, partout, ses disciples « discutaient dans les carrefours sur les choses divines, méditaient ces nouveautés au fond de leurs cœurs et les écrivaient sur leurs tablettes. » C'est ce qui les mit aux prises enfin avec la première autorité de ce temps, avec saint Bernard. Celui-ci était puissant par la foi, comme Abélard l'était par la parole. Simple abbé, dédaignant d'être évêque ou pape, par son intervention puissante il terminait les schismes, apaisait les querelles des souverains et de leurs vassaux, les soulèvements des peuples, réformait les couvents et conviait les chrétiens à la guerre sainte, à la défense de la Croix tandis qu'Abélard agitait les esprits dans les écoles. Ces deux hommes ne pouvaient manquer d'être aux prises.

Ce n'était pas seulement contre Abélard que s'effarouchait la foi ombrageuse de l'abbé de Clairvaux, c'était contre l'audace de la raison de l'homme, de l'esprit humain dans les choses de la foi. « L'esprit humain, disait-il, usurpe tout, ne laissant plus rien à la foi. Il

[1] Voir notre *Hist. du moyen-âge,* 2e volume, Didier et Cie.

touche ce qui est plus haut, fouille ce qui est plus profond que lui. Il force plutôt qu'il n'ouvre les livres saints. » Mais le retentissement inouï, immense, des doctrines d'Abélard le scandalisait surtout. Tout le monde en était occupé. Sur les places publiques, savants et ignorants, femmes et vieux, jusqu'aux enfants discutaient sur le dogme de la Trinité, sur le péché originel, sur le libre arbitre. Qu'on se représente, à Paris, par exemple, quelqu'un de ces clubs théologiques, une sorte de Palais-Royal du douzième siècle, ardent de colère, ivre de discussion comme ceux du dix-huitième siècle, et tout ce peuple d'étudiants pressé autour de quelque Desmoulins en soutanelle noire de bacheliers, citant, argumentant, ergotant, passionné pour la théologie et le libre arbitre, comme on le sera plus tard pour la politique et pour les droits de l'homme. « Il n'y a aucun endroit en France, écrivait saint Bernard, ni ville, ni bourgade, ni château où l'on n'entende discuter de la sainte Trinité. De simples écoliers s'ingèrent d'en parler jusque sur les places publiques. Non-seulement les personnes de lettres et d'un âge avancé, mais les enfants mêmes et les ignorants, que dis-je? les sots et les idiots se mêlent de raisonner sur ce mystère et avancent mille propositions absurdes, extravagantes, etc. » — Ce poison qui, grâce au talent d'Abélard, avait pour les peuples la douceur du miel, ne se contentait pas d'infecter la France. « Ses livres passaient de nation en nation, de royaume en royaume! »

Et, pendant que l'autorité était sourdement ébranlée, les représentants par excellence de l'autorité ne

s'apercevaient de rien. Les livres hérétiques étaient entre les mains des cardinaux, entre les mains du pape, et ils ne voyaient rien. C'est saint Bernard qui donna l'alarme. Jamais il ne déploya une si prodigieuse activité : aux évêques, aux cardinaux, il expédie des espèces de circulaires dans lesquelles il expose sommairement ce qu'il y avait de damnable dans la doctrine ; au pape Innocent II il adresse une longue lettre, une sorte de traité dans lequel chacune des propositions hérétiques est exposée et réfutée. Le zélé docteur y est tout entier avec l'ardeur et l'âpreté de sa foi. Dans ses invectives il n'épargne pas plus Arnaud de Brescia qu'Abélard. « Voilà Goliath, dit-il, debout *avec son écuyer* entre les deux armées ; il pousse des cris en présence des phalanges d'Israël, et lance des outrages aux saintes cohortes avec d'autant plus de hardiesse qu'il sait bien qu'il n'y a pas un David parmi nous. »

Encouragé par ses amis et par Arnaud de Brescia, Abélard, après avoir eu plusieurs conférences, en présence de témoins, avec saint Bernard, demanda enfin à l'archevêque de Sens que les évêques réunis alors en cette ville pour l'adoration des reliques, s'assemblassent en synode, pour l'écouter lui-même ainsi que ses adversaires, et juger entr'eux. Il avait fait appel à un grand nombre de partisans, réuni des alliés ; et, parmi eux, Arnaud employait tous ses efforts à rassembler et à répandre les arguments qui pouvaient défendre la personne et les doctrines de son maître. « L'écaille est tellement unie à l'écaille, » disait d'eux saint Bernard, « qu'il ne passe pas entre elles un souffle d'air. »

Digitized by Google

Le tout-puissant abbé de Clairvaux semble d'abord avoir hésité à accepter avec l'Eglise qu'il gouvernait cet audacieux défi. Il s'effrayait à l'idée de se mesurer, lui, un enfant, assurait-il, avec l'homme « qui dès son enfance s'était aguerri dans la controverse et l'argumentation. » Surtout il pensait « qu'il était de la dernière indignité de soumettre aux faibles lumières de la raison l'immuable autorité de la foi, fondée sur la parole de Dieu. » Mais les disciples d'Abélard triomphaient de ses refus : on lui fit craindre que son hésitation ne fût une occasion de scandale et de chute pour les faibles. Il partit, quoi qu'il n'eut rien promis, « sans préparation et sans armes, » triste et les larmes aux yeux, mais se répétant ces paroles de l'Evangile : « Ne vous préoccupez ni de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz, car ce que vous avez à dire vous sera inspiré à l'heure même. »

On s'était préparé comme à un spectacle à l'arrivée des deux rivaux dans la ville de Sens, peuplée d'innombrables ecclésiastiques de tous grades, véritable séminaire de la France du Nord. Les habitants virent entrer dans leurs murs avec orgueil et joie l'ascète de Clairvaux, avec une curiosité mêlée d'horreur celui que leurs hôtes ecclésiastiques leur avaient appris à regarder comme l'Antechrist. Ils se pressaient avec un tendre respect sur les pas de Bernard; ils le contemplaient frappés d'admiration, tristes de sa tristesse, prêts à pleurer avec lui sur les dangers de l'Eglise. Pour Abélard, vieilli mais non abattu par tant de malheurs, portant sur son front l'orgueilleuse sérénité de l'homme

qui, seul entre tous, croit le combat égal, il leur apparaissait comme un ange de révolte. L'aspect laïque, profane, aventurier de ces étudiants de la montagne Sainte-Geneviève, de ces vagabonds de la science, qui avaient campé au Paraclet, contrastait avec le recueillement de cette sainte escorte qui entourait Bernard. D'un côté, toute l'Eglise, prêtres, évêques, abbés, le roi de France Louis VII, grand visiteur de reliques, qui avait passé cette journée à de pieuses exhibitions ; de l'autre Abélard, avec quelques pauvres écoliers, dont un Italien exilé, du nom d'Arnaud de Brescia ; « tous deux par leur air et par leurs habits ayant l'extérieur de la piété, mais non de la vertu, » dit saint Bernard, ils étaient capables de tromper d'autant mieux les fidèles, qu'ils s'étaient transformés en messagers de la lumière, tandis qu'ils n'étaient en réalité que des Satans. »

Le terrain n'était point favorable à Abélard. Saint Bernard si puissant dans l'Eglise de France et dans le royaume avait tout préparé, et Abélard avait trop présumé de son pouvoir et de son courage. Saint Bernard avait écrit à l'archevêque de Sens ; il tenait une partie de l'Eglise dans sa main. Le roi de France ne voyait que par ses yeux, et le peuple de la ville, auquel saint Bernard avait demandé des prières pour le coupable, était plutôt disposé à faire à celui-ci un mauvais parti. C'est ce qui explique l'issue du synode. Saint Bernard, maître de l'assemblée, ne se prête point à la discussion, mais il agit en accusateur. Dès la veille, il avait obtenu déjà des Pères la condamnation des doctrines d'Abélard. Quand celui-ci entra en séance publique, tout d'abord

Bernard se leva, cita les passages qu'il avait extraits des Œuvres d'Abélard, puis les passages des Pères qui les condamnaient et demanda enfin à son adversaire s'il reconnaissait les écrits qu'on lui attribuait, et s'il était prêt à les rétracter. Ce n'était pas une lutte de théologie, une libre discussion qu'on offrait à Abélard. Bernard n'était point un docteur, un adversaire, mais un juge ; il parlait au nom de la tradition, au nom de l'Eglise, et sommait Abélard de se soumettre. La foi parlait encore plus dans toute sa personne. Attéré ou indigné, Abélard déclara qu'il en appelait au pape et sortit avec ses adhérents.

C'était là un recours inattendu : il n'y avait pas trois ans que l'archevêque de Sens avait été suspendu par Innocent II, pour ne pas s'être arrêté devant un appel au pape. Le concile hésitait. Les plus timides parlaient de suspendre la décision de l'affaire. Un seul homme pouvait passer outre, parce qu'il était l'Eglise elle-même, et étouffer sous une condamnation subite le scandale déjà, selon lui, trop répandu.

C'était Bernard. Il osa et fit oser : il demanda et obtint du concile la condamnation des propositions incriminées, pour frapper les doctrines ; et, quant aux personnes, il les dénonça violemment au Saint-Siége pour obtenir qu'on leur imposât silence. Nous avons les lettres où saint Bernard presse leur condamnation. « Père très-bon, » disait-il en terminant, « attrapez-nous ces renards qui ravagent la vigne du Seigneur, pendant qu'ils sont encore petits. S'ils croissent et se multiplient sans que vous vous hâtiez d'en exterminer la

race entière, il faudra que vos successeurs en désespèrent; outre qu'ils ne sont pas déjà si petits ni en si petit nombre, mais déjà tout grandelets et fort nombreux. Il n'y a qu'une main puissante, il n'y a que votre main qui puisse les exterminer. » La cour de Rome ne tarda pas en effet à faire ce que saint Bernard désirait, et répondit par cette lettre adressée aux archevêques de Sens et de Reims :

Par le présent écrit nous mandons à Votre Fraternité de faire enfermer séparément dans des cloitres, où bon vous semblera, Pierre Abélard et Arnaud de Brescia, fabricateurs d'un dogme pervers, ennemis déclarés de la foi catholique, et de détruire par le feu les livres de leur erreur, partout où on les trouvera.

Donné à Latran le 17 des calendes d'août.

On sait comment Abélard, en route pour Rome, fut recueilli au monastère de Cluny par l'abbé Pierre le Vénérable, auprès duquel il finit ses jours dans l'étude et dans le repentir. Quant à Arnaud, il retourna en Suisse où il paraît avoir passé cinq années, mais non sans y être poursuivi d'abord par la vigilance du terrible saint Bernard.

Le proscrit était, en effet, auprès de l'évêque de Constance, Hermann, quand une lettre de saint Bernard vint trouver celui-ci. Cette lettre dénonçait Arnaud comme « un de ces loups qui viennent sous la « toison des agneaux pour ravir les brebis du Seigneur, « un ennemi de la croix du Christ, un semeur de dis- « cordes, un fabricateur de schisme et un perturbateur

« de la paix. » Elle éveillait les craintes de l'évêque contre cet homme qui opérait l'iniquité chez lui et « qui bientôt, invoquant la violence des hommes armés, soulèverait le peuple contre lui et contre l'ordre ecclésiastique tout entier. » Elle le sommait « d'enlever le mal « de son troupeau et de livrer plutôt Arnaud de Brescia « que de le chasser pour qu'il ne puisse plus ainsi errer « et nuire encore. »

Heureusement pour Arnaud, un de ses anciens amis probablement, Guido de Castello, qui devait être plus tard pape, alors légat apostolique, passa par là et le prit sous sa protection. Saint Bernard écrivit aussi à ce personnage qui avait Arnaud chez lui et à sa table : « Arnaud de Brescia, dit-il, dont la conversation est du « miel et la doctrine du poison, qui a une tête de colombe et une queue de scorpion, que Brescia a vomi, « que Rome a eu en horreur, que la France a re- « poussé, que l'Allemagne abomine, que l'Italie ne veut « pas recevoir, il est avec vous ! » et il l'invitait à mettre la main sur ce réprouvé. Mais Guido de Castello était un disciple d'Abélard, un ami peut-être d'Arnaud. Il semble, au contraire, avoir couvert le proscrit de sa protection. Toujours est-il qu'Arnaud resta en Suisse, à Zurich, et exerçait même peut-être une certaine influence dans cette ville, quand les événements le rappelèrent à Rome et le mirent encore une fois, et sur un plus éclatant théâtre, en lutte avec saint Bernard et avec la papauté.

II

ROME AU MOYEN-AGE.

Entre toutes les cités du moyen-âge, il y en avait une qui avait encore, comme dans l'antiquité, le privilége de la célébrité. C'était Rome. Mais elle se trouvait aussi dans une position exceptionnelle. Appartenant à la fois au pape et à l'empereur allemand, conservant quelques restes altérés de sa constitution, mais livrée le plus souvent aux factions, elle était l'objet des rivalités les plus grandioses et les plus mesquines, en même temps qu'elle présentait le chaos des éléments les plus discordants. L'empereur et le pape y voulaient commander et y avaient leurs magistrats laïques et clercs, et leurs palais. La municipalité, représentée par un sénat, reste des anciens jours, qui avait singulièrement changé de caractère, et par des officiers moitié civils, moitié militaires, résistait à l'un et à l'autre. Mais les barons ou riches romains, qui s'étaient fortifiés dans les ruines des anciens monuments, ou qui possédaient les châteaux des environs, avaient le plus souvent raison de l'empereur,

Digitized by Google

du pape ou du sénat, en se servant de leur nom; et ils faisaient ainsi de la ville, en opprimant le peuple, un véritable coupe-gorge. Le chaos de monuments païens et chrétiens, de temples et d'églises, de monuments en ruines ou en réparation, de tout âge et de toute destination, que présentait Rome, était l'image même de la plus singulière et de la plus étrange des constitutions.

Rien de plus curieux, en effet, que l'état social et politique des Romains, si ce n'est le bizarre spectacle que la ville offrait elle-même. Au contraire de ce qu'on trouvait déjà dans les autres villes de l'Italie, en train de se transformer en république, il n'y avait point à Rome de ces corporations d'artisans et de marchands qui avaient formé la bourgeoisie. A part les nombreux avocats et juges, appelés et retenus à Rome par les affaires litigieuses de la cour pontificale, il n'y avait en présence dans la cité que la noblesse et le clergé, tous deux très-nombreux, d'une part, et de l'autre le peuple. Nobles et clercs étaient à l'occasion armateurs et changeurs, commerçants. La misère était le seul partage du peuple. Tout au plus la milice armée des quatorze quartiers de Rome, y compris ceux de l'Ile Saint-Bartolomée et de Transtevere, composée d'habitants qui avaient une propriété libre et jouissaient du droit de cité, formait-elle un corps politique, appelé quelquefois à prendre part plus ou moins tumultueusement aux événements de la cité, tels que le choix d'un préfet ou d'un pape. Si l'on n'était clerc ou baron, il n'y avait, en effet, que les armes qui pussent vous assurer quelque considération dans Rome. Aussi les familles qui composaient cette milice

comptaient-elles seules entre le peuple et la noblesse ancienne qui prétendait descendre des Anicius et des Maximus, des Césars et des Octaviens.

Les deux plus puissantes familles étaient celles des Frangipani et des Pierleoni. Les premiers, plus anciens, avaient dans leurs armoiries des lions qui tenaient des pains dans leurs griffes, pour perpétuer le souvenir de l'assistance qu'ils avaient donnée à Rome dans une famine. Il n'y avait pas un siècle que les Pierleoni étaient sortis du Ghetto; mais, malgré leur origine juive, ils avaient déjà joué un grand rôle dans les schismes de l'Eglise. C'était, en effet, le plus souvent les élections pontificales qui mettaient ces puissants barons aux prises; et dans leurs brutales colères, ils ne respectaient rien. Cencius Frangipani, dans une de ces guerres, avait foulé de ses pieds armés d'éperons le pape Gélase II, un vieillard, et l'avait traîné enchaîné et sanglant au fond d'une de ses tours : « Fuyons, » disait le malheureux Gélase délivré par le peuple, « fuyons cette Sodome. Plutôt mille fois un seul empereur que cette pléïade d'empereurs! »

C'était cette noblesse avide et brutale, qui se partageait le sol, les monuments de Rome ou les châteaux des environs, sous les papes et les empereurs, souverains titulaires et rivaux de la cité. Dévouée aux empereurs, une partie descendait le plus souvent d'étrangers tudesques que les événements avaient amenés à Rome. L'autre, désignée souvent sous les noms de *capitaneï* ou de comtes, devait, avec des fiefs, sa fortune aux souverains pontifes. Aucun d'eux ne pouvait sans doute se

vanter d'avoir le sang romain aussi pur que ceux qui formaient, sous leurs bannières, les compagnies de la milice et qui tenaient surtout pour les intérêts et pour l'indépendance de la ville. Depuis un siècle cependant à peu près, cette noblesse, qui succédait aux vieilles familles Cornéliennes ou Claudiennes de l'ancienne cité, formait l'oligarchie qui détenait le gouvernement de Rome, au risque de se le disputer souvent, sous le nom de *consuls des Romains;* et elle siégeait au Capitole, comme un sénat. Son autorité s'accommodait, il est vrai, plus ou moins bien avec celle du préfet de la ville, nommé tantôt par le pape, tantôt par l'empereur, et avec celle des juges palatins, ministres temporels du pape à l'ordinaire, et grands officiers de l'empereur quand celui-ci venait à Rome. Mais elle était surtout jalouse du clergé qui partageait avec elle les ruines de Rome, où il avait aussi bâti ses cloîtres, ses églises, et les environs de la cité où il ne manquait pas non plus de fiefs et de châteaux; et c'était là ce qui faisait pénétrer la guerre civile jusque dans l'Eglise.

L'aristocratie ecclésiastique de Rome n'était pas moins avide, en effet, que l'aristocratie laïque. « C'était au prix des dépouilles des églises, dit saint Bernard, que le pontife devait acheter son zèle et son concours; ses intérêts, ses dignités étaient l'objet de tous ses soins, et la sainteté le moindre de ses soucis. » L'ambition de son Eglise ne donnait pas moins d'embarras aux papes que celle de la féodalité romaine. « J'ai trouvé sur le siége de Rome, « disait un pontife, tant de misères que toutes les amer- « tumes de ma vie passée me paraissent douces en

« regard. C'est à bon droit que le pape s'appelle l'es-
« clave des esclaves, car il est asservi à la cupidité des
« Romains. »

Telle était Rome, politique, ecclésiastique et sociale. Pour la ville elle-même, c'est en voyant seulement certaines parties les plus désolées de Rome d'aujourd'hui qu'on pourrait peut-être parvenir à se figurer par l'imagination ce fourré épais, inextricable, de forteresses, de couvents, d'églises et de ruines émergeant au milieu de l'herbe, des arbustes, de la poussière et des décombres. Le désert de la campagne romaine envahissait la ville en ruine comme la gangrène; et, à part les hommes d'armes renfermés dans les forteresses ou les moines dans les couvents, la population rare et maladive descendue des collines s'agglomérait seulement dans le champ de Mars et dans la nouvelle Suburra où elle bâtissait ses maisons et ses églises au milieu des vignes qui paraient les ruines informes du tombeau d'Auguste ou des thermes de Titus. Les noms nouveaux de *Monte Caprino,* ou mont des chèvres, et *Campo Vaccino* où paissaient les buffles et les porcs, remplaçaient ceux du Capitole et du Forum et témoignaient assez de cette assauvagissement et de cette dépopulation.

Ce qui dominait dans cette cité entourée de murs flanqués d'une innombrable quantité de petits forts, c'étaient les forteresses bizarres qu'on avait ménagées dans les anciens monuments pour abriter les demeures où les barons se tapissaient avec leurs hommes d'armes, et les églises et les cloîtres où l'on célébrait le culte et où vivaient les moines. L'ancien tombeau d'A-

drien devenu le château Saint-Ange, sur la rive droite en amont du Tibre, et, sur le Palatin, le fameux Septizonium de Septime-Sévère, servant d'atrium à son palais, n'avaient pas seuls été transformés en forteresses. Rome était un dédale de fortifications. Les Frangipani avaient fait de tout le Palatin une place de guerre dont le Septizonium était le centre, le Palatin et les arcs de Titus et de Constantin les tours et bastions. De là ils étendaient leurs avancés jusqu'au Colisée et au grand Cirque. Le palais de Latran et une foule d'églises s'étaient entourés également de murailles; les couvents avec leurs contreforts faisaient l'effet de châteaux; et les arcs, les aqueducs, les tombeaux et les temples étaient presque autant de tours de guerre.

On comprend, à travers les assauts nombreux que la ville avait encore souvent à subir de la part de ses ennemis, et au milieu des guerres que se livraient les barons de l'intérieur à la tête de leurs factions, combien cette fureur de se fortifier avait ajouté aux ruines! On détruisait les plus beaux chefs-d'œuvre pour faire les plus grosses et les plus fortes murailles et ces murailles elles-mêmes renversées ensuite par la guerre augmentaient les décombres. Ainsi, sous Grégoire VII, le Septizonium avait beaucoup souffert des combats des Allemands, de l'empereur Henri IV contre le Normand Robert Guiscard, quoiqu'on pût voir encore longtemps ses sept étages de pierre, de marbre et de porphyre. Mais le quartier de la ville situé entre le palais de Latran et le Colisée avait alors brûlé presque entièrement et il n'y avait plus guère là que des ruines.

Digitized by Google

Une seule des collines, grâce à la tradition non interrompue qui montrait concentrée là l'activité des grandes affaires, la colline-mère, le Capitole, la tête du monde, comme on disait, avait échappé à cette sorte de vandalisme féodal et devenait encore comme l'âme de la ville, dès que renaissait l'esprit municipal. Des édifices encore passablement conservés et une forêt de colonnes surmontant les ronces et les épines dominaient de là toute la ville. Il n'y avait pas longtemps que l'Eglise du Sauveur s'était fait sa place dans le temple de *Jupiter Maximus* et que le cloître de Sainte-Marie où se trouvait l'autel du Fils de Dieu, *ara Filii Dei*, plus tard *Santa-Maria Ara Cœli*, sortait des ruines du temple de *Junon Moneta*. Le préfet de la ville habitait sur cette colline historique un palais ou un ensemble d'édifices dans lequel il faut reconnaître surtout l'ancien *tabularium* qui contenait les archives romaines.

C'était toujours la colline politique entre toutes. Il faut lire dans les *Mirabilia* quel prestige elle exerçait sur les imaginations. « Le Capitole est ainsi nommé, pensait-on alors, parce qu'il est la tête du monde; c'est de là que les consuls et les sénateurs gouvernaient la ville et toutes les contrées de la terre. Ses murs, très-élevés et d'une grande épaisseur, étaient couverts de cristal et d'or et surmontés d'un toit de la plus riche et de la plus précieuse ciselure. Au dessous do la citadelle, se trouvait un palais d'or, pour la plus grande partie, orné de pierres précieuses, et qui valait à lui seul le tiers du monde entier. On y voyait rangées par ordre les statues de toutes les provinces, qui avaient une clochette

au cou; et, par l'effet d'un art magique, si une province se révoltait contre Rome, la statue qui la représentait se tournait vers le point de l'horizon où étaient les rebelles; la clochette sonnait, le prophète du Capitole annonçait le prodige et le sénat était averti du danger qui menaçait la république. » Là au moins se rassemblait assez souvent le peuple romain dans les grandes émotions de la cité; là on installait parfois, en face du préfet, les sénateurs quand on ravivait ce corps antique, quoique la colonnade qui entourait ce monument et l'édifice même entier croulassent déjà de toutes parts.

Telle était Rome au milieu du douzième siècle. Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle venait d'échapper aux troubles d'un schisme qui avait ajouté à ses désordres en mettant aux prises deux papes, Innocent II et Anaclet, soutenus par les factions romaines, quand, sous le premier décidément reconnu comme pape légitime, elle courut de nouvelles aventures.

Comme aux premiers temps de son existence dans l'antiquité, Rome en était réduite souvent à guerroyer contre les petites villes voisines pour la suprématie dans les antiques provinces de la Sabine ou du Latium : c'était contre l'ancienne Tibur ou Tivoli qu'elle avait affaire à ce moment. La commune de Rome visait à ravir à cette petite cité l'indépendance qu'elle avait conquise sur son évêque; Innocent II la poursuivait comme ayant autrefois soutenu son rival. Leur commune victoire contre la petite cité les mit justement aux prises. Innocent II voulait la recevoir à merci pour s'assurer son attachement; les Romains voulaient détruire ses mu-

railles. C'était une ville sujette qu'ils se disputaient.

Il n'en fallait pas davantage pour exciter les vieux ferments de haine qui mettaient si souvent en conflit la ville et la papauté. Le souffle d'indépendance et d'opposition contre le pouvoir temporel de l'Eglise qui courait alors sur toutes les cités italiennes devait atteindre Rome. Quoi! tant d'autres cités de la Péninsule se gouvernaient par leurs lois, avaient leur sénat et leur consul puissant, et l'ancienne maîtresse du monde n'avait même pas, comme épave de son empire détruit, la liberté! Elle ne s'appartenait pas. Elle n'était que la ville où un César étranger venait ceindre la couronne, ou celle où le pape prenait la tiare! Victime de l'idéal que le moyen-âge s'était formé de lui-même, elle avait au lieu de sa liberté le cérémonieux éclat d'un couronnement impérial, la pompe éternelle des fêtes religieuses! L'empereur encore était loin! on ne le voyait qu'à de longs intervalles; mais le pape était toujours présent! Pourquoi cependant le peuple de Rome ne s'affranchirait-il pas de l'autorité du pape, comme tant d'autres villes d'Italie, de l'Europe même, s'étaient affranchies de leurs évêques? Telles étaient les pensées confuses qui s'agitaient dans les esprits; et les barons se demandaient de leur côté s'ils ne pouvaient point profiter de ces dispositions pour se rendre indépendants de l'empereur et du pape et rester les maîtres absolus de Rome.

Toujours est-il que le monde apprit bientôt, en 1143, avec étonnement que les Romains, conduits par quelques nobles, s'étaient réunis au Capitole, sur la vieille colline, avaient prononcé la déchéance de l'autorité pon-

Digitized by Google

tificale et installé dans le *tabularium*, le 24 septembre, un sénat pour continuer la guerre contre Tivoli. Le pape Innocent II en mourut de douleur. C'était une révolution qui commençait. Le gouvernement pontifical qui datait réellement de saint Grégoire le Grand au sixième siècle, allait-il prendre fin? Rome allait-elle imiter les autres villes italiennes et devenir républicaine?

Cette révolution était, il faut le dire, plus difficile à accomplir ici que partout ailleurs. La révolution s'était faite d'abord, comme il arrive souvent, par un coup de hasard. Ceux qui s'étaient mis à la tête du mouvement sur lequel on n'a d'ailleurs point de détails précis, n'avaient point des desseins bien réfléchis ni bien arrêtés. Il sembla d'abord qu'un compromis interviendrait entre le Saint-Siége et la ville. Après Innocent, le conclave, sous le coup des événements, élut pape ce Guido de Castello, élève d'Abélard et protecteur d'Arnaud, qui avait été envoyé récemment comme légat en Allemagne. Ce choix prêtait à la conciliation. Mais ce pape n'occupa que cinq mois la chaire de saint Pierre, sous le nom de Célestin II et le conclave parut alors vouloir rompre avec toute idée d'entente en lui donnant pour successeur un Bolonais, Gerhard Caccianemici, autrefois chancelier d'Innocent, qui prit le nom de Lucius II. Celui-ci, en effet, se montra bien autrement disposé; dès son exaltation, il se mit en mesure d'appeler à son aide le pouvoir temporel et conclut une alliance avec le roi de Naples et de Sicile, Roger Ier, qui avait justement besoin alors de l'investiture pontificale. L'accord fut



bientôt conclu à Ceperano. Pour prix de la consécration pontificale, c'est-à-dire de l'anneau et de la dalmatique, Roger I[er] envoyait du secours et de l'argent au pape. Cela annonçait la guerre au nouveau sénat.

Tout le monde à Rome, on le comprend, n'avait pas vu la révolution d'un œil favorable. La papauté avait ses partisans, surtout dans la vieille noblesse patricienne, qui tenait le plus souvent d'elle ses fiefs, et qui craignait de se voir dépouillée. Les Frangipani eux-mêmes, qui étaient plutôt les soutiens ordinaires de l'empire, se rangèrent autour de Lucius II, parce que sans pape il n'y avait point d'empereur. C'est à cette occasion que le pape leur donna la garde du Colisée qu'ils conservèrent longtemps. Mais en face de ces préparatifs, les nouveaux sénateurs établis au Capitole sentirent le besoin de concentrer le pouvoir. Ils firent appel à l'ambition de Jordan Pierleoni, frère du dernier anti-pape Anaclet, et l'élurent *patrice*, un titre qui pouvait ménager d'ailleurs l'autorité impériale, qu'ils déclaraient toujours respecter. Toute la milice bourgeoise de la ville et le petit peuple *(plebs minor)* se rangèrent autour du nouveau pouvoir. La révolution fit un pas de plus. On data de ce moment la nouvelle époque de la rénovation du sacré Sénat romain, *renovationis sacri Senatus*. Les vieilles lettres sacramentelles S. P. Q. R. reparurent, et on offrit au pape déchu de se contenter des dîmes et d'une pension annuelle. La lutte était inévitable.

Avant d'en appeler aux armes, les deux adversaires — c'est un signe du temps — invoquèrent le roi allemand, Conrad III, premier prince de la dynastie des Hohens-

stauffen, comme s'il était le souverain de droit, l'empereur, de Rome, quoiqu'il n'y eut point été encore couronné. Le pape faisait part de ses malheurs au roi et, en priant pour sa santé et sa prospérité, l'invitait à défendre l'Eglise romaine. *Le sénat et le peuple romain*, de leur côté, protestaient qu'ils n'avaient point d'autre but dans leurs actes que « de persévérer dans les senti-« ments d'obéissance et de respect vis-à-vis de l'empire, « de le fortifier même, et de le rétablir dans l'état où il « était au temps des Constantin et des Justinien, qui, « par la vigueur du sénat et du peuple romain, avaient « tenu sous leur pouvoir l'univers entier. »

Conrad III, le prédécesseur de Frédéric Barberousse, était loin. On en vint aux mains dans Rome. Le patrice Jordano, les sénateurs, la milice et le peuple, se ruèrent sur les forteresses des Frangipani, et, comme ils disaient, des amis du pape et du tyran sicilien. Ils en prirent quelques-unes qu'ils occupèrent, en rasèrent d'autres, et chassèrent de Rome un certain nombre de leurs ennemis. C'était, disaient-ils, pour « que l'empereur « pût désormais habiter Rome et fonder en Italie une « domination mieux assise sur les ruines du pouvoir de « l'Eglise. » En attendant, ils réparaient le pont Milvius, pour pouvoir recevoir des secours de ce côté, et ils y élevaient des retranchements, pour neutraliser ou attaquer le château Saint-Ange, qui était à leurs ennemis. Le pape Lucius II paraît avoir voulu reprendre un instant, les armes à la main, avec ses partisans, ce qu'il avait perdu. Il pénètre un jour avec eux dans la ville, escalade le *Clivo Capitolino*, où le patrice et les

sénateurs étaient retranchés. Mais cette attaque fut repoussée à coup de pierres, et Lucius II, peut-être atteint lui même, meurt quelques jours après, 15 février 1145.

C'était le second pape emporté par la tourmente républicaine qui, du Nord-Est de l'Italie, avait gagné Rome. L'affaire devenait presque, de romaine et municipale, chrétienne et universelle. Les cardinaux, réunis avec effroi dans l'église de Saint-Césaire, firent choix d'un disciple du plus puissant personnage ecclésiastique de ce temps, d'Eugène III, l'élève chéri de saint Bernard. Ce n'était point, il s'en fallait, un homme que son intelligence put recommander. C'était un pauvre abbé, qui n'était guère sorti de son couvent de Saint-Athanase *ad aquas salvias*, inexpérimenté, timide, mais plein de foi. « Dieu vous pardonne, » écrivit saint Bernard aux cardinaux, « qu'avez-vous fait? Cet homme mort au « monde, vous l'avez ramené parmi les hommes. Le der- « nier de tous, vous en avez fait le premier. Pourquoi « avoir jeté dans la confusion ce pauvre de conseil, « pourquoi avoir troublé le jugement de ce misérable, « de ce mendiant enseveli dans la componction de son « cœur? Quelle singulière idée avez-vous eue de vous « jeter, à la mort de votre pape, sur ce pauvre campa- « gnard, de le relancer dans sa cachette, d'arracher à « sa main la hache et le hoyau, de le traîner au palais, « de l'élever sur le trône, de le revêtir de la pourpre, « de le ceindre du glaive, pour exercer la vengeance « parmi les nations, pour châtier les peuples, pour en- « chaîner de chaînes de fer les nobles et les rois? N'aviez-

« vous pas parmi vous un homme sage et exercé à qui « ce rôle eût mieux convenu ? »

Les cardinaux savaient bien ce qu'ils avaient fait. Ils avaient voulu intéresser saint Bernard à prendre fait et cause pour la papauté, et mettre ainsi entre la république et la révolution l'Eglise entière ou celui qui la représentait le mieux et le plus puissamment, saint Bernard.

L'élection du nouveau pape ne remédia d'abord à rien. Les sénateurs barrèrent le chemin de la basilique de Saint-Pierre au nouvel élu, s'il ne voulait pas renoncer à la puissance temporelle et reconnaître la république. Eugène III avait au moins une vertu, la foi. Il refusa de faire ce sacrifice et s'enfuit dans la Sabine, puis à Farfa, où il retrouva les cardinaux et se fit consacrer; et de là il s'établit à Viterbe. Mais le peuple romain, furieux, se porta alors à tous les excès. Non contents d'abolir la dignité de préfet de la ville, qu'ils avaient laissé subsister, et de faire reconnaître le patrice par les nobles et par les principaux citoyens, les Romains n'écoutant plus rien assaillent et renversent les palais des opposants, les maisons des cardinaux et des clercs ; et ils commencent le pillage, même dans les églises, en mettant la main sur les vases sacrés, les ornements et les images. Ce n'était point encore assez ; pour achever de se défendre, ils changent en forteresse la basilique même de Saint-Pierre, et, pour avoir de l'argent, ils forcent par de mauvais traitements les pèlerins qui venaient à Rome à verser dans leur trésor les offrandes qu'ils apportaient à l'Eglise, et laissent quelques-uns de ceux qui résistent pour morts sur le pavé des églises.

Sans doute le patrice et les sénateurs n'étaient point complices de ces excès. « Comme nous l'avons déjà annoncé à Ta Royale Majesté, » écrivaient-ils à Conrad III, « voyant l'empire romain perdre sa vigueur par la téméraire usurpation des clercs, et marcher à sa décadence, depuis que le peuple romain a été fort avili, nous avons relevé le sénat avec enthousiasme, par le secours du Christ, dans l'intention de mettre l'univers à tes pieds. Ce sénat doit maintenir la paix à Rome, rendre la justice, exalter les bons, détruire les méchants, et, brisant tout obstacle de la part des clercs pour te procurer la couronne impériale, préparer dignement la voie à ta Majesté à Rome. »

Il n'en était pas moins vrai que les Romains avaient porté atteinte non-seulement au pouvoir temporel du pape, mais encore aux droits des lieux saints et à ceux des fidèles de l'Eglise universelle. C'est ce qui décida en effet saint Bernard à intervenir, comme les cardinaux l'avaient prévu. Nous avons en effet deux lettres de lui écrites à ce sujet.

La première est adressée aux Romains. Il s'excuse, lui, humble personnage, d'écrire à cet illustre peuple. Mais « quand la tête souffre, tout souffre, » dit-il, et comme le mal fait aux Apôtres regarde tous les chrétiens, il prend la parole. Il cherche à montrer d'abord aux Romains l'énormité de cet attentat, qui ne lèse pas moins leurs intérêts et leur grandeur que les droits du pape et de l'empereur. « A quoi avez-vous pensé, Romains, » dit-il, « d'offenser les princes du monde, vos protecteurs tout particuliers? Pourquoi provoquez-vous également et le Roi de la terre et le Seigneur du ciel

avec une fureur aussi intolérable qu'irréfléchie, en vous efforçant, par une audace sacrilége, d'attaquer et de frapper dans sa dignité le Saint-Siége apostolique, qu'ont singulièrement élevé les priviléges divins et royaux, ce siége que, même contre tous, s'il l'avait fallu, vous auriez dû défendre? Ainsi vous, Romains insensés, n'appréciant pas et ne discernant pas ce qui est honnête, vous avilissez votre tête et celle de tous, qui est en vous, et pour laquelle il ne vous faudrait pas même épargner vos têtes, si la nécessité l'exigeait. Vos pères ont mis le monde sous le joug de Rome, et vous vous hâtez de faire de Rome la fable du monde. Voici l'héritier de Pierre chassé par vous du siége et de la ville de Pierre; voici les cardinaux et les évêques, ministres du Seigneur, dépouillés par vos mains de leurs biens et de leurs demeures. O peuple insensé et stupide, ô colombe séduite, n'ayant pas de cœur! N'était-il pas ta tête et eux tes yeux? Qu'est donc Rome aujourd'hui, si ce n'est un corps mutilé sans tête, un front sans yeux, une face ténébreuse! Ouvre donc, race misérable, ouvre tes yeux et vois ta désolation de plus en plus menaçante. Comment la plus belle couleur a-t-elle changé si vite? Comment est-elle devenue, comme veuve, la reine des nations, la première des provinces? »

Saint Bernard fait ensuite honte aux Romains des pillages sacriléges que quelques misérables ont commis, et il met le doigt sur la plaie des révolutions, sur les luttes intestines qui déjà déchirent entr'eux les vainqueurs. « Malheur à toi, dit-il, peuple misérable, non par la main des étrangers, mais par la main de tes fa-

miliers, de tes amis ; malheur à toi de par le fléau intérieur, la souffrance des cœurs, les tortures des entrailles. Reconnais-tu maintenant qu'ils ne sont pas tous pacifiques, ni tes amis ni ceux qui ont l'air d'être tes intimes ? Nous le savions d'autre part, mais c'est par toi aujourd'hui que nous sommes clairement instruits de toute la vérité de cette parole qu'a dite le Seigneur : « Les ennemis de l'homme sont les gens de sa maison. » Malheur au frère par le frère dans ton sein, et au fils par ses parents ! Malheur, non par les épées, mais par les lèvres iniques et la langue trompeuse ! C'est à ce point que vous vous soutenez mal l'un l'autre dans le mal : vous vous terrassez mutuellement avec les épées des lèvres, vous vous perdez mutuellement, en sorte que vous vous épuisez tout-à-fait les uns les autres. Rassemblez-vous, brebis dispersées, revenez aux pâturages, revenez au pasteur, au gardien de vos âmes ! Réconciliez-vous avec vos princes (je parle de Pierre et de Paul), que vous avez chassés de leurs siéges et demeures, dans la personne d'Eugène, leur représentant et successeur. Réconciliez-vous, dis-je, avec les princes du monde, de peur que le monde terrestre ne commence à combattre pour eux contre les insensés. O Romains, réconciliez-vous avec les princes chrétiens : vous êtes menacés des armes de l'univers entier. Que votre folie criminelle ne vous attire pas ce malheur. Citoyens d'une ville illustre, enfants de héros, réconciliez-vous avec tant de milliers de martyrs dont les cendres reposent dans l'enceinte de vos murs, et que vous avez irrités par le crime horrible que vous avez commis. »

La seconde lettre de saint Bernard est adressée au roi allemand Conrad III. On y voit que, conformément à l'opinion du temps, l'abbé de Clairvaux, comme tant d'autres, comme les papes et les Romains eux-mêmes, considérait Rome comme appartenant en droit au souverain allemand en vertu de l'union du sacerdoce et de l'empire. C'est ce droit en effet qu'il invoque en écrivant à Conrad III. « L'empire et le sacerdoce, dit-il dans son mystique langage, n'ont jamais pu former entre eux une alliance, une union plus douce, plus étroite qu'en venant se réunir tous deux ensemble dans la personne du Seigneur, lui qui, noble descendant de l'une et l'autre tribu selon la chair, devint à la fois grand-prêtre et roi. Ce n'est pas tout : il mêla et cimenta ce double pouvoir dans son propre corps, qui est le peuple chrétien dont il est lui-même la tête : si bien que cette race d'hommes est appelée par l'Apôtre « la race choisie, le sacerdoce royal. » — Et, dans un autre endroit de l'Ecriture, ceux qui sont prédestinés à la vie ne sont-ils pas tous appelés rois et prêtres? Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni, ou plutôt que la volonté humaine s'efforce d'accomplir ce qu'a sanctionné l'autorité divine : qu'ils s'unissent par les âmes ceux qui sont unis par l'origine. Qu'ils se protègent, se défendent et portent mutuellement leurs fardeaux. « Deux frères s'aidant l'un l'autre sont consolés, » dit le Sage. Que si les deux pouvoirs —loin de nous ce malheur! — se rongent et se mordent, ne seront-ils pas désolés? Que mon âme ne se rende pas à la pensée de ceux qui disent : « Ou la paix ou la li-

Digitized by Google

berté de l'Eglise nuiront à l'empire, ou la prospérité et la grandeur croissante de l'empire nuiront aux Eglises. » Dieu, le fondateur des deux pouvoirs, les a liés entre eux, non pour les détruire, mais pour les élever.

« Vous savez cela, et vous négligez à ce point l'outrage commun, la commune injure. Rome n'est donc pas aussi bien la capitale de l'empire que le Siége Apostolique! Pour ne rien dire de l'Eglise, est-il glorieux pour un roi d'avoir dans ses mains un pouvoir mutilé? J'ignore ce que vous conseillent à ce sujet vos sages et les principaux du royaume; mais moi, parlant dans mon ignorance, je ne tairai pas mon sentiment. Ceins donc le glaive sur ta cuirasse, roi très-puissant; que César reprenne ce qui est à César et rende à Dieu ce qui est à Dieu. Il est certain qu'il importe également à César et de protéger sa propre couronne et de défendre l'Eglise. Le premier rôle convient au roi, le second au protecteur de l'Eglise. La victoire — Dieu m'en donne la confiance — est sous leur main. L'orgueil et l'arrogance des Romains sont au-dessus de leur valeur. Eh quoi! un grand, un puissant, en un mot un empereur ou un roi conçoit-il une si odieuse entreprise contre le sacerdoce et l'empire tout ensemble? Et ce peuple maudit et séditieux, qui ne sait ni mesurer ses forces, ni se proposer un but, ni prévoir les résultats, a osé, dans son ignorance et sa folie, commettre un si grand sacrilége! Il s'en faut bien qu'une troupe d'hommes du peuple, une foule téméraire puisse soutenir un instant la présence d'un roi. »

On voit que saint Bernard prenait comme on l'avait

pensé la défense de son élève devenu pape, Eugène III. C'est à ce moment même que l'élève d'Abélard, Arnaud de Brescia, vint à Rome et donna à la révolution une nouvelle puissance.

Digitized by Google

III

ARNAUD, TRIBUN DE ROME.

Le pape Eugène III avait essayé de traiter avec les Romains. Il était même parvenu à rentrer à Rome après avoir obtenu d'eux qu'ils renonceraient à leur patrice pour rendre au préfet son ancienne autorité, et il avait célébré les fêtes de Pâques de 1145 dans la ville. Mais les conflits entre lui et la cité avaient bientôt recommencé. Pour se défendre, il avait d'abord fait fortifier l'église de Latran où il n'était guère en sûreté. Enfin las, il était sorti de la ville, et s'était peu à peu éloigné de Rome pour passer même bientôt en France. « Le pasteur de Rome, disait-il, ne paît point des brebis, mais des loups, des dragons et des scorpions. »

Pour la première fois se posait dans Rome d'une façon aussi éclatante l'antagonisme de la papauté et du pouvoir civil, dans le temps même de la plus grande puissance de l'autorité pontificale. Certainement les inconvénients et les dangers de la confusion des pouvoirs religieux et politique qui était le caractère domi-

nant de cette époque avaient été compris par les esprits les plus distingués et sentis par les plus ignorants. La résistance, opposée par les Romains au pape Eugène III, n'était après tout que la conséquence excessive, violente des principes d'humilité et de renoncement que l'oracle même de ce temps, saint Bernard, aurait voulu voir pratiqués par les papes. « Que le pape, » disait-il dans un traité sur la *Considération* adressée alors au pape Eugène III, « ne se flatte pas de l'élévation de son trône; ce n'est qu'une éminence pour découvrir de loin tout ce qui se passe; le nom d'évêque lui a été donné à cette fin. » Et encore : « Toute domination est interdite au successeur des Apôtres, *planum est Apostolis interdicitur dominatus*. Allez donc maintenant et soyez assez hardi pour joindre la domination avec l'apostolat, ou l'apostolat avec la domination. Certes, l'un et l'autre vous sont défendus, et, si vous les voulez posséder tous deux, vous en serez privé. Ne croyez point être excepté du nombre de ceux dont Jésus-Christ a dit : « Ils ont régné, mais ce n'est point par moi ; ils ont commandé, mais je ne les ai point approuvés. »

Arnaud de Brescia ne pouvait peut-être parler plus fortement dans ses plus violentes harangues.

La possession des biens et fiefs, des richesses temporelles, ne devaient pas être non plus, selon saint Bernard, l'objet de l'ambition pontificale. « Que vous a en effet laissé l'Apôtre, » disait l'abbé de Clairvaux, « ce que j'ai, vous dit-il, je vous le donne. — Que vous donne-t-il donc ? Je ne sais qu'une chose, ni or ni argent. Il le dit lui-même : Je n'ai ni or ni argent. Vous

pouvez réclamer ces biens en vertu de quelqu'autre droit, mais non en vertu du droit apostolique, *non apostolico jure*. Pourquoi convoitez-vous donc les possessions d'autrui; pourquoi étendre votre faux sur la moisson du voisin ? »

Saint Bernard analyse ainsi dans tous ses détails l'exercice du pouvoir pontifical. Il voudrait limiter les jugements qui touchent aux matiéres civiles. Il n'aime pas à entendre citer plus souvent à Rome les lois de Justinien que celles de l'Evangile. Innocent III, en vertu d'un texte du Deutéronome, allait bientôt prétendre attirer à lui toutes les causes de la chrétienté. Bernard ouvre les Actes des Apôtres. « Qu'ils me montrent, dit-il, ceux qui soutiennent cette prétention, qu'ils me montrent que quelqu'un des Apôtres ait siégé pour juger les hommes. Je vois bien qu'ils ont comparu pour être jugés ; qu'ils aient siégé pour juger, je ne le vois pas. » Est-ce donc à dire que les Apôtres n'aient aucune juridiction ; mais que signifie alors le texte célèbre : « Tout ce que vous lierez sera lié ? » Bernard résout cette objection par une distinction toute de bon sens, et il distingue la juridiction du péché de la juridiction de la terre : la première appartient aux successeurs des Apôtres, la seconde aux princes de la terre, « *in criminibus, non in possessionibus potestas vestra.* — Quelle est plus grande, à votre avis, ajoute-t-il encore, la dignité ou la puissance de remettre les péchés ou celle de borner les héritages? » Il ne faut pas croire cependant que saint Bernard, en ce point, partage les opinions d'Arnaud de Brescia, qui voudrait complètement séparer les deux

Digitized by Google

pouvoirs. Il comprenait trop, pour avoir cette pensée, les nécessités de son temps; et il ne prétend pas renvoyer Eugène III à l'humble métier qui fit subsister le premier Apôtre. Il lui accorde une part de biens, de pouvoir temporel et certains jugements civils; car il n'est pas un grossier moine, qui n'ait point l'intelligence des choses; mais là c'est une concession qu'il fait à son temps. Ce qu'il ne veut pas, c'est que ce soit là l'objet de l'ambition ecclésiastique, et que les prêtres le revendiquent par le droit apostolique, mais il ne leur refuse pas ou la possession de ces biens ou l'exercice de ce pouvoir en vertu de qnelqu'autre droit.

Ce n'est point l'usage que proscrit saint Bernard, mais l'abus; et il triomphe quand, louant d'ailleurs l'humilité et l'équité du pape qui ne fait point acception de personnes et ne reçoit point de présents dans l'exercice de la justice, il s'élève contre les mauvaises coutumes qui se sont glissées à Rome et qui ont perverti la chaire de saint Pierre. « Donnez-moi, je vous prie, dit-il, quelqu'un dans toute cette grande cité qui vous ait reconnu comme pape, sans égard et sans espérance de quelque somme d'argent. » — « Et vous, quand vous marchez chargé de pierreries, vêtu de soie, couvert d'or, monté sur une haquenée blanche, entouré d'officiers et de soldats, êtes-vous le successeur de Pierre ou de Constantin? » Et saint Bernard avait plus belle occasion encore de reprendre l'arrogance, le luxe, et parfois la vénalité des cardinaux; mais il s'arrêtait toujours à temps. « Si je vous éloigne du pouvoir, disait-il à Eugène, ce n'est pas que vous en soyez

Digitized by Google

indigne, vous qui avez droit sur les anges et sur les habitants du Ciel, mais c'est parce que telle occupation est indigne de vous, *non quia indignus, sed quia indignum vobis.* »

Il n'y avait peut-être que des différences de degrés entre les doctrines de saint Bernard et celles d'Arnaud sur l'exercice du pouvoir pontifical. Mais quand les idées arrivent à la pratique, elles sont tout autres, et souvent aussi la pratique qu'on en fait les gâte singulièrement. Arnaud de Brescia, bien qu'ardent dans la parole, ne paraît pas avoir été un homme d'action et il n'a guère laissé de trace dans la politique. Mais il tombait à Rome au milieu d'une révolution qui semblait faite en vertu de ses principes. Il n'est pas permis de douter que sa présence et sa parole n'aient contribué à enflammer encore les esprits ; mais on ne voit pas non plus qu'il ait pris part aux excès qui avaient déjà commencé et qui continuèrent encore en sa présence. Il était de ceux dont la parole peut tout déchaîner et dont le caractère ne saurait rien arrêter. C'est ce qu'exprime à sa façon le chroniqueur allemand qui ne lui est pas favorable, en disant qu'il se glissa à Rome « cachant le loup sous la peau de la brebis, et avec l'extérieur de la piété sans en avoir la vertu réelle. »

Il est difficile de démêler dans la rareté des documents ce qu'Arnaud apporta de son chef à la révolution romaine. « Il séduisit, » nous disent ses adversaires, « et entraîna une immense multitude, excita à la révolte les esprits d'un peuple grossier par une doctrine amollissante. » Ce n'était pas cependant seulement sur les es-

prits grossiers qu'il avait action, car il avait pour lui une partie des nobles, et le pape Eugène III, exilé, écrivait de lui : « Le faux et malin ennemi du genre humain, grâce à l'hérétique Arnaud, son instrument principal, en est arrivé à ce que quelques ecclésiastiques aspirent à détruire l'unité de l'Eglise, laquelle ne souffre aucune séparation. Entraînés par les doctrines erronées d'Arnaud, ils refusent à leurs cardinaux, archevêques et évêques l'obéissance qui leur est due. » La présence d'Arnaud paraît donc avoir gagné une partie du bas clergé et achevé contre le pouvoir pontifical la révolution commencée. Ce qu'il fit pour donner à Rome un nouveau gouvernement est encore moins clair.

En sa qualité de lettré, ayant étudié même le droit romain à Bologne, on peut admettre qu'Arnaud de Brescia eut sur l'ancienne république romaine quelques notions qui n'étaient d'ailleurs pas rares à cette époque de première renaissance littéraire au moyen-âge. Il nous paraît avoir proposé aux Romains de son temps l'exemple des anciens Romains. Le nom du sénat déjà rétabli prêtait à cette réminiscence; les monuments encore debout d'une ancienne splendeur rappelaient un gouvernement antique. Arnaud essaya d'inspirer quelque sagesse aux nobles ou riches bourgeois qui composaient le sénat en les décorant du nom de *patriciens*. Il leur persuada de relever les ruines du Capitole et ils commencèrent, en effet, l'exécution de ce dessein. C'est tout ce qu'on sait de plus positif.

Cependant Eugène III, errant, était revenu en Italie, en 1148. De Brescia même, il envoyait aux cardinaux

« l'injonction de fuir Arnaud comme un hérétique, » et, « s'il y en avait quelqu'un parmi les ecclésiastiques qui adhérât plus longtemps à ses fausses doctrines, il l'excluait tant des fonctions que des biens de l'Eglise. » Un peu plus tard même, Eugène prit des mesures pour rentrer dans Rome. Le roi de France, Louis VII, revenait de la seconde Croisade et passait par l'Italie. Ce souverain réconcilia le pape avec le roi de Naples et de Sicile, Roger Ier; et celui-ci ayant fourni des troupes à Eugène III, le pacifique élève de saint Bernard agit avec vigueur et parvint à rentrer en 1149 dans la cité Léonine, d'où il inquiéta à son tour les Romains. Singulière situation! Le pape Eugène III était dans la ville ecclésiastique, à saint Pierre, au Vatican, hérissés de fortifications, et au château Saint-Ange. Arnaud de Brescia avec le sénat et le peuple était dans la ville politique au Capitole. Les deux cités étaient en armes l'une contre l'autre et se disputaient même les bourgs et châteaux de la campagne de Rome.

C'est probablement à ce moment que le disciple d'Abélard, en 1150, prit la part la plus décisive, à la guerre contre Eugène III, en faisant une nouvelle révolution dans le gouvernement de la république. « A la tête de deux mille conjurés, » dit une lettre d'Eugène III, « il changea le sénat qui n'avait compté que quarante-quatre membres, établit cent sénateurs à vie et fit choisir deux consuls. » La république nouvelle se rapprochait décidément de l'ancienne; les nobles qui tenaient encore pour elle formaient ses chevaliers, et elle avait sa milice prise dans la plèbe.

Rome, du reste, depuis le commencement de sa révolution, était l'instabilité même. Selon les variations de la fortune ou le caprice de ceux qui arrivaient au pouvoir, on la voyait tantôt s'offrir à l'empereur, tantôt vouloir se réconcilier avec le pape, tout en cherchant à se rendre indépendante de l'un et de l'autre. Jamais les Romains ne méritèrent si bien le portrait curieux qu'en fait saint Bernard à cette époque dans son livre *De la Considération :* c'est pour lui un peuple à la nuque indocile, *duræ cervicis,* un peuple de serpents et de scorpions : « Qu'y a-t-il de plus connu, dit-il, dans les siècles passés que l'insolence et le faste des Romains? Ennemis de la paix, amis de la sédition, avisés pour le mal, inhabiles pour le bien, impies envers Dieu, téméraires pour les choses saintes, séditieux entr'eux, envieux des voisins, inhumains pour les étrangers, odieux au ciel et à la terre pour avoir porté la main sacrilége sur l'un et sur l'autre, ils n'aiment personne et personne ne les aime! ils veulent être craints de tous et ils craignent tout le monde. Rebelles au commandement et ne sachant pas commander, infidèles à leurs maîtres et exigeants pour leurs esclaves, effrontés à demander et durs au refus, impatients de recevoir, ingrats dès qu'ils ont reçu, ils parlent beaucoup et font peu, promettent et ne tiennent point, flattent avec bassesse, médisent avec insolence et sont pleins de perfidie et de trahison. »

Aussi saint Bernard, dans les derniers conseils qu'il adressait à la fin de son livre de la *Considération* à Eugène III, lui conseillait-il d'user encore plutôt avec son peuple de la voie de la patience que de celle des armes.

« Entreprenez-le, lui disait-il, plus fortement par la parole que par le fer. Ne vous a-t-on pas dit de remettre l'épée dans le fourreau? Ce n'est pas qu'à mon sens celui qui croirait que cette épée n'est point à vous ne se tromperait, puisqu'il vous a été dit : « Remettez votre épée au fourreau. » Le mieux est cependant de les presser avec la parole à temps et à contre-temps. Que vos instances soient d'autant plus grandes qu'ils s'opiniâtrent davantage. Sans doute ces Romains sont un peuple endurci et indompté. Mais s'ils ont un front endurci, endurcissez le vôtre davantage. Vous aurez satisfait pleinement à votre devoir si vous vous comportez envers ce peuple de telle manière que vous puissiez dire : « Mon peuple! qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait! » Si vous en avez agi de la sorte sans avoir rien gagné, il vous reste encore une chose à faire : sortez de la demeure des Chaldéens et dites-leur : « Il faut que je m'en aille prêcher l'Evangile à d'autres villes. » Je pense que vous ne vous repentirez point de votre exil en échangeant la ville contre le monde, *urbe pro orbe commutata.* »

La république et le pape semblaient d'ailleurs croire que la fin de la lutte dépendait plus tôt d'un plus puissant, de l'empereur, qui était alors Conrad III en Allemagne. C'est une chose remarquable, en effet, que ni Eugène III ni les républicains ne semblent douter, non plus que saint Bernard, de la légitimité du pouvoir impérial allemand dans Rome. L'empereur pour le pape est l'administrateur des terres de l'Eglise, le porte-glaive de saint Pierre. Les nouveaux républicains, de leur côté, ne

voyaient aucune contradiction entre leurs souvenirs et leurs imaginations présentes, dans la coexistence de la république et de l'empire. Ces deux noms n'avaient-ils pas été unis, sinon ces deux choses, sous les Césars d'autrefois? Aussi avons-nous des lettres adressées alors à Conrad III du Capitole et du Vatican.

« Que Votre Majesté Royale, » écrit à Conrad III un simple sénateur, « soit convaincue que dans le sénat et partout où j'ai pu le faire, je n'ai pas cessé de travailler à l'agrandissement de votre puissance. C'est pourquoi je vous écris avec autant de confiance que de hardiesse : maître, ne méprisez pas l'utile conseil d'un serviteur, si toutefois un serviteur peut donner un conseil à son maître : je conseille à votre royale prudence de venir sans retard à Rome, et, vous interposant entre le peuple et le pape, de prendre sous votre protection le sénat et le peuple; car vous pourrez, avec l'aide des Romains, vous emparer du château Saint-Ange et faire en sorte qu'à l'avenir jamais un pape ne soit ordonné à Rome sans votre ordre et votre bon plaisir. C'est ainsi que les choses se passèrent du temps du bienheureux saint Grégoire, qui ne put être pape sans l'assentiment de l'empereur Maurice, et cette situation a duré jusqu'à l'époque de Grégoire VII. Aussi je crois qu'il importe que, par l'instigation des prêtres, aucune guerre, aucun homicide n'aient lieu dans le monde. En effet, il leur est défendu de porter à la fois l'épée et le calice, leur devoir est de prêcher, d'appuyer les prédications par de bonnes œuvres sans jamais occasionner ni guerre ni procès dans le monde. »

De son côté, Eugène III écrit à l'empereur pour implorer encore son secours contre les Romains. Il semble en cela se conformer et à la doctrine du temps et aux conseils de saint Bernard. Pour lui, c'est l'empereur qui tient le glaive temporel, il y a de la témérité, de l'impiété, *fœdam rem,* à se révolter contre lui. Il aime donc mieux se servir du glaive impérial que de tirer du fourreau celui qui lui a été remis. « Ces deux épées, selon saint Bernard, la matérielle et la spirituelle, appartiennent en effet, » il le déclare, selon la doctrine des théologiens catholiques du temps, « à l'Eglise. Mais on doit faire usage de celle-là dans l'intérêt de l'Eglise; et celle-ci, c'est l'Eglise elle-même qui s'en sert. L'une est l'épée du prêtre, et l'autre celle du soldat qui peut être tirée sans doute au signe du prêtre, mais par l'ordre de l'empereur. » Eugène essaie en effet de tourner à son service l'épée impériale quand il lui dénonce l'entreprise nouvelle d'Arnaud et il va même jusqu'à accuser Rome de vouloir choisir en lui « un chef, un empereur pour commander aux sénateurs, aux consuls, à tout le peuple et attenter ainsi à l'honneur du souverain allemand. »

Quelles étaient les intentions de Conrad III? On conçoit aisément qu'entre les prétentions opposées du pape et des Romains, il songeait surtout à sauvegarder son autorité sur Rome. La lettre ambiguë et hautaine écrite par lui à la république romaine ou plutôt, comme il s'exprime, aux préfets, aux consuls, au capitaine et à tout le peuple romain ne laisse aucun doute à cet égard. « Nous avons reçu, dit-il, de votre gouvernement bien des lettres, qui nous apprennent avec quelle ar-

deur, quelle opiniâtreté, quel dévouement vous vous efforcez d'accroître la dignité de notre personne et de reconstituer l'empire romain... Et bien que vos lettres annoncent d'immenses entreprises au-dessus de vos forces, cependant le zèle dont vous m'avez donné des preuves me fait plaisir, et je suis résolu à vous témoigner ma reconnaissance comme il sied à un empereur. Appelé par vous dans des termes pleins de convenance, nous avons ordonné notre expédition d'Italie et notre venue à Rome, à la grande satisfaction des princes, à la grande joie de l'armée entière. Cette décision a été prise d'abord dans la célèbre diète de Ratisbonne, ensuite dans la ville d'Herbipolis. Ainsi, ferme dans notre projet, nous nous sommes hâté de mettre la main aux affaires du royaume, afin que, la paix une fois affermie partout par la miséricorde de Dieu, nous puissions aller avec l'aide de Dieu récompenser la fidélité et punir la rébellion. »

L'empereur Conrad III, mort en 1152, n'eut pas le temps de conduire cette expédition annoncée d'une façon si impérieuse et l'on ne sait au juste si le pape Eugène III, quand il mourut la même année, était encore en lutte ou réconcilié par quelques concessions avec les Romains. Mais l'avènement à l'empire en Allemagne du nouveau souverain, Frédéric Barberousse, et du nouveau pape Adrien IV à la tête de l'Eglise annoncèrent bientôt des événements décisifs.

C'étaient deux personnages bien différents de Conrad III et d'Eugène III que Frédéric Barberousse et Adrien IV. Le premier, âgé de trente-deux ans quand



il fut élu empereur, était bien le souverain le plus entiché de ses droits qu'on eut encore vu en Allemagne et ce n'était pas peu dire. Inaccessible à la pitié, il avait refusé la grâce d'un coupable, le jour même de son couronnement à Aix-la-Chapelle. Quand il vint pour la première fois en Italie, il chevauchait entre deux docteurs en droit de Bologne et devisait avec eux. — « N'est-ce pas, » leur disait-il, « que je suis le maître du monde? » — « Jusqu'à la propriété, » fit observer l'un d'eux. — « Et la propriété comprise, » ajouta l'autre. Frédéric Barberousse donna le palefroi qu'il montait au flatteur, ce qui fit dire à l'autre : « *Amisi equum quia dixi æquum.* » La propriété et non pas seulement la souveraineté de la terre, voilà en effet ce que devait revendiquer l'empereur Frédéric Barberousse.

Né anglais et dans une obscure et pauvre condition, Brikspeare avait mendié dans sa jeunesse, avant d'entrer au couvent en France. Là, des derniers degrés du couvent, il s'était élevé, à Saint-Ruf, à la dignité d'abbé; et, amené par des démêlés avec ses moines dans la ville de Rome, il avait été fait cardinal-évêque par le pape Eugène. C'était un homme éloquent, délibéré, adroit et sachant recourir, pour arriver à son but, aux ressources de l'habileté mondaine, point austère comme son prédécesseur, mais mieux préparé par la vie au gouvernement. Les désordres avaient augmenté dans Rome depuis la mort d'Eugène. Le haut clergé surtout n'y était point en sûreté. Le Capitole et le Vatican se surveillaient. Le sénat se refusait à reconnaître le nouveau pape, voulant lui imposer des conditions. Adrien IV, de

son côté, refusait de reconnaître le sénat. La république empêcha alors Adrien d'aller prendre possession de son siége à Saint-Jean-de-Latran. Adrien se fortifia dans Saint-Pierre et dans la cité Léonine. Le pape et Arnaud de Brescia attendaient évidemment d'un plus puissant la solution du conflit. Mais il semble qu'Adrien eut de bonnes raisons d'être plus tranquille et plus sûr de l'avenir.

L'empereur Conrad, du vivant encore d'Eugène, avait envoyé à Rome, pour se rendre compte de l'état des choses, trois fondés de pouvoir, l'archevêque de Cologne Arnold, chancelier de l'empire, l'abbé de Corbie Wibald, et le secrétaire Henri. Ceux-ci s'étaient mis en rapport avec les Romains, mais surtout avec le pape. Tout le monde avait été aux pieds de ces délégués impériaux. La république romaine avait promis de jurer fidélité à l'empereur comme autrefois au pape, de restituer à Conrad les droits régaliens, de réintégrer les églises dans leurs biens et de payer à l'empereur 1,500 livres, s'il voulait ne pas élever de forteresses dans le voisinage, à vingt milles de Rome. Les sénateurs ne se faisaient faute même d'instruire l'empereur des complots qui pouvaient être ourdis contre son autorité, soit en Allemagne, soit en Italie. Mais les délégués de l'empereur, hommes d'Eglise, étaient bien plus favorables au pape qui disposait de la couronne impériale, et par l'entremise même de saint Bernard un traité entre le pape et le nouvel empereur avait été signé par suite des négociations précédentes.

Par ce traité, l'empereur, ayant mis sa main dans

celle du légat du pape, prenait l'engagement suivant : il ne ferait ni paix ni trêve avec les Romains ni avec Roger de Sicile, sans le libre consentement et la volonté de l'Eglise romaine et du seigneur pape Eugène ou de ses successeurs, qui voudraient maintenir cette convention avec le roi Frédéric; il s'efforcerait, selon les ressources de son royaume, d'assujétir les Romains au seigneur pape et à l'Eglise romaine; il conserverait et défendrait de tout son pouvoir ce qu'elle possède. Quant aux domaines qu'elle a perdus, il emploierait sa puissance à les recouvrer, et, une fois recouvrés, les défendrait. En retour, le seigneur pape, au nom de son autorité apostolique, avec les cardinaux déjà nommés, en présence des députés, du seigneur roi cités plus haut, promettait — et il tiendrait sa promesse — d'honorer le roi comme le très-cher fils de saint Pierre, et, si celui-ci venait à Rome pour compléter son couronnement, il couronnerait l'empereur sans soulever de son chef la moindre difficulté, le moindre obstacle; il l'aiderait, selon le devoir que lui impose sa charge, à maintenir, à faire croître et prospérer l'honneur du royaume; s'il en est qui, dans leur audace téméraire, entreprenaient de fouler aux pieds ou de renverser la justice et l'honneur du royaume, le seigneur pape, armé de son attachement à la dignité royale, les avertirait suivant la règle canonique pour obtenir réparation. Que si, méprisant l'avertissement apostolique sur l'honneur et les droits royaux, ils refusaient de rendre justice au roi, ils devaient être enveloppés dans la sentence de l'excommunication.

La république romaine avait cependant des partisans

même parmi les Allemands. Ceux-ci croyaient, comme les Romains, pouvoir concilier l'existence de la république romaine avec la suzeraineté impériale. On en trouve la preuve suivante dans une lettre adressée par un Allemand, un certain Welzel, à l'empereur Frédéric. « J'éprouve, dit-il, une bien grande joie de ce que votre nation vous a choisi pour son roi ; mais, que, par le conseil des clercs et des moines, dont la conduite a confondu les choses divines et humaines, vous n'ayez point, à ce sujet, comme c'était votre devoir, consulté la sainte cité, la maîtresse du monde, la créatrice et la mère de tous les empereurs; que vous n'ayez pas demandé à la ville sans laquelle jamais aucun empereur n'a régné, qu'elle confirmât votre élection ; qu'enfin vous ne lui ayez pas écrit, en qualité de fils, si toutefois vous vous proposez d'être son fils et son ministre, voilà ce qui m'afflige profondément.

« Mais, dira-t-on, toute décision de l'empereur doit avoir force de loi : c'est ce qui a lieu, » ajoute-t-il, « quand le peuple lui remet à discrétion toute la puissance, toute l'autorité dont il a le dépôt. Mais comme tout le pouvoir, toute la dignité de la république est entre les mains des Romains, le choix de l'empereur dépend non de l'empereur romain, mais des Romains eux-mêmes. » Conclusion toute naturelle, pour qui enlevait au pape, afin de le donner au sénat et au peuple, le droit de créer un empereur.

On entrevoit là quelles idées fermentaient dans la tête de quelques lettrés, même à Rome. Mais elles ne pouvaient pas plus convenir à l'empereur qu'au pape.

Frédéric pouvait-il tirer un prestige aussi grand de la proclamation des Romains que du couronnement pontifical? Il était descendu alors à la tête d'une armée, et prenait à Pavie le titre de roi d'Italie, en attendant qu'il se dirigeât sur Rome. Le pape intraitable restait dans la cité Léonine. Déjà les Romains du Capitole commençaient les uns à s'exalter, les autres à trembler. Un cardinal qui passait dans une rue, le cardinal Girard, du titre de saint Prudentiane, est attaqué, blessé sur la *via Sacra*, comme il allait voir le pape. Celui-ci saisit habilement cette occasion, et faisant, pour la première fois, usage de cette arme, alors terrible, jette l'interdit sur la ville. On s'en rit d'abord; mais bientôt l'effroi commence à entrer dans les cœurs. Les clercs se mettent à injurier Arnaud; à son tour, celui-ci sent son autorité près de lui échapper : « Je sais, dit-il, que vous en voulez à ma vie, je sais que vous me ferez bientôt périr en secret. Mais pourquoi? Je vous dis la vérité, je blâme en vous le faste, l'orgueil, la cupidité, le luxe, le zèle excessif que vous mettez, malheureux, à entasser les richesses; voilà pourquoi je ne vous plains pas. Je prends à témoin le ciel et la terre que je vous ai annoncé ce que le Seigneur m'a commandé. Et vous me méprisez, ainsi que votre Créateur, qui vous a rachetés par le sang de son Fils unique. Il n'est pas étonnant que vous vouliez me mettre à mort, moi, pauvre pécheur, qui vous annonce la vérité, quand saint Pierre lui-même, s'il revenait au monde et blâmait vos vices, hélas! trop multipliés, ne trouverait pas grâce devant vous. »

Le découragement prenait aussi le réformateur. Mais ses paroles n'avaient plus de puissance.

Qu'on songe à l'effet produit alors dans une ville catholique, et surtout dans Rome, habituée aux cérémonies et aux fêtes religieuses, sur une population avide, sans doute, de liberté, mais non détachée de la foi. Les cloches se taisent dans la ville maudite ; le joyeux carillon, le grave *Angelus*, toutes ces sonneries si multipliées au moyen-âge, tous ces accents, avec lesquels l'âme était familière dès l'enfance, toute cette harmonie aérienne d'une ville catholique, cessait d'égayer le travail de ces réprouvés. Les clercs enlevaient les portes de l'église, obstruaient l'entrée avec des ronces : plus de prières pour les mourants, plus de baptême pour les enfants, plus d'office pour les morts. Qu'on songe à l'effet d'un pareil abandon de Dieu sur ces hommes profondément religieux du douzième siècle ! Etre au saint temps de Noël, de la Passion, de la Résurrection, et se voir exclus de la pieuse douleur et de l'allégresse universelle de la chrétienté, et se dire que le Sauveur n'est pas né pour vous, pour vous n'est pas mort, pour vous ne ressuscitera pas ! Apprendre, pauvres bourgeois ignorants, qu'on a été condamné en grand concile par les savants, les saints et les docteurs ; que le pape qu'on vénère a fulminé l'anathême, que le seigneur Roi qu'on respecte a publié son ban de guerre ; que les plus vaillants chevaliers s'empressent de gagner l'indulgence en combattant contre des réprouvés ! Certes, il fallait avoir l'âme bien fortement trempée, pour résister à tous ces anathêmes, à toutes ces puissances conjurées.

Deux jours de la semaine sainte étaient déjà passés.

Digitized by Google

Le mercredi arrivé, le peuple n'y tint plus. Les Romains, prêtres en tête, se rendirent au Capitole, et réclamèrent avec menace des sénateurs la paix avec le pape. Ceux-ci se rendirent au Vatican, et n'obtinrent la levée de l'interdit qu'à la condition qu'Arnaud sortît de la ville. Il fallut en passer par là. Le jeudi, tandis que le pape, avec ses cardinaux et le clergé, fendait processionelle-la foule repentante, pour aller de la cité Léonine au palais de Latran, prendre, au bruit des cloches sonnant à toutes volées, possession de son trône, Arnaud, proscrit, sortait obscurément par une porte de Rome, comme un maudit, errait le long du Tibre, puis se dirigeait vers les montagnes de la Sabine. A Otricoli, le cardinal Girard de Saint-Nicolas, qui le guettait, le saisit et l'allait entraîner dans un château fort, quand plusieurs barons de ses amis survinrent, le délivrèrent et le gardèrent comme un prophète. Mais le sort du prophète et de la république romaine était entre les mains de plus puissants.

Frédéric, à la tête de l'armée allemande qui l'accompagnait, pour se faire couronner à Rome, était arrivé sous les murs d'Aqua-pendente, aux frontières des Etats de l'Eglise. Le pape était à Viterbe, entouré de ses cardinaux, et la république, privée de son tribun, siégeait encore au Capitole. Le premier envoya trois cardinaux traiter avec le jeune souverain, la république lui envoya ses plus lettrés sénateurs. Ni les uns ni les autres n'étaient sans défiance. Frédéric voulut traiter directement avec le pape. Il dut jurer, au moins par un de ses chevaliers, pour le rassurer, de conserver à

lui et aux cardinaux la vie, les membres, la liberté, l'honneur et les biens. Quant aux députés de Rome, sa réponse fut bien moins rassurante.

L'orateur qui avait la parole avait été pris parmi ces enthousiastes de l'antiquité qui avaient présidé à la restauration de la république. Il fait parler Rome. Elle rappelle, par sa bouche, comment la sagesse de ses sénateurs et le courage de ses chevaliers avaient étendu sa domination d'une mer à l'autre. « La vertu romaine avait tout dompté. Rome, pour ses péchés, *exigentibus peccatis,* avait vu cependant s'éloigner d'elle les empereurs, s'assoupir la sagesse du sénat, s'affaisser les forces de la république. Mais elle s'était enfin réveillée : elle avait restauré son sénat et son ordre équestre. Eh bien! sénateurs et chevaliers voulaient, les uns par leurs conseils, les autres par leurs armes, rendre à l'empire romain, à la personne même de l'empereur, son ancienne majesté. Sa gloire et son autorité en seraient accrues, et il contribuerait lui-même à rétablir Rome dans sa splendeur première. Alors reviendraient pour elle des temps glorieux, où le joug illégitime des prêtres cesserait de peser sur elle, où sous un tel prince la ville continuerait à maîtriser le monde. « Tu étais étranger, ajoutait Rome, je t'ai créé citoyen; tu étais un barbare d'au-delà des Alpes, je t'ai institué empereur. Ce qui était à moi, je te l'ai donné. » Les ambassadeurs du sénat terminaient cette harangue en demandant trois serments de l'empereur : respecter les lois anciennes, les priviléges et la juridiction de Rome; défendre la république jusqu'à l'effusion de son sang; payer en-

Digitized by Google

fin une somme de cinq mille livres. A ces conditions, le peuple romain le proclamerait et le couronnerait au Capitole.

C'était toute une révolution que les délégués de la république romaine proposaient à Frédéric. On affranchissait sa couronne de la dépendance sacerdotale, mais pour la faire relever, il est vrai, du peuple romain. L'empire devenait un Etat tout laïque, mais il aurait une sanction toute démocratique. L'empereur, ce chef du Saint-Empire romain, qui devait finir par une croisade, était cependant trop de son temps pour accepter un pareil échange. Il fit brutalement justice des patriotiques anachronismes de l'orateur. « Vous me vantez, leur dit-il, la gloire de votre ville, la sagesse de votre sénat, la valeur de votre jeunesse. J'entends, j'entends bien; mais je dirai avec un de vos poëtes : *fuit*, elle fut. Rome cherche vainement à se le dissimuler : elle n'est plus ce qu'elle était. D'abord, ses dépouilles ont été transportées à Constantinople, et un misérable Grec affamé s'est enivré de ses délices. Les Goths sont venus ensuite, puis les Lombards, puis les Franks, braves de nom et d'effet, qui lui ont ravi par force ce qui lui restait encore de sa liberté. Rome n'est plus à Rome. Voulez-vous la revoir cette antique gloire de Rome, cette majesté de la pourpre sénatoriale, cette savante disposition des camps, cette valeur et cette discipline de l'ordre équestre; regardez notre république. Tout cela est chez nous, tout cela a passé chez nous avec l'empire. Nous n'avons pas reçu l'empire tout nu : il est venu à nous vêtu de son courage, paré de tous ses ornements.

Digitized by Google

Vos consuls, ils sont chez nous; votre sénat, chez nous; vos guerriers, chez nous. Vous prétendez m'avoir appelé, m'avoir donné l'empire. Ouvrez donc l'histoire. L'empire, nous l'avons conquis. Le divin Charles et le divin Otton l'ont arraché successivement à Didier, roi des Lombards, à Bérenger, votre tyran. Vos princes, dont vous étiez si orgueilleux, nous les avons vaincus, nous les avons faits prisonniers. Ils ont vieilli chez nous en captivité. Vous m'avez appelé : apprenez dans quelle circonstance; vous m'avez appelé, dites *imploré*, quand vous étiez harcelés d'ennemis : ni votre valeur ni celle des Grecs efféminés ne pouvaient vous sauver. Il fallut recourir à la valeur des Franks. Malheureux, vous avez invoqué l'aide des heureux ; faibles, des forts. J'ai fait de vos chefs mes vassaux, j'ai fait passer dans mes mains leur autorité. Je suis votre maître légitime. Vienne qui pourra arracher sa massue à Hercule. »

Barberousse reprenait ensuite, l'une après l'autre, les conditions qu'avaient osé lui imposer les Romains. « Des conditions ! mais où avez-vous vu qu'un peuple en impose à son prince et non un prince à son peuple? Où avez-vous vu que le légitime possesseur se laisse imposer des conditions pour rentrer chez lui? Vous voulez me faire jurer de respecter vos lois et votre juridiction, de défendre la république au péril de mes jours. Ce que vous voulez me faire promettre est juste ou ne l'est pas. Si c'est injuste, il ne nous appartient ni à vous de le demander, ni à moi de l'accorder. Si c'est juste, je n'ai pas besoin de prêter un serment pour faire mon devoir. Et vous osez me demander de l'or! De l'or, on

en demande chez nous aux prisonniers pour leur rançon. Suis-je donc votre prisonnier ? suis-je lié et garrotté ? Ne suis-je pas assis sur mon trône, entouré de ma vaillante armée ? Honte et opprobre ! Un empereur romain se laissera extorquer de l'argent contre sa volonté ! Je sais, quand il le faut, être magnifique et libéral, surtout envers ceux qui me servent bien. Je ne refuserai pas d'imiter envers des citoyens la générosité de mes ancêtres, d'apporter à mon entrée la joie dans la ville. Mais celui qui demande injustement des choses injustes éprouve un juste refus. »

Quand l'empereur eut achevé son invective, les députés se retirèrent à l'écart, délibérèrent quelque temps, et répondirent à Frédéric qu'ils devaient rapporter d'abord à leurs concitoyens ce qu'ils avaient entendu, et qu'ils reviendraient avec de nouvelles instructions. Ils sortirent aussitôt du camp. Le pape qui connaissait mieux ses sujets que l'empereur vit bien à leur attitude que tout n'était pas terminé. « Mon fils, fit-il dire à l'empereur, tu apprendras mieux à connaître la perversité du peuple romain. Ils sont venus dans de mauvais desseins, ils s'en retournent dans de mauvais desseins ; » et il se rendit ensuite non sans crainte auprès de ce jeune et redoutable souverain.

Au milieu de la plaine du *Campo grano*, sur la *via Cassia*, non loin de Sutri, l'entrevue eut lieu ; mais un détail de cérémonie faillit tout faire manquer. Le jeune empereur ne voulait point tenir l'étrier du pape pour l'aider à descendre de cheval. Les hommes d'armes se fâchent ; les cardinaux s'enfuient. Adrien met pied à

terre, mais refuse le baiser de paix à l'empereur qui est à ses pieds. On parlemente deux jours; enfin on règle et on accomplit le cérémonial. Le pape et l'empereur peuvent se voir seul à seul et là on décide que l'empereur livrera Arnaud de Brescia au préfet de la ville et que le pape couronnera Frédéric à Saint-Pierre-de-Rome.

Le 18 juin eut lieu la mort d'Arnaud, le couronnement de Frédéric et la fin de la république romaine. Le matin de ce jour Arnaud, que Frédéric s'était fait livrer par un baron romain, fut, — est-ce après ou sans jugement, on ne sait, — livré à l'exécuteur, qui le pendit à un gibet, les uns disent au Corso, devant le peuple, les autres plus discrètement, sur le champ de Néron, là où Crescentius avait été déjà exécuté. Frédéric ne faisait pas assez état de lui pour faire montre de son supplice. Ce qui paraît certain, c'est qu'on brûla ensuite le cadavre et qu'on jeta ses cendres dans le Tibre afin, nous dit un Allemand, historien de Frédéric Barberousse, « qu'elles ne fussent point recueillies par l'imbécile superstition de la populace. »

A neuf heures, même jour, Frédéric Barberousse, entré dans la cité Léonine, jurait au pied du pape dans l'église de *Santa-Maria-in-Turri* « de protéger et de défendre la sainte Eglise romaine ; » puis, suivi de ses nombreux chevaliers et des Allemands, il se dirigeait vers l'église de Saint-Pierre. Le peuple romain n'était point là. A midi, le jeune souverain montait les trente-cinq degrés de marbre de la basilique de Saint-Pierre et arrivait près de l'autel. Là, le pape lui remettait le glaive

qu'il brandissait aux yeux des siens, puis lui plaçait sur la tête la « couronne de l'Empire, signe de gloire, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » et au milieu des acclamations de son armée. On retourna ensuite en grand appareil au camp établi sur le *Monte-Mario* pour terminer la fête par un banquet. « Le soleil brillait, dit l'historien allemand, sur les boucliers d'or et d'airain, et les montagnes étaient illuminées de leurs reflets. » Mais le peuple romain troubla et ensanglanta ce triomphe. Ce fut le dernier soupir de la république romaine.

Le peuple retiré dans la ville, de l'autre côté du Tibre, avait tout appris, tout souffert d'abord en silence. Ses chefs l'avaient contenu. Mais bientôt quelques-uns s'échappent, arrivent aux quais, s'emparent des ponts. La masse suit et déborde bientôt dans la cité Léonine, en égorgeant les gardes allemands. Il y eut un moment d'effroyable tumulte. On crut que les insurgés avaient pénétré jusqu'au pape et jusqu'aux cardinaux. Les Allemands, après la cérémonie, avaient délacé leurs heaumes et leurs boucliers et se reposaient de la marche et de la chaleur. Frédéric, accouru au bruit, leur fit aussitôt prendre les armes. La lutte fut acharnée, comme on pouvait l'attendre de passions aussi violemment excitées. Les Romains étaient exaspérés contre les barbares qui prétendaient disposer malgré eux de l'empire romain. Les Allemands n'étaient pas moins furieux : on avait eu soin de raconter aux fiers barons tudesques que ces Italiens voulaient imposer un tribut à l'empereur. L'évêque de Freysingen se laisse gagner par cette exaspération. Son récit, comme les glaives des

barons allemands, frappe d'estoc et de taille sur les insolents : « Tiens, Romain, reçois pour l'or d'Arabie le fer teutonique. Tiens, voilà de quelle monnaie ton prince te paye ta couronne. Voilà comme les Franks achètent l'empire. Voilà les tributs que te paye ton empereur, voilà les serments qu'il te prête. »

Depuis quatre heures du soir jusqu'à la nuit, les Romains soutinrent l'effort des meilleures troupes de l'Allemagne. Enfin Barberousse les coupa de la ville et les isola dans la cité Léonine et dans Transtevere. Le château Saint-Ange sur lequel ils pouvaient compter resta neutre : il était occupé par quelques nobles. Ils cédèrent : les uns se dispersèrent dans les maisons de la cité Léonine, les autres repassèrent en désordre le pont du Tibre. Les Allemands n'osèrent le passer après eux, et se contentèrent de l'occuper de nouveau.

Le lendemain, le pape célébra une messe d'actions de grâces et donna l'absolution à ces barbares couverts du sang des Romains. L'empire et le sacerdoce étaient rétablis à Rome : « Verser le sang, disait le pape, pour maintenir les puissances établies de Dieu, ce n'est point commettre un crime, c'est venger les droits de l'empire. » Rien ne fut cependant terminé par là. Les Allemands étaient comme bloqués dans la cité Léonine. Les Romains dans le reste de la ville et dans la campagne refusaient de leur apporter des vivres. La chaleur devenait pour eux intolérable, et les ravages de la *mal'aria* commençaient à s'exercer sur eux au *Monte-Mario*. Frédéric abandonna la cité, puis bientôt la campagne et s'en retourna au Nord de l'Italie. Ce qu'il

avait voulu, c'était mettre la couronne impériale sur son front ; et le pape devait bientôt reprendre les négociations avec la ville, pour y établir son autorité à l'aide d'un certain nombre de concessions qui étaient nécessaires, en attendant qu'il s'entendît même bientôt avec elle et avec les cités lombardes de l'Italie contre l'empereur allemand.

L'alliance de l'empire allemand avec la papauté était en effet l'une des plaies de l'Italie au moyen-âge et le tourment de la ville de Rome. Telle avait été l'une des causes de son malaise et de la tentative d'indépendance à laquelle Arnaud de Brescia donna son nom, quoiqu'il ne l'eût pas préparée. Il en fut la plus malheureuse victime et sa mort laissa des regrets même chez ceux qui n'avaient point partagé ses doctrines. « Comment, » disait le prieur Geroh de Kaiserberg, un des soutiens des droits de l'Eglise cependant, « comment ses meurtriers, en brûlant son cadavre et en répandant ses cendres dans le Tibre, n'ont-ils pas redouté de compromettre la maison apostolique et de faire rejaillir jusqu'à elle le sang de ce malheureux ! Dans son apostolat, son zèle trahi par la science fut peut-être digne d'éloges. Son supplice mérite d'être flétri. » Arnaud de Brescia avait été en effet l'une des plus éloquentes protestations de la ville de Rome qui au moyen-âge avait trop de deux maîtres non seulement pour être libre, mais encore pour être bien administrée. Tout n'est pas rêve chez les enthousiastes, quoique le rêve gâte cependant leurs meilleures inspirations et nuise trop souvent à

leurs entreprises ; et il est imprudent aussi de négliger les avertissements que donnent leurs douloureux martyres. Les épreuves de Rome ne devaient pas se terminer par la mort d'Arnaud de Brescia. Les Romains n'avaient point recueilli ses cendres; et cependant c'était d'elles, pour nous servir d'une expression empruntée à d'autres temps et à d'autres personnages, c'était d'elles que devait naître un nouveau tribun, Nicolas Rienzi.

FIN D'ARNAUD DE BRESCIA.

Digitized by Google



Digitized by Google

III

NICOLAS RIENZI

UNE RÉVOLUTION MYSTIQUE. — ROME AU XIVe SIÈCLE.

I

ROME. — LE TRIOMPHE DE PÉTRARQUE.

Le *Rione* ou quartier de la Regola, situé sur la rive gauche du Tibre, à Rome, regarde Transtevere sur la rive droite, de la pointe nord de l'île Saint-Bartolomée au château Saint-Ange. Il part du classique mont Capitolin pour aboutir à l'ancien pont Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il s'étend de Rome ancienne à Rome moderne. Là est né, dans les premières années du quatorzième

Digitized by Google

siècle, Nicolas Gabrini, plus connu sous le nom populaire de Colà di Rienzi ou Rienzo, diminutif de Laurenzo. On montre à Rome, sous le nom de Rienzi, un palais demi-ruiné, qui n'a jamais rien eu de commun avec notre personnage. Il est né sur la grève, près des moulins, dit son biographe, et non loin de la synagogue, par conséquent au bas du Ghetto, au milieu de ces basses et sales échoppes de pêcheurs que baignait alors l'eau du fleuve, et à l'ombre de quelqu'une de ces tours fortifiées d'où les barons romains prélevaient des droits de passage sur la navigation du Tibre. Le père de Rienzi tenait une petite auberge dans ce quartier populeux; sa mère, Maddalena, lavait le linge des riches sur la grève et même leur portait de l'eau.

On racontait plus tard une aventure qui tendait à donner au tribun une origine plus élevée, sinon plus pure. C'était lors du couronnement de l'empereur allemand, Henri VII de Luxembourg, dont l'arrivée en Italie avait été saluée avec tant d'enthousiasme par le poëte Dante, et qui était mort sitôt de la *mal'aria* probablement ou du poison, assurent les historiens allemands. Le césar germanique avait promis de rester dans Transtevere, c'est-à-dire dans la ville pontificale, et de ne pas mettre le pied sur la rive gauche, dans la ville des barons. Néanmoins ce jeune empereur et un de ses compagnons se promenaient imprudemment au milieu des monuments de la rive qui leur était interdite, lorsque le bruit de leur présence se répandit tout-à-coup. Ils n'eurent que le temps de se cacher, assure-t-on, chez le cabaretier Gabrini, alors récemment marié, et ils y

échappèrent à toutes les recherches. C'est de la tendresse passagère de cet hôte illustre que la mère de Rienzi aurait, racontait-elle plus tard à une de ses amies, tenu son fils chéri, Colà.

Quoi qu'on pense de cette légende toute populaire, Colà tenait de la nature une mine avantageuse et un extérieur plein de noblesse. Ses traits mobiles reproduisaient toutes les impressions de son âme. Il avait dans les yeux et dans le sourire quelque chose de fantastique, *qualche modo fantastico,* qui frappait tout d'abord. Quoique grand et robuste en apparence, il était d'une complexion fort délicate, comme on le voyait à la transparence de son teint et comme le prouvaient mieux encore de fréquents évanouissements. Sa parole, assure Pétrarque, était éloquente, sa diction pure; sa voix fraîche et sonore avait un charme tout particulier. Il avait l'action passionnée, les images hardies, et il savait revêtir sa pensée d'expressions et de tournures antiques, sans manquer cependant d'adresse et souvent d'une ironie amère. Il entraînait, parce qu'il parlait en improvisateur, d'abondance.

Né au quatorzième siècle, Nicolas Rienzi est le plus étonnant produit de cette époque de transition où les commencements de la Renaissance éveillaient la liberté des esprits, tandis que le scandale de la translation du Saint-Siége à Avignon exaltait les croyances troublées jusqu'au plus étrange mysticisme. Son éducation s'était faite sous cette double influence. Confié, à cause de la vivacité précoce de son intelligence, à un de ses parents, prêtre à Anagni, il avait eu une instruction demi-

profane et demi-sacrée. L'antiquité classique qu'on commençait à cultiver avec l'ardeur qu'on apporte aux choses nouvelles et la théologie encore toute-puissante s'étaient partagé son esprit. Son biographe italien nous dit, en effet, qu'il devint de bonne heure bon grammairien, bon rhétoricien et meilleur théologien, et, s'il nous assure qu'il lisait avec autant de facilité que de zèle Salluste, Tite-Live, Cicéron, Sénèque et Boëce, nous voyons par ses discours et par ses lettres, nourris de citations de la Bible et des Pères, qu'il n'avait pas négligé les livres saints. Il ne serait pas même impossible qu'il tînt déjà de son éducation quelques-unes de ces idées hardies qui l'éloignèrent souvent de l'orthodoxie, en même temps que ses souvenirs classiques le jetèrent si loin des routes battues de la politique de l'époque. C'était, en effet, en Italie que deux illuminés, Jean de Parme et Joachim de Flore, au treizième siècle, avaient laissé les plus graves ferments d'innovations et de rêveries religieuses, avec peine étouffés par le pape Jean XXII. Le séjour des papes à Avignon n'était pas fait pour les dissiper. Mainte âme passionnée ou mécontente y invoquait encore le *Saint-Esprit* comme un régénérateur qui allait purger et renouveler les temps. Colà ne dut-il pas dès lors le germe de ses mystiques et symboliques inspirations à quelque *patarin* ou *fraticelle?* C'est ce qu'on ne pourrait nier absolument.

La ville dans laquelle Rienzi était né, et où il était revenu bientôt jeune homme, avait tout pour entretenir ces dispositions de mystique et d'antiquaire, qui éclatent dans toute sa vie. Il habitait au pied du Capitole et

dans le Rione que traversait la grande rue du Saint-Esprit, c'est-à-dire comme au point de jonction des temps anciens et des temps nouveaux. Son imagination fut frappée plus que tout autre des merveilles ruinées de Rome païenne et des miracles naissants de Rome chrétienne; et son âme, aisément impressionnable à toutes les grandes choses, s'éprit, mais d'une ardeur un peu chimérique et singulièrement confuse, pour le bien et pour le beau! Riche mais incomplète nature, assez facile à rencontrer en Italie, qui fait les artistes et compromet les politiques!

Rien de plus curieux alors que cette Rome demi-ruinée et demi-naissante, où les barons et les prélats puisaient comme dans une carrière pour bâtir leurs palais, leurs lourdes tours et leurs églises, et où l'ex-peuple-roi se creusait comme des tanières dans les souterrains de ses vieux temples et de ses anciens portiques. Sur la place du mont Capitolin, point le plus peuplé de la ville, où se faisait encore le marché public, transporté plus tard à la place Navone, le château du *Sénateur*, lourd édifice du siècle précédent, d'où on haranguait le peuple, se dressait en face du temple encore debout de Jupiter-Tonnant et près du *tabularium* qui renfermait autrefois les archives et le trésor des Romains. En descendant le *Clivo Capitolino* à l'orient, non loin des ruines ioniennes et corinthiennes des temples de Saturne et de la Concorde, le bel arc de Septime Sévère, transformé en forteresse, était surmonté pour plus de sûreté, comme bien d'autres monuments alors, d'une épaisse tour dont il reste encore quelques débris.

Dans le Forum, aujourd'hui le *Campo Vaccino*, la multitude des temples, arcs, cirques et basiliques, érigés au siècle précédent en un véritable système de forteresse par les Frangipani, portait la récente marque de l'arrêt de destruction rendu par le rude sénateur Brancaleone contre ce repaire de brigandage. L'énorme trouée faite du haut en bas du merveilleux édifice du Colisée montrait qu'on ne s'était arrêté que devant l'immensité de la tâche ; le beau temple de Rome et de la Paix, dont une médaille nous a conservé les admirables proportions, l'arc de Titus, appelé au moyen-âge l'arc des Sept-Lanternes, et celui de Constantin, avaient déjà beaucoup plus souffert.

Mais ce qui frappait plus que ces demi-ruines, c'était le bizarre amalgame de monuments chrétiens et païens et d'ornementation sainte et profane qu'on rencontrait partout ; comme si le christianisme s'était enté là sur le paganisme même. On ne voyait pas seulement avec étonnement la croix chrétienne inscrite dans la basilique, cette vieille enceinte de la justice et de la spéculation romaines. De vieux temples avaient été transformés en églises, sans avoir rien perdu de leur caractère païen. On reconnaissait dans l'église de Sainte-Marie en Cosmedin le temple de la Pudicité d'Aurélien. Les bas-reliefs païens du Panthéon annonçaient assez mal le culte d'un seul Dieu qui régnait maintenant dans ses murs. On retrouvait les débris du temple de Rome et de Vénus dans l'église de Sainte-Françoise Romaine ; et, au pied de la roche Tarpéienne, des ruines de la prison Mamertine peut-être était sortie Sainte-Marie de

la Miséricorde. Contraste plus étrange encore! Les deux colonnes Trajane et Antonine servaient de clochers à deux couvents; sous la voûte des principaux arcs de triomphes, vous auriez vu sur deux poutres disposées en diagonale la croix du Sauveur ou la statue de la Mère de Dieu figurer assez singulièrement au milieu de bas-reliefs tout profanes et guerriers. Enfin la vieille basilique de Saint-Pierre du Vatican, dont les splendeurs dues au génie de Michel-Ange n'ont pas remplacé depuis le vénérable caractère, montrait avec orgueil dans son vestibule la colossale pomme de pin dorée et les deux paons de bronze dont parle Dante!

Ce mélange de choses disparates se retrouvait encore dans la mémoire et dans les pensées des Romains de ce temps. Etat républicain et empire, souvenirs politiques et religieux, légendes chrétiennes et païennes, temps anciens et nouveaux se côtoyaient, se confondaient dans ces cerveaux étranges, comme souvent dans un cénotaphe aux bas-reliefs mythologiques les cendres d'un guerrier touchaient les reliques d'un saint! Si vous demandiez à un Romain du temps quel était le premier des papes, il vous répondait sans hésiter que c'était Romulus. Empereur et pontife, c'était tout un dans ses souvenirs; l'*imperator pontifex maximus* régnait encore en maître dans son imagination. Ainsi, à l'en croire, c'était la sibylle de Tibur qui avait ordonné à l'empereur Auguste, qu'on voulait adorer, d'élever cet autel vénéré, où l'on voyait la sainte Vierge avec l'enfant Jésus assise sur un trône, dans la vénérable église appelée maintenant Sainte-Marie-Ara-Cœli, sur

le Capitole. On racontait bien d'autres merveilles encore de la statue équestre de Marc-Aurèle, qui s'élevait devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, et qu'on a prise longtemps pour celle de Constantin.

C'était, selon la légende, lorsqu'un puissant roi d'Orient assiégeait la ville éternelle. Un guerrier de renom se présente au sénat et aux consuls. Il a le moyen de délivrer la ville. On lui promet tout ce qu'il désire. Il ordonne aux Romains de veiller sur les murailles; pour lui, il monte sur un cheval sans selle avec une faux comme un paysan. Il avait remarqué que le chef de l'armée ennemie venait chaque nuit au pied d'un arbre, et qu'une chouette qu'il effrayait de ses pas s'enfuyait alors en criant. Une nuit, il s'élance au cri de l'oiseau, de bon augure cette fois, saisit le roi, l'enlève, et ordonne aux siens de se précipiter sur l'armée ennemie sans chef et sans ordre de bataille. Le sénat compta à l'adroit chevalier trente mille sesterces, et lui fit élever une statue équestre en souvenir du salut de Rome; on voyait encore étendue la main qui saisit le barbare, et les Romains consentaient à reconnaître dans la crinière du cheval la chouette de bon augure.

L'état politique de Rome n'était pas moins fait pour troubler les esprits. La cité sainte que les papes avaient abandonnée, que les césars allemands ne visitaient plus guère alors, n'appartenait plus à personne, et elle ne s'appartenait pas à elle-même. Ce n'était plus ni la Rome des empereurs germains ni la Rome des papes italiens; et ce n'était pas non plus la Rome républicaine. Dante avait fait vainement pleurer jour et nuit, au mi-

lieu du jardin désolé de l'Italie, cette veuve, cette délaissée des césars allemands, qui n'avait plus l'honneur de couronner ses conquérants. Les peines du purgatoire, dont le poëte avait menacé l'empereur Henri VII de Luxembourg pour le punir de son oubli, n'effrayaient point ses successeurs. C'était bien vainement que Pétrarque, de son côté, reprochait aux papes dans ses lettres éloquentes d'avoir abandonné la sainte colline du Vatican et les reliques des martyrs pour Avignon, cette boueuse ville de la Gaule, et un nouvel Arnaud de Brescia n'avait pas encore tenté de donner à Rome une solide constitution républicaine.

Sans empereur et sans pape, Rome n'avait pas su, comme quelques autres villes de la péninsule, se donner un gouvernement indépendant et régulier. Le temps avait laissé aussi chez elle les éléments d'une constitution; mais la mobilité des événements ne les avait jamais laissé mûrir. Un et quelquefois deux sénateurs étaient revêtus ordinairement du pouvoir exécutif; mais l'élection à cette magistrature, faite quelquefois de loin par le pape, souvent par les grands ou le peuple, était laissée au hasard ou à la violence, et sa durée se bornait à une année, à six mois, quelquefois à moins encore. Le nombre, les attributions, le personnel du conseil des *prieurs* ou *consuls* chargés d'assister le sénateur, variaient davantage; et le *parlement public* ou assemblée générale de tout le peuple, avec ses capitaines de quartier ou *caporioni,* était une coutume encore plus irrégulière et désordonnée, s'il était possible. Ajoutez-y les tentatives faites tantôt par l'empereur,

tantôt par le pape pour recouvrer leur autorité, les révolutions que le peuple, par suite du malaise, apportait presque annuellement dans les coutumes, en donnant l'assaut au Capitole pour confier brusquement tous les pouvoirs tantôt à un podestat, tantôt à un capitaine du peuple presque toujours étrangers, quelquefois à deux recteurs, et vous aurez une idée approximative de la vie politique de Rome pendant près de deux siècles.

Les vrais maîtres de la ville alors, c'étaient les princes ou les barons cantonnés dans leurs châteaux forts, aux environs ou dans les ruines des palais à l'intérieur. Près de Rome, en Toscane, la noblesse avait été chassée des villes, et privée, par le fait même de son origine, de l'exercice de tout pouvoir. A Rome elle se partageait ou se disputait les différents quartiers de la ville et y causait, en entraînant le peuple, toutes les révolutions. La vieille et célèbre famille gibeline des Colonna dominant, dans le nord, de la place San-Marcello aux Saints-Apôtres, sur le Quirinal, avait quatre ponts sur le fleuve; le mausolée d'Auguste, à l'entrée du Tibre dans Rome, avait été longtemps sa principale forteresse. Le vieil Etienne Colonna, longtemps exilé, était le patriarche de cette famille; il comptait, sans ses bâtards, sept fils, dont cinq cardinaux et deux chevaliers de renom, et six filles bien mariées, ou pour le moins abbesses. Il avait par son premier-né, nommé aussi Etienne, de nombreux petits-fils, tous chevaliers. Ce vieillard avait quatre-vingts ans en 1343, et il méritait que Pétrarque dit qu'il restait jeune tandis que tout vieillissait autour de lui.

La nouvelle famille des Orsini commandait le Tibre de Campo-di-Fiore à l'église Saint-Pierre, et occupait à la fois le théâtre de Pompée sur la rive gauche et le môle d'Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange, sur la droite. Ils avaient détruit récemment Ponte-Molle (pont Milvius). Moins puissants, les Savelli avaient au sud une partie de l'Aventin avec le théâtre de Marcellus; et les Conti, cette fameuse tour *(torre dei Conti)* élevée sur le Forum de Jules César, et qui, selon Pétrarque, n'avait point sa pareille au monde pour la hauteur et la solidité. Dans les environs de la ville, c'est-à-dire dans la campagne romaine et sur le patrimoine de saint Pierre, d'autres barons, possesseurs de petites villes ou de châteaux forts, n'étaient pas moins bien pourvus. Le principal était celui qu'on appelait le préfet de la ville, en possession d'un titre alors vain, mais des villes de Viterbe, de Toscanella, de Corneto et de Civita-Vecchia, qui valaient beaucoup mieux.

Triste domination, à en croire Pétrarque, que celle de cette noblesse. Quand les barons étaient en paix les uns avec les autres, chose rare, ils s'entendaient pour tyranniser les citoyens et les serfs, et détrousser les voyageurs et les pèlerins. Nulle femme, disait-on, n'y était sûre chez elle, nul pèlerin à l'autel. « Rome, écri-
« vait Pétrarque au pape, c'est le repaire des démons,
« la sentine de tous les forfaits, l'enfer des vivants pré-
« dit par David. Dans la campagne, ajoutait-il, c'est pis
« encore; le berger conduit armé son troupeau dans la
« plaine, craignant plus les brigands que les loups;
« et, pour être prêt à se défendre, c'est avec la lance

« que le laboureur excite les bœufs qui traînent sa « charrue. »

Aussi la plus grande partie de la ville, les collines surtout, moins celle du Capitole, était déserte. Le nombre des habitants était tombé peut-être à trente mille; les pèlerins ne venaient plus; les ruines des nouvelles églises s'ajoutaient aux vieilles ruines des temples. Saint-Jean-de-Latran était sans toit, quarante-quatre églises sans prêtres, onze entièrement détruites, et le reste comptait seulement un ou deux desservants pour le culte du Seigneur. Une seconde antiquité allait être ensevelie à Rome sous un nouveau monceau de ruines, quand Rienzi, frappé plus que tout autre par ces anciennes gloires et ces misères présentes, évoqua pour la sauver le fantôme d'un gouvernement, qui avait fait aussi dans un temps sa gloire et sa puissance. Car la ville éternelle avait eu jusque-là le privilége unique de changer seulement de grandeur à chaque phase de son histoire.

Les révolutions politiques sont plus souvent qu'on ne le croit l'effet de révolutions intellectuelles. C'est au moins le cas de celle que nous allons raconter. Le tribun Rienzi est l'œuvre de Pétrarque, et le rétablissement de la république romaine, au milieu du quatorzième siècle, le résultat du triomphe du poëte en l'année 1341.

Rien de plus naturel. Pétrarque, le premier des modernes qui ait déterminé le retour des esprits à l'étude de la littérature de l'antiquité, ravivait alors avec enthousiasme les vieux souvenirs de la grandeur républicaine de Rome. Il avait fixé son séjour dans la charmante solitude de Vaucluse. Mais si son cœur était là,

sa pensée était toujours à Rome, comme le prouvait encore le poëme d'*Africa* qu'il méditait alors. C'était là sa véritable patrie. Avant même d'aller pour la première fois à Rome, en 1334, tout préoccupé de cette grande image, il se comparait à Sénèque dans la villa où Scipion avait vécu en exil et ordonné de déposer ses restes. « Si Sénèque, cet Espagnol, dit-il, fut si ému au « tombeau de Scipion, qu'éprouverai-je, moi, fils de « l'Italie, à Rome, au tombeau de tant de grands hom- « mes et de tant de grandes choses! » Son enthousiasme fut plus grand encore après son pèlerinage, ainsi qu'il l'écrit au cardinal Jean Colonna : « La renommée fait « tort ordinairement à la réalité, dit-il; mais ici c'est le « contraire, la réalité accroît encore la renommée; en « vérité, Rome est plus grande, ses ruines sont plus « imposantes que je ne croyais. Je ne m'étonne point « maintenant que le monde ait été soumis à cette ville, « mais qu'il l'ait été si tard. » Il regrettait seulement que les Romains fussent sur Rome les plus ignorants des hommes.

Aussi lorsque Pétrarque reçut, le 23 août 1340, deux lettres, l'une du sénat romain, l'autre de l'université de Paris, qui l'invitaient à recevoir la couronne poétique, usage récemment renouvelé des Grecs et des Romains, il n'hésita pas : « A Paris, écrivit-il au cardinal Gio- « vanni Colonna, il n'y a jamais eu de poëte couronné, « je serais le premier; cette nouveauté me pique, et je « me porterais volontiers de ce côté-là. Mais la vénéra- « tion que j'ai pour Rome, où les plus grands poëtes « ont été couronnés, fait pencher la balance de l'autre

« côté. Je regarde cette grande ville comme ma patrie, « et à ce titre je dois la préférer. » L'amitié qui le liait à la puissante famille des Colonna l'y portait aussi.

Pétrarque se rendit donc d'abord auprès du roi de Naples, Robert. Ce prince de la maison d'Anjou, le plus lettré des rois de ce temps, faisait élever alors au poëte Virgile un tombeau au Pausilippe. Lui seul, disait le poëte, était capable de juger de son talent et de sa science. Il l'appelait le roi des philosophes et des poëtes. Là, en effet, après trois jours de lectures de poésies latines et italiennes, et d'une discussion savante pardevant la cour napolitaine, le juge couronné déclara Pétrarque digne du laurier poétique, lui fit don de sa robe royale pour le jour de son triomphe à Rome et chargea deux chevaliers de l'accompagner.

Le comte Ursus d'Anguillara, un des gendres d'Etienne Colonna, l'ami et le protecteur du poëte, alors sénateur, et qui unissait le culte des muses aux habitudes de la guerre, organisa la fête. Elle était fixée au jour de Pâques, 8 avril. Huit bourgeois, avec des couronnes de différentes fleurs, allèrent au-devant de Pétrarque hors de Rome, et l'introduisirent dans la ville à travers la foule, qui portait des branches de laurier. Il y avait plus de mille ans, depuis l'empereur Domitien, que le Capitole n'avait vu pareille fête. Le sénateur attendait là Pétrarque avec douze jeunes gens vêtus d'écarlate, et des premières familles. A son arrivée, ils récitèrent plusieurs de ses poésies, choisies parmi les plus avantageuses pour le peuple romain, au milieu de la foule des magistrats, chevaliers et gentillesdames de Rome. Un héraut

appela ensuite le poëte à haute voix. Pétrarque dans sa robe royale monta l'escalier, pénétra dans la salle où l'attendait le sénateur, et déclama un sonnet qui paraphrasait un vers de Virgile et se terminait par ces mots : « Vive le peuple romain ! vive le sénateur ! que Dieu les maintienne en liberté ! » Il se précipitait aux genoux du sénateur quand celui-ci, après quelques paroles, lui posa sur la tête la couronne de laurier, et lui remit le diplôme de poëte et historien, *magnum poëtam et historicum,* au milieu des cris mille fois répétés de : « Vive le Capitole et le poëte ! » L'enthousiasme était au comble. Etienne Colonna, un des fils ou des petits-fils du chef de l'illustre famille, trouva à peine des oreilles pour entendre louer dans un sonnet les mérites du récipiendaire :

...... Atque hinc ad limina Petri
Pergimus et sacras mea laurea pendet ad aras.

Le peuple n'écoutait plus que ses cris; il accompagna Pétrarque quand celui-ci alla consacrer son laurier à l'église de Saint-Pierre et il se dispersa au milieu d'une émotion inaccoutumée, tandis qu'un banquet réunit le sénateur, les barons les plus lettrés, quelques gros bourgeois et le poëte.

C'était en effet une journée plus mémorable encore dans la vie du peuple romain que dans celle du poëte. Pétrarque n'avait que faire de ce diplôme de poëte et maître ès-arts, avec plein pouvoir de chanter et d'écrire sur toutes choses et en tous lieux, de discuter, d'expliquer les anciens, et, Dieu aidant, de composer des poë-

Digitized by Google

mes et des histoires, le tout orné de son portrait et de la classique couronne de laurier, de myrte et de lierre. Mais le peuple romain avait vécu une journée en possession de lui-même. C'était lui qu'on avait célébré en fêtant Pétrarque ; car, après tout, Rome avait inspiré le héros de la solennité ; et chacun le sentait si bien qu'aux cris de : *Vive le poëte !* on avait mêlé ceux de : *Vive le Capitole !* Au milieu des désordres des factions, dans Rome déserte, dépeuplée et barbare, un rayon de l'ancienne gloire était descendu.

Vive le Capitole ! c'est-à-dire la glorieuse colline où la fortune de Rome avait commencé, où les oracles de sa brillante destinée s'étaient fait entendre, où avaient été tenues les grandes assises du monde entier soumis à ses lois. Un pareil cri n'avait pu sortir de la poitrine du peuple romain sans l'émouvoir jusque dans ses profondeurs. Ce n'eût été cependant qu'un cri sans écho, un jour sans lendemain, si le sentiment qui les avait fait naître n'eût été bientôt entretenu, alimenté, exalté par le fils du cabaretier et de la lavandière des quais du Tibre. Et cependant l'entreprise de Nicolas Rienzi elle-même devait être aussi sans lendemain ; et le couronnement de Pétrarque au Capitole, où tant de grands personnages avaient passé comme des ombres, était à peine l'annonce des temps nouveaux réservés au règne de l'esprit !

II

RIENZI, TRIBUN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Colà Rienzi avait vingt-huit ans quand le triomphe du poëte Pétrarque détermina sa vocation politique. Il avait fait un assez heureux mariage, puisqu'il était en possession de quelque fortune. Sa profession de notaire ou d'assesseur près les tribunaux romains semblait le ranger parmi les caractères solides et les citoyens établis et paisibles. Cependant les qualités et les défauts qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions témoignaient de l'exaltation de son esprit en même temps que de la générosité de son cœur, et annonçaient une destinée encore promise aux aventures. On l'appelait et il aimait à se nommer lui-même le consul des orphelins, des veuves et des pauvres. Un malheur de famille d'ailleurs, la mort d'un de ses frères tué par un baron romain, sans qu'il eût réussi à en obtenir satisfaction, avait tourné son amour pour les petits en une haine violente contre les grands; sentiment qui ne pouvait guère le laisser en repos dans une ville dominée, tyrannisée même par la noblesse.

Il est impossible de savoir si Rienzi entra en relations avec Pétrarque pendant le séjour de celui-ci à Rome. Il est certain cependant que la présence du poëte fit toute une révolution dans la pensée et la conduite du notaire romain. On le savait jusque-là souvent distrait de ses occupations juridiques par ses habitudes poétiques et littéraires. Il était connu comme l'un des plus versés dans la connaissance de l'antiquité, comme le plus habile à déchiffrer, à expliquer les nombreuses inscriptions dont les ruines de Rome étaient couvertes; on l'avait souvent suivi, admiré, quand il racontait l'usage, la destination de tous ces monuments muets pour d'autres, mais qu'il savait faire parler. Ce fut à cette époque seulement, néanmoins, qu'il mit son savoir historique et épigraphique au service de ses passions politiques, et qu'il s'efforça de faire d'une effervescence toute poétique une révolution.

Depuis ce temps, la moindre médaille, la plus courte inscription lui était un thème à déclamation sur l'état présent de Rome et sur les événements du jour; et il faut dire que la situation, les excès de la noblesse lui faisaient beau jeu. Dans ces solennités du passé, il entraînait le peuple de ruine en ruine, du mont Aventin au Forum, du palais des Césars aux tombeaux des martyrs; car il ne répudiait aucune gloire, il faisait vibrer toutes les cordes de l'histoire de l'ancienne Rome; et dans ses discours, sous l'antiquaire, on sentait le mystique : « Où sont les héros, où sont les Apôtres? disait-il. O Dieu, que sont devenus tous ces grands hommes? Ne reverra-t-on plus de vrais Romains, ne retrouverons-nous plus

Digitized by Google

de chrétiens véritables? La justice, la foi, sont-elles exilées pour jamais? » Bientôt Rienzi, confondant le passé et le présent, la théorie et la réalité, voulut mettre en action ce qu'il avait lu; et, par là, il entra dans la politique.

L'état de Rome était toujours déplorable. Au sortir de la ville le poëte triomphant, Pétrarque, avait été attaqué par des brigands, et le mécontentement s'augmentait de désirs nouveaux, inconnus jusqu'ici. L'émotion tous les jours plus grande du peuple commença à faire réfléchir les barons romains, qu'on accusait de la détresse et des malheurs de Rome. Ils ne pouvaient songer à faire intervenir l'empereur, moyen assez usité en pareil cas; deux prétendants, Louis de Bavière et Charles de Moravie, en Allemagne, se disputaient alors la pourpre. En 1343, le vieil Etienne Colonna et quelques autres nobles romains envoyés à Avignon supplièrent en vain Clément VI de venir pacifier Rome par sa présence. L'année suivante, les désordres continuant, le peuple perdit patience et se souleva. Les sénateurs, un Orsini et un Colonna, furent chassés; treize *bons hommes* (buoni uomini), installés au Capitole et revêtus de la toute-puissance. C'était un mouvement guelfe; Rienzi y participa sans doute, mais sans le conduire cependant. Le nouveau gouvernement résolut d'envoyer une ambassade au pape à Avignon, pour se mettre sous sa protection, et Rienzi obtint d'en faire partie.

C'est le premier acte réellement public de la vie de Colà Rienzi. Pétrarque, qui était alors dans le nord de l'Italie, se joignit à lui. La poésie et l'éloquence tentèrent

de ramener la papauté à Rome. Elles n'y épargnèrent rien, il faut l'avouer. Pétrarque vint même tout exprès présenter au pape un beau poëme latin, où Rome, sous la figure d'une épouse affligée, implorait le retour de l'époux. Rienzi dépeignit éloquemment les malheurs de Rome privée de ses deux yeux : le pontificat et l'empire. Rien n'y fit. Clément VI, comme la plupart des papes d'Avignon, élu sous le patronage des rois de France, était un prince tout mondain. On accusait une certaine comtesse de Turenne de le gouverner et de dispenser à son gré les bénéfices de la chrétienté. Comment quitter d'ailleurs cette ville où Clément VI faisait justement construire le pont de pierre qui unit longtemps les deux rives du Rhône, et ce délicieux palais dont il élevait la façade actuelle, la grande chapelle, les terrasses supérieures, et dont il ornait de si belles peintures la salle du consistoire ? Comment quitter tout cela, et surtout cette douce population d'Avignon, pour Rome ruinée et turbulente ?

L'ambassadeur romain, loin de rien obtenir, courut un grand danger. La liberté de sa harangue, qui n'avait pas épargné les seigneurs romains, avait indisposé le cardinal Colonna. Chassé du palais pontifical, il fut réduit presque à mendier son pain ; car le nouveau gouvernement romain n'avait pas de quoi payer ses ambassadeurs. Il tomba malade, et dans un tel dénûment qu'il faillit être transporté à l'hôpital. Il fallait cependant faire quelque chose pour Rome ; Rienzi avait eu l'heureuse idée de demander au moins, pour l'année 1350, le renouvellement du jubilé, fête qui flattait l'orgueil et sa-



tisfaisait l'avidité du peuple romain. Le pape désira revoir le hardi harangueur, l'écouta, le traita bien, et fit un compromis avec le peuple romain. Il lui accorda le jubilé demandé, et comme preuve de sa bienveillance particulière, nomma Rienzi vicaire apostolique avec un bénéfice qui lui permit de subsister honorablement. Il promit son retour, mais, en attendant, envoya Aymeric, cardinal de Sainte-Marie, le représenter comme légat à Rome, et il rétablit le sénat, un Colonna et un Orsini, pour maintenir l'ordre dans la ville au nom du Saint-Père.

Ce n'était pas un triomphe pour l'ambassade. Rienzi passa néanmoins du découragement à l'exaltation, comme le prouve la lettre qu'il écrivit aux Romains : « Que Rome, s'écrie-t-il, dépose les lugubres vête-« ments de la veuve et revête la pourpre des fiançailles. « Collines, tremblez d'allégresse, et vous, vallées, re-« tentissez de cris de joie. Célébrez dans vos chants, ô « Romains ! le nom de Jésus-Christ et celui de son suc-« cesseur, qui va vous être rendu. Elevez-lui dans « l'amphithéâtre ou sur le Capitole une statue. Cicéron, « César, Métellus, à qui vos ancêtres en ont élevé, « n'ont cueilli que des lauriers teints de sang ; le pape, « d'un mot, va ramener la paix parmi nous. » Il signait cela des titres de consul et de député du peuple, des pauvres et des orphelins.

Illusion qui fut de peu de durée !... Le légat du pape, Aymeric, ne s'occupa que de percevoir les deniers de saint Pierre. La noblesse, sous la protection des nouveaux sénateurs, et avec la connivence des consuls et des notaires, continua le cours de ses tyrannies.

Mais Nicolas, qui avait place dans le conseil comme notaire apostolique, et qui pouvait passer pour un favori du pape, commença à jouer un rôle ; il s'éleva avec force contre ceux qui empoisonnaient, disait-il, les bienfaits du pape, et prit en toute occasion le peuple sous sa défense. Il devint le centre de l'opposition populaire et força par deux fois les sénateurs à donner leur démission. Les nobles se retiraient déjà dans leurs castels. La ville était pleine d'agitation. Un jour Rienzi s'emporta en pleine assemblée : « Vous n'êtes point des citoyens « romains, s'écria-t-il, car vous laissez couler le sang « du peuple. » Mais un certain André Colonna, camerlingue, se leva et frappa l'audacieux au visage ; et un des greffiers, le voyant atterré sous cette attaque violente, poursuivit d'un long persiflage le consul des veuves et des orphelins. Ce fut la dernière fois que Nicolas parut au conseil. Sa haine contre la noblesse était au comble ; il travaillait la grosse bourgeoisie, les *buoni uomini,* qui lui paraissaient complices de la noblesse, il allait même droit au petit peuple *(populo minuto) ;* avec ces éléments, il tenta une révolution.

Rienzi était tout-à-fait un improvisateur, un artiste comme il en faut pour saisir les imaginations italiennes. Il avait le secret d'émouvoir le peuple. Mais il fallait rendre durables les impressions que laissait son ardente parole, et ce n'était point chose aisée à une époque où le peuple ne savait point lire, et où d'ailleurs l'imprimerie n'était pas encore parvenue à fixer et à multiplier la pensée. Rienzi employa un moyen alors assez en usage en Italie principalement, et dont les procédés employés

encore par nos bateleurs dans les fêtes et les foires de village peuvent nous donner quelque idée. Il parla aux yeux à l'aide de grandes peintures allégoriques rapidement exécutées, et qui nous font connaître assez fidèlement son imagination mystique et son genre d'éloquence tribunitienne.

La première fois qu'il convoqua le peuple à une de ces théâtrales représentations de l'art oratoire, c'était au Capitole, un jour de marché. La fresque, rapidement ébauchée sur la muraille, représentait une mer agitée. Au milieu était un vaisseau sans mâts et sans voiles prêt à sombrer, et sur le pont une femme en deuil, les cheveux épars et les bras tendus vers le ciel. Pour qu'on ne s'y trompât point, une légende que le vent semblait déployer portait le nom de Rome. Près du vaisseau en péril, on voyait quatre navires tout-à-fait naufragés, portant chacun une femme morte. C'étaient Babylone, Carthage, Troie et Jérusalem. A gauche du tableau, sur une petite île, était assise, dans la posture de la douleur, l'Italie, femme belle et éplorée aussi, qui se plaignait de n'être plus appelée par Rome du doux nom de sœur. A droite, sur deux autres îles, les quatre vertus cardinales se lamentaient d'être exilées de la capitale de la chrétienté, si l'on en croyait du moins les vers des légendes qui semblaient s'échapper de leurs bouches entr'ouvertes. Dans le fond, les nobles romains sous la figure de lions et de loups, les magistrats et les légistes sous celle de griffons et de renards, les adultères, les homicides et les voleurs sous celle de singes, de pourceaux et de boucs, agitaient de leur souffle les flots qui

menaçaient de submerger aussi le vaisseau qui portait la malheureuse Rome. Enfin, en haut de la fresque, au milieu du ciel entr'ouvert, apparaissait le Père éternel dans toute sa majesté; deux glaives sortaient de sa bouche, comme au jour du jugement dernier, selon l'Apocalypse, et les apôtres Pierre et Paul étaient à ses côtés, seul espoir de Rome en péril!

On comprend quel riche thème de déclamation Rienzi avait à développer devant ses auditeurs. Le peuple y venait chaque jour, car l'orateur ne se lassait pas, et, quand il avait bien compris, il revenait encore méditer seul et s'enflammer devant cette allégorie toujours brûlante des paroles de la veille.

Un autre jour, c'était dans l'église de Saint-Jean de Latran, alors presque abandonnée. La table de bronze sur laquelle était gravée la fameuse *loi royale*, en vertu de laquelle, disait-on, le sénat avait décerné l'empire à l'empereur Vespasien, s'y trouvait alors parmi des ruines. Nul avant Rienzi n'avait encore pu déchiffrer cette célèbre inscription. L'orateur la fit enchâsser derrière le chœur, ordonna de représenter au-dessus le souvenir de cet événement mémorable, dressa une tribune au milieu de l'église, et invita la noblesse et tous les ordres de la ville à venir l'entendre; car, dans l'anarchie du moment, il n'y avait plus d'autorité ni civile ni religieuse. Les églises, pour la plupart abandonnées, servaient à tous les usages, et le moindre citoyen pouvait, s'il était soutenu de quelques partisans, faire acte d'autorité. L'église était pleine; Colà apparut vêtu d'une longue robe blanche, la tête couverte d'une cape blan-

che, comme on représente Dante ou Giotto, mais ornée de couronnes et d'épées symboliques. On s'étonnait ; il montra le tableau, et expliqua la table de bronze, témoin authentique de la puissance dont le sénat et le peuple s'étaient volontairement dépouillés. « Ces droits, « dit-il, en vertu desquels vous commandiez au monde, « ils sont encore entre vos mains, si vous savez vous en « servir. Mais vous laissez tout dépérir. La paix n'ha« bite plus parmi vous, vos champs ne sont pas cultivés, « et cependant voici que le jubilé approche. Que diront « les pèlerins, quand vous n'aurez que des pierres à « leur offrir pour toute nourriture ? » Tout étrange qu'elle fût, cette scène frappa les Romains toujours persuadés de leur grandeur nationale.

La noblesse elle-même commençait à ménager l'orateur, soit par crainte, soit par dédain ; il était admis à la table même des plus redoutables barons, qui aimaient à l'entendre. Lui ne les ménageait pas pour cela : « Quand je serai empereur, » disait-il un jour chez les *Colonna*, « je vous ferai tous pendre. » Il parcourait Rome traité par les uns d'inspiré, par les autres de fou. Il fallait agir cependant, la plèbe était agitée et ne pouvait plus être longtemps contenue. Une dernière peinture assembla le peuple devant l'église de San-Angiolo in Pescheria, bâtie dans l'ancien portique d'Octavie. Un vaste incendie consumait le monde, enveloppant de ses flammes les peuples et les rois. Le feu respectait encore à peine à droite une femme vénérable ; à gauche, du haut d'une église, saint Pierre et saint Paul imploraient le Seigneur pour la malheureuse et un ange s'approchait

l'épée nue pour la délivrer. Enfin du milieu d'une troupe de faucons se détachait une blanche colombe, qui remettait une couronne de myrte à un petit oiseau pour l'aller poser en signe de salut sur la tête de celle que le feu devait épargner.

Rienzi ne craignit point d'interpréter publiquement cette allégorie en sa faveur, comme un véritable illuminé qu'il était. C'était le Saint-Esprit qui l'avait choisi lui-même, faible créature, sur l'intercession de saint Pierre et de saint Paul, pour ramener la justice dans Rome, et sauver ainsi et régénérer la ville éternelle, d'où devait venir encore le salut du monde; et l'Archange viendrait l'aider dans son œuvre. Quelques-uns en rirent; mais le plus grand nombre était déjà dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire. Plusieurs jours après, une affiche sur la porte de Saint-Georges en Vélabre annonça que dans peu de temps Rome reverrait son ancien Etat. Le tribun ne négligeait point les moyens pratiques. La nuit, sur le mont Aventin, où le dernier des Gracques était mort, il rassemblait ceux dont il était sûr, leur faisait part de ses projets, les liait par de solennels serments contre les nobles. Il se passait en Italie des événements propres à l'encourager. Il n'y avait pas longtemps que Florence s'était débarrassée de l'usurpateur Gauthier, duc d'Athènes, et avait exclu les nobles du gouvernement. La petite ville de Todi venait de l'imiter en ce dernier point. Les cavaliers romains, *cavalerotti*, bourgeois de vieilles familles, s'organisaient dans les quartiers; le peuple, les marchands formaient des corporations, des *arts*. Rienzi réunit tous

les mécontents. Pour donner une couleur légitime à son entreprise, ou peut-être de bonne foi, il fréquentait ostensiblement le vicaire du pape Raymond d'Orvieto; il l'assurait qu'il n'agissait que pour le plus grand bien de l'Eglise; et celui-ci, soit trompé par un plus habile que lui, soit dans l'espoir de tirer parti de ce qui serait fait contre la noblesse, autorisait souvent ces étranges scènes de sa présence. Enfin Colà Rienzi convoqua le peuple au Capitole pour le 20 mai de l'année 1347, le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire sous l'invocation du Saint-Esprit.

Etienne Colonna, le plus redoutable des barons, était à Corneto avec les milices pour veiller à l'entrée d'un convoi de provisions. Les deux sénateurs, Pietro Colonna et Roberto Orsini, étaient connus pour leur faiblesse. Rienzi avait entendu trente messes la nuit à l'église de San-Angiolo in Pescheria. Il en sortit à midi tout armé, la tête seulement découverte, avec vingt-cinq conjurés. On portait devant lui trois gonfanons. Celui du milieu représentait une femme, Rome même· assise sur un lion, un globe d'une main, une palme de l'autre; saint Pierre et saint Paul étaient représentés sur les deux autres. Le vicaire du pape était présent. On arriva au Capitole. Rienzi ne parla pas beaucoup cette fois; il se contenta de dire que, pour l'amour du pape et le salut du peuple, il était prêt à courir tous les dangers et à sacrifier sa vie, et il donna lecture des lois qui devaient assurer désormais le bonheur de Rome.

Ce n'était point une constitution, mais comme un programme de gouvernement, comme le sommaire des

remèdes à apporter aux maux du peuple romain et des réformes propres à réaliser ce qu'il appelait le bon état, *il buono stato*. Le décret était conçu en ces termes :

1° Tout homicide sera puni de mort, quel qu'il soit.

2° Tout procès sera jugé dans le plus bref délai.

3° Les édifices ne seront plus abattus ; ils deviendront la propriété de la ville, qui pourra les faire réparer et les louer au profit du peuple romain.

4° On entretiendra dans chaque quartier vingt-cinq cavaliers et cent hommes de pied pour la garde et la sûreté de la ville.

5° On entretiendra dans chaque port de mer un bâtiment garde-côte pour la protection des commerçants.

6° Tout noble ou seigneur sera tenu de remettre au peuple romain les ponts, forts ou châteaux qu'il possède, et n'en détiendra plus désormais.

7° Les deniers provenant des impôts sur le sel et sur les feux, les droits sur les ports et sur les rivières qui étaient afférents à la chambre apostolique, passeront à la chambre romaine pour être affectés au bien public.

8° La noblesse sera chargée de garder les grands chemins ; il lui est interdit de donner asile aux malfaiteurs, sous peine d'amende.

9° Les pauvres monastères seront entretenus sur les fonds publics.

10° Des greniers seront bâtis dans chaque quartier, et approvisionnés par l'Etat pour les besoins du peuple.

11° Cent livres seront allouées à la famille de tout soldat tué au service, et cent florins si c'est un cavalier.

12° Les villes et villages du duché de Rome seront gouvernés par le peuple.

13° L'Etat, sur les fonds de la chambre romaine, pourvoira au sort des orphelins.

Le peuple présent applaudit à grands cris.

C'était une révolution complète. Le Saint-Siége semblait l'appuyer de sa présence. Mais le pouvoir passait à Rienzi; et la noblesse était dépouillée des priviléges qu'elle avait usurpés depuis cinquante ans. La propriété de la ville de Rome, le gouvernement des environs, étaient restitués au peuple. Tout se faisait à son profit; le programme ne se contentait pas de faire disparaître des abus déplorables, de pourvoir à la sûreté publique, il enlevait à la papauté une partie de son autorité, à la noblesse ce qu'elle regardait comme sa propriété pour venir au secours de la misère publique. Tel était le *bon état,* ce qu'on avait pu traiter alors d'utopie. Le peuple conféra par acclamation à l'orateur de pleins pouvoirs *(mero et libero 'mperio)*. On voulait lui donner le titre de *rector;* il préféra le nom plus populaire de tribun, pour indiquer que sa puissance venait du peuple, et qu'elle serait employée à son profit. Il répétait souvent qu'une colombe qui venait parfois se poser sur sa tête lui avait inspiré cette résolution. On ne songea pas même à fixer les attributions, la durée de cette magistrature extraordinaire. Rienzi, continuant à ménager le Saint-Siége, demanda seulement qu'on lui adjoignît le vicaire apostolique, qui ne refusa pas ce périlleux mais peut-être utile honneur; et, après qu'on en eut chassé les sénateurs, le nouveau gouvernement fut installé au

Capitole. Le tout s'accomplit avec une telle facilité et une telle promptuitde que le tribun put attribuer le succès à l'intervention et à la protection du Saint-Esprit.

Pour avoir été élevé si vite, le pouvoir de Rienzi, soutenu par l'enthousiasme du peuple, n'en fut pas d'abord moins fort. Etienne Colonna revint en toute hâte, le surlendemain, et, sur la place San-Marcello, ne cacha point son mécontement. A l'ordre expédié par Rienzi de quitter la ville, il répondit qu'il irait bientôt jeter ce maître fou par les fenêtres du Capitole. Mais Rienzi fit sonner le beffroi, le peuple s'assembla en armes, et le plus fier des barons romains, obligé de céder, s'enfuit à Palestrine. Le lendemain, ordre fut intimé à toute la noblesse de quitter la ville et de se retirer dans ses châteaux. Tous les barons obéirent. Ce n'était pas assez : la constitution avait chargé la noblesse romaine de la protection et de la sûreté des routes; elle faisait d'elle le premier instrument de la puissance populaire. Rienzi somma par un licteur tous les nobles d'avoir à venir prêter hommage au peuple romain. Jean, fils d'Etienne Colonna, se présenta le premier au Capitole, dans l'intention de braver cette nouvelle et insolente autorité. Mais la foule, amassée sur la place, lui imposa tellement qu'il jura de respecter le peuple, de protéger les routes, de secourir la veuve et l'orphelin, et de paraître en armes à la première sommation du tribun; les Savelli, les Orsini, les Conti, d'autres encore après lui en firent bientôt autant. Le titre de seigneur, *dominus*, fut aboli et réservé au seul pape.

Digitized by Google

Rien ne gênait plus le nouveau pouvoir. Il se donna libre carrière. Nicolas ne signa plus ses actes qu'avec ces mots : « Nicolas, par la grâce du Seigneur Jésus, « sévère et clément tribun de liberté, de paix et de « justice, et libérateur illustre de la sainte république « romaine. » Les mêmes mots étaient gravés sur les monnaies frappées en son nom : Roma CAPV MVN. TRIBUN AVGVST. Il prit pour armes un soleil d'or d'où s'échappaient sept rayons, terminés chacun par une étoile d'argent sur un champ d'azur, et il signa de son seul nom tous les décrets. Mais en même temps il fut assez adroit pour faire confirmer, à quelques réserves près, son élection par le pape Clément VI, heureux que le nouveau maître de Rome eût demandé sa confirmation. Il restitua aux églises, aux monastères ce qui leur avait été arraché. S'il fit exécuter, au Capitole, sans acception de personne, un religieux, un noble de la famille des Gaëtani, un ancien sénateur, il défendit toute tromperie dans l'industrie et le commerce, il arracha les coupables des palais des nobles et établit une police exacte, au profit du menu peuple, sur la vente des objets de première nécessité; travaillant du reste nuit et jour, comme l'assure le biographe, qui ne lui est cependant pas favorable, et connaissant par lui-même de toutes les sortes d'affaires.

Son plus grand souci était de faire régner la paix dans le peuple, afin que, toujours uni, il restât fort contre la noblesse, son ennemie.

Il rassembla un jour au Capitole tous ses partisans. C'était alors presque tout le peuple, il l'exhorta dans

un discours pathétique à la paix et à la conciliation : chacun dans cette ère nouvelle devait oublier ses inimitiés, faire le sacrifice de ses haines sur l'autel de la liberté nouvelle. Le tribun était entraînant ; son cœur parlait ; au milieu des larmes, des milliers de citoyens se pardonnèrent, les plus vieilles inimitiés s'éteignirent tout-à-coup. Les Romains prirent l'engagement d'abjurer toute haine, de s'aimer comme des frères : rivalités, querelles, meurtres, adultères, séductions, parjures, faux serments, ils promirent de renoncer à tout ce qui divise les hommes et trouble la société, et ils jurèrent de cultiver la justice et d'aimer toujours Dieu. Admirable crédulité du cœur humain, auquel un moment d'enthousiasme persuade que tout est facile !

Les anciens tribunaux ne parurent plus dignes de maintenir cette belle paix. Le tribun crut que l'honnêteté et la simplicité du cœur feraient mieux. Sous la présidence de deux gonfaloniers, deux tribunaux de paix furent établis, auxquels il nomma des hommes simples, mais d'une probité reconnue. Ils rendaient la justice sous la protection de la bannière flottante de saint Paul, où l'on avait représenté une épée nue et une palme, symbole de victoire. La jurisprudence qu'on leur imposa fut simple. La peine du talion tint lieu de tout code. La procédure était celle-ci : admis devant le tribunal, les plaignants juraient préalablement de se réconcilier ; puis, après que l'offensé avait rendu à l'offenseur injure pour injure, blessure pour blessure, tous deux étaient renvoyés dos à dos. Le chroniqueur nous parle d'un homme qui, dans un instant de colère, ayant

Digitized by Google

arraché l'œil à un de ses voisins, accourut de lui-même, et le premier, sur les marches du Capitole pour offrir réparation. Mais en vain offrit-il le visage à son ennemi ; celui-ci ému jusqu'aux larmes refusa de se venger; et une lutte de générosité qui dura quelque temps se termina par une complète réconciliation. Dix-huit cents procès furent ainsi terminés.

Le gouvernement se simplifia aussi singulièrement. Bien des péages, taxes et impôts pesaient sur le pauvre peuple : Rienzi les abolit. La taxe sur les ponts, celles sur le vin et le pain y passèrent. Le tribun chercha, il est vrai, à compenser ces pertes en faisant rendre davantage à l'impôt du sel, qui n'était pas encore impopulaire, et à l'impôt foncier; car il fallait entretenir une force armée et tenir, au profit du peuple, de bien graves engagements, dont l'échéance ne pourrait manquer d'arriver tôt ou tard.

Tout cela était bien un peu marqué au coin d'un esprit chimérique, et quelques-uns s'avisaient de penser que c'était un peu trop beau pour pouvoir durer. Néanmoins les prémices du nouveau gouvernement étaient favorables. Les difficultés n'apparaissaient pas encore. Les nobles étaient tenus dans la terreur ; un Colonna et un Orsini même avaient été emprisonnés. Le calme et la joie succédaient dans la ville à un désordre endémique. Au dehors, le métayer retournait aux travaux des champs ; les marchands des autres villes italiennes s'aventuraient sur les routes de Rome, et les tombeaux des saints étaient visités de nouveau par les pèlerins. Les ambassadeurs félicitaient le tribun de la sécurité

dont on jouissait au centre de la Péninsule. La manière extraordinaire, presque miraculeuse, dont ce changement s'était accompli ajoutait encore à la renommée du tribun et du peuple romain. Quel événement en effet plus étrange dans les annales de Rome au moyen-âge? Cette ville turbulente, rebelle aux papes et aux empereurs, ce peuple *duræ cervicis,* disait saint Bernard, il obéissait à une voix aimée. La noblesse romaine, que les Grégoire VII et les Innocent III n'avaient pu dompter, le fils d'un aubergiste de Rome et d'une lavandière la faisait trembler. Son seul talisman, c'étaient les quatre lettres sacramentelles de la vieille république romaine S. P. Q. R.; sa seule protection, c'était le Saint-Esprit. Et sous l'invocation du passé et de l'avenir, ce magicien croyait pouvoir recommencer les temps; fondateur d'une ère nouvelle, il datait hardiment de *l'an I*er *de la république délivrée (liberatæ reipublicæ primo anno);* et sur les marches de Saint-Pierre, quand le tribun arrivait, les chanoines entonnaient le *Veni Creator.*

Toute la péninsule italienne, — et ce n'est pas trop dire, — l'Europe en furent frappés d'étonnement, car Rome avait au moyen-âge encore plus qu'aujourd'hui le don d'intéresser le monde à ses révolutions. Etait-ce une puissance nouvelle qui allait s'élever? Quelques-uns l'espéraient, d'autres le craignaient encore plus. En Italie, toutes les républiques, Florence, Venise, Sienne, Arezzo, Pistoie, etc., saluaient Rome comme une sœur aînée qu'elles croyaient depuis longtemps perdue. La royauté napolitaine, les petites tyrannies de Milan, de

Mantoue, de Ferrare, de Bologne, etc., sentaient que c'était un puissant secours apporté à l'élément démocratique dans la Péninsule. Le reste de l'Europe crut avec effroi à la résurrection d'une nouvelle Rome républicaine et chrétienne. Quelle était la puissance que se disputaient maintenant, en Allemagne, les prétendants à l'empire, si le peuple romain se couronnait lui-même du diadème des césars? Et quel sort attendait les voluptueux papes d'Avignon si une révolution morale commençait à Rome, sur la cendre encore chaude des martyrs, et sous l'invocation du Saint-Esprit, qui servait alors de drapeau à ceux qui rêvaient de régénérer la société et l'Eglise elle-même!

« Comme l'Italie s'est réveillée tout-à-coup, s'écriait « plus tard Pétrarque, et quelle crainte le nom romain « a répandu dans les pays les plus éloignés? J'étais « alors en Gaule, je sais ce que j'ai vu et entendu de la « part même des plus puissants. Ils le nieront peut-être « aujourd'hui, mais tout alors était dans la terreur, « tant il faut compter encore avec le nom romain. » Citoyen de Rome par adoption, le poëte sacrifia à ses classiques souvenirs son amitié pour les Colonna et partagea l'enthousiasme et les espérances des Romains. Il crut que le tribun avait proposé, avec la république, une grande et profitable révolution au monde, et dont l'heureuse issue devait être le commencement d'un siècle d'or *(questionem magnam atque utilem mundo quæ ad aurei seculi initium via est)*. Il écrivit à Nicolas une longue lettre pour être lue au peuple romain sur la place du Capitole.

Ce fut le 28 juillet 1347 que le peuple en masse écouta les encourageantes paroles du poëte qu'il avait couronné six années auparavant à la même place. « La li-
« berté, disait-il, ce doux bien qu'on n'apprécie qu'après
« l'avoir perdu, la liberté est maintenant au milieu de
« vous. Jouissez-en avec joie et modération, remerciez
« Dieu qui a encore une fois pensé à la plus sainte de
« toutes les villes, et n'a pas voulu voir plus longtemps
« esclave celle à qui il a donné la domination de l'uni-
« vers. Rappelez-vous votre servitude passée, et que
« votre liberté présente vous soit plus chère que la vie;
« s'il vous fallait un jour choisir entre l'une et l'autre,
« que tous ceux qui ont une goutte de sang romain
« dans les veines soient prêts à mourir libres plutôt
« que de vivre esclaves. Honorez surtout, honorez vo-
« tre tribun comme un envoyé de Dieu, comme un pré-
« sent du ciel, et risquez votre vie pour la sienne. Il
« pouvait vivre dans la servitude avec vous ou choisir
« l'exil volontaire comme tant d'autres; il a préféré le
« danger, la mort peut-être pour vous délivrer. Et vous,
« citoyens romains, abjurez toute inimitié, rivalisez de
« vertu, de patience, d'amour les uns pour les autres
« et de haine contre les tyrans! »

Au tribun lui-même, le poëte adressa une ode plus belle encore que cette lettre, et qui montre combien ces événements extraordinaires avaient fait naître d'espérances.

« Noble esprit, » disait Pétrarque au tribun, » toi qui gouvernes ce corps qu'habite pendant son pèlerinage un maître sage et courageux, puisque tu as saisi

cette verge glorieuse dont tu châties Rome et la ramènes dans sa voie antique, c'est à toi que je m'adresse. Car je ne vois pas ailleurs un seul rayon de la vertu éclipsée dans ce monde, ni personne qui ait honte de mal faire. Je ne savais vraiment ce qu'attendait l'Italie, qui ne sentait point ses propres blessures, la vieille, la lâche et la paresseuse qu'elle était ! Dormira-t-elle donc toujours, me disais-je, ou quelqu'un ne viendra-t-il pas enfin qui l'éveille ? Je la saisirais volontiers par les cheveux !

« Non, je n'espérais pas que jamais elle secouât son indigne sommeil, malgré tous nos cris, tant je la voyais affaissée, tant elle dormait profondément. Mais ce n'est pas en vain qu'elle a été remise à ton bras, pour que tu la secoues fortement et la relèves, cette Rome notre tête. Mets hardiment ta main dans sa vénérable chevelure et parmi ses tresses en désordre, et arrache l'indifférente à sa torpeur. Moi qui jour et nuit pleure sa misère, c'est en toi que je mets presque toute ma confiance. Si jamais le peuple de Mars, pour son honneur, ouvre les yeux, ce sera grâce à toi.

« Ces vieux murs que le monde révère et aime encore, et devant lesquels il tremble au souvenir des temps passés, ces pierres que foulèrent autrefois ceux qui seront glorieux tant que vivra le monde, tout ce que la même mort menace, c'est de toi que tout attend la vie maintenant. Grand Scipion et toi, fidèle Brutus, quelle joie pour vous quand vous apprendrez que votre œuvre est remise en de bonnes mains ! Et toi, Fabricius, combien tressaillera ta grande âme en disant : « Ma Rome deviendra belle encore ! »

« Seigneur, si tu t'inquiètes des maux des hommes, les esprits qui habitent tes demeures, après avoir laissé leurs dépouilles à la terre, te supplient de mettre fin à ces discordes, qui ôtent toute confiance et font fermer à chacun la porte de sa maison. Vois, les cloches qui n'ont été élevées si haut que pour louer ton nom ne s'ébranlent plus que pour donner le signal de la guerre; des femmes éplorées, des enfants sans défense et des vieillards à qui la vie est à charge, des moines noirs, gris et blancs, crient vers toi : « Seigneur, Seigneur, viens à notre aide. »

« Souvent le destin traverse les grandes entreprises. Il aime à contrarier les âmes généreuses. Depuis plus de mille ans déjà, Rome est veuve des grands esprits qui l'ont élevée à son ancienne gloire. Mais toi, Rienzi, la carrière t'a été ouverte comme à aucun homme auparavant. Aussi c'est de toi que Rome attend tout. Tu seras son père; car l'autre plus haut placé s'occupe d'autres soins. Quelle gloire quand Rome te dira : « Les autres m'ont protégée dans ma jeunesse et dans ma force; toi, c'est dans ma vieillesse que tu m'as sauvée! »

« Va donc, ô ma Canzone, trouver au Capitole le chevalier qu'honore l'Italie entière, parce qu'il pense plus aux autres qu'à lui-même, et dis-lui : « Un homme « qui ne t'a pas encore vu de près, et qui t'aime sur ta « seule renommée, te rappelle que Rome, à chaque « instant, de ses sept collines, tourne vers toi ses yeux « mouillés de larmes. »

Admirable poésie, mais plus grande illusion encore, et que le poëte nous révèle dans sa dernière strophe.

Pétrarque n'avait pas vu de près le tribun. Il le contemplait seulement, de sa solitude de Vaucluse, dans l'auréole de son triomphe momentané. S'il l'avait pu toucher de près, il aurait déjà craint pour lui le voisinage de la roche Tarpéienne.

Digitized by Google

III

RIENZI, CHEVALIER DU SAINT-ESPRIT. — LA SAINTE ITALIE.

Ce qui a fait souvent la grandeur et parfois le péril de Rome, c'est que l'Italie, le monde même, se sont toujours intéressés à ses révolutions, et que parfois aussi elle a voulu changer leurs destinées avec les sciences. L'ambition des Romains, exaltée par le souvenir de tant de gloire, s'arrête rarement aux murs de la cité. Rome veut presque toujours commander encore au monde, au risque de redevenir son esclave. C'est sa gloire et son malheur. Le monde est toujours sous le prestige de cette mère d'une double civilisation, et elle cède aisément au désir de reprendre le pouvoir universel qui lui a échappé.

Nicolas Rienzi pouvait jouer un grand et utile rôle au milieu de l'Italie anarchique du quatorzième siècle. Réunir en un seul faisceau tous ces petits Etats ennemis, tous ces gouvernements disparates, réaliser ce que n'avaient jamais pu ni l'empire ni la papauté, sous l'égide d'un principe nouveau; cela eût été digne du

peuple romain, et c'était déjà une œuvre passablement difficile. Rienzi l'entrevit et la tenta. Le pape n'y contredisait pas. Il envoyait à Rienzi le titre de *recteur* ainsi qu'à son vicaire et des armoiries où le nom du pape et celui du tribun étaient unis. Au mois de juillet, des messagers aux baguettes d'argent, aux armes de Rome, du pape et du tribun, allèrent inviter les princes et les villes, au nom de la paix et de la justice, à envoyer une députation à Rome pour y réunir un congrès, un parlement italien. La pacification, l'union de la Péninsule en était le but. Les messagers furent reçus avec enthousiasme par le peuple des villes et des campagnes. La foule s'agenouillait devant eux en leur baisant les mains. La résurrection de l'antique république romaine avait quelque chose qui frappait les esprits et les remplissait d'attente. Les villes du patrimoine de saint Pierre prêtèrent hommage les premières. Plus loin, les républiques, Spolète, Pérouse, Pistoie, envoyèrent des présents et des soldats à Rome en signe de fraternité. Florence, qui avait été invitée à se joindre à Rome comme une sœur à une sœur, répondit favorablement. Gaëte envoya six mille sequins avec sa soumission entière et complète. Parmi les petits tyrans des villes italiennes, qui devaient être moins favorables à un mouvement démocratique, Luchino Visconti de Milan donna au tribun le conseil, qui rentrait assez dans ses desseins, de mater la noblesse d'une main ferme ; et les Scala à Ferrare, les Pepoli à Bologne, les Malatesta à Rimini, d'autres encore ailleurs, étonnés, promirent d'envoyer des députés au moins pour voir les choses de près.

Ce qui surprit le plus, ce fut de voir la reine de Naples, Jeanne, et le roi de Hongrie, Louis, que le crime récent de la première sur son mari avait mis aux prises, soumettre leur cause au « tribun de liberté, de paix et de « justice. »

La soumission réelle des villes du territoire de Rome, réclamée par le tribun au nom du peuple, faisait déjà de la nouvelle république une puissance respectable, et en mesure de peser de quelque poids dans les affaires italiennes. Plusieurs villes du domaine pontifical, Corneto, Rieti, Todi, Narni, etc., avaient plus volontiers reconnu le tribun qu'elles n'eussent peut-être fait le pape lui-même. Un seigneur seul entre les autres, le préfet de Rome, Jean de Vico, soutenu secrètement par le gérant pontifical du patrimoine de saint Pierre et par les Gaëtani, refusait de se soumettre avec les villes de Viterbe, Toscanella et autres dont il s'était emparé. Rienzi le destitua, à la fin de juin, et conduisit avec les Orsini contre lui une armée de huit mille hommes, tant de chevaliers de bonne volonté des Etats romains, que de soldats des nouvelles milices romaines sous leur *caporioni;* et le préfet fut serré de si près, dans la forteresse de Vetralla, qu'il promit de rendre deux châteaux, vint jurer obéissance au peuple romain, et, se livrant lui-même comme otage et garant de ses serments, reçut la préfecture qu'il avait exercée des mains de Rienzi.

Malheureusement, ce petit succès commença à exalter la tête du tribun et l'imagination même du peuple. Quand l'armée victorieuse rentra dans la ville en triomphe, le 22 juillet, sous les couronnes de laurier et sous les fleurs

que lui jetaient les habitants, Rienzi déclara, « au nom « de Dieu et du Saint-Esprit, la ville de Rome remise « en possession de tous les droits, priviléges et domai- « nes dont ses précédents tyrans, quels qu'ils fussent, « l'avaient à différentes époques et injustement dépouil- « lée. » Quels étaient ces tyrans? Le pape et l'empereur évidemment. Quelle était la portée de cette vague et ambitieuse déclaration? Etait-ce de la domination du centre de l'Italie, des Etats romains qu'il s'agissait? La chose était réalisable et se réalisa assez promptement : Ceri, Tivoli, Porto, Civita-Vecchia, Anagni, presque toutes les villes de la campagne romaine, de la côte maritime et de la Sabine firent soumission au tribun et au peuple romain. Mais l'un et l'autre ne portaient plus là seulement leur ambition, quoiqu'il y eût déjà suffisamment de quoi exciter les susceptibilités du pontife d'Avignon. Rome tendait à remplacer dans leur puissance le pape et l'empereur. Pétrarque ne lui avait-il pas dit qu'il ne s'agissait pas seulement pour elle de défendre sa liberté, mais de reprendre l'empire, *non modo ad tuendam libertatem sed etiam ad imperium repetendum.*

Rienzi enivrait les Romains, et s'enivrait lui-même de fêtes et de parades guerrières et mystiques qui donnaient le vertige à toutes les têtes. C'était une vieille coutume que le jour de la saint Jean le sénateur fît un présent à la basilique de Saint-Pierre. Le tribun s'en chargea cette fois comme premier magistrat, et accomplit cette cérémonie avec un appareil inusité. La milice romaine ouvrait la marche, son préfet en tête, suivie des officiaux,

magistrats, camerlingues, notaires, greffiers et syndics dans leurs habits de cérémonie. Un bourgeois, Jean di Allo, couvert d'une cape d'argent brodée d'or, et escorté des capitaines des quatorze quartiers, portait le présent renfermé dans une châsse dorée. Les trompettes de la ville étaient derrière lui, précédant le corps des chevaliers et des bannerets avec leurs bannières. Le tribun fermait la marche au milieu de ses cinquante gardes armés de pertuisanes et recouverts de fourrures. Un certain Buccio di Jubileo portait devant lui une épée nue, et deux hommes jetaient de l'argent au peuple et faisaient largesse tout comme pour un empereur. Le tribun lui-même était monté sur un cheval blanc, et vêtu d'une robe blanche brochée d'or et recouverte d'une cape de velours vert et aurore fourrée d'hermine. Il tenait une verge d'acier poli au bout de laquelle était un globe d'argent surmonté d'une croix d'or où l'on avait gravé ces mots : DIEU ET LE SAINT-ESPRIT. Le clergé vint en grande pompe recevoir le tribun, qui déposa lui-même son présent sur l'autel, et il le reconduisit de même en chantant sur le perron de la vénérable basilique. Le rêve se faisait puissance.

Au 1er août, fête de tout temps aimée de la population romaine, les députés venus de toute l'Italie, sur l'invitation du tribun, étaient présents : on s'attendait à quelque chose. Réunir un parlement constituant au Capitole eût été une grande idée : le pape, l'empereur étaient loin. Bien des villes étaient en république. Dante et Pétrarque témoignaient déjà d'un patriotisme italien. Cette idée cependant était-elle déjà mûre? Rienzi, en tout cas,

n'était ni un politique ni un homme d'Etat. C'était un mystique obsédé des rêves des *Fraticelli* qui attendaient alors le règne du Saint-Esprit. Voilà ce qu'il se croyait appelé à réaliser. Depuis longtemps Rienzi avait informé Sa Sainteté et les différents souverains « de la grâce ex-« cellente et du don précieux que le père des lumières, « le jour de la Pentecôte, avait fait descendre sur les « Romains pour les illuminer par un rayon de sa splen-« deur, et leur faire embrasser sa liberté dans l'union « du baiser de paix et de justice. » C'était le moment de révéler le sens, l'étendue de cette intervention du Saint-Esprit en faveur du peuple romain, et de faire connaître les nouveaux droits divins de la *république romaine* dont Rienzi était l'initiateur.

Les députés de l'Italie, les principaux citoyens du peuple attendaient, dans la galerie ou *loggia* que Boniface avait fait récemment bâtir au palais de Latran, du côté du nord. Etait-ce l'union de l'Italie avec Rome qu'il allait proclamer et consacrer? Il ne fit guère qu'une révélation. Rienzi avait annoncé lui-même qu'il ferait et dirait des choses agréables à Dieu et aux hommes. La veille, il avait pris un bain dans la cuve de porphyre, où, disait-on, Constantin avait été baptisé par le pape Sylvestre II, puis passé la nuit dans la chapelle de Saint-Jean, que Sixte III avait ornée de colonnes de porphyre. On raconte que pendant la nuit le dais qu'il y avait fait dresser, et sous lequel il avait couché, s'était abattu; mais ce triste présage ne l'arrêta pas.

Le grand jour commença par une messe du Saint-Esprit. Afin d'appeler la révélation pendant que les

chants retentissaient dans l'église où étaient les députés de l'Italie, Rienzi revêtit une nouvelle robe d'écarlate comme candidat du Saint-Esprit à la chevalerie de la troisième personne de la Trinité. Mysticisme, chevalerie, tout le moyen âge perçait sous l'enveloppe républicaine. Le préfet Jean de Vico, récemment soumis, ceignit de l'épée le nouveau chevalier, et deux autres nobles lui chaussèrent les éperons. Rien ne manquait plus au chevalier du Saint-Esprit; il monta alors sur la galerie de Saint-Boniface accompagné de toute l'assistance, et en vertu de ses nouveaux pouvoirs, lut devant le peuple la proclamation suivante, adressée aussi *urbi et orbi*. Le révélateur usurpait tous les pouvoirs.

« A l'honneur et gloire du souverain Dieu le Père, le
« Fils et le Saint-Esprit, des bienheureux apôtres Pierre
« et Paul, et de saint Jean, dans le temple duquel nous
« avons reçu le grade militaire de chevalier au sortir de
« la cuve du très-saint empereur Constantin, et, sous le
« symbole éclatant du Saint-Esprit, dont nous, indigne,
« sommes serviteur et soldat; à l'honneur et révérence
« de l'Eglise romaine notre mère, à l'accroissement de
« la ville de Rome, de la sainte Italie et de toute la
« chrétienté, Nous, Nicolas, sévère et clément, libéra-
« teur de Rome, zélateur de l'Italie, ami du monde et
« tribun auguste, chevalier nouveau du Saint-Esprit,
« voulant et désirant étendre à Rome et à l'Italie le don
« du Saint-Esprit et, autant qu'il est en nous, imiter la
« liberté des anciens Romains, Nous avons reconnu que
« le peuple romain a encore les mêmes droits d'auto-
« rité, de puissance et de juridiction sur toute la terre,

« qu'il a eus dès le commencement et dans le temps de
« sa plus haute élévation, et nous révoquons expressé-
« ment tous les priviléges usurpés au préjudice de cette
« autorité, puissance et juridiction. En vertu donc de
« cette autorité, et pour ne point nous montrer ingrat
« aux dons du Saint-Esprit et aux faveurs du sacré peu-
« ple romain, nous déclarons, décrétons et promulguons
« dans la meilleure forme que nous pouvons et devons
« que la ville de Rome, capitale du monde et la base du
« christianisme, et chacune des villes d'Italie sont li-
« bres et demeurent telles pour l'avenir, et que nous
« faisons et déclarons citoyens romains tous les peuples
« et habitants desdites villes, entendant qu'ils jouissent
« dès à présent de la liberté romaine.

« En vertu de la même autorité et de la grâce de
« Dieu, du Saint-Esprit et du peuple romain, Nous dé-
« clarons et promulguons que le choix de l'empereur,
« et la juridiction et domination sur tout le saint-em-
« pire appartiennent de plein droit à la ville de Rome
« et à l'Italie. En conséquence, Nous citons par-devant
« nous les électeurs, princes, ducs ou comtes qui pré-
« tendent juridiction, puissance ou autorité dans l'em-
« pire, et particulièrement les très-illustres princes
« Louis de Bavière et Charles de Moravie, se disant em-
« pereurs ou élus tels, en faute de quoi nous procéde-
« rons contre eux comme coutumaces. »

Quelques-uns ajoutent même, bien que cela ne soit point prouvé, qu'au troisième paragraphe de la proclamation, Rienzi somma le pape Clément VI de venir justifier à Rome les causes de son absence. Le tribun aurait

enfin mis le comble à son délire en montrant de sa nouvelle épée les quatre points cardinaux, et en répétant quatre fois : « Ceci est à moi. » Telle que nous la possédons, la proclamation était suffisamment ambitieuse et imprudente. Elle ne tendait pas seulement à soustraire Rome au pape, l'Italie à l'empire d'Allemagne, elle substituait à ces prétentions détrônées celles de la république romaine. Beaucoup étaient saisis de stupéfaction, d'autres d'enthousiasme. Personne ne riait. Accoutumés aux grands spectacles que donnaient les papes et les empereurs, fascinés par les souvenirs de leur passé récemment réveillés, les Romains avaient perdu le sentiment du réel et du possible. Dante n'avait-il pas dit aussi que Rome était une cité impératrice *(imperatrice)* et qu'elle tenait de Dieu une direction spéciale *(speziale processo)*. Le vicaire apostolique Raymond, évêque d'Orviète et collègue de Rienzi, d'abord frappé de stupeur, voulut faire la première fois acte d'opposition, et s'apprêta à déposer une protestation; mais sur l'ordre de Rienzi, des trompettes couvrirent sa voix.

Les députés et la foule se précipitèrent alors pour prendre part aux festins et aux réjouissances offerts par le tribun. Des tables dressées sur les places publiques attendaient le peuple, et le cheval de Marc-Aurèle jetait le vin par les naseaux dans son bassin de marbre. Dans la grande salle du palais de Latran, les députés de l'Italie s'assirent à d'abondantes tables. Rienzi, la tête ceinte d'une couronne surmontée d'une colombe tenant une branche d'olivier, et son collègue l'évêque d'Orviète prirent place seuls sur la table de marbre qui ne

servait qu'aux papes. Dans la partie neuve du palais, la femme du chevalier, magnifiquement parée, entourée de dames d'honneur comme une princesse, traita grand nombre de nobles dames qui avaient été invitées à la cérémonie. Après la fête du chevalier, celle de l'Italie.

Le lendemain, 2 août, on distribua aux députés des villes des drapeaux, qui devaient constater leur alliance avec Rome, sur la place de l'église d'Ara-Cœli, près du Capitole. La ville de Pérouse reçut la bannière de Constantin avec un aigle blanc sur champ de gueule; celle de Sienne, la bannière de liberté; celle de Pise, la bannière des apôtres Pierre et Paul, etc., etc. Le député de Florence refusa, il est vrai, la bannière de l'Italie et de la foi chrétienne, de crainte de mettre sa république par ce seul fait dans une sorte de dépendance de la ville de Rome. C'était un petit échec pour le tribun. Mais l'ambassade qu'il reçut le 4 en effaça complétement le souvenir de sa mémoire.

Les procureurs et les avocats du roi Louis de Hongrie et de la reine Jeanne de Naples, accompagnés d'une nombreuse ambassade et porteurs de magnifiques présents, plaidèrent ce jour-là la cause de leurs maîtres devant le tribun. Rienzi, siégeant dans tout l'appareil de sa grandeur, avait dans sa main droite la pomme d'or surmontée d'une croix d'argent : « Je jugerai, » dit-il avant de prêter l'oreille, « je jugerai le monde avec justice et les peuples avec équité. » Après avoir écouté les deux parties, il différa de prononcer sa sentence. Son but était d'attendre une occasion plus favorable pour adjuger le royaume de Naples à la chambre romaine. Il

fit partir ensuite des envoyés près de toutes les cours de l'Europe, même aux rois de France et d'Angleterre pour les engager à la paix. Il était décidé à ordonner le monde à nouveau et sur les bases de la paix. Le nom magique de Rome permettait tout cela. C'était cependant une œuvre trop fantastique pour pouvoir durer, *opera fantastica e da poco durare.*

Le pape tenta le premier de rappeler Rienzi à la réalité. Le vice-recteur du patrimoine de saint Pierre lui remit un monitoire dans lequel le pontife se plaignait que Nicolas Rienzi, prétendu tribun du peuple, se fût emparé des villes et châteaux appartenant au bienheureux Apôtre, eût usurpé dans l'église de Saint-Jean de Latran les priviléges du pape lui-même, et par une plus grande outrecuidance encore cité devant son tribunal la bien-aimée fille du Saint-Siége, Jeanne de Naples, et son très-cher fils, Charles de Moravie, roi des Romains. Si Nicolas voulait rentrer dans des bornes légitimes et se contenter du gouvernement civil de la ville, le pape était prêt à lui accorder ce pouvoir; mais s'il en était autrement, il le menaçait de le priver du titre de recteur ou de tout autre titre par lui usurpé, et, en cas de résistance, de l'y contraindre par une accusation d'hérésie et une interdiction jetée sur la ville éternelle.

Le tribun crut répondre à cette rude attaque à la fête de l'Assomption de la Vierge, le 15 août, par un nouveau coup de théâtre ou de mysticisme; car pour lui c'était tout un. Ce jour-là, c'était la coutume de transporter processionnellement l'image du Sauveur de Saint-

Jean de Latran à Sainte-Marie-Majeure, et de la ramener après une station à sa place accoutumée. La procession se fit avec plus de solennité qu'à l'ordinaire, et la cérémonie fut rehaussée encore par un épisode tout nouveau : le couronnement du chevalier du Saint-Esprit.

Le peuple remplissait l'église et ses abords. Rienzi était entouré du vicaire, de l'évêque d'Ostie et des curés des principales églises de Rome, qui tenaient lieu et place du pape et des cardinaux ; tout près de lui était un homme très-pauvrement vêtu avec une épée à la main. Chacun des sept principaux curés de Rome avait une couronne particulière tressée de branches arrachées aux arbustes qui croissaient sur l'arc de triomphe de Constantin ; elles représentaient chacune un des dons du Saint-Esprit. Le prieur de Saint-Jean-de-Latran mit le premier sur la tête du tribun une couronne de chêne, symbole du courage. Mais aussitôt l'homme aux pauvres vêtements et à l'épée nue se leva et prit la couronne de la tête de Rienzi pour le rappeler à l'humilité. Le prieur de l'église Saint-Pierre tendit à son tour une couronne de lierre, symbole de piété ; celui de Saint-Paul hors des murs, une de myrte, symbole de justice ; celui de Sainte-Marie-Majeure, une d'olivier, symbole de modestie ; celui de Saint-Laurent, une de laurier, etc. ; chacune d'elles fut enlevée à son tour par le pauvre en haillons, qui semblait remplir le rôle des insulteurs publics derrière le char de triomphe dans l'ancienne Rome. Enfin celui qui avait fait Rienzi chevalier s'avança et lui mit sur la tête une couronne d'or avec une pomme

d'argent et une croix en prononçant ces mots : « Tribun « auguste, reçois et exerce les dons du Saint-Esprit au « nom du peuple romain, et donne-nous la justice et « la paix. » Le pauvre se leva encore, mais l'archevêque de Naples, qui était présent, lui arrêta la main, et le fils de l'aubergiste et de la lavandière garda toute la journée cette couronne faite à l'image de celle des Césars.

Quel était le sens de cette cérémonie symbolique ? Il est difficile de le dire aujourd'hui, et les spectateurs ainsi que les acteurs eux-mêmes n'avaient qu'une conscience bien vague et bien obscure de ce qu'ils faisaient. Il y avait là une confusion de l'antiquité et du moyen âge en l'honneur du tribun auguste et du candidat du Saint-Esprit, qui indique un état moral que nous ne pouvons comprendre. Cependant l'empereur et le pape ne pouvaient guère se méprendre sur le but qu'on visait si étrangement : la prétention de les remplacer dans leur autorité temporelle et spirituelle se faisait jour. A une époque où les deux vieilles institutions du moyen âge paraissaient déchoir, où partout l'Etat féodal et l'Eglise hiérarchique étaient menacés, l'apparition du chevalier du Saint-Esprit au milieu de Rome démocratique était une effrayante nouveauté. On savait quelles idées hardies s'étaient déjà cachées sous le nom de ce principe régénérateur. La septuple couronne du Saint-Esprit descendue avec ses dons sur la tête d'un obscur enfant de Rome allait-elle éclipser celles du successeur des Césars et du successeur des Apôtres? Etait-ce l'avénement des temps nouveaux ?

Rienzi le crut. Il convoqua le soir du même jour à Rome, pour les fêtes de Pâques de l'année suivante, les ambassadeurs de l'Italie, à l'effet de procéder à l'élection d'un empereur ; il promulgua de nouvelles lois, en vertu desquelles l'entrée de l'Italie était interdite à tout empereur, roi, prince ou marquis, et les noms de Guelfe et de Gibelin interdits dans toute la Péninsule comme pernicieux et nuisibles à la paix de la chrétienté. Le soir, dans l'ivresse du triomphe, il osa se comparer à Jésus-Christ : A trente-trois ans, dit-il, le Christ « a été couronné au ciel pour avoir vaincu les puissan-« ces infernales et délivré lés âmes ; moi, au même âge, « pour avoir chassé les tyrans et délivré le peuple, j'ai « été couronné au Capitole. » C'était le paroxysme de l'infatuation. Le nouveau révélateur se mettait au-dessus de l'ancien. Ce fut le signe de sa chute.

A la même heure, un pauvre moine, Fra Guglielmo, un de ses partisans, était agenouillé dans un coin de l'église Sainte-Marie-Majeure et versait des larmes abondantes. Un serviteur du tribun qui se trouvait là lui en demanda la cause : « Aujourd'hui, répondit-il, « ton maître est tombé du ciel. Comment est-il devenu « si orgueilleux et si ingrat envers le Très-Haut, qu'il « ambitionne les récompenses de la terre et qu'il ose se « comparer à son Créateur ? Va dire à ton maître qu'il « lui faudra bien des larmes de repentir pour effacer ce « péché. »

Les difficultés commençaient en effet. Nicolas avait pu enflammer les imaginations, provoquer l'enthousiasme. Il s'agissait de savoir s'il saurait faire face à ses enne-

mis et défendre son œuvre. Le pape, ne se bornant plus à des remontrances, avait rappelé son vicaire apostolique, Raymond, et commençait à exciter sous main les nobles des environs, surtout les Gaëtani, contre le tribun-chevalier. La république de Florence n'envoyait point de secours à Rome, malgré ses promesses. Les Orsini et les Colonna, quoique ennemis des Gaëtani, hésitaient à se prononcer, soit par mauvais dessein, soit pour se faire marchander. Le chevalier du Saint-Esprit tenta de se tirer d'affaire par une inspiration qu'on n'attendait pas de lui.

Sous prétexte d'une conférence politique, il attira au Capitole les principaux membres de la famille des Colonna et des Orsini. C'était le 14 septembre. Après un copieux festin, on parla d'affaires, on débattit les conditions d'une alliance contre les Gaëtani. Le vieil Etienne Colonna se montrait récalcitrant; l'entretien s'échauffait. Tout-à-coup le tribun donna un signal; des gardes appostés entrèrent dans la salle, saisirent les convives et les jetèrent en prison. C'était, outre le vieux Colonna, Jean, son fils, quatre Orsini et deux Savelli. Le lendemain matin, un Frère mineur visita chacun d'eux dans la prison pour les préparer à la mort. Le péristyle du palais du tribun fut tendu de rouge et de blanc, et le beffroi convoqua le peuple sur le Capitole. Cette façon de procéder n'avait rien d'extraordinaire alors dans la Péninsule; on surprenait ses ennemis par tous les moyens possibles, on s'en défaisait en masse. C'était l'histoire de chaque jour. Les partis vivaient de la proscription les uns des autres. L'intention de Rienzi n'é-

tait peut-être pas si criminelle. Son dessein sans doute était d'obtenir des nobles par la terreur ce qu'il désirait.

Quoi qu'il en soit, des bourgeois vinrent faire des représentations, et le peuple, au Capitole, réclama le vieux Colonna, qui était très-populaire. Rome n'avait pas encore vu, comme Milan, Florence, Pise, ces fréquents retours des choses, ces trahisons, ces proscriptions, ces scènes sanglantes qui avaient endurci le peuple de ces villes. Nicolas termina par une comédie ce qu'il avait commencé comme un drame. Au milieu de l'attente générale, il monta tout-à-coup à la tribune, et prit pour texte ces paroles : « Remettez-nous nos offen-« ses comme nous les remettons à ceux qui nous ont « offensés; » puis, après les avoir paraphrasées, il parla de ses prisonniers. Il avoua qu'ils étaient bien coupables, et qu'ils avaient mérité la colère du peuple. Mais ils étaient pleins de repentir, ils demandaient à prêter serment de fidélité à la sainte Eglise et au peuple. Il prenait donc leur défense, et, non content de demander leur grâce, il leur accordait l'anneau et le manteau d'hermine, qu'il leur fit remettre aussitôt, et les anciennes dignités romaines de patrice et de consul, qu'ils revêtirent également. Tous assistèrent ensuite dans la chapelle du Capitole, où étaient la tête et l'étendard du bienheureux saint Georges, à une messe de réconciliation, et parurent, en communiant à la même table, oublier ce qui s'était passé.

Tout, hélas! dans cette malheureuse journée, le drame et la comédie, était autant de fautes. La trahison

ne paraissait à personne un moyen digne du tribun de justice et de liberté. Une clémence tardive n'effaçait point le crime de l'intention aux yeux de ceux qui avaient pris tout au sérieux. Parmi les autres, il en était qui regrettaient d'avoir vu le tribun abandonner une chose si bien commencée. « Le tribun, dit le doux « Pétrarque lui-même, pouvait anéantir d'un coup tous « les ennemis de la liberté, et il a laissé échapper cette « occasion que la fortune avait enviée aux Césars. Il a « oublié qu'il s'appelait sévère pour se rappeler seule- « ment qu'il se nommait clément. » Les plus raisonnables voyaient bien que, loin de s'être attaché les barons, Rienzi se les était aliénés pour jamais.

Quand Rienzi lui-même n'aurait pas senti quel coup avait reçu son autorité dans cette journée, les événements le lui auraient appris. Un de ses envoyés à Avignon fut attaqué au passage de la Durance ; on lui arracha ses lettres, on lui rompit sa baguette sur la tête, en le renvoyant dire à Rome que la même réception attendait tous ses messagers. A la cour du pape, on informait déjà contre l'hérétique, et le pape revendiquant son domaine romain ordonnait à son vice-recteur de prendre des mesures pour le protéger. Le tribun se mit pour la première fois sur la défensive dans une lettre écrite à Rinaldo Orsini, archidiacre, un des familiers du pape. Après avoir expliqué à sa manière toute l'affaire du 14 septembre, il revenait sur tous les chefs d'accusation portés contre lui depuis qu'il avait paru sur la scène. Rien de plus frivole, selon lui. « Nous « avons pris un bain, dit-il, dans l'urne de porphyre

« où Constantin s'était baigné. Je réponds qu'il y entra
« païen, et qu'un chrétien chaste et dévot peut bien y
« recevoir l'ablution ; j'ajoute que le corps de Jésus-
« Christ que nous recevons si souvent est d'un bien
« autre prix qu'une urne de porphyre. Nous ne croyons
« pas non plus avoir fait un grand mal de manger à
« une table où l'on avait joué aux dés, et qui n'en était
« pas moins vénérée. Si j'ai cité Louis de Bavière à
« Rome, je ne l'ai point pour cela reconnu empereur,
« et c'est avec l'Italie que je repousse Charles de Mora-
« vie, fils de celui qui a fait tant de mal à l'Italie.
« Quant à ce qu'on nous reproche du glaive à deux
« tranchants, c'est tout-à-fait faux. Tout ce que nous
« avons fait a toujours eu pour but le service du Saint-
« Père et celui de l'Eglise. S'il plaît, du reste, à Sa
« Sainteté que je sois éloigné du pouvoir, je suis prêt à
« quitter le gouvernement de Rome et à me conformer
« à sa volonté. Il n'est pas besoin pour cela que le pape
« fatigue la curie d'un procès et fasse retentir le monde
« de ses foudres ; un simple messager suffira. Car je ne
« m'appuie point sur l'or, mais sur le Seigneur ; je ne
« mets point ma confiance dans le mensonge, mais
« dans la vérité ; je ne compte pas sur la force des sol-
« dats, mais sur les prières des pauvres, des Romains,
« des pèlerins et des églises. »

En même temps le chevalier du Saint-Esprit rendait des ordonnances destinées évidemment à faire la cour au Saint-Siége. Il menaçait ceux qui ne se remettraient point en grâce avec Dieu au moins une fois l'an, par la confession et la communion, de la perte du tiers de

leurs biens. Il interdisait aux notaires de dresser des testaments sans s'être préalablement informés si le testateur avait rempli ses derniers devoirs religieux. S'il portait au Saint-Siége quelque coup détourné, c'était pour le plus grand bien de la chrétienté : témoin ce décret où il ordonnait des prières au Saint-Esprit pour qu'il lui plût d'ouvrir et de remplir le cœur du souverain pontife et des cardinaux, afin qu'ils préfèrent enfin le séjour de la ville sauvée à celui d'Avignon, « ville privée des reliques des saints et peut-être de leurs vertus. » Enfin à l'empire ou au sacerdoce il opposait une grande idée, celle de l'union pacifique et sainte de l'Italie et de Rome, *unanimam, pacificam, sanctam et individuam unionem.*

Le pape d'Avignon crut qu'il fallait agir. Ce n'était pas là une révolution ordinaire. Le Saint-Siége allait perdre Rome et l'Italie. Le 2 octobre, il nomma légat en Italie le cardinal Bertrand de Theux, avec plein pouvoir de procéder par toutes les voies de droit, spirituelles et temporelles, contre le tribun ; et il lui adjoignit Guichard de Cambornio, son neveu, comme capitaine des troupes appelées à appuyer les sentences du Saint-Siége. C'était donner à tous les ennemis de Rienzi un chef, un point d'appui. Les Colonna, les Orsini, de leurs forteresses de Palestrina et de Marino, commencèrent à courir la campagne de Rome pour couper les vivres au peuple, et Rinaldo Orsini, passant le Tibre, réduisit en cendres la petite ville de Nepi. On était en automne, c'était le temps de la vendange, le peuple romain courait le danger de faire de grandes

pertes. Rienzi, résolu cette fois à faire quelque chose avant l'arrivée du cardinal, appela aux armes le peuple et ses alliés, et rassembla une armée de vingt mille hommes. C'était une force assez imposante ; les barons reculèrent. Rienzi reporta les ravages sur le territoire des ennemis, arriva jusqu'au pied des collines d'Albano, et mit le siége devant le château même des Orsini, où étaient Raymond et Rinaldo.

Sur ces entrefaites, le légat Bertrand fit de sa personne son entrée dans la ville de Rome ; il se présenta comme médiateur et manda le tribun. Enflé de ses premiers succès, celui-ci, qui avait déjà fait construire deux tours de bois et amassé tous les matériaux nécessaires pour forcer les Orsini dans leur repaire, ne résista pas au désir d'aller braver le cardinal. Après avoir fait noyer dans une petite rivière deux chiens qu'il appelait Jordano et Rinaldo Orsini, il leva le siége, rentra triomphalement à Rome, alla au Vatican, passa sur son armure la dalmatique impériale, conservée dans la sacristie de l'église Saint-Pierre, et, la couronne en tête et le sceptre dans la main, fit venir le légat. — « Tu m'as mandé, dit-il, que me veux-tu ? — Te transmettre quelques instructions du pape. — Lesquelles ? » et comme le légat Bertrand de Theux hésitait, sans lui donner le temps de se remettre, Rienzi lui tourna le dos, sortit avec un rire fantastique, monta à cheval pour retourner à Marino, et le lendemain intima ordre au légat de quitter la ville. Rienzi mettait désormais son salut dans l'audace. Pour imposer à ses ennemis, il crut qu'il fallait monter encore plus haut, et ne craignit plus de dévoiler

tous ses desseins, sans songer qu'il ne s'assurait par là qu'une chute plus profonde.

Un premier décret, s'appuyant sur ce que l'Eglise et la ville de Rome ne faisaient qu'un et étaient inséparablement liées l'une à l'autre, somma tout serviteur romain de Dieu et de l'Eglise, quel qu'il fût, d'avoir à rentrer dans la ville de Rome, sous peine d'être privé de ses fonctions ecclésiastiques. Le pape Clément VI ne pouvait se méprendre sur les intentions du tribun. Celui-ci soumettait le pape à Rome au lieu que Rome lui fut soumise. Un second décret, que deux docteurs devaient porter à toutes les villes d'Italie, convoqua tous les députés de la Péninsule pour la Pentecôte de l'année prochaine à Rome, à l'effet de procéder à l'établissement d'un état de chose définitif. Ces desseins étaient frappés au coin d'une certaine logique d'exalté. Après avoir proclamé l'union des villes de l'Italie, Rienzi voulait la réaliser en la soumettant à un maître qu'elle se donnerait elle-même et qui serait italien. Et ce maître serait un empereur, un empereur latin que vingt-quatre électeurs désignés seraient chargés de choisir. « C'est pour que tous les Italiens, disait-il dans son « message aux villes, comme frères et fils du peuple « romain, participent aux dons et à la grâce du Saint- « Esprit que nous avons fait citoyens de Rome tous « et chaque citoyen des villes de la sainte Italie. En « conséquence, dans la prochaine élection, nous avons « résolu que le choix serait fait par vingt-quatre voix « électorales, dont un tiers appartiendra à Rome et « les deux autres tiers au reste de la Péninsule. Mais

« pour que l'antique union entre tous les seigneurs et « les cités soit renouvelée, et que la sainte Italie ne « relève plus que d'elle-même et soit délivrée du joug « *indigne de l'étranger*, nous arrêtons, sous l'inspira- « tion du Saint-Esprit, qui a regardé l'Italie en pitié, « que l'empereur désigné soit un Italien, dont l'origine « et le sang soient une garantie de dévouement. » Des tables de bronze déposées au *Saint-Palais-Latin* conserveraient le souvenir de cette sainte alliance.

Ainsi les dernières conséquences de l'ambition et des principes de Rienzi étaient : la soumission du pape au peuple romain et la substitution d'un empereur italien à un empereur allemand. Ce ne serait pas l'œuvre seulement du tribun ou de Rome, mais de toute la Péninsule. L'unité, la nationalité de l'Italie, brisée, foulée aux pieds par l'invasion successive de tant de barbares, et méconnue par les désordres et les rivalités des Italiens eux-mêmes, renaissait sous l'invocation du Saint-Esprit. La république, l'empire, ces deux formes de gouvernement qui se confondaient dans le souvenir des Romains, trouvaient place dans la constitution régénérée de la Péninsule. La république assurait l'indépendance de chaque cité italienne, la liberté de chaque citoyen; l'union de tous et la nationalité commune avaient leur symbole dans un empereur choisi par toute l'Italie et pris dans le plus pur sang romain ; le *tribun Auguste* devenait l'*empereur Auguste*. Si le projet était chimérique, il faut avouer que la chimère était grande, composée d'éléments tout nationaux, réellement fournis par le pays et les temps où Rienzi vivait, et que, l'imagination

qui a souvent grande part dans la destinée de certains peuples, n'avait jamais mieux rencontré d'un jet pour exalter le peuple à qui Rienzi s'adressait.

Les nouveaux messagers du tribun furent assez bien reçus dans les villes, quoique celles de Toscane refusassent de contracter l'alliance proposée, par crainte de se donner Rienzi même pour maître, et de se soumettre ainsi à Rome. Pétrarque apporta encore au tribun le secours d'une poésie idyllique. Deux bergers, fils de Rome, devisaient en traversant le pont Milvius sur le sort de leur malheureuse mère; ils représentaient les deux nobles familles des Orsini et des Colonna. L'un voulait l'abandonner à sa triste destinée, l'autre proposait, pour la guérir de ses maux, des remèdes assez inefficaces, quand ils apprennent que le plus jeune de leurs frères, jusque-là méprisé des autres, a rendu tout à coup à leur mère la santé, la force et le bonheur, et que celle-ci les renie pour ses fils. C'était l'apologie du peuple romain et de son tribun. Mais Rienzi ne recevait aucun secours des autres villes d'Italie et le siége de Marino n'avançait pas.

Il ne s'agissait plus maintenant de poésie ni d'idylle. Le légat, Bertrand de Theux, s'était retiré à Montefiascone, et y avait conclu au nom du pape une étroite alliance avec les Colonna, les Orsini, les Gaëtani, les Frangipani, et quelques autres encore contre le tribun, le futur empereur italien. Il voulait maintenant attaquer Rome ou au moins l'affamer. Le tribun fit un appel à tous ses partisans dans la ville et hors la ville, aussi bien aux barons qu'aux citoyens et aux paysans

même à Florence. Le moment critique approchait. Parmi les barons, le préfet, Jean de Vico, qui depuis sa soumission avait joué un rôle assez ambigu, répondit à l'appel, et entra en ville avec cent cavaliers et un convoi de blé. Mais des bruits de trahison circulaient. De Vico était descendu avec les siens dans un quartier et s'y étaient cantonné, au lieu d'aller trouver le tribun dès son arrivée. Le 12 novembre, Rienzi recommença le jeu qu'il avait déjà joué. Il invita le préfet de Vico, son fils, quelques autres nobles à un festin, les retint prisonniers et fit désarmer tous les soldats, dont il distribua aux siens les chevaux et les armes. Il se trouva prêt quand les ennemis, au nombre de huit cents chevaux et de quatre mille piétons, après avoir pillé la petite ville et le monastère de Grotta-Ferrata, l'église de Saint-Laurent hors les murs et celle Saint-Etienne, vinrent camper à quatre milles de Rome, près d'un lieu qu'on appelait *il Monumento*, le cimetière, en face la porte Saint-Laurent.

Le tribun ne négligea point ses moyens ordinaires de soutenir l'enthousiasme des Romains. Le 18 novembre, il raconta au peuple que saint Martin, fils aussi d'un tribun, et son patron, lui avait promis la victoire; puis, le 20, il rassembla, dès la pointe du jour, au Capitole, tous ceux qui étaient en armes, dont cent chevaliers. « C'est le jour, » s'écria t-il, « le pape Boniface m'est apparu cette nuit; il m'a annoncé qu'il y aurait aujourd'hui une bataille, et qu'il serait amplement vengé « des injures que les Colonna ont fait souffrir à lui et à « l'Eglise. Il leur avait accordé quarante ans de répit;

« le terme est arrivé. Voyez, ils ont choisi pour camp
« un endroit qu'on appelle le cimetière, vous les y en-
« terrerez ; c'est aujourd'hui le jour de saint Colom-
« bin, qui glorifiera la colombe de notre drapeau. En
« avant ! Lorenzo, mon fils, marchera à mes côtés, il
« sera mon bouclier contre les traîtres et le défenseur
« de votre liberté. » Là-dessus, il divisa son armée en
trois corps, en partagea le commandement avec deux
Orsini qui lui étaient restés fidèles, et il se dirigea vers
la porte Saint-Laurent au cri de *Saint-Esprit cheva-
lier !*

L'armée des barons s'était mise en marche au milieu
de la nuit et approchait. Le vieil Etienne Colonna lui-
même, son fils du même nom que lui, et son petit-fils
Jean, des Orsini, des Frangipani, etc., conduisaient la
troupe vers la même porte par une pluie violente et un
froid assez vif. Ils comptaient la surprendre à l'aide des
intelligences qu'ils croyaient avoir dans la ville. Quand
ils furent en vue des murailles, Etienne Colonna, le fils,
s'avança vers la porte accompagné de deux écuyers, et
appela la sentinelle par son nom en disant : « Je suis
« citoyen romain, ami du bon Etat. » Les gardes avaient
été changés. « Celui que vous appelez n'est point ici,
« reprit la sentinelle, la cloche du Capitole va vous ré-
« pondre. Au reste, si vous voulez entrer, voici les
« clefs ; ouvrez si vous osez. » Et il jeta les clefs par-
dessus le mur. Le coup était manqué ; Etienne Colonna
se retira pour délibérer avec les siens. On résolut de
défiler au moins devant la ville pour braver l'ennemi.
Les barons se formèrent en trois corps, l'infanterie en

tête, marchèrent en bataille jusqu'à la porte avec un grand bruit de trompettes, et se rabattirent ensuite sur la droite pour faire retraite. Les Romains, transportés par les paroles et par la présence du tribun, frémissaient en dedans ; et quelques-uns voulaient ouvrir pour faire une sortie et venger ce qu'on regardait dans les guerres d'Italie comme une insulte. Les plus prudents retenaient les autres. Au milieu de la dispute, la porte s'ouvre tout-à-coup. Les deux premiers corps des assaillants étaient déjà passés ; le troisième, dont les barons formaient l'arrière-garde, défilait alors. Jean Colonna, qui s'était aventuré le plus près de la muraille, croit que ses partisans sont aux mains avec ceux de Rienzi et pousse son cheval, la lance en avant, dans la porte et jusque dans la rue où les Romains sont amassés.

La vue de l'homme d'armes produit d'abord son effet accoutumé sur le peuple, qui recule épouvanté. Jean Colonna, enhardi, va droit à la bannière du tribun qui est renversé dans le tumulte de la fuite. « Grand Dieu! « s'écrie Rienzi, me trahirais-tu? » Cependant les Romains, ne se voyant poursuivis que par un seul cavalier, se retournent bientôt, assaillent de toutes parts l'imprudent Colonna et le forcent à reculer. Jean, bon chevalier, aurait peut-être résisté assez de temps pour qu'on le secourût; mais, comme il reculait par la porte pour faire tête aux ennemis, son cheval, blessé et indocile, se dresse de toute sa hauteur et le renverse dans un fossé. Les Romains se précipitent sur lui pour l'achever; déjà les barons sont revenus, le père du malheureux Jean Colonna en tête. Le combat s'engage, Etienne

Colonna couvre le premier son fils de son corps. Mais, atteint aussitôt d'une énorme pierre lancée du haut des murailles, il tombe à côté de lui; et bientôt après, Pierre-Agapet Colonna, Pandolphe de Belvedère, et douze des plus nobles de l'armée, qui avaient volé aux côtés de leur chef, tombent également. L'armée aristocratique, démoralisée, s'enfuit en voyant la masse des Romains sortir en furie par la porte Saint-Laurent.

C'était une victoire. Le vieux Colonna, qui survivait à son fils et à son petit-fils, en mourut de douleur, en s'écriant qu'il préférait la mort au joug d'un serf. Le tribun, couronné d'olivier au milieu des trompettes retentissantes, alla rendre grâce à Notre-Dame de Ara-Cœli, se vanta d'avoir abattu une oreille que pape ou empereur n'avait pu couper, et fit remarquer au peuple que le nombre des sept Colonna tués dans la bataille répondait aux sept couronnes qu'il avait reçues en mémoire des sept dons du Saint-Esprit. Mais il fallait profiter de la terreur et du découragement de la noblesse pour recueillir les fruits du premier succès. Malheureusement, une sorte de prostration de volonté et de forces suivait ordinairement les accès d'exaltation du tribun. Il semble même que cela ait été chez lui le résultat d'un défaut de constitution physique ; car il était alors plus que jamais sujet à de fréquentes défaillances, *era infermo e matto*, et plus lent encore que de coutume à se remettre. D'ailleurs, le succès encourageait plus le tribun aux fêtes qu'à l'action. Le lendemain il se transporta avec son fils, dont il voulait déjà aussi assurer la fortune, sur le champ de bataille à l'endroit où étaient

tombés Etienne et Jean, qu'il avait à peine voulu laisser pleurer et ensevelir ; cent chevaliers l'accompagnaient. Arrivé là, il répandit sur la tête du jeune Lorenzo un peu de terre détrempée d'eau et de sang en lui disant : « Tu seras le chevalier de la victoire ; » et après ce baptême, il ordonna à chaque chevalier de toucher de son épée nue leur nouveau compagnon. Cette cérémonie, qu'on trouva moitié odieuse et moitié ridicule, achevée, le tribun resta plusieurs jours dans l'inaction, comme dans l'attente d'un de ces secours d'en haut sur lesquels il comptait aisément.

Il faut l'ajouter aussi, l'activité de Rienzi était entravée par d'assez graves difficultés. Les villes italiennes auxquelles il en avait appelé le contemplaient sans rien faire. Florence même avait peur que Rome n'entreprît sur sa liberté. L'esprit municipal étouffait l'esprit national. L'emprisonnement du préfet Jean de Vico, le massacre des Colonna et la dureté que Colà avait montrée envers les parents des morts, qu'il avait à peine voulu laisser enterrer, lui avaient aliéné les quelques nobles qui tenaient encore pour lui. Il avait promis à la milice romaine une solde qu'il ne pouvait acquitter qu'en mettant sur le peuple un nouvel impôt ; et, si la milice refusait de marcher avant d'avoir été soldée, le peuple, qui commençait à reprocher à son tribun son luxe, ses festins, ses parades, son orgueil même, ne voulait pas entendre parler de payer de nouvelles taxes. Au milieu de ces difficultés, le tribun restait inactif ; n'osant même plus comme autrefois convoquer les Romains sur le Forum, il s'entourait seulement de la plus basse po-

Digitized by Google

pulace, ce qui le faisait accuser par les uns de fierté, par les autres et par Pétrarque lui-même de préférer l'appui des méchants à celui des bons.

Le légat ne perdit pas de temps. Au moment où le mécontentement du peuple commençait, il fit répandre dans Rome un manifeste terrible adressé par le pape au peuple romain. Le Saint-Père y rappelait toutes les usurpations de Nicolas sur la papauté et sur l'empire, y revendiquait fièrement tous ses droits, et terminait en des termes qui annonçaient d'avance l'emploi de la dernière raison pontificale, l'excommunication : « Tel que « le petit d'un âne sauvage qui se croit né libre, disait-« il, parce qu'il n'a pas appris à obéir, le nommé Colà « a voulu, comme Lucifer, s'élever sur le trône de son « orgueil, renverser la primauté de l'Eglise et troubler « la face de la terre. Fils du diable, ennemi de la jus-« tice, bête féroce sur le front de laquelle l'anathème « est écrit, il n'a pas craint de blasphémer contre « l'Eglise universelle et contre la ville de Rome, et de « vomir contre la foi plusieurs discours pleins d'hérésie « et de schismes. C'est pourquoi nous vous avertissons, « Romains, et vous requérons, nous vous enjoignons « et vous ordonnons, par l'affection paternelle que nous « avons pour vous, d'abandonner et de ne point con-« seiller même ou aider le susdit Nicolas ; voulons que « vous le regardiez comme une couleuvre qui rampe « dans la noirceur, comme un chien qui porte sa dent « enragée partout, comme une brebis galeuse qui gâte « le troupeau, et que vous persistiez dans la déférence « et le dévouement que vous devez à l'Eglise, et exécu-

« tiez ses ordres avec humilité et empressement. » Le légat avait reçu en outre la bulle d'excommunication contre Rienzi, celle d'interdit contre la ville, et enfin de l'argent pour rendre le courage aux barons, à Sciarietta Colonna et aux Savelli, qui reparurent en effet sous les murs de Rome, et commencèrent à lui faire souffrir la faim.

La menace de la disette et de l'interdit, du manque du pain du corps et de celui de l'âme, était ce qu'il y avait de plus propre à amortir l'enthousiasme du peuple romain et son dévouement au tribun. L'imagination superstitieuse de Colà lui-même n'était pas sans crainte de l'excommunication, et ses discours n'avaient plus beaucoup de prise sur des ventres affamés. Il commençait à le sentir et laissait passer les jours sans résolution et les nuits sans sommeil. Il l'avoue lui-même, son audace fit place à d'incroyables faiblesses. Chaque nuit il croyait sentir trembler sous lui le palais du Capitole. La plus petite circonstance lui était un sujet de terreur. Une chouette qui vint se placer plusieurs nuits de suite sur les créneaux du Capitole l'effraya de son cri rauque et sinistre. Il la fit vainement chasser, elle revint chaque soir à la même place. Le 3 décembre, le légat lança enfin l'excommunication.

Rienzi ne voulut pas tomber au moins sans essayer de résister. Ce qui le paralysait, c'est qu'il ne pouvait obtenir de son conseil une augmentation de la taxe du sel et la nomination d'un capitaine de la guerre. Le 7, il convoqua les différents quartiers de Rome à l'effet de faire élire dans chacun trois conseillers nouveaux; il

espérait changer ainsi la majorité du conseil, qui lui était hostile. Le scrutin tourna contre lui. Il n'y avait pas à se méprendre sur cette condamnation. Rienzi essaya de se sauver encore en revenant sur ses pas. Le 10, devant la foule au Capitole, il reprit publiquement pour collègue Raymond de Viterbe, qu'il avait autrefois évincé, retira la sommation aux empereurs allemands et à la reine de Naples, renonça aux prétentions du peuple romain sur le patrimoine de saint Pierre, et promit de se conduire d'après les instructions que le pape avait données au légat. Cette reculade fut accueillie par les murmures de ses ennemis et de ses partisans. La moindre circonstance pouvait maintenant le perdre.

Rome servait alors de passage à un certain nombre de gens de guerre qui traversaient l'Italie pour se rendre dans le royaume de Naples, où le roi Louis de Hongrie leur avait donné rendez-vous. Nicolas comptait encore pour se relever sur les événements que l'arrivée de ce prince pouvait susciter en Italie. Ennemi de la reine Jeanne qu'il avait condamnée, il espérait en l'appui des Hongrois et favorisait le passage de ces gens de guerre. Ce fut là qu'il trouva sa perte. Parmi les aventuriers que l'approche de la guerre amenait en Italie se trouvait un certain Pépin d'Altamurra, comte de Minorbino, sorte de *condottiere* chargé de rassembler des soldats qu'il devait conduire aussi contre la reine. Rienzi, malgré ses projets, avait banni cet homme de Rome pour avoir commis quelques dégâts à Terracine. Le légat le recueillit à Montefiascone et ourdit avec lui, les Colonna et les Savelli la perte du tribun.

Le 15 décembre, une affiche placardée par les Savelli à la porte du château Saint-Ange excita le peuple à se débarrasser du tribun excommunié. Rienzi la fit déchirer et somma les Savelli de comparaître eux-mêmes devant son tribunal. Mais le soir les cris de : *Mort au tribun!* retentirent. Altamurra s'était fortifié dans Saint-Sauveur in Pesoli et dans les ruines du cirque Flaminius avec cent cinquante cavaliers. Depuis qu'il était au pouvoir, le tribun n'avait jamais rencontré une pareille résistance dans la ville. Le lendemain, dès le matin, le beffroi appela les citoyens aux armes; mais ils n'y répondirent point. Chacun songea à sa sûreté personnelle et se fortifia dans son quartier. Un régiment de milices seulement qui se trouvait là marcha contre l'arc Saint-Sauveur, perdit son capitaine et recula. Rienzi avait pourtant encore quelques soldats; le peuple enfin se rassemblait au Capitole. Encore un miracle d'éloquence, et rien n'était perdu peut-être. Mais Rienzi était de ces natures qui ont toujours besoin du succès. Il parla, mais pour rappeler ses bienfaits, pour se plaindre. Il pleura, tous ceux qui étaient présents pleurèrent avec lui; mais lorsqu'il les pria de reprendre ce pouvoir qu'ils lui avaient confié sept mois auparavant, nul ne réclama. On l'accompagna seulement, ainsi que sa femme cachée sous l'habit d'un moine, jusqu'au château Saint-Ange, par un dernier respect peut-être pour de nobles mais impossibles illusions dont on avait sondé tout le vide.

Le lendemain, le légat prit possession du Capitole, et les barons revinrent par chaque porte ouverte. Le tribun fut déclaré hérétique, sacrilége, et pendu en effigie

sur le Capitole ; son gouvernement fut aboli, et deux sénateurs, un Orsini et un Savelli, furent nommés à sa place. La défaite de Rienzi avait été si prompte, qu'il ne voulut point cependant abandonner Rome sans une dernière tentative. Il eut encore une fois recours aux moyens qui lui avaient autrefois si bien réussi auprès du peuple. Sur le portique de l'église Sainte-Madeleine, une dernière peinture représenta un ange qui tenait de la main droite une épée, de la gauche une croix surmontée d'une colombe, et foulait aux pieds des basilics, des serpents et des dragons. Mais les peintures allégoriques n'étaient plus de mise. Le peuple se rappelait que pendant un mois il avait souffert de la faim et ce souvenir suffisait à lui gâter le carnaval républicain que Rienzi lui avait donné [1]. Quelques gamins des rues salirent de boue le tableau emblématique, et Rienzi s'échappa de Rome après cette dernière épreuve de son impuissance.

1 C'est l'expression de Grégorovius, *Hist. de Rome*, VI, p. 309.

IV

RIENZI PROSCRIT. — LES FRATICELLES.

Nicolas était condamné maintenant à une vie plus dure encore que celle qui attendait si fréquemment dans les villes italiennes les bannis, les *fuorusciti*. Ce n'était pas seulement les misères de Dante exilé qui l'attendaient, il était de plus excommunié, anathème. « Dieu « vient de prouver, » avait écrit le pape à toutes les puissances italiennes et allemandes, « qu'il résiste aux « superbes et donne sa grâce aux humbles. Il a brisé « les cornes orgueilleuses de Nicolas tombé maintenant « de ce tribunal auguste qu'il avait usurpé. » Le légat rentré dans Rome y rétablissait l'autorité pontificale avec les sénateurs nobles. A qui le proscrit pouvait-il demander asile? Empereur, pape, noblesse, peuple, en Italie il avait mis toutes les puissances contre lui. Sa position était d'autant plus triste, qu'il était comme tous les exilés, ne se contentait point de se soustraire à ses ennemis, et cherchait dans l'exil ce que Dante appelle « l'instrument du retour. »

Il le demanda d'abord à ceux qui ne reconnaissaient ni pape ni empereur, ni princes ni peuple, puisque tous le rejetaient, à un de ces *condottieri* qui commençaient à faire fortune en Italie, et qui pour de l'argent se chargeaient de toutes les besognes. L'Allemand Werner d'Urslingen, que les Italiens appelaient le duc *Guarnieri*, était alors aux environs de Rome. C'était un des plus hardis de ces capitaines d'aventure qui avaient pris alors l'Italie pour champ de leurs exploits. Il s'intitulait *l'ennemi de Dieu et de la miséricorde*. Quelques années auparavant, il avait rassemblé tous les mercenaires et les bandits de la Péninsule, et mis à rançon douze grandes villes; puis, malgré les forces considérables réunies en Lombardie par les Visconti, les Scala et les d'Este, seigneurs de cette contrée, il avait emporté au-delà des Alpes les dépouilles de l'Italie. Le mystique tribun proposa à cette espèce de brigand de faire avec lui une tentative sur Rome. Le gouvernement du légat pontifical et les vengeances de la noblesse avaient bientôt fait regretter Rienzi par une partie du peuple. Avec un peu de résolution et quelques soldats, on pouvait renverser ce gouvernement peu solide encore.

Le duc Guarnieri et le tribun se montrèrent dans la campagne de Rome. S'ils eussent attaqué sur-le-champ, ils auraient peut-être réussi dans leur projet. Mais le légat eut le temps de prendre quelques mesures avec la noblesse et de faire venir les milices de Florence, de Sienne et de Pérouse, particulièrement ennemies du condottiere. Rienzi manqua d'ailleurs de ce qui devait être l'âme d'une entreprise faite avec un pareil compa-

gnon. Il avait fait rassembler par quelques amis l'argent nécessaire; mais un de ses agents, qui avait été chargé de l'apporter, s'enfuit avec le tout, et le condottiere, voyant la ville bien gardée et point d'argent assuré, s'éloigna pour de meilleures occasions et se dirigea vers le royaume de Naples, où elles ne manquaient pas.

Le seul service que rendit le condottiere à Rienzi fut de le déposer en passant sain et sauf dans les solitudes les plus sauvages et les plus abruptes des Apennins, dans les gorges du Monte-Velino et du Morrone, au milieu des Abruzzes. Les soldats avaient fait défaut au tribun, il s'adressa aux ermites. Là vivaient justement, dans l'attente et dans la contemplation, quelques pauvres moines faits pour s'entendre avec le mystique chevalier du Saint-Esprit. C'étaient des dissidents de l'ordre de Saint-François, qui avaient pris à la lettre les instructions de leur maître, malgré les réformes pratiques que les papes Nicolas III et Boniface VIII leur avaient fait subir. On les appelait *spirituels* ou *fraticelles*. Ils réalisaient en effet les pauvres en esprit et la fraternité. Persuadés que la sécularisation et les richesses étaient la cause de la décadence et de la dépravation de l'Eglise, ils ne voulaient rien posséder en propre, même la pitance du lendemain, par horreur de la propriété, et ils vivaient de l'aumône de chaque jour. Un certain Joachim de Flore, qui avait vécu un siècle auparavant, était l'objet particulier de leur culte, et ils se nourrissaient surtout des prophéties qu'il avait laissées et dont ils attendaient l'accomplissement. Selon ce saint homme, mort en 1202, le monde devait passer par trois états : l'état charnel, qui

s'était écoulé depuis la création jusqu'à la venue du Christ; l'état sacerdotal, depuis le Christ jusqu'à saint François; enfin l'état monacal, dont saint François avait annoncé l'approche. Ce troisième âge qu'un nouveau Messie ouvrirait devait accomplir toutes les promesses. Tout symbole était condamné à disparaître; on ne vivrait plus que selon l'esprit, et le monde se rajeunirait dans une réformation complète de l'Eglise, dans une fraternité et une pauvreté universelles avec une nouvelle Jérusalem pour capitale. Il va sans dire que dans cette mystique philosophie de l'histoire les papes qui avaient réformé ou poursuivi les Franciscains, et la voluptueuse cour d'Avignon étaient condamnés.

La fin de l'année 1348 et le commencement de l'année 1349 semblaient faits pour confirmer les visions des fraticelles des Abruzzes et pour les faire partager aux imaginations facilement impressionnables. C'est alors que se répandit d'Asie en Italie et de là en Europe cette fameuse peste noire dite de Florence, dont, comme parle notre Froissart, « bien la tierce partie du monde mourut. » A Venise, on compta en quelques mois cent mille morts; à Sienne, quatre-vingt mille; à Florence, trois habitants périssaient sur cinq. Au milieu de ces désastres, les âmes perdaient tout ressort et toute retenue; en général, elles se réfugiaient dans une paresse incurable, un égoïsme honteux ou dans une brutale licence; on ne travaillait plus; on attendait la mort de son voisin, ou l'on jouissait de son reste; mais quelques-uns ne trouvaient d'espoir que dans l'exaltation même du mysticisme. Le fléau commençait

à peine à perdre de sa force, que des secousses souterraines ébranlèrent d'un bout à l'autre le sol de la Péninsule en septembre 1349. A Rome, entre autres, des monuments entiers disparurent. La tour et le toit de Saint-Paul-hors-les-murs s'effondrèrent; Saint-Jean-de Latran et Sainte-Marie-Majeure furent endommagés; la partie la plus élevée de la tour de Conti tomba par terre. Les Romains abandonnèrent leurs maisons et campèrent longtemps sous des tentes.

C'était une croyance généralement répandue que le sol de Rome n'était jamais secoué sans qu'un grand événement suivît de près. Imaginez l'effervescence que durent produire toutes ces catastrophes sur des âmes déjà prédisposées comme celles des *fraticelles*, et jetez au milieu de ce foyer d'exaltation mystique et de chimériques espérances une imagination ardente, un esprit ambitieux et rêveur, Rienzi, en un mot. Ce fut comme de l'huile bouillante sur un incendie. Colà ne se contentait pas de partager les aumônes des moines, leurs prières, leur lit de paille, il se nourrissait de leurs extases, il les enflammait de ses mystiques et ambitieux désirs. Tous s'échauffaient, s'exaltaient mutuellement dans leur retraite du mont Mayella, un des majestueux sommets des Abruzzes, au bruit de tout ce qui se passait, commenté encore par une ambition pleine de regrets et d'espérance. Quelque chose d'extraordinaire devait sortir de là.

Au commencement de l'année 1350, un ermite vénéré dans toute la contrée, Fra Angelo, se présente à Nicolas Rienzi et se jette à ses pieds : « Tu as assez fait péni-

« tence, lui dit-il, dans la retraite; maintenant songe
« au salut de tous. Les temps approchent, la rénovation
« du monde par les *spirituels* va commencer. C'est ce
« que Dieu a annoncé en déchaînant la mortalité et
« les tremblements de terre pour punir les peuples et
« leurs pasteurs qui n'ont point fait pénitence. Mainte-
« nant la paix et l'union vont régner non-seulement
« entre les chrétiens, mais entre les chrétiens et les
« Sarrasins, que la grâce du Saint-Esprit illuminera
« sous un seul et même pasteur. Pour accomplir cette
« œuvre, deux hommes ont été élus : l'empereur Char-
« les IV et le chevalier du Saint-Esprit, Nicolas; l'em-
« pereur pour l'action, et toi pour le conseil. Pars donc,
« et vas trouver l'empereur, qui te recevra comme
« l'envoyé de Dieu. La terreur se répandra parmi les
« mauvais pasteurs, ils fuiront de tous côtés, le pape
« mourra, et à sa place un pauvre, un second saint
« François viendra porter secours à l'Eglise. C'est ainsi
« que Rome reprendra sa splendenr à l'ombre de l'em-
« pire et du Saint-Siége, et qu'en l'honneur du Saint-
« Esprit s'élèvera une église nommée Jérusalem, où se-
« ront réunis avec les chrétiens les infidèles mêmes
« d'Egypte. »

Bien qu'il y eût là de quoi flatter l'ambition et le
mysticisme de Rienzi, notre tribun hésitait à croire
Fra Angelo. La conduite qu'il avait tenue autrefois en-
vers Charles IV ne le portait pas à penser que Dieu pût
les unir maintenant tous les deux dans une œuvre com-
mune, et il craignait d'aller se mettre bénévolement
entre les mains d'un ennemi. Mais le frère lui montrait

les prophéties de Joachim de Flore, celles de Merlin, celles qui avaient été apportées à saint Cyrille au mont Carmel par un ange sur des tables d'argent. Tout concordait pour une imagination amoureuse de l'extraordinaire et pour un caractère entreprenant. Son exil n'était qu'une nouvelle épreuve d'où il devait tirer le royaume du Saint-Esprit.

C'était d'ailleurs l'époque du jubilé que l'éloquence même de Rienzi avait obtenu du pape d'Avignon ; et, depuis le jour de Noël de l'année 1349, les pèlerins se succédaient en foule aux saintes basiliques, à Saint-Pierre, à Saint-Paul et à Saint-Jean-de-Latran. Jusqu'à Pâques, déjà douze cent mille chrétiens étaient venus obtenir le pardon séculaire, et la foule croissait tous les jours. Les auberges, les maisons même des Romains ne suffisaient plus ; les pèlerins campaient sur les places et dans les rues, s'arrachant les aliments avariés que leur vendaient les Romains après leur avoir interdit d'apporter leurs provisions. Quand on exposait le Saint-Suaire surtout, la foule se ruait encore plus épaisse : en un jour, dans l'église de Saint-Pierre, douze personnes furent étouffées. Et cependant le pape n'était point là pour bénir : les églises tombaient en ruine, Rome encore dans l'anarchie se dépeuplait, les ronces poussaient partout. Le monde pouvait-il se retremper ainsi aux sources vives de la foi? Rienzi n'y tint pas : il alla aussi faire son jubilé, pour puiser à Rome le courage d'entreprendre quelque chose.

Il est probable qu'au milieu des masses entassées dans Rome Rienzi ne se contenta pas de faire ses dévo-

Digitized by Google

tions aux saints apôtres. Le peuple romain n'était pas parfaitement content du nouveau légat, Annibal de Ceccano, qui avait réduit de huit jours à un, au grand dommage des marchands romains, le séjour obligatoire des pèlerins dans la ville éternelle. Colà eut belle à rafraîchir ses anciennes relations, à entretenir le mécontentement et à parler de ses nouveaux projets. Le cardinal, selon sa coutume, faisait un jour sa visite aux églises, quand deux flèches tirées d'une fenêtre grillée de la rue du Saint-Esprit percèrent son chapeau. On ne trouva personne dans la maison, dont les portes furent enfoncées; mais le légat soupçonna Rienzi de complicité dans l'entreprise et demanda au plus vite au pape un remplaçant. Ce n'était pas cependant le moment de tenter quelque chose à Rome. Le peuple était tout entier au gain que lui procurait le jubilé, dans lequel il voyait surtout une spéculation, et il ne l'aurait pas voulu voir dérangée même par le plus aimé de ses tribuns. Rienzi partit donc pour la Bohême.

La cour de Prague, où résidait l'empereur Charles IV, vit arriver le proscrit au mois de juillet de l'année 1350. Ce souverain sage et lettré n'était rien moins qu'un mystique. Rienzi alla droit et plein de confiance se jeter aux pieds de celui qu'il avait ajourné devant son tribunal au Capitole trois années auparavant. « Auguste « empereur, lui dit-il, vous voyez à vos genoux ce Ni« colas Rienzi auquel Dieu a fait la grâce de gouverner « Rome en paix, justice et liberté. Mon autorité s'éten« dait dans la Campanie, sur les côtes et jusque dans la « Toscane. J'ai refréné l'orgueil des seigneurs, j'ai

Digitized by Google

« purgé les campagnes de brigands, j'ai vengé les cri-
« mes. Mais je suis un homme fragile, un misérable ver
« de terre, et j'ai succombé. Enorgueilli par la verge
« dont la droite du Tout-Puissant avait armé ma main,
« j'ai perdu le ciel de vue et le souvenir de ma bassesse.
« Les fumées de la coupe enchanteresse du pouvoir ont
« monté à mon cerveau, et le bras du Très-Haut m'a
« précipité dans l'abîme. Je viens avec confiance m'a-
« briter à l'ombre de votre bouclier contre mes persé-
« cuteurs. L'épée de l'empereur doit abattre les tyrans,
« et les corbeaux prennent la fuite devant l'aigle. »
L'empereur, étonné, lui promit le pardon, puisqu'il s'était confié à lui, et consentit à écouter ses projets.

Sauf la couleur mystique, ce n'était rien de bien nouveau : Rienzi proposait à l'empereur de venir se faire couronner à Rome, il s'engageait comme un précurseur à lui frayer le chemin jusqu'à l'église Saint-Pierre. Les Romains le désiraient, disait-il, et l'attendaient. Lui qui avait voulu délivrer l'Italie, maintenant il travaillait à la soumettre, mais, disait-il, pour régénérer le monde. Guelfe autrefois, il se faisait maintenant gibelin et voyait le salut de Rome dans l'empereur couronné à Rome. Comme Dante au commencement du siècle, comme Pétrarque bientôt après, Rienzi offrait en effet à l'empereur avec la couronne la monarchie universelle et la suprématie de l'Etat sur l'Eglise. Après une longue lutte, l'empire avait été vaincu par le sacerdoce. Le temps de la vengeance était arrivé, disait-il; il fallait rétablir le Saint-Siége à Rome, mais soumettre les clefs au glaive et réformer l'Eglise, c'est-à-dire subordonner

le spirituel au temporel et rappeler le sacerdoce à la pauvreté ; car toute puissance vient de l'empereur et le monde des âmes et des corps appartient à César. Charles IV n'avait qu'à vouloir, les prophéties étaient pour lui. La protection du Saint-Esprit ne lui manquerait pas ; dans quinze années il n'y aurait plus au monde qu'un pasteur et qu'une croyance, et l'empereur, Nicolas, nommé duc de cette ville, et le pape réformé seraient l'image de la Trinité sur la terre. Il est difficile de savoir comment cette nouvelle constitution de la société aurait assuré le règne de l'esprit et la chute de la matière rêvés par les *fraticelles*. Le proscrit n'en offrait pas moins son fils en otage, et demandait seulement quelques soldats pour passer les Alpes et préparer les voies au couronnement de l'empereur et au renouvellement du monde. Pétrarque lui-même, dans une lettre adressée à Charles IV, mettait encore sa rhétorique au service des nouveaux projets du tribun.

L'empereur Charles IV était l'homme le moins disposé à se laisser entraîner dans des entreprises hasardeuses et chimériques. C'était un prince positif, un esprit très-pratique. Il était attaché au pape Clément VI et à l'Eglise, qui l'avaient toujours et puissamment soutenu dans sa lutte contre son rival, Louis de Bavière. Il savait au juste ce que valait alors en Italie l'autorité impériale, et il n'était pas du tout disposé à compromettre follement le peu qu'elle était encore au-delà des Alpes. Il pria le tribun de lui transmettre par écrit ce qu'il avait entendu, et comme ses discours sentaient un peu l'hérésie, il le confia provisoirement à l'archevêque de

Digitized by Google

Prague en lui recommandant de le surveiller de près.

L'écrit du tribun et les fréquentes conversations qu'il eut avec les docteurs allemands et bohémiens, attirés par sa renommée et les charmes de sa conversation, le compromirent encore davantage. Pour déterminer Charles IV en sa faveur, il parla pour la première fois du bruit qui courait sur sa naissance et qui le faisait fils de Henri VII. Il fit connaître ces prophéties plus ou moins orthodoxes qui l'érigeaient en précurseur, en saint Jean-Baptiste d'un nouveau Christ incarné dans l'empereur; il dépeignit avec une grande vivacité le luxe mondain de la cour d'Avignon, la misère, l'anarchie à laquelle le gouvernement ecclésiastique avait réduit Rome et le centre de l'Italie. C'était Dieu, disait-il, qui avait fait naître frères Charles IV et Nicolas, pour les associer dans la même œuvre de régénération et de salut.

L'empereur Charles IV, qui se piquait d'être bon grammairien et bon théologien, ne dédaigna point de discuter avec le tribun, et il le fit même par écrit, en politique prudent et en fidèle enfant de l'Eglise. Il le rappelait à la modestie et à l'humilité, en lui faisant observer que beaucoup se croyaient grands en esprit et en intelligence qui élevaient seulement leurs pensées sur les colonnes de leur orgueil et de leur vanité, puis il prenait contre le fraticelle la défense de l'orthodoxie : « Tu crois des choses, lui dit-il, qui mènent au renver-« sement du chef de la sainte Eglise et annoncent une « nouvelle révélation du Saint-Esprit; mais Pierre a « reçu les clefs de Dieu même, c'est à Dieu seul à juger

« et à punir son successeur. Le Saint-Esprit est des-
« cendu sur les Apôtres une fois pour toutes; il illumine
« incessamment leurs successeurs de ses inspirations,
« et je n'ai point connaissance dans l'Ecriture de la
« promesse d'une nouvelle et particulière communica-
« tion du Saint-Esprit. » Pour ce qui était de la nais-
sance de Rienzi, il n'en voulait rien savoir, tous les
hommes étant après tout les créatures de Dieu et les en-
fants d'Adam. Il plaignait le sort de Rome et de l'Italie,
mais il savait que la puissance impériale ne pouvait s'y
relever sans un miracle qu'il n'attendait pas de Dieu.
La fin de la lettre était moins agréable encore pour le
tribun. Elle lui annonçait que par amour pour son salut
et pour celui des autres, et parce qu'il nourrissait de
mauvaises doctrines et semait de mauvais grain, on le
retenait en prison pour qu'il s'y recueillît en paix et
rentrât sous le bouclier de la croyance chrétienne.

Rienzi protesta par une apologie empreinte encore
d'une exaltation plus grande, et qu'expliquent aisément
le ressentiment et l'ennui même d'une étroite captivité;
car il est des imaginations que la solitude excite et al-
lume davantage, bien loin de les apaiser. Il prit la dé-
fense de toutes les prophéties des fraticelles, de Joachim
de Flore et de Cyrillus. « L'empereur, dit-il, demande
« un miracle; il est devant lui et ne veut pas le voir :
« c'est l'empire relevé par un homme de rien. Mais
« saint François lui-même ou un autre du même esprit,
« *dont il attend la venue*, apparaîtrait encore, qu'il
« serait traité comme un visionnaire et un ignorant par
« les princes de l'Eglise. Et cependant Jésus-Christ

« aime tant la pauvreté qu'il a pris pour soutiens de « l'Eglise ceux qui prêchent en son nom. C'est pour- « quoi saint François ressuscitera lui-même de son « tombeau, et à sa voix le pape et les cardinaux seront « si effrayés qu'ils jetteront hors du vaisseau de saint « Pierre le poids de leurs vices, pour qu'il arrive au « port ; et toute chair périra pour revivre en esprit. » En soutenant tout cela, Colà ne se défendait pas moins de l'accusation d'hérésie. Les prophéties ne soumettaient pas, selon lui, l'homme à la fatalité, Dieu pouvant disposer et annoncer même d'avance les choses sans enchaîner la liberté humaine. Quant au Saint-Esprit, il n'avait jamais parlé d'une nouvelle incarnation de ce principe, mais de sa diffusion sur toute créature et toute chair pour l'édification et le renouvellement de la surface de la terre. Après tout, il ne cherchait point son propre intérêt : dégoûté des grandeurs humaines, il ne demandait qu'à voir ses promesses accomplies, et à mourir ensuite chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Rienzi n'était déjà plus à la disposition de l'empereur. En fils soumis de l'Eglise, Charles IV avait remis l'hérétique aux mains de celle-ci, et le pape avait chargé l'archevêque de Prague lui-même d'informer contre l'ancien tribun. Heureusement pour lui, ce prince de l'Eglise n'était pas seulement un habile homme d'Etat et un dévoué partisan du Saint-Siége, c'était un esprit lettré, qui avait du goût pour ceux qui lui ressemblaient, et un cœur généreux et paternel qui compatissait aisément aux faiblesses humaines. Il n'avait

point de motifs particuliers de haine contre Rienzi, comme aurait pu en avoir un des cardinaux de la sainte Eglise romaine. Il fit transporter son prisonnier dans un de ses châteaux à Raudnitz sur l'Elbe, et l'y traita affectueusement. Rienzi était bien nourri, il avait du feu jour et nuit ; il recevait des visites, pouvait correspondre avec ses amis de Rome et des Abruzzes ; et comme ses défaillances devenaient plus fréquentes et plus longues, l'archevêque avait mis près de lui un ecclésiastique chargé d'en avoir soin dans ces pénibles moments. L'archevêque voulut faire encore davantage pour l'âme de son prisonnier.

Chargé d'instruire par correspondance, avec une cour dont il ne partageait point les ressentiments, le procès du malheureux, il ne dissimula pas seulement les chefs d'accusation qu'il était seul à connaître ; il s'efforça de faire revenir Rienzi sur ses opinions les plus dangereuses, d'obtenir de ses paroles et de ses actes des explications, des éclaircissements qui atténuaient ses fautes vis-à-vis du Saint-Siége. Vieillard généreux et adroit, il obtint plus, en effet, de cette imagination ardente et faible qu'elle ne croyait concéder. Dans les lettres ou mémoires qu'il adressait à l'archevêque de sa prison, le tribun accusait encore le gouvernement du Saint-Siége à Rome de tout le mal. « C'est le pape, disait-il, qui, en « abandonnant son troupeau, en soutenant les loups « qui le dévoraient, l'avait forcé, lui, homme obscur, à « prendre sur ses épaules le lourd fardeau du gouver- « nement. » Mais il se défendait d'avoir osé citer Clément devant son tribunal, plus encore d'avoir voulu transfé-

rer aux Italiens le droit d'élire l'empereur. Chose étrange et qui peint déjà la moralité de la politique italienne, il aimait mieux se vanter d'avoir voulu ainsi attirer à Rome tous les tyrans de l'Italie pour les prendre et s'en débarrasser d'un seul coup de filet. Au milieu de Rome en délire n'avait-il pas dû jouer le fou et le sage, l'inspiré et le bateleur, danser comme David devant l'arche et déraisonner comme Brutus? Ce dont il s'accusait volontiers, c'était du péché d'orgueil. Dans un jour d'éblouissement, il l'avouait, il avait osé se comparer au Christ lui-même, et c'est pour cela que Dieu l'avait précipité dans l'abîme. Mais sa pénitence de trente-trois mois était accomplie, et Dieu l'avait envoyé maintenant vers l'empereur pour qu'il devînt l'instrument de sa puissance. Il fallait qu'il fût à Rome avant le 15 septembre, le jour de la fête de la Croix, et il s'engageait à éteindre les factions des guelfes et des gibelins, et à réunir tous les croyants en un seul corps et en une seule âme sous la bannière de la croix victorieuse.

C'était surtout à ces mystiques idées, comme aux plus dangereuses pour lui, que l'archevêque de Prague s'efforçait de faire renoncer Nicolas. Il lui reprochait, dans ses réponses, d'avoir gâté justement ses heureux commencements en se disant inspiré du Saint-Esprit, en se faisant son chevalier; il regrettait que maintenant encore il se mît bénévolement en péril sur la foi de Joachim de Flore et de la légende de Cyrille. Rienzi, mené de concessions en concessions par l'adroit et bienveillant archevêque, fit enfin des rétractations et une soumission presque complète. Il soutenait, il est vrai, que

l'inspiration du diable ne pouvait pas avoir rendu un homme obscur capable de rétablir la paix et la justice de Dieu à Rome, sans verser une goutte de sang; mais il ne prétendait plus posséder le Saint-Esprit, il avait seulement été choisi par lui pour réunir les Romains et pour le servir. Quant aux prophéties, elles n'avaient plus suscité, mais seulement encouragé ses entreprises. « Au reste, que lui voulait-on? disait-il; c'est à celui-là « de le juger qui l'a élevé au gouvernement de Rome « et qui l'en a précipité. L'empereur lui-même lui ga- « rantit la vie sauve; le jubilé lui a remis ses vieux pé- « chés comme aux autres hommes. Sa foi est pure, le « Tout-Puissant sait qu'il est un fidèle chrétien, qu'il « ne s'éloigne point de la doctrine apostolique et évan- « gélique, et qu'il est un fidèle serviteur de la sainte « vierge Marie. Il est prêt à en témoigner devant le « pape lui-même, qu'on le conduise à son tribunal. Il « sait que le pape a soif de son sang, mais il n'en est « que plus pressé d'aller au-devant de sa justice. »

C'était ce que l'archevêque de Prague avait désiré obtenir de son prisonnier. Rienzi fut atteint cependant d'un découragement profond quand il apprit qu'il allait être transféré à Avignon pour subir un jugement définitif. Jusque-là il avait conservé encore quelque espoir. Il avait écrit à plusieurs de ses partisans à Rome, entre autres à don Bartolomeo, abbé du cloître de Saint-Boniface, et au chancelier de la ville; il leur avait recommandé de ne point ajouter foi aux mauvaises nouvelles qu'on pouvait répandre sur sa personne. Il promettait de reparaître bientôt, avec l'aide du Saint-Esprit. Les

deux lettres qu'il écrivit avant de partir pour Avignon sont bien autrement tristes : l'une était à son fils et l'autre à Fra Angelo, l'ermite des Abruzzes. C'est comme le testament d'un mourant : Rienzi ne renonce point aux rêves qu'il avait faits pour le monde, mais il n'attend plus rien pour lui.

« Sois béni, Laurent, dit-il à son fils ; rappelle-toi de
« saint Alexis, de Jean, des sept fils de Simforosa et de
« plusieurs autres de tes concitoyens. Ils ont méprisé le
« monde ; dans leur pauvreté, ils se sont mis au-dessus
« de la richesse, et dans leur humilité, au-dessus de la
« gloire, et cette victoire leur a mérité une récompense
« éternelle. Tu le vois, mon fils, le monde court à sa
« ruine, ne t'y précipite pas avec lui ; attache-toi avec
« humilité et patience à ton Dieu, pour que je puisse
« te revoir et que tu me retrouves dans sa grâce. Ou-
« blie-moi, comme ont fait les saints dont je t'ai parlé,
« car là où je suis, tout est pour le mieux, puisque je
« suis avec Dieu. Celui qui a instruit ton père saura
« t'instruire. Je te donne pour père Fra Angelo ; il te
« montrera le chemin du Seigneur ; obéis-lui cent fois
« plus qu'à moi-même, et que le Seigneur Dieu soit
« avec toi. »

« Satan, » écrit-il à Fra Angelo, « a obscurci l'intel-
« ligence de ceux à qui j'ai révélé les divines prophé-
« ties, et c'est pourquoi j'ai été mis sous les verrous.
« J'avais pensé d'abord que les prières de mes frères
« détourneraient de moi ce calice d'amertume, mais je
« vois bien maintenant que mes maux sont l'accomplis-
« sement d'une prophétie ; c'est ce qui fait ma force

« dans ma faiblesse, mon courage dans mes défaillan-
« ces, et ma consolation dans mes douleurs. Aussi je
« baise les verrous et les serrures de ma prison, et je
« trempe de mes larmes les cendres de mon foyer. Le
« Seigneur a ébranlé les fondements de la terre, des
« villes ont été englouties, les montagnes se sont fen-
« dues, et le cœur des hommes, dans son endurcisse-
« ment, ne s'est pas ouvert. Mais mon âme ne s'abîme
« pas dans la douleur; car j'espère qu'après ce nouveau
« déluge la colombe reviendra dans l'arche avec la bran-
« che d'olivier. — Aussi, chers frères, ne vous occupez
« point de moi. Je serai livré au pape, qui a soif de ma
« vie, comme j'ai soif de la Jérusalem céleste; songez à
« vous, cachez-vous et priez Dieu pour mes péchés. Ma
« femme, l'étoile de ma maison, a déjà pris le voile dans
« l'ordre de Sainte-Claire, avec ses deux chères filles.
« Mon fils, je te le confie, Fra Angelo, pour le conduire
« loin des dangers du monde, à la vraie lumière. C'est
« le seul legs que je te laisse. Pour quelques armes,
« joyaux, bijoux, déposés en un lieu caché dans les
« Abruzzes, biens dont mon fils n'a pas besoin, fais-les
« vendre, ô mon père; et si un frère va en pèlerinage
« à la Terre-Sainte, qu'il fasse élever avec le produit
« une chapelle où puisse reposer mon âme en paix; si
« les infidèles l'en empêchent, qu'il partage cet argent
« entre les pauvres prêtres ou les chrétiens de Jéru-
« salem. »

Noble et tendre âme après tout, comme on le voit dans ces lignes. Placé sur la limite de deux mondes et broyé entre eux, Rienzi était bien un fils du moyen-âge



par la foi; mais son esprit, trempé aux sources de l'antiquité, devançait le temps. Son âme, déchirée par ce duel intérieur, ne pouvait se détacher de sa sainte mère l'Eglise, ni étreindre assez fortement l'épouse de ses ardents désirs : la liberté moderne! Comme les foudres de son éloquence étaient suivies d'évanouissement, un jour il se dressait comme un lion dans sa force, et le lendemain il retombait doux comme un enfant. Pour mettre d'accord son esprit et son cœur, son imagination rêveuse et hardie avait tenté un compromis entre les temps anciens et les temps à venir. C'était le Saint-Esprit, l'espoir de tous les illuminés et de tous les visionnaires de ce temps, qui devait servir de trait d'union. Chevalier de son nouveau Dieu, il crut à son rêve, et ne fut pas le seul. Arrivé à cette hauteur, la terre lui parut petite; il pensa pouvoir la prendre dans sa main, le vertige le saisit, il tomba; et brisé par sa chute, mais étendant la main encore, il demandait à reposer son âme fatiguée au pied de la divine croix!

Ce fut au mois d'août de l'année 1351 que Rienzi fut amené à Avignon. « Celui qui avait gouverné le peuple « romain, dit Pétrarque, marchait, triste et abattu, en- « tre deux truands; mais le peuple accourait au-devant « pour voir l'homme qui avait été l'objet de tant d'ac- « clamations et de fêtes. » L'empereur Charles IV l'avait recommandé à la bienveillance de la cour pontificale; grâce à la généreuse adresse de l'archevêque de Prague, il n'arrivait point devant ses nouveaux juges prévenu d'hérésie, mais seulement de désobéissance au Saint-Siége dans l'exercice de son pouvoir à Rome. La

commission de trois cardinaux, constituée pour le juger, ne lui montra cependant point la bienveillance qu'il avait trouvée à Prague. On le jeta dans la tour d'Avignon, tenu au pied par une chaîne rivée à la muraille.

La procédure fut prompte et secrète à la cour pontificale. Il n'en est rien resté; on sait seulement qu'on n'accorda pas même un avocat à l'accusé. Pétrarque exhala tout bas quelques plaintes : « L'accusation se « trompe d'objet, dit-il; ce n'est point le commence- « ment de Rienzi qu'il faut poursuivre, mais sa fin : la « manière dont il est monté au pouvoir n'est point cou- « pable, mais celle dont il en est descendu. Il n'aurait « pas dû s'enfuir du Capitole, mais y mourir. » Il adressa une lettre à quelques citoyens romains pour qu'ils intervinssent en faveur de leur tribun, mais il n'osa pas même la signer. Nicolas, abandonné de tous, fut reconnu coupable et condamné à mort.

Disons-le tout de suite à la gloire du moyen-âge, qui n'était point si barbare qu'on a souvent voulu le faire : le tribun fut sauvé par le lettré. La Provence, séjour favori des anciens troubadours et du plus grand d'entre eux, Pétrarque, était peut-être alors le pays d'Europe le plus cultivé et le plus affolé de poésie. Pétrarque va jusqu'à s'en plaindre : « Juristes, médecins, artisans, « laboureurs, tous négligeaient, dit-il, leur profession « pour faire des vers, et il était assiégé de leurs missi- « ves. » Nicolas n'avait point fait de vers; mais c'était aussi un lettré, un poëte à sa manière : c'était l'érudition qui avait commencé sa fortune. C'était elle qui l'avait élevé au pouvoir et sa vie était comme un poëme

fantastique, égaré dans la réalité du temps. Les habitants d'Avignon ne voulurent point que chez eux un lettré, un poëte portât sa tête sur le billot; ils prièrent, ils menacèrent en sa faveur. Ils se fussent révoltés plutôt que de permettre l'exécution. Les papes ne savaient rien refuser aux Avignonais. Rienzi fut retenu seulement dans une prison courtoise; on lui laissa ses livres, entre autres la Bible et Tite-Live, et on le nourrit même de la cuisine du pontife.

Les anciens ont souvent fait honneur aux Syracusains, vainqueurs d'Athènes, d'avoir donné la liberté à ceux de leurs prisonniers qui savaient leur réciter des vers d'Euripide : on est heureux de retrouver dans l'histoire de Provence au moyen-âge ce souvenir, digne des plus beaux temps de l'ancienne Grèce!

Digitized by Google

V

RIENZI, SÉNATEUR. — LE CARDINAL ALBORNOZ.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Un peu plus de deux années après que Colà Rienzi avait presque miraculeusement échappé à la mort, deux cavaliers de mine tout-à-fait différente, mais qui n'avaient ni l'un ni l'autre le costume militaire, traversaient les Apennins; escortés d'une petite mais bonne troupe de soldats mercenaires de toute nation, ils avaient la ville de Rome pour but de leur expédition.

L'un, déjà assez âgé, au teint olivâtre, à la mine dure et sévère, était le cardinal de la sainte Eglise romaine, Ægidius Albornoz. La bulle dont il était muni indiquait assez ce qu'il allait faire dans la Péninsule et à Rome. Etouffer l'hérésie, comprimer la licence, restaurer l'honneur du sacerdoce, relever la majesté du culte divin, imposer silence à la discorde et procurer le salut des âmes; annihiler les alliances, confédérations et ligues formées contre l'Eglise romaine; forcer à la restitution les usurpateurs et les injustes détenteurs des biens de cette Eglise; restaurer enfin son au-

torité à Rome et en Italie, tel était le but de sa mission; et des pleins pouvoirs lui avaient été donnés pour l'accomplir. L'autre, plus jeune, et avec un visage empreint d'un charme tout particulier, malgré des traces visibles de fatigues et de chagrin, était Rienzi lui-même. La lettre de recommandation qui lui avait été délivrée par le pape pour le vicaire de Rome était beaucoup moins explicite que la bulle du cardinal-légat Albornoz : « Nous avons cru à propos, disait cette lettre, de rele- « ver des censures ecclésiastiques notre bien-aimé fils, « le noble Nicolas Rienzi, chevalier romain, nous l'a- « vons fait absoudre et l'avons mis en liberté, et le « renvoyons diligemment à Rome. Nous espérons que « ce qu'il a souffert lui aura rendu la raison, et qu'ayant « déposé ses visions fantastiques, nous pourrons par son « influence et son industrie venir facilement à bout des « conseils des malintentionnés. » Cela n'était point très-clair, mais en revanche l'ancien tribun était parti d'Avignon avec de grandes promesses. Pour prix des services et de l'aide qu'on attendait de lui, dans l'œuvre de la restauration pontificale à Rome et en Italie, on lui destinait la dignité de *sénateur,* à la seule condition qu'il restât toujours fidèle à l'Eglise, et défendît ses droits jusqu'à la mort. De gibelin, Rienzi redevenait guelfe, et de précurseur de l'empereur précurseur du pape.

C'était le nouveau pape Innocent VI, élu le 18 décembre 1352, qui avait uni dans une entreprise commune, et avec des instructions aussi disparates, deux hommes si différents. Pontife vertueux, dans une ville où il était difficile de l'être, il s'était montré dès les pre-

miers jours de son pontificat préoccupé de l'état de l'Italie et de Rome, et avait exprimé la conviction que le rétablissement de l'autorité pontificale était le seul moyen d'y porter remède. Vainement Pétrarque, qu'il avait consulté à ce sujet, lui avait-il répondu, plutôt en amateur de l'antiquité qu'en vrai politique, qu'il fallait partager le pouvoir entre la noblesse et le peuple, comme autrefois sous la république il l'avait été entre les patriciens et les plébéiens. Innocent VI savait de science certaine que les Colonna et les Orsini n'étaient point des Fabius, et que les Voléro n'étaient pas communs dans la populace romaine du quatorzième siècle.

Mais cette restauration de l'autorité du Saint-Siége à Rome était justement ce qu'il y avait de difficile. Depuis le départ de Rienzi, l'anarchie avait encore empiré, s'il est possible. Les vicaires pontificaux n'y avaient plus aucune espèce d'autorité; le peuple et la noblesse d'une part, puis les nobles entre eux, les Colonna et les Orsini, se disputaient le pouvoir au milieu de scènes sanglantes. Un bourgeois, Giovanni Cerroni, qui avait été proclamé sénateur par le peuple, malgré les nobles, en avril 1352, avait été obligé de donner sa démission et de s'enfuir en septembre. Un Orsini et un Colonna, décorés du titre de « lieutenants du peuple romain » en 1353, avaient été ensuite, au milieu d'une émeute, et aux cris de : *Popolo, popolo!* l'un lapidé aux pieds d'une statue de la Vierge, l'autre chassé. Alors, au milieu d'un désordre sans nom, les Savelli avaient tiré l'épée contre les Colonna ordinairement leurs alliés, les Orsini contre les Orsini; le peuple avait poignardé à droite et à gauche, et le préfet

de Vico avait broché sur le tout et excité les uns contre les autres pour s'emparer du pouvoir. Enfin un bourgeois, un *popolare*, du nom de Baroncelli, notaire au sénat comme Rienzi, et autrefois grand partisan du tribun, s'était emparé du Capitole le jour de la fête de la Croix, 14 septembre 1353, et y avait arboré le drapeau blanc au cri de liberté! Moins éloquent mais plus pratique que Rienzi, il avait remis en vigueur une partie de ses lois, pris le titre de « second tribun de la ville et illustre consul romain, » reçu le serment des capitaines de quartier ou *caporioni*, et il promettait de finir comme Rienzi avait commencé.

Le pape Innocent VI avait depuis longtemps deviné dans Albornoz l'homme dont il avait besoin pour dompter la noblesse romaine. Cet ancien archevêque de Tolède avait commandé à la bataille de Tarifa gagnée sur les Maures, et quitté les intrigues de la cour du roi de Castille pour offrir ses services au Saint-Siége ; il savait à fond tout ce que la vie des camps et la vie des cours, les batailles et les intrigues pouvaient apprendre à cette époque. Il était bien fait pour dompter tous ces petits brigands du patrimoine de saint Pierre et de la Romagne, tous ces maîtres en astuce et en violence qui faisaient des Etats de l'Eglise un vrai coupe-gorge. Mais il fallait quelqu'un pour gagner le peuple de Rome, plus indocile encore et plus inconstant ; car on craignait que l'entreprise de Baroncelli ne vînt à s'affermir. C'était pour prévenir justement cette éventualité qu'Innocent VI avait tout-à-coup pensé à délivrer Rienzi et à l'envoyer à Rome. Le premier tribun, pensait-il, serait seul capable de renverser le second.

Pauvre Rienzi! sa joie et sa confiance furent sans mesure quand on le tira presque du tombeau pour le mettre sur la route de Rome. Il ne comprit pas quelle froide cruauté il y avait à l'engager dans cette affaire avec un pareil compagnon. Il croyait encore n'avoir qu'à paraître pour revoir Rome et l'Italie à ses pieds. A Florence seulement il commença à réfléchir. Les républicains de cette ville rendirent au légat dans leurs murs les honneurs d'un souverain. Les magistrats en personnes le reçurent sous un dais de soie brodé d'or, au bruit de toutes les cloches, et laissèrent Rienzi confondu dans la foule de ses serviteurs. Rien d'étonnant! Albornoz marchait flanqué de trois vaillants chevaliers, ses parents; on savait que la petite armée pontificale était soldée par lui, et par conséquent à sa disposition. Les Florentins au contraire voyaient Nicolas presque dénué de tout; ils n'étaient point disposés à relever maintenant celui dont ils avaient redouté pour leur indépendance la puissance tribunitienne. A mesure que la petite armée pontificale s'approchait de Rome, l'illusion de Rienzi se dissipait; les partisans de l'Eglise venaient se grouper autour d'Albornoz, et lui restait toujours seul.

Quand on arriva dans la campagne romaine à Montefiascone, c'est-à-dire tout près du théâtre de ses succès, Rienzi reprit cependant courage. Baroncelli ne tenait guère ses promesses; revêtu d'un pouvoir presque absolu à Rome, il tyrannisait le peuple sans savoir le défendre de la noblesse. Le peuple romain, après avoir subi tant de fortunes contraires, en était encore venu à désirer un changement quelconque. Qui saurait pro-

fiter de ces dispositions, Albornoz ou Rienzi? Le succès appartenait au plus habile. Albornoz, pour faire sa cour au peuple de Rome et contre-balancer le crédit du tribun, se mit en devoir d'attaquer la noblesse des environs; il s'en prit d'abord au préfet Jean de Vico, qui occupait alors dix villes des Etats et des meilleures, comme Orviete, Corneto, Civita-Vecchia, Narni et Toscanella. Le préfet et Baroncelli crurent parer le coup en s'alliant contre le cardinal; mais cette union perdit le second tribun de Rome sans sauver le préfet. Le peuple, en décembre 1353, accusa son tribun de trahison pour son alliance avec le plus dangereux des nobles, et le massacra au milieu d'une émeute. Le préfet, renfermé dans Viterbe, crut d'abord pouvoir braver le légat, qui était venu, disait-il, avec une cinquantaine de prêtres qu'un de ses hommes battrait aisément. Mais Albornoz lui montra bientôt que ses prêtres valaient mieux que ses truands; avec les secours des milices de Florence et de Pérouse, il emporta Orviete et Toscanella en trois mois.

C'était plus que n'en avaient fait depuis longtemps tous les gouverneurs de Rome. Les Romains reconnaissants envoyèrent une ambassade à Albornoz pour faire leur soumission au Saint-Siége et demander un sénateur de sa main. Le vicaire du pape à Rome les avait poussés à cette démarche. La solution désirée par tous semblait donc s'offrir comme d'elle-même. Rienzi, qui avait servi dans les troupes d'Albornoz, espérait que celui-ci allait tenir ses promesses. Quelques Romains même avaient exprimé le désir du retour de leur tribun. Mais tout s'était accompli sans Rienzi, qui n'avait guère servi que

d'appât. Le cardinal félicita le peuple romain de son heureux retour à l'obéissance pontificale, et lui donna pour sénateur un certain Guidone dell' Isola. Le futur sénateur éconduit n'était plus qu'un hôte dangereux. Le cardinal ordonna à Rienzi de se retirer à Pérouse, en lui assurant quelque argent pour son entretien; et, augmenté des milices romaines, il alla mettre le siége devant Orviete pour forcer le préfet de Vico dans son repaire.

L'amour-propre blessé jette souvent les gens faibles dans des extrêmes. Trompé par l'habileté d'Albornoz, qui avait rendu inutile le prestige de son nom, Rienzi résolut de lutter avec lui sur le terrain de la politique et de la guerre. Il ignorait qu'on ne réussit qu'avec ses qualités et ses défauts, et qu'on ne fait jamais bien de forcer son talent. Il ne pensait manquer que de soldats et d'argent, et crut justement trouver ce dont il avait besoin, grâce à l'amitié de deux personnages dont il fit connaissance à Pérouse.

C'étaient deux frères du nom d'Arimbald et de Bretonne, l'un juriste et l'autre banquier. Rienzi avait conquis leur amitié et leur confiance par le charme qu'il savait exercer sur ceux qui l'approchaient et les couleurs dont il savait embellir tous ses projets. Ils avaient justement pour frère un des condottieri les plus redoutés alors de l'Italie, le célèbre Provençal Montreal ou Fra Moreale, comme l'appelaient les Italiens, parce qu'il avait été autrefois commandeur de l'ordre de Saint-Jean. Resté en Italie après l'expédition du roi Louis de Hongrie, il avait formé le noyau de cette célèbre et grande

Digitized by Google

compagnie, qui mit pendant assez longtemps toute la Péninsule à contribution. Déjà très-puissant, il avait levé sur des villes, telles que Sienne, Florence, Pérouse, de fortes sommes d'argent que ses deux frères faisaient valoir dans le commerce de banque. Tous les trois étaient à l'affût de toute aventure qui pouvait leur assurer aisément quelque bonne aubaine.

La proposition que fit tout-à-coup Rienzi à Arimbald et à Bretonne de partager avec eux le pouvoir à Rome, s'ils voulaient l'aider à rentrer dans cette ville, leur plut singulièrement. Autorité et profits, l'ancien tribun leur promettait tout, et faisait encore plus briller à leurs yeux la gloire de relever la majesté du nom romain. Un peu d'argent et quelques soldats, disait-il, suffiraient. A cette époque, en Italie, on pouvait tout croire, parce que tout était possible, en effet, pour quelque temps. Arimbald et Bretonne écrivirent donc à leur frère la lettre suivante : « Très-honoré frère, nous avons plus « gagné en un jour que vous n'avez fait dans toute vo- « tre vie. Nous avons acquis la seigneurie de Rome que « nous promet Nicolas Rienzi, chevalier, tribun et séna- « teur de Rome, que tout le peuple est venu visiter avec « adoration. Je crois que vous approuverez notre des- « sein. Nous avons besoin d'argent pour commencer, « et, sous votre bon plaisir, nous avons retiré des mar- « chands quatre mille ducats que nous emploierons à « lever une armée petite mais leste, avec laquelle nous « marcherons sur Rome. »

Le condottiere était un homme plus pratique que ses deux frères; il n'approuva pas beaucoup l'entreprise;

mais, accoutumé à beaucoup tenter, il laissa faire. « Votre projet me paraît grand, leur répondit-il, mais « je ne le comprends pas bien. Je le désapprouve sans « m'en rendre parfaitement raison. Faites cependant, « mais faites bien; surtout prenez garde que les quatre « mille ducats ne soient perdus. Si vous rencontrez « quelque obstacle, écrivez-moi. Je volerai à votre se- « cours avec deux ou trois mille hommes. Gardez bien « le secret surtout, c'est le point le plus important de « votre affaire. » C'était bien là une de ces entreprises aventureuses comme l'Italie en voyait tous les jours. Elle réussit. Il se trouvait justement en passage à Pérouse sept ou huit cents cavaliers sans emploi que Malatesta, seigneur de Rimini, venait de congédier. Rienzi les prit à sa solde pour deux mois, et leur paya un mois à l'avance. Il pouvait maintenant parler haut au cardinal, il parla. « Le sénateur dell' Isola était trop faible, disait-il, pour comprimer les factions des Orsini et des Colonna qui commençaient à remuer; lui, au contraire, toujours au service du Saint-Siége, avait seul les moyens de lui être utile. Mais il fallait lui donner un titre qui lui permît d'agir, et qui, d'ailleurs, lui était dû. » Albornoz venait d'achever la soumission du préfet de Viterbe; il avait besoin de s'éloigner pour soumettre maintenant la Romagne; il remit à Rienzi le diplôme de sénateur, et lui donna carte blanche, sûr de pouvoir toujours reprendre Rome, puisqu'il était maître de la campagne, ou comptant même sur la dernière expérience de Rienzi pour assurer d'autant mieux la ville au Saint-Siége.

Ce fut le 1er août, l'anniversaire du jour où il avait été fait chevalier du Saint-Esprit, que Rienzi choisit pour rentrer dans Rome. Il ne négligea point, non plus cette fois, la mise en scène. Il s'équipa magnifiquement, ainsi que sa maison; monté sur un beau cheval blanc, il était recouvert d'un manteau d'écarlate fourré d'hermine, broché d'or, et portait des éperons d'or. Ses partisans,—car il en avait encore,—coururent au-devant de lui jusqu'au Monte-Mario chargés de branches d'olivier; des arcs de triomphe avaient été élevés, des tapis tendus, des fleurs jetées à profusion dans les rues par où il devait passer. « Béni soit le libérateur qui vient à « nous! » criait le peuple. Arrivé au Capitole, Colà prit le titre de sénateur et fit entendre au peuple cette voix jadis tant aimée. « Après sept ans d'exil, » dit-il du haut du perron, « la volonté du Très-Haut me ramène dans ma « patrie; le pape m'a nommé sénateur, mais je n'ignore « pas que, pour valider mon élection, le concours du « peuple m'est nécessaire, et je demande sa confirma- « tion. Je viens rétablir le bon ordre anéanti depuis « mon départ; je viens relever la majesté de la répu- « blique, que les seigneurs foulent aux pieds. » Après ce discours, qui n'était point complétement celui d'un serviteur du Saint-Siége, il créa Bretonne général des milices, Arimbald grand gonfalonier, et envoya des messagers annoncer aux villes d'Italie cette prompte restauration.

Ce qu'il y avait de plus étonnant en Italie que la promptitude de pareils succès, c'était l'enthousiasme ou la terreur qu'ils faisaient naître. Le peuple romain célé-

bra sa joie dans des fêtes pleines de délire; les nobles effrayés sortirent de la ville et se fortifièrent de nouveau dans leurs châteaux des environs. Le sénateur se laissa prendre aisément aussi à ces apparences de succès durable, quoique les avertissements ne lui aient point manqué : « Si vous réfléchissez, mon fils, » lui écrivait le pape, « sur la dureté des temps passés et sur votre « bonheur présent, vous trouverez des motifs de vous « dévouer de plus en plus au service de Dieu, de le louer « et de le remercier de ses grâces. Né dans le plus bas « étage, il vous a donné le commandement sur les têtes « les plus élevées, et, ce qui doit vous toucher par-des- « sus tout, lorsque la fumée de la grandeur vous avait « enivré au point de vous méconnaître vous-même, il « vous a châtié en vous tenant longtemps sous le fouet; « il vous a préservé de la mort, et enfin, contre l'attente « de tout le monde, il vous a relevé au comble de la « grandeur sous les ailes de l'Eglise votre mère. Ayez « toujours ces réflexions sous les yeux. » Rienzi parut obtempérer à ces sages conseils en écartelant ses anciennes armes des clefs de saint-Pierre mises au-dessus des lettres sacramentelles : S. P. Q. R. Malheureusement il n'avait pas gagné en expérience politique; l'exil ne lui avait rien appris, et il avait de moins la ferveur de la foi en lui-même, et l'attrait de la jeunesse et des débuts.

Le peuple avait remarqué que le sénateur était au physique bien différent du tribun. Sa longue captivité et le régime succulent de la cour d'Avignon l'avaient rendu gros et pesant; son visage était enflammé, sa parole

plus lourde et plutôt colérique qu'entraînante; un éclat tout sensuel remplaçait l'éclair autrefois fantastique de ses yeux. Il avait conservé pour les plaisirs de la table un goût assez prononcé. Dans l'exercice du pouvoir, ses résolutions étaient comme autrefois variables, inconstantes, passant de l'exaltation au découragement. Seulement on remarquait que le malheur avait aigri son caractère, desséché ses sentiments généreux. Il aimait maintenant le pouvoir d'un amour égoïste, non point tant pour les autres que pour lui. Désenchanté de ses rêves, trompé par de plus habiles, il était disposé à prendre les sentiments droits et honnêtes pour de la faiblesse, la tromperie et l'ingratitude pour de l'habileté, la cruauté pour l'autorité, et, comme tous ceux qui forcent leur nature, il était déloyal, astucieux ou cruel, mal à propos et à contre-temps.

Trop fidèle à ses haines, ce fut contre la noblesse et d'abord contre les Colonna qu'il fit l'épreuve de son pouvoir ou plutôt de son impuissance. Deux messagers qu'il avait envoyés à leur château de Palestrine pour leur demander l'hommage, lui avaient été renvoyés cruellement mutilés, rançonnés. Rienzi, avec ses mercenaires et les milices romaines, marche contre Palestrine où commandait Stefanello Colonna, le petit-fils d'Etienne Colonna. Arrivé à Tivoli, un premier embarras l'arrêta. Le premier mois des mercenaires était expiré, ils refusaient d'aller plus loin et Rienzi ne les payait point.

L'historien Tite-Live vint encore au secours du sénateur qui n'avait pas d'argent. Il prit à part Arimbald et

Bretonne : « Notre naissance et nos dignités, » leur dit-il en leur rappelant les paroles d'un consul romain dans un semblable embarras, « nous constituent les chefs de « la république ; c'est à nous de donner l'exemple ; que « chacun se taxe selon ses facultés, et le soldat sera « payé. » Ce n'était point là-dessus que les deux frères avaient compté ; ils déboursèrent néanmoins cent florins. Entraînés par cet exemple, les habitants de Tivoli, ennemis des Colonna, se saignèrent aussi et s'armèrent. Rienzi arriva en vue de Palestrine, château aux murs cyclopéens, qui ne pouvait guère être forcé que par la faim. Mais là, Rienzi, qui n'était pas un tacticien habile, ne put couper les vivres au château par les hauteurs ; les mercenaires et les milices de Tivoli se prirent de querelle. L'entreprise traînait en longueur, au grand désavantage du tribun, quand le soin de son autorité le rappela tout-à-coup à Rome.

Le condottiere Montreal n'avait pas prétendu prêter son argent sur la garantie de l'historien Tite-Live. Il était arrivé à Rome la menace à la bouche, et n'épargnait guère le sénateur. Ce Montreal était un personnage qu'il ne faisait pas bon avoir contre soi. La plupart des capitaines de l'Italie s'étaient mis sous ses ordres ; il se trouvait à la tête d'une sorte de république militaire et mobile ; toutes les villes de la Toscane tremblaient devant lui. Rançonner Rome, s'y emparer du pouvoir peut-être, eût bien fait son affaire. On ne sait si Albornoz, alors dans la Romagne, ne poussait point le redoutable homme de guerre à cette démarche. L'ancien tribun se tira du danger en vrai condottiere et tyran

italien. Effrayé, il fit retenir prisonniers, avant de quitter son camp, Arimbald et Bretonne; et, arrivé à Rome, saisit Montreal encore sans défiance ainsi que quarante de ses officiers, et les jeta en prison. Les condottieri avaient plus d'un crime sur la conscience. Montreal fut mis en jugement pour ses méfaits sur les territoires des villes toscanes, et condamné à mort; le trésor qu'il avait avec lui, confisqué. Rienzi cette fois ne fit pas de cet acte d'audace et de ruse une comédie comme avec les Colonna, sous son tribunat. Du même coup, il se débarrassait d'un homme dangereux, payait sa dette, gagnait l'argent que son créancier avait apporté, et méritait la reconnaissance des villes de Toscane. Le condottiere obtint seulement, comme chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, d'être dispensé de la question; et, richement vêtu, il marcha bravement au supplice. « Romains, » s'écria-t-il devant le billot, dressé sur la plate-forme du Capitole auprès d'une madone et d'un lion de marbre, « c'est ma richesse et votre pauvreté qui causent ma « mort. » Et comme l'exécuteur lui tâtait le cou, il ordonna à son chirurgien de faire une marque à la jointure des vertèbres; la tête roula du premier coup.

Cette exécution déplut cependant à Rome. Rienzi éprouva le besoin de la défendre. « Pouvez-vous, ci- « toyens, » disait Rienzi au peuple le lendemain, « re- « gretter un scélérat qui ravageait les campagnes, pillait « les villes et vous traînait en esclavage? Il voulait se « saisir de l'autorité, et ne la souhaitait que pour vous « piller impunément. C'est la miséricorde de Dieu qui « l'a livré entre nos mains, et nous a rendus maîtres de

« son argent, de ses armes et de ses chevaux, pour le « grand avantage de la république. » Néanmoins, le mort avait été le bienfaiteur de Rienzi. Le sénateur n'osa faire exécuter également Arimbald et Bretonne. Il sentait qu'il avait un crime sur la conscience, et un crime qui ne lui rapportait pas autant qu'il avait cru. Montreal, en effet, était loin d'avoir apporté avec lui tout ce qu'il possédait; et sur ce qu'il trouva, 100,000 florins, Rienzi fut obligé de dédommager les villes de Florence et de Sienne pillées par le condottiere, et de payer les mercenaires, qui ne voulaient pas rester à son service après cette trahison. Le sénateur, pour tout couvrir d'un succès, envoya au moins contre la forteresse de Palestrine, avec l'argent qui restait, un assez bon capitaine, Riccardo, de la famille des Annibaleschi. Celui-ci connaissait parfaitement le pays; il posta ses troupes à Castiglione, à Frascati, à Tivoli, et occupa toutes les avenues du château. Le temps seul cependant pouvait amener la reddition de Palestrine; or, le temps était le plus grand ennemi de Rienzi. En attendant qu'un succès l'affermît, il lui fallait ménager le Saint-Siége et surtout lui assurer le recouvrement intégral des impôts ordinaires, comme signe de soumission. Rienzi rétablit d'abord l'impôt sur le vin. Cela suffit pour démasquer le nouveau sénateur et faire voir en lui un tyran.

Quoi! c'est pour cela qu'était revenu celui qui avait autrefois promis l'assistance de l'Etat aux pauvres et aux orphelins? On murmura. L'un de ceux qui manifesta le plus haut son opinion fut exécuté sur-le-champ; le reste paya; mais, le mécontentement devenant plus intense,

Rienzi fit succéder capricieusement les exécutions aux exécutions. Rome n'avait plus un tribun ni un sénateur, mais un bourreau. Colà, le bien-aimé des Romains, ne donnait plus au peuple pour spectacle que des supplices. Renfermé presque toujours au Capitole et soigneusement gardé par cinquante sicaires, il oubliait ses craintes et ses embarras dans de longues orgies d'où il sortait plus craintif et plus cruel qu'auparavant. La nuit surtout, ses rêves étaient agités; le palais du Capitole commençait à trembler comme autrefois sous lui pendant son sommeil. Le jour, quand il osait sortir, c'était comme autrefois C. Gracchus, en habits de deuil, en faisant porter devant lui des emblèmes d'un lugubre symbolisme; on le voyait rire et pleurer presqu'en même temps. Et cependant le cardinal Albornoz était revenu près de Rome, à Montefiascone, comme le basilic qui a fasciné sa proie et n'a plus qu'à la saisir.

Avant de tomber, Colà se rattacha encore à une de ces romanesques espérances ou de ces duperies bien faites pour tenter une imagination crédule et à bout. Un bourgeois de Sienne, natif de France, du nom de Jeannot, en italien Giannino, à la naissance duquel se rattachaient certaines circonstances mystérieuses, joua le principal rôle dans cette dernière mystification. C'était un honnête artisan, qui, après une jeunesse assez vagabonde, était venu s'établir de Châlons-sur-Marne à Sienne, et y avait fait une assez grosse fortune dans l'*art de la laine,* comme on s'exprimait en Italie. Quelque dupe ou quelque imposteur fit croire à Rienzi que ce Giannino n'était autre que Jean Ier, fils posthume de

Louis le Hutin, roi de France; on l'avait cru mort quelques mois après sa naissance, assurait-on, mais ses oncles l'avaient remplacé par un enfant mort et fait disparaître, par des motifs faciles à concevoir. Il y avait là aux yeux du monde une injustice à réparer, aux yeux de Rienzi une grande affaire à exploiter.

Le sénateur fit mander le bourgeois de Sienne, le 2 octobre, au Capitole. Giannino fut à peine arrivé au palais, que Rienzi se jeta à ses pieds et le salua du nom de roi de France. L'artisan déclina d'abord les honneurs et les avances que lui faisait le sénateur; mais bientôt il se laissa persuader par l'éloquence de Rienzi et la perspective de remonter sur un trône usurpé. Bref, le fils bâtard de l'empereur Henri VII et le fils posthume du roi Louis le Hutin crurent bientôt tenir le monde. La petite fortune faite dans l'art de la laine fut consacrée à reconquérir un trône. Rienzi présenta le nouveau roi de France au peuple romain comme son allié, et, dans un aveuglement difficile à concevoir, l'adressa, avec une lettre qui contenait ses réclamations contre l'usurpateur Philippe VI de Valois, au légat Albornoz. La soumission des Colonna, auprès d'un trône à rendre à son légitime possesseur et de l'alliance du roi très-chrétien à s'assurer, ne paraissait plus à Rienzi que d'un intérêt médiocre. Il lâcha la proie pour l'ombre et rappela de Palestrine, qui résistait toujours, son capitaine Riccardo, dont il était d'ailleurs jaloux. Ce fut sa fin.

Rienzi était devenu à Rome ridicule ou odieux. Le mécontentement ne demandait plus pour éclater qu'une occasion et un chef. L'augmentation de l'impôt du sel

Digitized by Google

et la présence de Riccardo furieux de sa disgrâce suffirent. Le 8 octobre 1354, à la pointe du jour, Rienzi fut réveillé par des cris effrayants poussés sur le Capitole : « Vive le peuple! Mort au tribun! » La foule était venue particulièrement des quartiers des Colonna, de Sant'-Angelo et de la Grève; les soldats chargés de garder la ville étaient à sa tête. On cherchait à enfoncer la porte d'entrée du palais. Rienzi espéra d'abord que les autres quartiers viendraient à son secours; rien ne bougea. Il vit bientôt les juges, les notaires, les gardes, les serviteurs quitter la maison menacée, et se convainquit que toutes les issues étaient gardées. Dans cette extrémité, il parut sur le balcon tout armé et le drapeau de la ville à la main, demandant à parler; les cris de mort redoublèrent; vainement il montrait sur le drapeau les lettres magiques S. P. Q. R. : les pierres, les flèches, dont une le blessa à la main, le forcèrent à rentrer. Il n'avait plus qu'un serviteur, Lucciollo, son parent, qui songeait à le livrer et faisait des signes au peuple. Pendant que la porte résistait encore, il résolut d'attendre les furieux l'épée à la main et de vendre chèrement sa vie. Mais, pour en finir plus vite, le peuple mit le feu à la porte, l'incendie gagna bientôt la galerie supérieure, qui tomba avec fracas; et, au moment décisif, Rienzi perdit tout son courage.

La foule se ruait avec furie sur le perron et dans les escaliers. Au lieu de l'attendre de pied ferme, Rienzi, dans un coin retiré du palais, déposa son armure, se noircit le visage, se coupa la barbe et se couvrit de haillons; puis, chargeant un matelas sur son épaule

pour mieux cacher encore son visage, il se précipita dans les escaliers au milieu de ceux qui montaient en criant : « Sus au traître là-haut ! *Suso a gliu traditiore !* » Il parvint ainsi jusqu'au perron au milieu des brandons enflammés qui tombaient, lorsqu'un homme le saisit par le bras et lui cria d'une voix terrible : « Arrête, Rienzi ! » Un bracelet d'or qu'il avait gardé l'avait trahi. Il lâcha le matelas, et se livra sans proférer une parole. La foule furieuse l'entraîna jusqu'au bas du perron devant le lion de marbre et la madone, à la place où l'on exécutait les criminels. Là cependant aucun de ces furieux n'osait porter la main sur lui. Ils le regardaient avec un stupide étonnement. Ces yeux d'où avaient jailli autrefois tant d'éclairs d'enthousiasme étaient fixes et hagards; cette bouche d'où s'étaient échappés des flots d'éloquence était contractée par la terreur. Leur ancienne idole, elle était là, muette et les bras croisés sur la poitrine, attendant son sort. Enfin un certain Cecco del Vecchio lui donna de son épée au travers du corps; un Treja, notaire au sénat, lui coupa la tête, et chacun à l'envi trempa son épée ou son poignard dans son sang. De là on prit le tronc séparé de la tête, on le traîna jusqu'à la place San-Marcello, près de la demeure des Colonna, et on le pendit à un gibet. Le cadavre resta trois jours exposé à toutes les avanies; et le quatrième, dernière avanie à cette époque, on laissa les juifs le détacher et le brûler hors la ville, comme si ce n'était pas celui d'un chrétien !

Rienzi fit encore le malheur du pauvre artisan de Sienne, qui, après avoir été exploité comme un impos-

teur utile par quelques princes, finit prisonnier dans le royaume de Naples sous le nom du *re Giannino.* La dernière tentative du tribun ne servit qu'au cardinal Albornoz, qui rentra peu de temps après dans Rome lasse de ses agitations, et y prépara le retour du pape et la soumission des Etats de l'Eglise. Exemple frappant de la périlleuse impuissance de l'imagination toute seule en face de l'intelligence pratique et de la résolution dans les affaires humaines! Issu de Pétrarque et de Dante, touché du souffle de saint François, grandi dans Rome anarchique plutôt que délivrée des empereurs et des papes, lettré et mystique, politique et illuminé, dupe et prestidigitateur, guelfe et gibelin, tribun et sénateur, avocat et ascète, libérateur et tyran, Rienzi avait joué tous les rôles, essayé, mêlé tous les gouvernements nouveaux et toutes les restaurations anciennes, la papauté, l'empire, la république, le règne du Saint-Esprit, dans des visions fantastiques qui n'avaient pris corps un instant que pour se dissiper comme de brillants et dangereux météores; et, après tout cela, mort misérablement, il ne laissait aux Romains eux-mêmes que le souvenir d'un charmeur, d'un magicien possédé des démons, *magorum et dæmonum societate inquinatus* [1], dont l'ombre chère cependant hantait les ruines de la cité éternelle pour troubler son sommeil et évoquer ses grandeurs passées ou ses espérances d'avenir.

1 Raynaldus, *ad ann.* 1347, *n.* XIII.

FIN DE NICOLAS RIENZI.



Digitized by Google



IV

MICHEL LANDO

UNE RÉVOLUTION SOCIALE. — FLORENCE AU XIVe SIÈCLE.

De toutes les républiques qui ont couvert le sol de l'Italie au moyen-âge, la ville de Florence a été sans contredit la plus républicaine. A ce titre, elle avait déjà, vers la fin du quatorzième siècle, couru toutes les fortunes, subi toutes les révolutions, traversé toutes les crises et usé toutes les constitutions. Aristocratique avec les nobles, avec les *gibelins*, possesseurs de châteaux-forts hors la ville et dans la ville, bourgeoise avec les grands corps de métiers, *arti maggiori*, le peuple gras, *popolo grasso;* populaire avec le menu peuple, *popolo minuto*, elle avait tout connu jusqu'à la tyrannie de ce Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, qui, sous prétexte de terminer ses dissensions, s'était emparé de tout le pouvoir et avait opprimé toutes les classes, nobles, riches et pauvres au point de les réunir toutes

contre lui et de perdre en un jour l'odieux pouvoir qu'il avait exercé trois années.

Dans la seule année 1343, la grande et riche cité toscane avait eu jusqu'à trois révolutions et trois constitutions, ce qui donnait une exacte vérité aux célèbres vers de Dante :

> ..... Tanto sottili
> Provvedimenti, ch' a mezzo Novembre
> Non giugne quel che tu d'Ottobre fili.

que « ces ouvrages étaient si frêles, que ce que l'on « avait filé au mois d'octobre n'arrivait pas à la mi-no- « vembre. » Si elle avait connu tous les genres de guerres civiles, elle n'avait point connu cependant encore les guerres sociales, les luttes des pauvres contre les riches, les pires de toutes, jusqu'en l'année 1378, célèbre par la grande émeute des *ciompi* ou compagnons et par le nom du cardeur de laine Michel Lando, un instant gonfalonier de la république.

Une fois seulement, en l'année 1343, un certain messer Andrea degli Strozzi, appartenant à la classe des *popolani* et, d'ailleurs, « tête sans cervelle, » dit un historien du temps, avait soulevé quelques milliers d'hommes dans les rues de Florence, aux cris de : « *Vive le menu peuple! mort au peuple gras! plus de taxe!* » en leur promettant de les faire tous riches et gentilshommes. Mais ces malheureux avec leur chef avaient bientôt été dispersés par la partie saine de la population.

En général, on peut même remarquer que les plus folles théories sociales qui visent à l'utopie de nourrir

et de loger tout le monde le mieux possible avec la plus petite somme possible de travail, et d'administrer le gain de chacun au bénéfice de tous, n'ont que fort rarement trouvé accès en Italie, même dans ces laborieuses, industrielles et commerçantes républiques qui ont jeté tant d'éclat, fait tant de bruit au moyen-âge, et particulièrement à Florence. Il y a dans ce peuple un esprit pratique qui lui fait comprendre aisément la relation nécessaire qui existe entre les richesses et les sources dont elle dérive, le capital et le travail, et qui ne lui permet pas de croire que ce soit augmenter la valeur de la richesse que de faire vingt sous d'un franc ou de couper un liard en quatre.

La république de Florence subit cependant aux temps mêmes de sa prospérité cet assaut des théories et des cupidités sociales. C'est la fameuse insurrection des compagnons, compères ou *ciompi*. Cette sédition resta maîtresse pendant près de deux mois de la plus belle et de la plus riche cité italienne; elle brûla une partie de ses palais, édicta les lois les plus insensées et exerça la tyrannie la plus odieuse jusqu'à ce qu'un de ses chefs même, Michel Lando, le cardeur de laine, âme honnête et cœur énergique, honteux de ces excès, la fit rentrer dans les bas-fonds d'où elle était sortie. Si peu de temps qu'elle ait réussi, cette émeute n'en fut pas moins funeste. La plupart des historiens de Florence datent de cette époque la décadence de la république et l'aurore du gouvernement nouveau qui, avec la célèbre famille des Médicis, devait la remplacer. A ce titre seul, elle mériterait toute notre attention.

I

LA RÉPUBLIQUE FLORENTINE. — LES NOBLES ET LES BOURGEOIS.

La ville de Florence a dû sa puissance et sa prospérité au moyen-âge à ce fait qu'elle était surtout et réellement une république de travailleurs. Chez elle il n'y avait pas de classes oisives, point de frêlons dans la ruche; depuis le noble jusqu'au dernier manœuvre, tout le monde contribuait à la richesse commune.

Les nobles des environs, qui avaient dû leurs titres et leur puissance territoriale à l'appui des souverains étrangers, des empereurs allemands, par exemple, n'avaient été longtemps que des hommes de guerre et de proie, qui se querellaient entre eux et opprimaient les petits. C'est pourquoi, après être parvenus à s'en délivrer, les Florentins, constitués en république indépendante, les avaient exclus même de l'exercice de leur magistrature, et s'étaient administrés d'abord entr'eux. Le *popolo*, les *popolani*, le peuple, les citoyens, telle était la république. Mais bientôt, considérant quelle puissance, quel crédit donnait la richesse acquise par

l'industrie et le commerce, la noblesse avait en partie renoncé à sa manière de vivre, s'était mêlée aux manufacturiers, aux marchands, aux artisans, s'était bâti, en guise de château, dans la ville murée, des maisons à épaisses murailles qui lui rappelaient ses châteaux de la campagne, et, pour suffire à ce train, avait apporté sa part d'activité, pris sa part d'intérêt dans les industries et le commerce de la cité. Elle était ainsi rentrée dans la république et avait demandé à participer à ses fonctions civiles, puisqu'elle ajoutait par ses gains et profits à la prospérité de la ville, et contribuait à sa sécurité par ses hommes d'armes, quand elle n'abusait pas de leur appui pour la troubler davantage.

Ainsi la famille des Alberti, au quatorzième siècle, comptait comme l'une des plus puissantes de l'*arte del cambio,* l'art de la banque, le plus important des sept *arts majeurs.* Elle avait des comptoirs dans toute l'Italie et à Avignon, à Bruges, à Bruxelles, à Paris; elle rivalisait avec la famille roturière des Peruzzi. L'*art de la laine,* qui occupait alors plus de deux cents manufactures de draps ou de teintureries, et celui *de la soie* qui, introduit à Florence en 1315 et constitué en 1335, atteignait alors sa plus grande prospérité, comptait aussi dans son sein de puissantes familles nobles. Rien ne pouvait être plus favorable à l'unité de la république. Les nobles avaient ainsi une étroite communauté d'intérêts, malgré leur origine, avec les grands corps de métiers; ceux-ci, qui se rapprochaient des grands par leur richesse, avaient une communauté d'origine qu'ils ne pouvaient oublier avec les quatorze *arts mineurs,*

qui touchaient eux-mêmes aux petits artisans non constitués; et ainsi les différents chaînons de la société florentine, attachés les uns aux autres, pouvaient assurer l'unité de l'Etat.

Malheureusement l'opposition invétérée des idées politiques n'avait point permis à Florence cette étroite union que l'intelligence des idées sociales paraissait devoir lui assurer. Dans cette république, comme dans toutes celles de l'Italie au moyen-âge, il s'agissait beaucoup moins, au milieu des révolutions faites et des constitutions essayées, de faire sa part à chaque classe : noble, riche ou pauvre, dans l'établissement ou le maintien de la liberté commune, que d'établir le triomphe de ses idées et la domination de son parti. Et, bien que les anciennes dénominations de gibelins et de guelfes ne représentassent plus guère, à cette époque, le parti impérial ou le parti pontifical, la domination étrangère ou l'indépendance nationale, on se disputait encore le pouvoir pour des mots vides de sens, par habitude, par amour-propre ou par égoïsme. On ne croyait point que la liberté dût être pour les autres comme pour soi-même. Le pouvoir n'y était point regardé comme le moyen d'assurer la liberté, le bien-être de chacun, mais comme un instrument de vengeance et d'oppression contre ses adversaires, ses ennemis. On n'était point animé d'une noble émulation pour le bien, mais d'une âpre jalousie pour le mal; et ainsi, en échappant au gouvernement d'un seul, *al governo d'uno solo*, pour se réfugier dans la république, sous prétexte de jouir du gouvernement de tous, la ville de Florence, comme beaucoup d'autres

républiques italiennes, n'avait évité le *despotisme* possible et permanent d'un seul que pour tomber sous la *tyrannie* souvent changeante, mais toujours inévitable, de quelques-uns. C'est le spectacle qu'elle avait offert jusqu'alors et la raison peut-être qui l'exposa à tomber un instant sous la *tyrannie* des plus pauvres, des plus infimes et des plus ignorants compagnons de ses nombreux métiers, pour l'acheminer ensuite au *despotisme* d'un seul.

Sans cette façon fâcheuse d'entendre la liberté et le gouvernement, la constitution républicaine à laquelle était arrivée la ville de Florence, à travers beaucoup de vicissitudes, aurait pu lui assurer une puissance et une prospérité durables; car les institutions valent moins encore par elles-mêmes que par les hommes qui les mettent en pratique. Elle était aussi démocratique et aussi mobile qu'on pouvait alors l'imaginer, et elle aurait pu fonctionner longtemps si les Florentins n'avaient été encore plus mobiles.

Le pouvoir exécutif résidait dans un gonfalonier assisté d'un *comité* de prieurs *(priori)*, éligibles et renouvelables tous les deux mois; le gonfalonier avait la puissance et la responsabilité principales. A un conseil composé ordinairement de trois cents membres également éligibles, appartenait le pouvoir législatif. Enfin le peuple, représenté par les syndics des corps de métiers dans la grande salle du palais public, ou convoqué en parlement sur la *piazza,* la place, dans les grandes occasions, exerçait, et fort souvent, le pouvoir constituant. C'était dans les *arts majeurs* et dans les *arts mi-*

neurs, les seuls corps constitués de cette république de travailleurs, qu'on prenait, en proportions variables, selon les temps et les révolutions amenées par les événements, le gonfalonier, les prieurs, les membres du conseil de la république. Les travailleurs qui n'étaient point classés dans les arts formaient une masse qui pouvait, avec les autres, se réunir sur la place publique en parlement, et qui n'était pas sans exercer une grande influence, quoique tumultuaire, sur les destinées de l'Etat.

On avait d'abord mis à l'élection les magistratures. Mais comme le pouvoir était l'objet de brigues incessantes, souvent de querelles qui ensanglantaient les élections, et qu'il n'était rien dont les républicains florentins se défiassent plus que du pouvoir, quand ils n'en faisaient pas partie, on avait fini par donner au hasard une certaine part dans les élections, afin d'amortir les passions et de contenter tout le monde; et c'était dans des bourses *(borse),* où les noms de ceux qui pouvaient aspirer aux fonctions étaient jetés par les magistrats assistés d'hommes choisis à cet effet, qu'on prenait ceux qui devaient gouverner la république. On se défiait moins du hasard que de ses concitoyens, et chacun se réservait ainsi la chance d'être un jour le gouvernement. Encore la république ainsi constituée n'était-elle pas à l'abri des changements que le peuple réuni en parlement, soit pour faire sa volonté et suivre sa passion, soit par crainte que ses magistrats ordinaires ne prissent trop de prépondérance, pouvait y introduire, en créant tumultuairement, presque toujours, des commissions

particulières ou comités spéciaux, sous le nom de *balies,* pour telle ou telle destination. Il y avait ainsi les *huit de la guerre,* les *dix de la paix,* les *trente* pour l'élection des *dix,* etc., etc., ressorts accidentels et accessoires de la république, qui se perpétuaient souvent et finissaient parfois même par l'emporter sur le principal.

Cette constitution fort démocratique, comme on voit, n'était peut-être pas plus mauvaise qu'une autre! Elle ne fut pas aussi nuisible qu'on pourrait l'imaginer à la puissance et à la prospérité de Florence, quoiqu'elle lui ait infligé bien des misères et des vicissitudes. Mieux vaut une constitution mobile et aléatoire que point de constitution du tout. Mais c'est l'amour excessif du pouvoir et la défiance excessive contre lui, l'excès des passions et de l'esprit démocratiques et autocratiques, qui ne sont souvent qu'un même esprit et une même passion, qui ont perdu Florence et amené par exemple l'émeute des *ciompi* où la république a commencé à prendre fin. On pourra le comprendre aisément.

Cette république naissante de commerçants et d'ouvriers avait commencé en faisant une rude, juste et heureuse guerre contre les nobles barons ou plutôt les bandits des environs qui lui rendaient impossibles toute paix et toute industrie ; et elle avait fait d'abord un bon usage de sa victoire. A ces anciens ennemis, elle avait ouvert ses murs qu'elle avait dressés contre eux ; de ces barons, elle avait fait des concitoyens. On ne pouvait croire que le vieux levain de l'esprit de parti, des anciennes mœurs, des antiques inimitiés, les ressouve-

nirs d'une origine différente et les ressentiments des rivalités d'autrefois s'éteignissent aussitôt. En effet, dans les mêmes murs, comme hors des murs avait commencé la rivalité entre bourgeois et nobles, citoyens et concitoyens, *cittadini* et *concittadini*. De là, les nouvelles luttes municipales, luttes de la noblesse et de la bourgeoisie, des *gibelins* et des *guelfes*, puis des *noirs* et des *blancs*. Après tout, c'était là la vie. Mais les bourgeois se lassèrent de cette nouvelle lutte, et, vainqueurs encore, crurent remédier au mal, après avoir exilé leurs plus redoutables ennemis, en excluant sinon de la ville, au moins de la cité, tous les nobles, les grands, *grandi*, et en les déclarant inaptes à remplir toute magistrature dans la république, afin de se les réserver toutes pour eux-mêmes, les *popolani*.

Cela eut lieu sans combats. La ville bourgeoise, la rive droite fut plus d'une fois obligée d'assiéger la rive gauche de l'Arno (l'*Oltrarno*), la ville noble; on se disputa les ponts, le *Ponte-Vecchio (ponte alle Grazie)*, le *ponte alla carraia*, rougis de sang. Mais la bourgeoisie, le peuple gras, *popolo grasso*, appela à l'aide le menu peuple, le *minuto popolo;* les grands corps de métiers, les *arti maggiori* si fiers, appelèrent à leur aide les *mineurs*, la plèbe même. Combien de nobles palais furent, malgré leurs épaisses murailles et leurs énormes grilles, brûlés, pillés par ces sauvages auxiliaires! Les riches bourgeois eux-mêmes effrayés s'étaient vus obligés d'arrêter ces nombreuses dévastations après la victoire, en faisant de nombreuses patrouilles « qui transportaient avec elles le billot et la hache et faisaient

des exécutions sommaires, en coupant les mains et les pieds aux malfaiteurs pris en flagrants délits [1]. » Mais au moins, dans la république il n'y avait plus que des bourgeois, des *popolani;* tout était peuple à Florence ; et les nobles, les grands n'avaient plus conservé d'autre ressource pour jouer un rôle dans la république que d'obtenir la faculté souvent refusée aux plus puissants ou aux plus impopulaires d'entr'eux de se désanoblir, c'est-à-dire de se faire plébéiens, en demandant leur enregistrement dans un corps de métiers ou un des arts. Encore furent-ils bientôt obligés de prouver, par la participation de leur activité ou de leur fortune, qu'ils étaient réellement membres de la corporation.

Donc, pour jouir de ses droits politiques, il fallut d'abord se laver de la souillure de noblesse et se faire peuple. Ainsi le voulait l'égalité des citoyens. Pour mieux l'assurer, on ne se fit même pas faute de la violer : un ancien noble fut déclaré incapable de remplir les fonctions de gonfalonier; toute famille noble devint responsable jusqu'au troisième degré de parenté de tout dommage fait à un plébéien; et, pour ce seul fait, tout noble, fait citoyen, fut condamné à retourner à la noblesse, c'est-à-dire mis hors la cité, lui et ses descendants.

Rien ne manquait à l'égalité démocratique. On le crut du moins quelque temps. Mais la bourgeoisie guelfe de Florence, pour remporter cette victoire sur les gibelins et les nobles, avait eu besoin de chefs. Ceux-ci, plus

1 Villani, liv. XII, c. XXI.

intelligents ou plus puissants, plus riches, se trouvèrent par là encore plus riches et plus puissants. Ils devinrent aussi des grands *(grandi)* à leur tour. Ils sympathisèrent avec les anciens nobles, avec les gibelins; ils s'allièrent, se marièrent avec eux, firent des affaires en commun. La différence entre le peuple gras et le peuple menu, les grands et les petits corps de métiers, s'accusait de plus en plus. Il fallait rétablir de nouveau l'égalité. Les nouveaux grands allaient-ils monopoliser le pouvoir? On y pourvut dans la fameuse année 1343. Il fut décrété d'abord que, sur les huit prieurs qui assistaient le gonfalonier, pris dans les arts majeurs, deux seraient pris dans les sept *arts majeurs*, et les autres dans les quatorze *arts mineurs*, tous au sort, bien entendu, parmi les noms jetés dans les bourses; et, comme le sort lui-même pouvait ne pas respecter l'égalité, le menu peuple fit en sorte, nous assure Villani, d'assurer par tous les moyens la prépondérance des arts mineurs dans le choix de ceux qui devaient jeter le nom des éligibles dans les bourses du scrutin. C'était, dit Villani, mettre le pouvoir aux mains des artisans, du *popolo minuto*. On allait de plus en plus à la démocratie. La grosse bourgeoisie ne perdit cependant pas courage, et elle essaya de prendre sa revanche.

Au temps de la première victoire qu'ils avaient remportée sur les gibelins, les bourgeois avaient établi, sous le nom de *capitaines du parti guelfe*, un comité pour recevoir et administrer, au profit de la communauté, les propriétés confisquées à leurs adversaires condamnés et exilés. Il y avait là des revenus considérables

qu'on consacrait à élever des édifices et des fortifications pour la cité. Depuis qu'il n'y avait plus guère de gibelins et que les nobles avaient à peu près disparu comme parti politique, cette magistrature menaçait de devenir une sinécure; mais les *capitaines* qui étaient en fonction en l'année 1358, sous couleur de zèle guelfe, pour raffermir le gouvernement et reprendre leur avantage, proposèrent une loi qui frappait de mort ou d'exil, avec privation des droits politiques pour ses descendants, tout citoyen ayant rempli ou pouvant remplir un office dans la république, qui serait accusé et convaincu devant eux d'avoir appartenu au parti gibelin. L'accusation pouvait même être secrète. Six témoins suffisaient pour la condamnation.

C'était une loi des suspects au profit du peuple riche. Désormais, pour remplir une magistrature, il fallait être né *guelfe*. Le gonfalonier et les prieurs avaient essayé de s'opposer à la loi. Les *capitaines* n'eurent qu'à crier que les magistrats n'avaient point la conscience tranquille, pour vaincre leur opposition; la loi passa; les *capitaines du parti guelfe* devinrent ainsi un vrai *comité de salut public* permanent; et la ville tomba sous une réelle terreur. Au milieu de tant de troubles précédents, combien pouvaient être assurés de n'avoir pas été un jour directement ou indirectement gibelins! Dans les premiers quinze jours qui suivirent la proclamation de loi, dix-huit condamnations eurent lieu, et elles allèrent bientôt en augmentant. Les citoyens ainsi condamnés, la plupart du temps à l'exil, étaient, comme on le disait, *ammoniti*, avertis. Ils se le tenaient pour dit. Les *ca-*

pitaines du parti guelfe, recrutés ordinairement parmi les *arts majeurs,* faisaient par là équilibre à la fois aux anciens nobles et au gouvernement du *popolo minuto* qui avait souvent pour chef, comme il arrive ordinairement, des nobles, des gibelins, et il croyait s'assurer ainsi la prépondérance à jamais. Mais le tour du menu peuple arriva aussi.

La république, en effet, vers la fin du quatorzième siècle, quelques années avant 1378, eut à soutenir la guerre avec le pape Grégoire XI et avec la cour pontificale alors fixés à Avignon, et elle confia le soin de la soutenir à un comité particulier : les *huit de la guerre.* Cette guerre était bien vue par les nobles toujours amis des combats; et, pour le peuple, elle avait un faux air de gibelinisme. *Les huit,* pris dans leurs échoppes, pour conduire cette affaire favorisée par les nobles, s'en tirèrent si bien aux yeux de la foule, qu'on ne les appelait plus que les saints, *i santi.* Mais, on le comprend, la prolongation des hostilités ne plaisait pas autant aux *arts majeurs,* aux riches bourgeois et gros marchands et ceux-ci poussaient de tout leur pouvoir à la paix. Il n'en fallait pas davantage pour exciter le mécontentement du menu peuple qui traitait les opposants des noms abhorrés de *grands* et de *guelfes,* de partisans de l'étranger; car les noms, en changeant de sens le plus souvent, survivent toujours aux choses pour exciter les passions, comme ne le montrait que trop alors l'application singulière qu'on faisait ainsi de ces anciennes dénominations des partis italiens. Les cardeurs, les teinturiers, les tanneurs, les tailleurs surtout, se faisaient remarquer

Digitized by Google

par leur animation à défendre les *huit de la guerre,* leurs *saints*.

Mais les *capitaines du parti guelfe,* parmi lesquels dominait la riche famille des Albizzi, n'avaient point désarmé. A la faveur de la guerre, leurs ennemis se relevaient. Il était conforme à leur vieille tradition guelfe de ne point trop prolonger la guerre contre la cour pontificale quoique celle-ci fut alors ennemie des villes. N'avaient-ils pas été créés pour purger Florence du gibelinisme, pour exterminer les gibelins? Or, leur pouvoir était encore grand et redouté. « On se levait, dit Ammiralo, quand ils passaient, et mal parler d'eux semblait plus dangereux que de blasphémer le nom sacré de Dieu et de ses saints. » L'hostilité entre les *capitaines du parti guelfe* et les *huit de la guerre* prenant la proportion des anciennes querelles de guelfes et gibelins finit par faire bouillonner toutes les passions des vieux partis dans leurs descendants. Rien n'était plus dangereux; car il y avait encore à Florence une foule nombreuse qui était sans droits politiques et comme tenue hors de la cité; c'était celle des artisans inférieurs non organisés encore. Ils croyaient aussi que leur moment était venu ; et, par conséquent, les ambitieux, parmi les petits et même les grands, s'éveillaient pour pêcher en eau trouble.

Au printemps de l'année 1378, les capitaines du peuple se décidèrent à *avertir* l'un des *saints,* un certain Giovanno Dini. C'était un premier coup porté au pouvoir des *huit de la guerre*. Le mécontentement fut grand ; mais il n'éclata point encore. Le parti populaire

prit sa revanche, le 1er mai suivant, en parvenant à faire arriver, avec une nouvelle seigneurie, le citoyen Salvestro de Medici à la seigneurie. C'était un gros bourgeois de l'*art de la banque,* appartenant aux *arts majeurs*. Il avait été déjà gonfalonier en 1370; mais il jouait depuis quelque temps le rôle de protecteur des intérêts populaires et était bien vu des *arts mineurs* et de ce qu'on commençait à appeler la plèbe. Le *popolo minuto* auquel sa famille avait d'abord appartenu salua tout-à-coup un chef dans celui dont les descendants devaient lui donner des maîtres, et on s'attendit à une lutte. Elle fut d'abord légale comme toujours.

Si le parti des *capitaines guelfes* n'avait pas *averti* Salvestro de Medici, c'est qu'il craignait son crédit dans le peuple. Il se montra donc d'abord disposé à traiter avec le nouveau gonfalonier; et, tout en faisant revivre les anciens *ordini di giusticia* contre ceux qu'il appelait les *grands* pour flatter les vieilles passions, il consentit à ne plus *avertir* désormais, — singulier aveu! — que les vrais gibelins, et à ne pas proposer plus de trois fois le nom d'un citoyen à *l'avertissement* du redoutable tribunal. C'était une première victoire. Si l'on fut resté dans ces termes, la paix aurait peut-être duré. Le premier mois de la magistrature de Salvestro de Medici se passa bien. Mais, pendant le second et dernier mois de sa magistrature, en juin, les noms de deux citoyens ayant été proposés trois fois aux *capitaines guelfes* pour l'avertissement et trois fois rejetés, le président du tribunal, un messer Bellino Ricasoli, s'entêta, viola la convention, proposa de nouveau et à plusieurs reprises

l'avertissement sans se lasser des refus, jura en saisissant les clefs de la salle des délibérations que nul ne sortirait qu'on n'en eût fini, et obtint enfin de guerre lasse gain de cause contre les deux citoyens. C'était une violation de la convention faite, une sorte de coup d'Etat des *arts majeurs.*

Le lendemain, 18 juin, le gonfalonier Salvestro de Medici était par hasard président de la seigneurie avec pouvoir de faire des propositions aux prieurs. Cela lui donnait presque la souveraineté dans la cité. Il convoqua une assemblée des syndics des corporations dans la grande salle du palais public *(palazzo pubblico)* et, pendant que le peuple s'y réunissait, proposa, dans la salle de la seigneurie, située dans une autre partie de cet immense bâtiment, une loi pour réprimer ce qu'il appela la tyrannie des grands, *grandi,* et particulièrement des *capitaines du parti guelfe.* Le nom de *grands* était une expression vague, mais populaire, qui s'appliquait aux nobles et aux gros bourgeois; elle plaisait au menu peuple et à la plèbe. Parmi les prieurs, deux citoyens représentaient le quartier de San-Spirito, au sud de l'Arno, où demeurait la vieille aristocratie; les autres, gros et petits bourgeois, avaient peur d'un changement et du pouvoir des *capitaines guelfes.* La motion fut rejetée. Furieux, Salvestro de Medici se rendit alors à l'assemblée populaire réunie dans la grande salle du palais public pour en appeler au peuple et faire à son tour, avec lui, un coup d'Etat.

« Citoyens, dit-il, j'ai voulu aujourd'hui débarrasser la cité de l'oppression et de la tyrannie des grands. Mes

collègues ne me l'ont pas permis. J'agissais pour le salut des citoyens et de la cité. Mais on n'a voulu ni écouter ni croire votre gonfalonier. Puisque je suis sans pouvoir pour faire le bien, je ne puis rester plus longtemps prieur et gonfalonier. Je donne ma démission, vous pouvez en élire un autre à ma place [1]. » On avait commis contre Medici un acte illégal. Mais lui, en offrant sa démission au moment où il était si populaire, était sûr ou d'imposer ainsi sa volonté ou de devenir plus fort en rentrant dans le peuple pour lui faire violer la légalité à son tour.

Les chefs des *grands* tenaient alors un conseil au palais des *capitaines du parti guelfe,* au Marché neuf *(Mercato nuovo),* pour aviser selon les circonstances. L'un d'eux, Carlo Strozzi, après avoir traversé la place qui s'étend devant le palais public, s'était glissé dans la salle du parlement pour voir ce qui s'y passait. « *Carlo! Carlo!* » s'écria un apprenti cordonnier en le prenant au collet, « les choses tourneront autrement que tu ne l'imagines, il est temps de mettre fin à votre tyrannie. » Carlo Strozzi eut de la peine à se tirer de cette étreinte. Mais la scène avait déjà produit du tumulte. Un ami de Sylvestro de Medici, un Nerozzo degli Alberti, en profita pour sauter à une des fenêtres du palais public, l'ouvrit et jeta au peuple, réuni sur la place, le cri bien connu de : *Viva il popolo!* signal ordinaire de l'émeute.

1 Caso o tumulto dei ciompi dell' anno 1378, scritto da Gino Capponi. *Rer. ital. script.*, Murat., t. XVIII, p. 1104.

Ce jour-là encore l'assemblée, sans avoir, il est vrai, rien fait, se dispersa en paix. Mais, la nuit, tous les citoyens veillèrent, s'armèrent dans leurs maisons pour se préparer à la lutte, s'il était nécessaire. Le lendemain, samedi, toutes les boutiques étaient fermées, mais la ville encore paisible. Le dimanche, les corporations tinrent leurs assemblées, chacune nomma un syndic pour les représenter le lundi au palais public. Le lundi, les syndics réunis cherchèrent un moyen de satisfaire le peuple en obtenant quelques concessions du parti ennemi. Mais, rien n'ayant été fait, les symptômes, dès le mardi, devinrent plus menaçants. On espérait cependant en être quitte pour une manifestation qui produirait un effet moral suffisant.

Les corps de métiers, les *arts*, en effet, surtout les arts mineurs, formant la petite bourgeoisie, se réunirent dans leurs différents quartiers, par bataillons armés, sous leurs gonfanons flottants et se mirent en devoir de se rendre sur la place du palais public pour manifester devant la seigneurie. Les prieurs étaient assemblés, moins le gonfalonier qui, bien entendu, était d'esprit sinon de corps avec la manifestation. Pour opposer toutes les forces de la république à l'émeute commençante et sauver les pouvoirs établis, ils firent sonner la grande cloche qui convoquait tous les membres des différentes magistratures à venir à leur aide et à délibérer. Au moment où ceux-ci arrivaient en hâte, les gonfaloniers des *arts* commençaient à défiler sur la place aux cris de : « *Viva il popolo! popolo! popolo!* » Les manifestateurs espéraient encore, comme toujours,

que le dénouement serait pacifique et qu'ils empêcheraient le mouvement d'aller trop loin. Mais pendant que les magistrats délibéraient dans le palais et que la petite bourgeoisie des *arts mineurs* attendait sur la place qu'on obéit à sa volonté, la populace avait commencé à agir. Derrière la manifestation, il y avait l'émeute ; derrière les *arts* il y avait les *ciompi*, les compagnons, les compères non organisés ; derrière la cité légale le peuple non classé, la foule. Ce n'étaient pas seulement les gros bourgeois, les *capitaines du parti guelfe*, une aristocratie qui était menacés; c'était le gouvernement, la république elle-même. On allait avoir des *journées*, une révolution !

II

LE PEUPLE GRAS ET LE PEUPLE MAIGRE. — L'ÉMEUTE.

Quand on veut enfreindre la légalité, forcer violemment le pouvoir, même dans les meilleures intentions, on cherche toujours un appui dans la partie la plus remuante de la population, celle qui s'imagine n'avoir rien à perdre et tout à gagner aux changements. Ainsi les arts, surtout les *mineurs,* en se préparant à manifester, avaient laissé s'agiter, s'armer les artisans des petits métiers non organisés et la foule sans occupation fixe, vivant au jour le jour, qui pullule toujours dans les grandes villes. Les uns par un malaise que toute société devrait chercher à amoindrir, les autres par une paresse ou une inconduite qu'elle devrait ne pouvoir souffrir, étaient toujours prêts à profiter de la faiblesse ou des périls du pouvoir. Si les riches, le *peuple gras,* ne résistait pas trop au peuple menu, au *minuto popolo,* celui-ci tendait la main à la masse, soit pour l'aider, soit pour s'en servir, quitte, si elle allait trop loin, à l'arrêter, comme on l'avait déjà fait, avec le billot et la

hache; et de faiblesse en faiblesse, de compromis en compromis, on détendait tous les ressorts du gouvernement. Ce jeu est dangereux pour toute société. On s'en aperçut bien le mardi, 22 du mois de juin de l'année 1378, à Florence.

Tandis que les compagnies des arts manifestaient sur la place du palais public, déployaient leurs gonfanons et criaient : *Viva il popolo!* les *ciompi* non enrégimentés ou ceux qui, n'ayant point rejoint leurs corps, faisaient cause commune avec eux, des cardeurs, des fourreurs, des tailleurs, des teinturiers, puis tous ceux qui, depuis plusieurs jours, ne travaillaient point et se grisaient de paroles, s'étaient dès le matin, au milieu de la ville bourgeoise, sur la droite de l'Arno, précipités sur les palais, les maisons des chefs les plus connus du parti aristocratique. Perdus là au milieu de la ville marchande et commerçante, ceux-ci étaient sans défense. Le palais du messer Lapo di Castiglionchio, celui de Bartolo Simonetti, sur le Marché neuf, ceux des Pazzi, des Strozzi, des Albizzi, surpris, attaqués, avaient été bientôt brûlés et pillés; les bandits, comme de juste, s'en mêlant.

L'incendie et le pillage, c'est la guerre des foules sans nom où se cachent les malfaiteurs, les stipendiés des ambitieux et des méchants; et rien de contagieux comme leur exemple dans les moments de désordre. Les incendiaires et les pillards, suivis des passionnés, des remuants et même des sots, qui sont souvent des moutons enragés, passèrent de là sur la rive gauche, dans le quartier tout aristocratique, et firent main basse sur des

demeures qu'on se hâta d'abandonner et de livrer à l'émeute. Comme il arrive toujours, les vengeances particulières se mirent de la partie. La maison d'un messer Miglieri Guadagni fut brûlée par son gendre, et le palais des Canigiani par ses voisins, les Monetti. La ville fut bientôt livrée en proie, comme si elle avait été prise d'assaut. Le soir, la populace maîtresse brûlait et saccageait indistinctement tout ce qui lui tombait sous la main ; les prisons étaient ouvertes, vidées ; on ne respecta pas même, dans ce siècle de foi et de superstition, les monastères où l'on portait ses valeurs, à la première menace de désordre. Sans le courage d'un prieur du nom de Piero di Fronte, la plus vile populace des quartiers de San-Frediano et de San-Piero Gattolino, où gîtaient les *ciompi*, aurait mis la main sur le trésor même de la république.

Le mercredi, après avoir passé la nuit à se garder, armés jusqu'aux dents, les bourgeois, même les manifestateurs, n'ayant plus besoin de faire montre de leur nombre pour imposer à la seigneurie, en étaient à se demander maintenant quelles mesures il fallait prendre pour garantir les propriétés publiques et particulières. Après avoir ébranlé le gouvernement qu'ils n'aimaient pas, ils sentaient le besoin d'en avoir un autre pour les protéger. C'était la veille de la Saint-Jean, le patron de Florence. On n'était pas en humeur de réjouissance. Les rues et les places se hérissaient de barricades, non pas contre le gouvernement, mais contre les insurgés, qu'on voulait confiner dans leurs quartiers. Toute la cité était en armes, elle allait devenir le champ de bataille de

ceux qui avaient et de ceux qui n'avaient point. Les magistrats et les syndics réunis au palais public, où la seigneurie était discréditée, créèrent en hâte une *balie* ou commission de quatre-vingts membres, « *gli ottanti,* » et l'investirent de pleins pouvoirs pour rétablir l'ordre.

Les *quatre-vingts* rendirent d'abord à la hâte des décrets destinés à faire disparaître les premières causes du conflit et à se concilier ce qu'il y avait de conciliable avec l'ordre et la société. Les statuts abusifs des *capitaines du parti guelfe* furent abolis; les *avertis* purent être réhabilités en présentant leur pétition à la seigneurie; on fit citoyens quelques nobles qui avaient adhéré au mouvement, et on en punit d'autres qui s'y étaient opposés, en les déclarant *grands*, c'est-à-dire déchus de leurs droits de cité. Mais tout cela ne ramenait pas l'ordre. Les ateliers ne se remplissaient point, les boutiques restaient fermées. Les malfaiteurs vivaient du produit de leurs rapines, les artisans s'agitaient, se montaient la tête, et restaient les bras balants, attendant quelque chose. Les riches quartiers n'abaissaient point leurs barricades, chacun s'y gardait nuit et jour dans sa maison, et les malfaiteurs, ou même les pauvres et les fainéants rôdaient à l'entour. Cependant la ville s'emplissait de campagnards, que les riches appelaient pour se défendre, et de vauriens des environs qui venaient voir s'il n'y avait rien à faire pour eux. Plusieurs jours durant, Florence vécut ainsi dans l'anxiété, apprenant que telle ou telle maison avait été brûlée. Le 1er juillet enfin une nouvelle seigneurie, selon la constitution, devait entrer régulièrement en exercice. On

comptait sur elle pour rétablir le règne de la légalité.

La nouvelle magistrature prit en effet possession du palais public et du gonfanon de justice, sans procession solennelle, il est vrai, et sans cloches à toutes volées, ce qui ne s'était point vu depuis que Florence était république. Composée de citoyens honnêtes et amis de la paix, sans parti pris, cette *seigneurie* fut assez heureuse d'abord pour obtenir obéissance, faire disparaître les barricades, rouvrir les boutiques et renvoyer hors de Florence tous les campagnards et les vauriens. On désarmait; c'était quelque chose. Mais l'esprit de parti ne désarmait pas. Le 11, les manifestateurs, qui ne voulaient pas avoir vaincu pour rien, demandèrent la réhabilitation des citoyens victimes de l'*ammonitione*, de l'avertissement. La seigneurie nouvelle s'exécuta pour gagner du temps. Mais quelques jours après, les mêmes hommes, altérés de vengeance, exigèrent la punition de ceux qui étaient le plus détestés dans le parti renversé. Ce n'était pas pour vaincre seulement, mais pour faire sentir la victoire qu'on avait manifesté. Mauvais signe! La seigneurie, n'osant ni refuser ni accorder, nomma une commission pour aviser.

Dans l'intervalle, le gouvernement qui était en pourparlers avec la cour pontificale pour la paix qui avait été désirée par les vainqueurs, reçut la nouvelle qu'elle était conclue. La seigneurie, comptant sur le bon effet de cette solution, en fit annoncer l'événement, le dimanche 18 juillet, du haut du balcon du palais public; et le soir, dans Florence, on illumina. Les huit de la guerre, les *saints*, offrirent de donner leur démission,

moins pour s'avouer vaincus que pour faire un coup de théâtre. On les retint en fonctions, sous prétexte qu'il y avait encore des affaires à terminer, pour ne point compliquer les affaires, et tout paraissait fini. Mais ce n'était point pour la paix ou la guerre qu'on s'était tant agité. C'était là le prétexte qui, comme il arrive souvent, avait caché les véritables causes tout intérieures du conflit.

Le soir même la seigneurie apprit qu'un nouveau soulèvement se préparait pour le surlendemain, et que, si elle voulait faire arrêter un certain Simoncino, elle saurait tout de lui. La révolution n'était donc pas finie. Chargé de la paix publique, le président des prieurs fit arrêter le nommé Simoncino et convoqua tous les magistrats au palais public pour aviser. Lui-même il se chargea d'interroger celui qui avait été désigné. C'était dans la petite et sombre chapelle attenante à la grande salle du conseil. On avait dit vrai, Simoncino l'avouait. Mais pourquoi le peuple était-il mécontent, que voulait-il ? La paix était faite, la seigneurie, dont on ne voulait pas, renversée ! Quoi encore ? Simoncino révéla ce dont on devait bien se douter. Les différents genres de métiers qui dépendaient des marchands drapiers, comme les cardeurs et les laveurs, se plaignaient d'être maltraités, mal payés, et demandaient à former un corps de métier particulier, qui prendrait part au gouvernement de la cité ; et ceux-ci n'étaient pas les seuls. Parmi les ouvriers des autres *arts* constitués, il y en avait encore qui demandaient l'établissement de deux corporations spéciales avec droit politique. La seigneurie n'en devait point être étonnée : il était naturel que ceux qui n'a-

vaient point de droits politiques désirassent en avoir.

La constitution en corps de métiers conférait un droit à Florence. C'était là la forme de la cité dans cette ville industrielle et marchande. Quand on commence à descendre une pente, on ne s'arrête qu'en touchant le fonds. Mais des droits politiques, encore qu'ils fussent très-recherchés à Florence, contenteraient-ils ces nouveaux citoyens? Le *peuple gras* et même le *peuple menu* se le demandaient, en traitant de populace *(popolaccio)* et de plèbe *(plebe)* ceux qui voulaient maintenant s'égaler à eux. Il devait y avoir quelqu'autre chose là-dessous; et ces demandes, sur lesquelles on n'avait pas compté, devaient être dues à quelqu'instigateur qui n'était pas de la plèbe! Quelqu'ambitieux et quelque tyran futur était la cause de tout le mal. C'était la grande crainte à Florence. Mais ici Simoncino ne voulait point parler. Cette réticence était encore plus grave. Le gonfalonier, selon l'habitude du temps, fit mettre ce malheureux à la torture et par provision envoya demander du secours aux cités les plus voisines. Il y allait de l'intérêt de tous. C'était la république qui était menacée. Les demandes de cette plèbe étaient sans doute bien insolentes; mais bien plus insupportable était l'idée de voir quelqu'un se servir d'elle comme d'instrument pour arriver au pouvoir. On avait le sentiment à Florence que l'extrême démocratie aboutit comme dernier terme à la tyrannie.

Le malheureux Simoncino, mis à la torture, nomma Salvestro de Medici. Deux autres compagnons qu'il désigna et qu'on fit arriver de nuit, torturés comme lui,

prononcèrent le même nom. Plus de doute au moins dans l'esprit des prieurs ; il n'y avait pas de temps à perdre. Au lever du jour, — et les nuits sont courtes au mois de juillet, — l'insurrection devait éclater. La seigneurie résolut de tenir dans le palais et se mit en devoir de le faire avec succès. Mais elle commença à sentir sa faiblesse. Les *huit de la guerre,* les *saints,* contre lesquels on avait fait la révolution n'étaient point satisfaits et n'étaient pas fâchés de voir la nouvelle seigneurie dans l'embarras. C'étaient eux qui avaient la force armée à leur disposition. Ils répondirent qu'ils avaient seulement cent trente lances disponibles dans la ville, le reste tenant encore la campagne. La seigneurie leur donna l'ordre de les envoyer sur la *piazza* devant le palais public, et somma les gonfaloniers des corps de métiers de réunir en armes tous leurs hommes pour la défense de la cité. Ces compagnies formaient la vraie garde civique de Florence. Après tout c'était l'ordre, la cité qu'elles avaient à défendre. Il y avait assez de ces forces sans doute pour prévenir l'émeute.

La seigneurie fut devancée. Elle avait pris la précaution de soumettre Simoncino et ses deux acolytes à la question pendant la nuit, et en un lieu retiré du palais, avec le plus grand secret, dans un cachot de la grande tour. Mais l'horloger, chargé de régler la grande cloche de la tour, avait pour ses fonctions accès à toute heure dans cette partie du palais. Il vint cette nuit même, entendit, vit tout et plein d'effroi se rendit en toute hâte aux Camaldules, dans le quartier le plus pauvre de la ville, près des portes de San-Frediano et San-Piero-in-Gat-

tolino. Le cri sinistre et terrible : « Aux armes! aux armes! les prieurs font de la viande! *(i priori fan di carne)*, » retentit aussitôt et hâta l'explosion.

Dans l'église des Carmes, près la porte San-Frediano, l'un des meneurs fit retentir le premier le tocsin. Presqu'au même moment, de l'autre côté de l'Arno, le monastère des Franciscains, dans le bourg d'Ognisanti, répondit à toute volée, et, en moins d'un quart d'heure, les cloches de tous les quartiers hurlèrent à l'unisson. Sombre et mugissante également, la foule commença à s'agglomérer en armes dans les rues et à se ruer d'instinct par toutes les issues vers la place du palais public, demandant à grands cris les prisonniers. En même temps le petit nombre de soldats qui avaient été commandés arrivait, mais se rangeait d'un côté de la place sans rien faire, tandis que toutes les rues adjacentes vomissaient à chaque instant une foule toujours plus considérable et plus animée. Mais les corporations qu'on avait convoquées ne bougeaient point. Si Salvestro de Medici ne trempait pas de sa personne dans l'émeute, il avait au moins persuadé lui-même à trois des *arts* de s'abstenir. La seigneurie livra les prisonniers. Mais leur vue excita encore le bouillonnement de la populace. Le gouvernement était abandonné, sans défense. Que faire? La seigneurie manda Salvestro de Medici, comme si elle était convaincue que tout dépendait de lui. Elle lui fit part de ce qu'elle avait appris, comme d'une calomnie, lui exprima toute sa confiance et requit son intervention. On ne pouvait être plus faible, on devrait dire plus lâche, si la seigneurie ne

Digitized by Google

s'était vue abandonnée par la bourgeoisie elle-même.

Salvestro de Medici se présenta sur la place comme pour connaître les vœux de la multitude. Il put à peine parler et ce qui se passa bientôt témoigna assez de ce qu'elle voulait. Tandis que les plus naïfs restaient à hurler sur la *piazza* devant les soldats et le palais public, les plus audacieux se répandirent de nouveau dans la ville et firent leurs mains partout où ils ne rencontrèrent pas trop de résistance. On détruisit toute la journée. Il suffisait que quelqu'un criât : « A la maison d'un tel ! » pour que la foule se ruât sur elle aussitôt ; peu de sang versé, du pillage, mais surtout des ruines! On avait dressé des potences sur la place pour les voleurs, mais on n'en pendit pas. Le soir, les émeutiers fatigués résolurent de récompenser ceux qui avaient le mieux fait pendant la journée. Réunis sur la place, ils eurent la fantaisie de les créer chevaliers de par la majesté populaire, en imitation des chevaliers que faisait la république bourgeoise. Salvestro de Medici, dut se prêter le premier pour punition de sa complicité à cette farce grotesque, puis un Strozzi, enfin soixante-quatorze autres, les uns de leur plein gré, ceux-ci par crainte, d'autres par force. Quelques-uns dont les maisons avaient été brûlées le matin furent ainsi faits chevaliers le soir.

La seigneurie saine et sauve au palais avait espéré du moins que tout se passerait ainsi en fumées et en jeux sinistres. Mais un corps de six mille insurgés resta toute la nuit sur la place sous prétexte de veiller au *gonfanon de justice*, à l'étendard de la république, qui

leur avait été livré par la connivence de Medici, Strozzi et de quelques autres, pour donner au mouvement un air de légalité. Que voulaient-ils faire? La seigneurie restait toujours seule; malgré ses objurgations réitérées aux corporations, pas un homme ne se levait pour sa défense. On espérait ainsi la lasser sans en venir aux extrémités. Elle s'entêta cependant, prit quelque courage, fit venir des suppléments de vivres pendant la nuit et fortifia les portes et les fenêtres, annonçant la résolution de rester à son poste jusqu'à la mort. A trois heures du matin, les émeutiers devaient se diriger vers le couvent de Santa-Croce pour y prendre possession du trésor qui y avait été déposé. Deux des prieurs, bien accompagnés, se rendirent bravement et secrètement au couvent et rapportèrent ce précieux dépôt. Mais cette nouvelle porta à son comble l'exaspération des insurgés trompés dans leur attente.

Une forte pluie, qui commença le mercredi au matin et changea les rues en rivière, ne fit pas perdre pied à l'émeute. Elle dépêcha de bonne heure des envoyés aux gonfaloniers des corporations, pour les prier d'envoyer deux représentants, avec leurs gonfanons, conférer avec le menu peuple et jurer de tenir avec lui. C'était demander à ces corporations une véritable trahison puisque la seigneurie, tout le gouvernement avait été pris dans leur sein, parmi leurs amis, leurs alliés, leurs parents. Sourds à la sommation de la seigneurie qui les représentait, les corps de métiers, sauf celui de la laine, accédèrent, par une étrange faiblesse, à la proposition des insurgés, leurs ennemis communs.

Digitized by Google

Rien ne peint mieux la pusillanimité ou la sottise de cette bourgeoisie florentine. Prête à tous les sacrifices pour l'honneur de la ville de Florence, de la patrie, en face de l'étranger, ou des autres villes d'Italie, elle n'avait plus aucun courage ou aucune résolution quand il s'agissait de son propre gouvernement dont elle était si profondément jalouse. Florentins avant tout, au dehors, ces bourgeois savaient se réunir dans une même volonté ; hommes de parti au dedans, guelfes, après avoir ravi le pouvoir aux gibelins, ils n'avaient plus d'autre crainte que de le voir retomber aux mains de leurs anciens rivaux. En vain voyaient-ils leurs propriétés menacées, leur commerce ruiné. Périssent plutôt Florence et la république que de les voir aux mains d'un adversaire politique, comme si les émeutiers, le lendemain de la victoire, leur laisseraient une part de ces richesses et de ce pouvoir !

Maîtres déjà de la place publique, les insurgés demandèrent, sans façon, aux délégués des corps de métiers le serment de rester avec eux en tout état de cause dans le présent conflit; et, ayant reçu ce serment qui leur fut bénévolement prêté, ils annoncèrent l'intention de prendre de force le palais du podestat, — chef de la justice à Florence, — pour y installer un gouvernement. C'était annoncer une révolution. Les *arts* y accédèrent encore. La seigneurie, pour sauver le palais du podestat, demanda aux *huit de la guerre* les troupes disponibles. Ce comité répondit sans façon qu'une partie était toujours occupée au service de la république, et que l'autre avait été distribuée entre ses mem-

bres (les *saints*) pour défendre leurs propriétés. Nouveaux ordres de la seigneurie pour requérir au service de l'Etat les hommes que les *saints* avaient pris pour se défendre! Mais, quand cette force armée arriva, le palais du podestat avait été obligé de se rendre et les chefs de l'émeute, sous la protection du gonfanon de justice et des gonfanons des corporations, y siégeaient comme gouvernement. On vit alors traiter de puissance à puissance le palais du podestat et le palais public, l'émeute victorieuse et la seigneurie vaincue. C'est ici qu'on put comprendre ce qu'il y avait au fond du mouvement.

Ce n'était plus un changement de gouvernement que demandaient les insurgés vainqueurs. Ils imposaient aux vaincus une révolution sociale. En démembrant le grand *art de la laine* entr'autres pour former deux corporations particulières avec droit de participation égale pour chacune aux fonctions de la république, et en en créant une troisième, ce qui portait à vingt-quatre le nombre des *arts*, ils faisaient passer le pouvoir tout entier, déjà partagé entre le *peuple gras* et le *menu peuple*, aux mains des classes inférieures de la population. Les arts majeurs restaient fixés à sept, tandis que les arts mineurs atteignaient le chiffre de dix-sept. L'usage que devaient faire du pouvoir les nouvelles classes qui y arrivaient, elles ne le cachaient point. A ce premier changement elles ajoutaient les demandes suivantes : remboursement en douze années, sans intérêts, du capital de la dette publique; restauration, dans leurs droits et franchises, de tous les *avertis* et exilés; abolition de

Digitized by Google

toute peine corporelle; suspension de toute poursuite pour dettes contre les membres du *menu peuple* pendant deux ans, au-dessous de cinquante florins; diminution de l'impôt des boutiques dans le vieux marché *(mercato vecchio)*; amnistie entière pour tous les faits accomplis pendant l'insurrection; peines sévères portées contre les magistrats qui tenteraient de faire droit aux plaintes élevées à ce sujet. A Florence, les nobles avaient voulu gouverner pour eux-mêmes; les riches, qui leur avaient succédé, les avaient imités. Le *menu peuple* se croyait en droit à son tour d'en faire autant et de n'écouter que ses intérêts.

Après tout, ces conditions ne semblaient pas aux Florentins exorbitantes. Pour ce qui regardait les clauses politiques, il était dans la logique de leur histoire que les classes inférieures arrivassent aussi au pouvoir à leur tour et s'y fissent une large part. Pour les clauses financières, sociales, il fallait bien faire quelques sacrifices; le tout fut d'ailleurs apporté avec un tel tumulte au palais public, que la seigneurie fut hors d'état de refuser. Elle convoqua, pour le lendemain jeudi 22 juillet, le grand conseil et tous les magistrats afin de les ratifier selon les formes ordinaires. Mais jamais on ne vit mieux jusqu'où peuvent monter en croissant les exigences populaires et descendre les concessions de la faiblesse. La seigneurie réunie était en train de transformer en ordonnances les volontés populaires exprimées la veille. Mais les démagogues ne perdaient pas leur temps et haussaient le ton à mesure que la seigneurie cédait. Il leur fallait aussi à eux leur récompense, c'est-à-dire le

pouvoir. Excitée de nouveau par eux, la foule de la *piazza* envoya donc l'un des plus ardents, Tommasso Strozzi, d'une illustre famille, mais jeté par ambition dans la foule, déclarer que Florence ne voulait plus désormais de seigneurie et que le gonfalonier et les prieurs n'avaient plus qu'à s'en retourner chez eux. Les *huit de la guerre* seuls, les *saints*, qui avaient été les favoris du peuple pendant la récente guerre et dont la connivence dans la révolution était trop visible, devaient rester au pouvoir et l'on remettrait le palais entre leurs mains!

Livrer le palais public, symbole de l'ordre et de la loi, c'était livrer la république, accepter sa propre déchéance. Les prieurs, pâles, se regardaient les uns les autres; incertains de ce qu'il fallait faire, ils pleuraient. Les uns se tordaient les mains, les autres se frappaient le visage [1]. Ils convoquèrent les comités pour leur demander conseil, au lieu de prendre une résolution : dernière faiblesse! Les nouveaux envoyés de la *piazza* vinrent leur annoncer que s'ils ne vidaient la place, le peuple brûlerait le palais avec eux, et irait chercher leurs femmes et leurs enfants pris comme otages pour les égorger sous leurs yeux : l'incendie et l'assassinat étaient les derniers mots de l'émeute. Les seigneurs descendirent encore jusqu'à demander l'intervention de Tommasso Strozzi et Benedetto Alberti, deux des meneurs. Ceux-ci n'obtinrent rien. Les cris du peuple de la *piazza* arrivaient jusqu'à la salle des délibérations en grossissant. La fin de la seigneurie approchait.

[1] Capponi, *l. c.*, p. 1122.

Digitized by Google

En face du danger, deux des prieurs, Alamanno Acciajuoli et Niccolo del Nero, rougissant de honte, déclarèrent que, quoi qu'il arrivât, ils ne quitteraient point la place. Le gonfalonier Luigi Guicciardini se reprit à pleurer en songeant à sa femme et à ses enfants; le reste ne bougeait non plus que corps morts. Déjà les insurgés arrivaient dans la cour du palais. Les magistrats qu étaient autour des prieurs commencèrent à les pousser pour les mettre dehors, à leur faire une douce violence : « Pour l'amour de Dieu, disaient-ils, partez ou pas un de vous ne restera vivant. » Quant aux employés, aux serviteurs du palais, aux massiers de la seigneurie, tous détalaient. Les prieurs allaient, venaient encore à droite à gauche, descendaient, remontaient l'escalier. Déjà, un Niccolo Carlone avec des hommes armés était au vestibule. Le gonfalonier qui devait donner l'exemple de la fermeté disparut le premier pour se mettre sous la protection de Tommasso Strozzi qui le fit recueillir chez lui. Quand les deux prieurs, qui avaient déclaré vouloir rester, regardèrent autour d'eux, ils se trouvèrent seuls; les autres avaient également fui. Ils descendirent au moins fièrement les escaliers et donnèrent les clefs du palais à un nommé Calcagnino, cabaretier, prévôt des corporations, qui marchait en avant des envahisseurs. La république était à bas. Les portes furent alors ouvertes, le peuple se précipita. En tête, le gonfanon de Florence en main, était un homme du peuple, les jambes et les pieds nus. C'était le célèbre Michel Lando qui a donné son nom à l'émeute des *ciompi* et qui ne fut pas le pire d'entre eux.

Digitized by Google

III

MICHEL LANDO. — LE RÈGN DE L'ÉMEUTE SOCIALE.

Michel Lando avait été cardeur de laine et était alors contre-maître dans l'atelier de cardeur d'un certain Alessandro di Niccolaio. Sa mère et sa femme tenaient une boutique de légumes. C'était un de ces nombreux artisans qui étaient dans la dépendance du *grand art de la laine* et qui demandaient à faire un corps par eux-mêmes avec des règlements particuliers et des droits politiques : une des demandes les plus raisonnables pour lesquelles on avait commencé le mouvement. De sa personne, Michel Lando était un honnête et brave ouvrier. Il jouissait parmi les siens d'une assez grande considération due moins à l'abus que tant d'autres faisaient de la parole qu'à la fermeté de son caractère ; son ménage était régulier. Il avait suivi d'abord, puis guidé, tempéré le mouvement. C'est pourquoi on lui avait confié le gonfanon de justice avec lequel il était entré dans le palais. Il le posa fièrement à terre quand il fut arrivé dans la salle des réunions de la seigneurie

comme le symbole de la victoire de l'émeute. Il devait jouer un rôle dans l'usage qu'on allait en faire.

C'était évidemment pour constituer un nouveau gouvernement qu'on avait renversé la seigneurie. Salvestro de Medici, Tommasso Strozzi, Benedetto Alberti étaient les vrais auteurs du mouvement. Mais ce ne sont jamais ceux-là qui apparaissent à la première heure de la victoire s'ils veulent en recueillir les véritables profits. Le cardeur de laine, Michel Lando, était évidemment l'homme de la situation. Les insurgés maîtres du palais et soufflés par Strozzi et les autres, croyant faire leur volonté, demandèrent à grands cris que Michel fut fait gonfalonier et seigneur de Florence. Rien ne pouvait plaire davantage au peuple, les partis ne faisant des révolutions à Florence que pour prendre en main le gouvernement et en user à leur profit. Les acclamations enthousiastes des cardeurs de laine eurent leur plein effet. Lando fut gonfalonier et seigneur de la république. On n'avait jamais rien vu de pareil, mais c'était la conséquence nécessaire, logique des événements.

Le cardeur de laine fit, comme un autre, tout d'abord œuvre de gouvernement au sortir d'une révolution, conseillé sans doute par ceux qui avaient tout conduit. Il nomma les syndics des corporations et les chargea de rétablir l'ordre. De la toute-puissance, il n'en voulut point et fit procéder selon le mode usité à l'élection de prieurs pour composer une seigneurie qui devait l'assister dans le gouvernement. La seigneurie fut même fort équitablement composée de trois citoyens des *arts*

majeurs, trois des *mineurs* et trois de cette partie du *popolo minuto* qui n'avait encore eu aucune part au gouvernement; et le gonfalonier, ainsi assisté, parut rétablir peu à peu l'ordre dans la cité. Au moins on jouit après les scènes précédentes,— ce qui était beaucoup, — d'un mois de tranquillité. Le gouvernement était déplacé seulement. La république en irait-elle plus mal?

Au lendemain d'une émeute victorieuse, c'est la première heure du nouveau gouvernement qui est la plus facile. Mais le peuple aime à être l'arbitre de la destinée de ceux qui ont été ses maîtres, et il ne lui déplaît pas de s'essayer à jouer lui-même de temps en temps au magistrat et au législateur. Les concessions n'apaisent d'ailleurs qu'un moment les exigences qui vont en croissant à mesure qu'on les satisfait. Les habitudes du travail sont difficiles à reprendre quand elles se sont une fois relâchées; l'envie, tous les vices qui marchent après la fainéantise, fermentent et le désordre déprave et abêtit la population la plus honnête et la plus intelligente. Après tout, qu'y avait-il de changé dans les conditions des vainqueurs? Michel Lando et ses assesseurs, ses syndics, ses quarteniers, c'était encore un gouvernement, des maîtres, des ennemis, des traîtres peut-être. Depuis un mois qu'avaient-ils fait pour le peuple? Voilà ce que répétaient, à la suite de ceux qui avaient réussi et qui auraient voulu arrêter là le mouvement, les démagogues en sous ordre qui haussent toujours le ton et vont plus loin à mesure qu'ils baissent en degré. Le peuple était fait non pour obéir, mais pour comman-

der, à les entendre. C'était là la vraie fin de la révolution. Les *seigneurs* ne devaient être que les valets du peuple, nommés par lui à l'effet de faire ses volontés et de satisfaire ses désirs. « Quoi! ce Michel Lando, ce cardeur de laine, un gonfalonier, un maître ! Non, pas même un contre-maître. Le nouveau gouvernement était sorti de l'émeute, de la *piazza,* c'était à l'émeute encore, à la *piazza,* à lui commander. » Et ces paroles trouvaient grand crédit, surtout auprès de cette partie de la population qui prétend toujours être particulièrement le peuple, parce qu'elle n'est jamais satisfaite d'aucun gouvernement pour peu qu'il soit une condition d'ordre et une obligation de retourner au travail. N'y avait-il pas d'ailleurs parmi cette foule ceux qui avaient brûlé, pillé, saccagé, tué, et que l'odeur de l'incendie, l'appât du gain et le goût du sang recherchaient toujours ?

Un mois à peine après la révolution accomplie, un jour de la fin d'août, le 28, la *piazza* se remplit de nouveau d'une foule sans nom. Elle amenait avec elle un secrétaire pour écrire ses volontés et un notaire pour les légaliser. Le gouvernement vraiment populaire, pensait-on, allait commencer.

Le secrétaire était un certain Gaspar di Ricco qui tenait une école dans la *via Ghibellina.* Le malheureux, plus mené encore qu'il ne menait, s'établit au milieu de la *piazza* avec son bureau et ses instruments, juste en face de la façade du palais d'où les prieurs avaient l'habitude de haranguer le peuple. La foule se pressait autour de lui pour lui dicter : « Eh ! Gaspard, écris, » di-

sait l'un à droite, « je veux faire une loi, » — c'était sur le débit de la boisson, la pinte devait être double de volume et rester au même prix. — « Non, » s'écriait un autre à gauche, « ce n'est pas cela, écris ce que je te vais dire. » Gaspard avait à peine commencé qu'un troisième effaçait de ses doigts l'écriture et y substituait une nouvelle formule; et Gaspard écrivait encore quand un quatrième lui mit un poignard sur la gorge, prit le papier qu'il déchira, et lui poussa entre les mains une feuille nouvelle en s'écriant : « Ecris ce que je t'ordonne, Gaspard, voici la loi. »

Ce fut au milieu de ces scènes de confusion et de violence que furent rédigées cependant, sous les fenêtres mêmes du palais de justice et comme sous les yeux de la seigneurie, un certain nombre de décrets qui devaient faire loi dans la nouvelle république florentine. Il y en avait un parmi eux en vertu duquel nul ne pouvait, du jour de la publication à un nombre d'années fort considérable, être obligé à payer ses dettes; la journée se passa ainsi. Il ne s'agissait plus que de faire enregistrer cette nouvelle législation dans le livre des Statuts. Ici le notaire, messer Viviano, fit observer que la chose serait nulle et non avenue si ces ordonnances n'étaient pas enregistrées en séance du conseil qui n'était pas alors réuni, et il obtint que les législateurs rentrassent chez eux, en promettant de faire enregistrer ces lois dans le livre des Statuts en la propre et accoutumée manière. C'était au moins un répit [1].

[1] Coppo Stefani, l. X.

Le jour suivant, 29 août, on devait faire le scrutin, selon l'usage établi, pour la seigneurie qui devait être en fonction dans les deux mois suivants, car Michel Lando et ses collègues n'avaient été installés que pour achever le temps de la seigneurie chassée du palais. Il y avait de grandes raisons de craindre que l'élection des nouveaux magistrats ne s'accomplit pas sans de nouveaux désordres, et peut-être sans violences. En effet, si une nouvelle seigneurie était bien et dûment installée, on revenait encore plus au gouvernement régulier, ce qui ne faisait point les affaires du désordre. Les craintes des plus sages Florentins ne furent que trop tôt réalisées. Dès le matin de ce jour, les chefs de la populace, en assez grand nombre, au lieu de se rendre à la *piazza*, comme on s'y attendait, occupèrent Santa-Maria-Novella, et y constituèrent, en prenant parmi eux, une *balie* ou comité de huit personnes, deux de chaque quartier de la ville, assistée de seize conseillers. Ils ne faisaient guère autre chose que ce que l'émeute précédente avait fait en s'emparant du palais du podestat. Mais c'était créer contre la seigneurie régulière une seigneurie rivale. La *balie des huit* agit en effet comme telle et envoya l'invitation à tous les corps de métiers d'avoir à lui envoyer chacun deux représentants, pour prendre les mesures nécessaires dans l'intérêt du bon gouvernement de la cité. C'était l'exacte représentation des scènes précédentes et l'annonce d'une nouvelle révolution. Les acteurs étaient seulement de plus bas étage.

Avec quel gouvernement allaient marcher les corpo-

rations! Elles s'étaient trouvées entre le peuple gras et le menu peuple, et elles avaient longtemps hésité; maintenant elles se trouvaient entre le menu peuple et la plèbe, entre le peuple maigre et le peuple affamé. Elles envoyèrent des représentants pour se rendre compte. Ceux-ci voyant qu'on ne leur demandait rien, mais qu'on les sommait d'écouter des ordres, répondirent aux *huit de la balie*, qu'ils fissent à leur volonté; et ils s'en retournèrent auprès des corporations, attendant une nouvelle journée d'incendie et de pillage. A ce moment, la grande cloche du palais public sonnait pour l'élection de la nouvelle seigneurie. Accoutumé à obéir à ce commandement ou désireux de voir ce qui allait se passer, le peuple planta là, avec la mobilité qui lui est habituelle, sa nouvelle *balie* et courut à la *piazza*, en criant qu'il voulait présider au tirage et à l'élection de la nouvelle seigneurie. C'était encore une façon d'imposer sa volonté.

La république fut en effet témoin d'une élection comme elle n'en avait jamais vue. Les prieurs qui devaient sortir des fonctions avaient le devoir de présider ordinairement à l'élection de leurs successeurs. Intimidés par l'aspect et les dispositions du peuple de la *piazza*, ils se conformèrent docilement à ses volontés et déclarèrent soumettre à son approbation les noms tirés des bourses. On commença l'opération. Au premier bulletin qui sortit, retentirent les cris : « Non! non! nous n'en voulons pas, déchirez-le; » et la même scène se renouvela vingt fois; seuls, quelques rares bulletins étant accueillis par des bravos. Mais les *huit de la ba-*

Digitized by Google

lie, qui avaient été laissés à Santa-Maria-Novella, survinrent et en rejetèrent encore quelques-uns, sous prétexte que quelques voix s'étaient élevées contre eux. Il fallut reprendre l'opération, au milieu de nouveaux cris. A la fin du jour, la liste des prieurs pour les mois de septembre et d'octobre, n'était pas complète. Mais au moins la majorité de ceux qui avaient des boutiques exposées à être pillées ou des maisons à être brûlées, estima que la populace aurait pu passer le jour plus mal qu'à s'égosiller sur la *piazza.* La république avait gagné un jour; mais, en en gagnant plusieurs comme cela, elle pouvait bientôt perdre la partie.

Les *huit de la balie,* en effet, ne se tenaient point pour satisfaits et voulaient pousser leur victoire. Réunis encore le lendemain de grand matin à Santa-Maria-Novella, ils demandèrent aux corporations, pour les endormir sans doute, l'envoi de leurs consuls. Ceux-ci n'étaient point encore élus. Les corporations procédèrent bénévolement à leur élection et les leur dépêchèrent. Mais le temps s'était passé; les compagnons, les *ciompi,* ayant changé d'avis, renvoyèrent les consuls en leur disant que le peuple n'avait pas besoin d'eux pour pourvoir à son bien et à celui de la cité; et les *huit,* avec les *ciompi* à leur suite, d'abandonner Santa-Maria-Novella et de retourner à la *piazza,* pour imposer leur volonté. La faiblesse que la seigneurie avait montrée la veille les avait en effet encouragés, et ils ne s'étaient point trompés dans la prévision de leur succès. Arrivés sur la place, appuyés du peuple en armes, ils pénétrèrent dans le palais, proclamèrent comme suc-

cesseurs des membres de la seigneurie qui devait sortir ceux qui avaient été acclamés la veille, et ils firent jurer à ceux-ci de convoquer, dès leur entrée en fonctions, au premier septembre prochain, un parlement qui aurait à accepter les lois qu'ils avaient préparées.

On arrivait à la république des *ciompi*. Des lois, dont celles qui avaient été votées sur la *piazza* peuvent nous donner une idée, allaient passer dans les faits. Il y avait cependant un homme, parmi ceux qui avaient été portés au pouvoir par le mouvement, qui sentait qu'il y avait été placé pour dominer la foule, et non pour lui céder. C'était ce Michel Lando qui était entré pieds nus dans le palais public, avec le gonfanon de justice. Sa fierté se révoltait contre le rôle qu'il jouait, son bon sens contre les idées qu'on voulait lui faire servir, son honnêteté contre les convoitises dont il allait être sans doute l'instrument. Comme gonfalonier de la seigneurie qui sortait, Michel restait le magistrat de la république jusqu'à la nuit du 31 août, veille de l'entrée au pouvoir de la seigneurie nouvelle. Car les *huit* avaient respecté en cela la légalité, s'ils la violaient pour tout le reste. Michel Lando était donc encore pendant vingt-quatre heures la seule autorité subsistante à Florence. La résolution de consacrer ce reste de pouvoir à sauver la république déjà si compromise vint probablement de lui. Il eut au moins le courage et l'habileté de l'exécuter.

Pendant la nuit du 29, Lando se concerta avec les gonfaloniers des anciennes corporations. Ils durent armer en silence leurs hommes et se préparer à marcher sur la *piazza* au premier son de la grande cloche, le

lendemain matin, et cette fois ils obéirent. Ils avaient enfin compris où menait leur faiblesse et n'attendaient qu'une volonté pour agir. Des campagnards armés, sur les ordres de la seigneurie, furent mandés et introduits dans la cité. Messer Georgio Scali, un des membres des *grands arts*, qui avait pris part à l'insurrection de juillet et qui en était aussi revenu, se chargea de garder le palais public. Tout était prêt.

Le 30 au matin, la grande cloche sonna. Elle annonçait le dernier jour de la république ou son raffermissement. Par hasard les *huit de la balie* arrivaient juste de *Santa-Novella* avec la lie des *ciompi* sur leurs talons. Ils entrèrent dans le palais comme les vrais maîtres de l'Etat. Cependant le gonfalonier et les hommes de la corporation de la soie, débouchant d'une rue, se rencontrèrent sur la place avec le bataillon d'une des nouvelles corporations qui venaient par une rue voisine. Les deux bandes se disputèrent le pas et des injures elles en vinrent aux coups. Une formidable mêlée commençait sur la place. Au bruit dont ils devinaient à peine la cause, les *huit* s'adressent aux prieurs encore en exercice pour leur reprocher leur impuissance à maintenir la paix des rues, ce qui était au moins un singulier reproche de leur part. Mais, à leur grand étonnement, Michel Lando leur demande ce qu'ils font eux-mêmes au palais. La dispute s'échauffe. Le brave gonfalonier ordonne aux *huit* de sortir et, sur leur refus d'obéir, tire l'épée, les pousse devant lui jusqu'au grand escalier qu'ils dégringolent et les poursuit ensuite à travers la cour intérieure du palais jusqu'à la porte

Digitized by Google

où il les fait arrêter par les soldats de Georgio Scali. A ce moment arrivait la nouvelle que l'*art de la soie* avait bouleversé les *arts* populaires. Alors, prenant le gonfanon de justice, Lando se met à la tête des prieurs, des gonfaloniers et autres officiers des corporations qui arrivaient. Il monte à cheval, se jette dans la ville et appelle tous les bons citoyens au secours de l'ordre et de la patrie mise en danger, dit-il, par des traîtres qui veulent livrer Florence aux étrangers; et il traverse toutes les rues de la ville en voyant s'augmenter derrière lui, à mesure qu'il avance, le nombre de ses défenseurs.

Le cri de trahison poussé par Michel Lando avait surtout produit un grand effet sur les esprits. Juste à ce moment, un certain Bartholommeo di San-Severino, un condottiere, accompagné d'un certain nombre de soldats, venait, comme ses pareils, offrir à beaux deniers comptants son épée et son secours. Qui l'avait appelé? Etaient-ce les chefs secrets des *ciompi?* On ne l'a jamais su. Toujours est-il que dans Florence tous ceux qui craignaient surtout la victoire du peuple insurgé crurent ou feignirent de croire à une trahison. Le condottiere tombait au milieu d'un peuple armé et ne savait auquel entendre. On s'en prit à lui. Il n'eut plus qu'à s'enfuir au plus vite en laissant prisonniers quelques-uns de ses soldats, et la plus grande partie de la ville se trouva debout pour prêter main forte au gonfalonier, contre les traîtres.

Les *ciompi* et les nouveaux corps de métiers ahuris essayèrent encore de se rejoindre à travers les rues en se donnant rendez-vous sur la *piazza;* ; et ils y parvin-

rent. Michel Lando les y trouva en effet quand il revint vers le palais public dont on allait recommencer le siége. Le cardeur de laine était là en face de ses anciens amis et camarades; les uns l'appelaient à eux, les autres le menaçaient. Que faire? Il recula pour se mettre à la tête des amis de l'ordre qui avaient repris courage; puis revint sur ses pas, donna l'exemple de charger l'épée à la main les *ciompi* pour engager ceux qui le suivraient à en faire autant; et, en moins d'une demi-heure, la place fut balayée, les *ciompi* fuyaient de tous côtés. A la nuit tombante, le gonfanon de justice avait été promené dans tous les quartiers de la ville comme le signe du rétablissement de l'ordre, même dans le quartier des Camaldules habité par les *ciompi*, foyer d'où étaient parties toutes les dernières émeutes.

Le lendemain, 1er septembre, Michel Lando remit régulièrement la cité pacifiée entre les mains de son successeur nommé et de la seigneurie installée cependant d'une si singulière façon sur la *piazza*. C'était pour lui une façon de rester dans la légalité violée par les *ciompi* et de prouver qu'il ne voulait pas garder le pouvoir. Son successeur nommé était aussi un cardeur de laine : Jacopo Baraccio; et les prieurs avaient été pris dans la même catégorie. Mais Michel Lando, malgré le courage de la dernière heure, avait montré l'impossibilité du gouvernement régulier de ses pareils. Les deux mois de sa gestion avaient été pleins de troubles et de scandales. La ville avait joui à peine de quelques jours de tranquillité. Les autres avaient été marqués par des saturnales tantôt grotesques tantôt sinistres où l'on s'é-

Digitized by Google

tait donné le plaisir de jouer au gouvernement sans rien gouverner. Les *ciompi* eux-mêmes, dit Ammiralo l'historien, avaient montré moins de respect que tout autre pour celui qu'ils avaient vu carder de la laine la veille et qui devait en carder comme eux le lendemain, malgré sa robe sénatoriale et les massiers qui marchaient devant lui. Les chefs des grands corps de métiers étaient d'ailleurs maîtres du palais public. Le nouveau gonfalonier, Jacopo Baraccio, et ses prieurs ne servirent qu'à restaurer légalement le gouvernement.

Le cardeur de laine, Jacopo Baraccio, réunit en effet lui-même tous les gonfaloniers, officiers des corps de métiers et les membres des différents comités de magistrats et convoqua avec eux un parlement destiné à rétablir le gouvernement de la cité; et l'assemblée n'eut rien de plus pressé que de déposer messer Jacopo et plusieurs de ses collègues et de procéder selon le mode accoutumé à leur remplacement. Le premier acte de la nouvelle seigneurie elle-même fut d'effacer la trace de tout ce qui s'était récemment passé. Elle décréta que les corps de métiers régulièrement constitués auraient seuls le droit de fournir des éligibles aux magistratures et par conséquent évinça les trois nouvelles corporations. Des exceptions étaient faites spécialement en faveur de Michel Lando et de trois autres hommes qui avaient rendu des services à la cité. Toutes les ordonnances et décrets qui avaient été faits pendant les mois d'août et de juillet furent abolis et deux des *huit de la balie* qui s'étaient établis à *Santa-Maria-Novella* et qui avaient été blessés et faits prisonniers sur la *piazza*, quand Michel

Lando les chargea, furent exécutés comme coupables de rébellion devant le palais public. Ils avaient confessé leur crime de rébellion et de trahison et dénoncé leurs six collègues ainsi que trente-six autres, mais ceux-ci avaient eu le temps de prendre la fuite et furent seulement condamnés par contumace.

Quelques jours après, un décret de la nouvelle seigneurie parut à l'effet de sommer ceux qui avaient été faits chevaliers par les *ciompi* et qui désiraient rester chevaliers, d'avoir à comparaître, à jour fixe, devant le gouvernement pour recevoir régulièrement les insignes de l'ordre de la main d'un noble chevalier et par l'autorité de la république florentine. Au jour dit, 18 du mois d'octobre en suivant, sur les soixante-quatorze chevaliers créés par les *ciompi* sur la *piazza,* trente-six parurent personnellement et trois autres par procureurs. La nouvelle seigneurie, en rendant cette ordonnance, voulait-elle porter un nouveau coup aux *ciompi* si leurs chevaliers avaient honte de leur origine, ou voulait-elle compromettre ceux qui oseraient s'avouer d'eux? Toujours est-il que parmi ceux qui voulurent garder l'honneur qui leur avait été conféré par les *ciompi,* se présentèrent deux Medici, Salvestro et Vieri, un Bardi, un Strozzi, un Alberti, un Ruccellai, un Salviati, un Adolbrandini, un Rinuccini, tous noms appartenant à des familles nobles ou grasses qui passèrent depuis pour être à la tête du parti populaire au temps où la république commença de s'acheminer vers la monarchie. Ils avaient ou voulu se recommander à la démocratie qui devenait un pouvoir dans l'Etat, ou craint d'offenser la majesté

populaire qui pouvait un jour redevenir redoutable.

Les trente et un citoyens prêtèrent entre les mains de la seigneurie le serment requis de tous ceux qui recevaient ce grade, à savoir : « de rester les fidèles et dévoués serviteurs du commerce et du peuple florentin, les défenseurs zélés de ses libertés et *du très-catholique et très-chrétien parti guelfe,* » enfin d'être prêts, à toute requête, à protéger de tout leur pouvoir la cité et son gouvernement libre et populaire. » Ils reçurent ensuite chacun une lance, un pennon et un écusson avec les armes de la république et parcoururent en grande pompe toute la cité avant de se rendre au banquet qui fut donné en leur honneur. La seigneurie crut au moins ainsi les avoir enrôlés au service du gouvernement régulier. Il y avait un homme que le nouveau gouvernement avait oublié dans cette fête. Il n'avait point demandé à être chevalier et cependant c'était lui qui avait rendu le plus grand service à la république, Michel Lando. Il reprit bravement son métier et mourut, non sans avoir payé cependant une fois de l'exil sa notoriété, en ne laissant après lui que le renom d'un bon citoyen plus enviable cent fois que le titre de chevalier.

Michel Lando, un artisan ignorant et illettré, mais honnête, courageux et de bon sens, n'avait pas fait métier de remuer et de soulever les masses pour escalader le pouvoir et satisfaire une ambition non justifiée. Il n'avait quitté son échoppe que pour s'associer à ses com-

pagnons excités par d'autres à revendiquer une place et des droits égaux dans la cité à ceux des autres citoyens et des autres classes. Il avait fait comme ses compagnons. En voyant cependant que ses anciens camarades qu'il connaissait mieux que personne voulaient gouverner seuls, être la cité même et remplacer toutes les autres classes, il les avait abandonnés, s'était retourné contre eux et les avait rudement renvoyés à leur métier auquel il retourna d'ailleurs lui-même.

C'était donner un exemple de bon sens et d'honnêteté que ceux pour qui il avait vaincu ne surent cependant pas comprendre, malheureusement pour eux et pour la république florentine. Si tous les artisans n'avaient pas le courage et la résolution de Michel Lando, beaucoup avaient son honnêteté et son bon sens; et les fous, les paresseux, les coquins et les sots étaient en minorité parmi eux. Il y avait quelque chose de fondé dans les réclamations des *ciompi;* au lieu de rejeter les trois nouveaux corps de métiers hors de la cité, il fallait leur y assurer une part progressive et proportionnelle à la fois à leur nombre et à leur degré de lumière. On eût évité par là de remettre peu à peu de nouveau le pouvoir, par l'effet d'une réaction naturelle, entre les mains de l'oligarchie qui l'avait déjà possédé auparavant et de laisser toujours la plus grande masse des habitants de la ville en proie au mécontentement et aux efforts des démagogues toujours prêts à l'exploiter à leur profit. L'émeute avait été vaincue, la république n'avait pas été consolidée, ni la société raffermie.

Le gouvernement restait en effet encore exclusive-

ment entre les mains des grands corps de métiers constitués de ce qu'on appelait le *popolo*. Mais ce *popolo*, à son tour, après avoir évincé ou absorbé la noblesse, était devenu une aristocratie, une sorte de noblesse. De nouveaux noms avaient été créés pour distinguer les basses classes, les couches inférieures et les plus nombreuses de la société : c'étaient le *popolo minuto*, le *popolaccio*, la *plebe*, la *plebaglia*. Ceux-ci aussi aspiraient à être *du* peuple: ils n'avaient eu que le tort d'avoir voulu être *le* peuple tout entier. Mais il eût été plus facile de maintenir au-dessus d'eux le privilége d'une noblesse antique que celui d'une oligarchie d'anciens égaux qui différaient d'eux seulement par la richesse. C'est ce qui contribua à prolonger encore les discordes intérieures et ce qui devait amener à la fin la chute de la république.

Le parti des démagogues et des *ciompi* vaincu ne protesta d'abord en effet contre les grands, les *grandi*, affermis au pouvoir par sa défaite, qu'à l'aide de conspirations obscures et de séditions avortées qui accentuèrent la réaction oligarchique. A la suite d'une de ces tentatives qui coûta la vie, en 1383, à Giorgio Scali et jeta en exil ce Tommasso Strozzi que l'on avait toujours vu activement mêlé au mouvement des *ciompi*, on effaça toute trace de ce qui s'était passé en 1378.

Depuis lors, le gonfalonier ne dut plus être élu que par les sept *arts majeurs*, et les prieurs mi-partie par eux et par les quatorze *arts mineurs;* on abolit les trois nouveaux corps de métiers qu'on s'était contenté d'abord de priver de leurs droits politiques. C'est à cette occa-

sion que Michel Lando fut exilé par cette même bourgeoisie que son énergie avait sauvée quand elle laissait, en tremblant dans ses maisons, l'émeute des *ciompi* passer par les rues et s'installer dans le palais public.

Ce fut cette oligarchie des *nobili popolani* qui prépara la fin de la république en abusant du pouvoir et qui permit aux Médicis de fonder le gouvernement que Florence croyait abhorrer le plus, sur les bases populaires même qu'elle s'était refusé à accepter pour la république, le gouvernement d'un seul, *il governo d'uno solo.*

Moins de cinquante années après, en 1426, on pouvait déjà prévoir cette fin de la république de Florence. Les *arts majeurs* étaient encore au pouvoir, mais ils le sentaient débile entre leurs mains. A la suite d'une longue et difficile guerre soutenue par la république, on avait été obligé de recourir à de nouveaux impôts pour payer les dettes de la guerre et celles de la paix; et la seigneurie aux abois en était venue à vouloir faire peser proportionnellement ces charges nouvelles sur les riches comme sur les pauvres. Quoi de plus équitable! Les *arts majeurs* avaient la responsabilité du pouvoir; c'étaient eux qui avaient résolu, soutenu la guerre. Ils devaient supporter leur part des frais communs. Mais c'étaient eux aussi qui étaient les maîtres, qui disposaient de la fortune publique. Ils se refusaient donc à payer leur part, mettaient en fuite les collecteurs, et donnaient ainsi aux classes inférieures exaspérées une occasion nouvelle et juste cette fois de murmurer et de tenter de nouvelles démonstrations sur la *piazza*. Allait-on revoir les jours de l'émeute des *ciompi?*

Inquiets de cet état de chose, quelques-uns de ces riches oligarques délibéraient au mois de juillet de l'année 1426 dans l'église de Santo-Stefano pour prendre un parti. Le plus jeune de l'assemblée, Rinaldo degli Albizzi, prit la parole. Il proposa des mesures énergiques, « afin de réprimer et d'abattre la plèbe. » Ce n'était pas assez, disait-il, d'avoir dissous les corps des petits métiers et subordonné les *arts mineurs ;* il fallait réduire ceux-ci de quatorze à sept pour concentrer davantage le pouvoir entre les mains des grands, et il demandait un coup d'Etat qu'il ne lui semblait point difficile de faire en introduisant, à cet effet, quelques troupes dans la ville. Ce fut le plus ancien de l'assemblée, Niccolo de Uzzano, qui prit la parole et le réfuta en soutenant qu'il était trop tard aujourd'hui pour courir un semblable risque ; et sa raison principale était « qu'il y avait maintenant certaines personnes dans la cité, qui, sous couleur de piété, faisaient métier d'assister les pauvres citoyens, de secourir les infortunés, de payer les dettes du peuple et qui employaient ainsi leurs immenses richesses à se rendre maîtres de la populace. »

C'était à Giovanni de Medici, père du célèbre Côme, que Niccolo de Uzzano faisait allusion. Ce citoyen, en effet, après Salvestro de Medici, compromis avec les *ciompi,* avait préparé lentement et sans bruit la fortune de sa famille par les richesses immenses que lui procurait son commerce de banque et par l'usage qu'il savait en faire, et c'était déjà un personnage avec lequel il fallait si bien compter que l'assemblée de l'église Santo-Ste-

fano chargea Rinaldo degli Albizzi d'aller le voir pour s'entendre avec lui.

Rinaldo degli Albizzi mit toute son éloquence à faire réussir cette délicate négociation. Il s'étendit sur le danger de la pente où l'on se trouvait glisser, sur la nécessité de contenir le débordement de la multitude, sur l'atrocité des guerres entre ceux qui n'ont rien et ceux qui possèdent, autant d'arguments toujours nouveaux quoique vieux de plusieurs siècles! Le vieux financier l'écouta et répondit froidement qu'il n'y avait rien de plus préjudiciable à la cité que de continuels changements dans la constitution et que, dans le cas présent, rien n'était moins sage que de vouloir affronter un immédiat et formidable danger pour en éviter un éloigné, incertain et beaucoup moindre. « Le gouvernement avait, ajoutait-il, tous les pouvoirs pour réprimer les perturbateurs de la paix publique, quels qu'ils fussent; et ce n'était pas le moment d'augmenter la puissance des hautes classes puisqu'elles n'en avaient jamais possédé autant. Ce qu'il fallait pour ramener la tranquillité, c'est que les impôts fussent dès maintenant proportionnellement payés sans acception de personnes, et que, à l'avenir, on trouvât moyen de répartir équitablement les charges publiques; » et il terminait, comme s'il voulait avertir son jeune visiteur, en disant froidement que, pour sa part, il n'avait le désir d'aucune nouveauté *(novità)* dans l'Etat.

C'était une grande nouveauté cependant que celle que les Médicis devaient introduire dans la république de Florence. Mais elle n'était que l'inévitable conséquence

Digitized by Google

du célèbre tumulte des *ciompi.* Il arrive un moment où le pouvoir nécessaire à toute société, ne pouvant plus dominer le peuple, est réduit seulement à le gouverner. C'est son honneur et son péril. Il ne faut pas alors qu'il se laisse envahir par le peuple, mais il ne faut pas l'exclure. C'est le cas de lui ménager peu à peu sa juste part; car s'il ne peut se la faire lui-même, — et c'est alors part de lion, — le peuple trouve quelqu'un qui la lui fait, en mettant un lion à sa place. Dans une république de marchands, c'était un banquier qui devait être ce lion.

FIN DE MICHEL LANDO.



V

MASANIELLO

UNE RÉVOLUTION POPULAIRE. — NAPLES AU XVII[e] SIÈCLE.

I

LE DUC D'ARCOS, LES ALARBES ET LES LAZZARONI. MASANIELLO PÊCHEUR.

Il y a une trentaine d'années, c'est-à-dire avant les dernières révolutions de l'Italie, paraissait au delà des monts un petit livre sous ce titre singulier : *Relation de la vingt-septième révolte de la* TRÈS-FIDÈLE *ville de Naples.* Si c'est là une preuve du tempérament emporté et insurrectionnel de cette population méridionale, c'en est une aussi, à coup sûr, de la maladresse ou des excès

Digitized by Google

des gouvernements qui se sont succédé tant de fois sous ce brûlant climat. De toutes ces révoltes, la plus curieuse et la plus célèbre est sans contredit celle à laquelle Masaniello a donné son nom au milieu du dix-septième siècle et qui fait le sujet de ce récit.

Il faut dire, pour être juste, que cette fois les monarques espagnols, maîtres alors de ce royaume, et les vice-rois chargés de l'administrer eurent à s'accuser eux-mêmes des événements qui faillirent leur faire perdre cette belle conquête du siècle précédent. Déjà sur le penchant de la ruine qui devait l'atteindre moins de cinquante ans après, cette grande monarchie, épuisée de bonne heure par l'ambition de Charles-Quint et de Philippe II, ne prolongeait son existence qu'en pressurant les contrées tombées sous sa main. Qu'on ajoute aux exigences que le premier devoir des vice-rois était de satisfaire le désir qu'ils avaient eux-mêmes de s'enrichir pendant leur passage rapide au pouvoir, et l'on se fera aisément une idée du régime ordinaire du royaume de Naples sous la domination espagnole. Plusieurs vice-rois y avaient déjà usé leur autorité et leur vie ; la population napolitaine elle-même avait essayé plusieurs fois aussi de secouer ce joug oppresseur et détesté. La nouvelle administration de don Rodrigo Ponce de Léon, duc d'Arcos, nommé à la fin de 1646 à la place de l'amirante de Castille, Enriquez de Cabrera, duc de Medina de Rio-Seco, porta les choses au comble [1].

[1] Voir l'histoire de quelques vice-rois précédents et les habitudes ordinaires de l'administration espagnole dans notre *Histoire d'Italie*, page 420. 1 vol., chez Hachette.

Connu pour l'opiniâtreté de son caractère et la souplesse de son esprit, le duc d'Arcos avait été choisi, à cause de ces qualités, dans un moment critique. L'Espagne était engagée dans une guerre difficile et coûteuse contre la France; elle pouvait moins que jamais ménager les hommes ou l'argent de ses royaumes, et la cour de Madrid croyait avoir à se plaindre de l'insuffisance ou plutôt de l'humanité du duc de Medina. Le nouveau venu avait donc à réparer ce qu'on appelait l'incapacité d'une administration précédente. Ambitieux de plus, et ne voyant dans sa vice-royauté qu'un moyen de parvenir plus haut, il voulait lui-même se recommander à la cour de Madrid par un succès complet. Quels que fussent les besoins de la monarchie espagnole, l'habileté et l'ambition du duc d'Arcos, il paraissait fort difficile de se tirer avec avantage de la situation.

Tous les moyens à l'usage des gouvernements exigeants et besogneux avaient été employés par les vice-rois précédents. Soumis à toutes les sortes d'impôts et d'extorsions, le royaume de Naples ne semblait plus offrir de prise nouvelle. Exciter les haines et les jalousies du clergé contre la noblesse, et du peuple contre l'un et l'autre, pour avoir à discrétion les différentes classes, était un moyen qui commençait à s'user. Les Napolitains de tout rang et de tout état sentaient le besoin de se rapprocher et de se réunir contre le joug étranger; il y avait entre les nobles, le clergé, les bourgeois et même le bas peuple des rapports fréquents, insolites, accompagnés de témoignages d'amitié ou de sourds murmures de haine qui annonçaient comme une explosion

prochaine. Les soldats espagnols avaient déjà comme l'instinct du danger; chaque jour ils rentraient dès quatre heures du soir au quartier Saint-Jacques, de crainte d'être attaqués dans les rues. A quoi d'ailleurs l'habile duc d'Arcos pouvait-il toucher encore? Sans rappeler la lourdeur des impôts directs, toutes les consommations étaient taxées depuis longtemps : la viande, le vin, le poisson, la farine. Les anciennes institutions libérales données par Charles-Quint à sa conquête, les *états généraux* de la noblesse, du clergé et des villes pour le royaume, la *corporation* municipale des *élus* des districts *(sédiles)* et des capitaines des quartiers *(ottines)* à Naples, ne pouvaient même plus servir à légaliser l'arbitraire. Elles avaient perdu tout crédit depuis qu'on voyait seulement en elles des instruments d'oppression. Enfin, au milieu d'une guerre extérieure, il y avait danger de pousser à bout des sujets éloignés et d'une nationalité différente; et la cour de Madrid savait mieux que personne que les diplomates et même les flottes de la France étaient prêts à profiter de tout pour ébranler la domination espagnole dans la péninsule italienne.

Le duc d'Arcos crut cependant pouvoir jouer avec une situation aussi délicate. Les succès que son extérieur avantageux et sa faconde tout espagnole lui avaient procurés à la cour de Madrid lui donnaient une grande confiance, même dans les affaires. Il croyait aisément qu'il fallait beaucoup risquer pour vaincre. Ce n'était pas un grand guerrier, il n'avait jamais fait la guerre; mais ce n'était pas pour cela qu'on l'avait envoyé en Italie. Sa mission était toute politique et admi-

Digitized by Google

nistrative. Il le savait, et comme il avait beaucoup étudié Machiavel depuis qu'il avait passé des plaisirs de cour au gouvernement de l'Etat, il s'était persuadé que là aussi il suffisait pour réussir de savoir user sans distinction de tous les moyens. En grand seigneur qui sait les moyens de courtiser le peuple au début d'une administration, il commença par poursuivre à outrance les fermiers des impôts, en fit pendre quelques-uns et força les autres à rendre gorge. Le peuple, qui aime toujours à voir punir au moins les auteurs immédiats de sa misère, salua la mesure avec joie. Il n'en fallut pas davantage au duc d'Arcos. Semblable aux fats que la première apparence de faveur met hors de leur garde, il envoya une partie de ses troupes disputer aux Français les places espagnoles de la Toscane, au risque de dégarnir le royaume lui-même.

Un fait survenu quelque temps après l'encouragea bien davantage encore. C'était le jour où la population napolitaine tout entière, en grande procession, transporte à travers les rues la statue de saint Janvier et la précieuse fiole où se renouvelle tous les premiers de l'an sans faute le miracle annuel de la liquéfaction du sang du bienheureux martyr, patron de la ville de Naples. L'église de la paroisse ou du district de Capuano devait cette fois recevoir le dépôt des précieuses reliques; et, pour le faire dignement, les nobles du district avaient, comme c'était l'habitude, fait de grands préparatifs dans les rues de leur quartier et dans leur église. Malheureusement l'archevêque-cardinal, Ascanio de Filomarino, était alors fort indisposé contre les nobles de ce district,

et particulièrement contre le duc de Maddaloni et son frère don Giuseppe Caraffa. Il alla bien, selon le cérémonial convenu, prendre avec son clergé les reliques dans l'église cathédrale de Naples; mais arrivé près du quartier Capuano, il prit une rue détournée pour éviter la place où les nobles avaient fait dresser pour la procession le plus riche reposoir. C'était un affront sanglant. Les nobles accoururent pour protester au nom de la cité avec leur notaire : l'archevêque arracha à celui-ci la protestation des mains et la déchira. Une rixe s'ensuivit pour la plus grande édification des fidèles. Au milieu du tumulte, assure-t-on, Caraffa frappa du pied l'archevêque; et, pendant que le clergé s'enfuyait en désordre, les nobles, malgré les réclamations du peuple, restèrent maîtres des reliques et les transportèrent victorieusement dans leur église.

Rien ne pouvait arriver plus à propos pour le duc d'Arcos. La cour de Madrid venait de renouveler avec instance ses demandes d'argent; il fallait en outre payer les troupes envoyées contre les Français. Le moment était favorable, la population n'écoutait plus que ses querelles intestines ravivées par cette dernière et ridicule querelle. Le conseil collatéral, composé mi-partie d'Espagnols et de Napolitains et servant de conseil ou même de contrôle aux vice-rois, fut assemblé pour pourvoir aux nécessités présentes, et proposa une taxe sur les fruits. C'était un impôt abhorré, car les fruits sont à Naples dans l'été presque la seule consommation des classes pauvres. Cet essai avait déjà été tenté par un des prédécesseurs du duc d'Arcos et n'avait pas réussi. Le

corps municipal des élus des *sédiles* et des capitaines d'*ottines*, prenant courage, fit quelques représentations, mais inutilement. Rien n'arrêta le nouveau vice-roi, et l'impôt fut affermé comme d'habitude à quelques financiers et crié enfin à son de trompe le 1er janvier 1647.

C'était un triste présent de nouvelle année. La population commença à réclamer à sa manière, en couvrant les coins des rues de pasquinades, de protestations et même de menaces. Elle n'éclata point, on était encore assez loin de la saison des fruits. Cependant les symptômes de mécontentement se succédèrent assez vite. Au mois de février, le carrosse du vice-roi fut tout-à-coup entouré d'une foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants du petit peuple qui demandèrent respectueusement encore, mais avec instance, l'abolition de l'impôt. Quelques jours après, le feu prit à une petite échoppe des collecteurs du marché sans qu'on pût découvrir qui l'avait allumé. Au mois de mai, le vaisseau-amiral de la flotte espagnole était prêt à mettre à la voile pour emporter le produit de l'impôt des fruits versé d'avance par les fermiers généraux ; pendant la nuit du 26, un incendie éclaira tout-à-coup le golfe de Naples et appela toute la population sur le port : le vaisseau-amiral était en feu. Les employés du gouvernement, courant çà et là, exhortèrent vainement les pêcheurs à porter secours au beau navire. Toutes les barques restèrent amarrées ; personne du peuple ne voulut sauver quelque chose de ces richesses prélevées sur les besoins du peuple. Evidemment il y avait une sourde conspiration dirigée contre le gouvernement espagnol. Le vice-roi crut que

les Napolitains avaient un chef et jeta ses soupçons sur le duc de Maddaloni, prince de Colobrano, riche et ambitieux seigneur, fort aimé du peuple pour la haine qu'il portait aux Espagnols. Il avait fait déjà jeter en prison le frère de Maddaloni, Giuseppe Caraffa, après la scène scandaleuse que celui-ci avait eue avec l'archevêque Filomarino. Il s'assura encore de la personne de Maddaloni et le retint prisonnier, sûr d'ailleurs par cet acte de plaire à l'archevêque en même temps qu'il ôterait peut-être un chef au peuple.

Mais le peuple avait un chef dans son propre sein : le célèbre pêcheur et vendeur de poisson, *Thomas* Aniello. C'était un enfant du faubourg populaire de Lavinaro. Né en 1620 de pauvres parents, originaires peut-être de la petite ville d'Amalfi, il avait alors vingt-sept ans. On ne l'avait remarqué pendant longtemps que pour sa belle mine et les bons mots dont il savait assaisonner la vente de sa marchandise. « Voilà le mets des dieux, disait-il ; quand les princes en demandent, il n'y en a plus ; les dieux ont tout dévoré et bien payé. » Mais comme hardi pêcheur et gai poissonnier, on le connaissait dans toutes les maisons grandes et petites de la ville. On aimait à deviser avec lui, et c'était déjà à Naples un personnage jouissant dans son genre d'une sorte de notoriété, lorsqu'une imprudence de sa femme, belle jeune fille de Pouzzoles qu'il avait épousée quelques années auparavant, le jeta subitement dans une voie toute nouvelle. Celle-ci prise d'une envie assez fréquente chez les femmes, et surtout chez les ménagères, voulut introduire en contrebande, à la porte de la

Digitized by Google

ville, quelque provision de farine. Elle était mère et passait assez souvent devant les douaniers avec son nourrisson. Un jour, profitant de cette circonstance, elle se présente ayant dans ses bras un sac de farine emprisonné soigneusement dans des langes d'enfant. La ruse est découverte; la jeune femme est saisie, moquée, maltraitée grossièrement, jetée en prison, et condamnée à une amende de 100 ducats. Le poissonnier vendit, pour délivrer sa femme, tout ce qu'il possédait; les économies de plusieurs années de travail et de bonne conduite y passèrent. C'était la ruine du pauvre et jeune ménage. Dès ce jour, Thomas Aniello fut tout changé. Il n'allait plus que rarement à la pêche, à peine pour ses besoins particuliers. Il ne criait plus le poisson dans les rues de Naples; mystérieux et amer dans ses paroles, sombre dans son maintien, il se mêlait aux gens inoccupés et mécontents, n'apparaissait que là où il y avait des groupes, parlait, haranguait, laissait éclater sa haine et sa colère, et ne paraissait avoir à cœur que d'exciter ou d'entretenir celles des autres.

Le poissonnier avait justement les qualités extérieures de son nouveau rôle. D'une taille bien prise et au-dessus de la moyenne, le teint fortement bronzé par le soleil, il devait au contraste de ses grands yeux noirs et d'une longue chevelure blonde qui lui descendait en boucles sur les épaules une puissante et romanesque originalité. Ses vêtements, quoique misérables, étaient toujours disposés d'une certaine manière fantastique; son improvisation facile et colorée, abondante en figures et en traits pittoresques, était faite pour entraîner

un peuple impressionnable et bouillant. Le souvenir d'un soulèvement excité autrefois par un homme de son nom contre le vice-roi don Pedro de Tolède et un vieil écusson aux armes et à la devise de Charles-Quint pendu à la devanture de sa misérable maison contribuèrent peut-être encore à exalter ses idées et à échauffer son ambition. Toujours est-il que bientôt, dans les faubourgs populeux de la ville, le poissonnier Masaniello, comme on l'appelait familièrement, passa pour le plus hardi frondeur du gouvernement, et fut d'avance salué comme le chef futur du mouvement que chacun prévoyait. On lui attribuait déjà, sans qu'il s'en *défendît*, l'incendie de l'échoppe du marché. Il se montra bientôt ouvertement et en plein jour.

On avait coutume alors à Naples de célébrer la fête de la Vierge du Carmel, qui tombait au mois de juillet, par une singulière cérémonie. Sur la grande place du marché, le *Largo del Mercato,* devant la vieille et vénérable église et au pied du plus haut clocher de Naples, dédié à la madone, on élevait à cette occasion une grande tour de bois, pour être attaquée et défendue par deux troupes de jeunes garçons armés de cannes et de roseaux, au grand plaisir des bourgeois. La première troupe chargée de l'attaque de la tour était habillée à l'orientale et portait le nom d'*Alarbes;* l'autre, chargée de la défense, gardait le simple costume qui avait valu à la populace napolitaine le nom de Lazares ou *Lazzaroni* qu'elle portait encore, c'est-à-dire le bonnet phrygien et le caleçon rayé. C'était peut-être un souvenir des neuvième et dixième siècles, où Naples

ayant aussi à se défendre des incursions arabes, avait été sauvée de ces conquérants par le dévouement du petit peuple.

Ce divertissement était d'ordinaire préparé longtemps à l'avance. On composait les deux troupes, on choisissait les chefs. Cette fois on prit pour commander les *Lazzaroni* Masaniello lui-même, et pour commander les *Alarbes,* un de ses affidés, une sorte d'athlète, Scipion Gannatazzo, surnommé *il Pione.* Ce n'était point sans doute l'effet du hasard. En outre, on s'exerça plus souvent que d'habitude; les troupes furent plus nombreuses; aux jeunes gens de dix-huit ans qu'on prenait d'ordinaire il se mêla des hommes faits. Masaniello, enfin, au lieu de roseaux, distribua aux troupes des harpons qu'il s'était procurés avec la somme de dix carlins prêtés par son ami, le frère Sarine, cuisinier du couvent des carmes. Le premier dimanche où ces singulières troupes se rassemblèrent sur la place du Marché (23 juin, quinze jours avant la solennité) pour défiler à travers les rues et devant le palais du gouverneur, en guise de parade, la population mécontente était en émoi et les excitait presque de la voix et du geste. Aux cris ordinaires de : *Vivent la Vierge du Carmel et le roi d'Espagne !* se joignaient déjà ceux de : *A bas l'impôt et vive l'abondance !* Les bandes animées et presque menaçantes, sous leurs chefs Masaniello et *il Pione,* arrivèrent devant le palais du vice-roi. Des seigneurs et des dames de qualité étaient aux balcons pour voir passer ce qu'on regardait d'habitude comme une sorte de mascarade. Mais le défilé n'eut pas lieu comme à l'ordi-

naire avec des cris de joie et des pasquinades innocentes. Les *Alarbes* et les *Lazzaroni* stationnèrent sur la place, répétèrent les cris qu'ils avaient déjà proférés dans la ville et y mêlèrent des plaisanteries plus amères et plus provoquantes qu'il n'était de mise. Les seigneurs, pour faire bonne mine, prirent d'abord la chose sur le même ton ; mais les deux troupes ajoutèrent aux paroles des gestes tellement indécents, qu'elles forcèrent les seigneurs et les dames à se retirer au milieu des rires et des huées.

Des avis plus menaçants ne manquaient pas au vice-roi. Le père théatin D. Pépé, prédicateur en renom, lui donna connaissance de ce qu'il savait par les confessions populaires. Des rixes fréquentes s'engageaient entre le peuple et les préposés aux octrois. *L'eletto del popolo*, le seul des six élus des *sédiles* qui ne fût pas à la nomination de la noblesse, fut obligé d'intervenir plusieurs fois comme le magistrat ordinairement le plus écouté des petites gens. Dans l'intention de ménager ceux dont il tenait en partie son autorité, il décida que l'impôt serait payé par les paysans qui apportaient les fruits, et non par les consommateurs. Mais en fin de compte, l'effet était le même, la denrée était vendue plus chère par les paysans aux Napolitains. Le peuple surtout était exaspéré. Gâtée par son beau climat, cette oisive et colérique population ne demandait alors presque tout entière que les rayons du soleil pour vêtement, la voûte du ciel pour abri et les fruits de la terre pour nourriture ; et voilà qu'on lui ravissait un des trois bienfaits que Dieu lui avait assurés. Quelques person-



nes supplièrent le vice-roi d'abolir le malencontreux impôt. Celui-ci, commençant à s'effrayer, n'en était pas éloigné. Mais l'inspecteur général du royaume, don Juan Chacon, fort mécontent d'avoir perdu une partie de ce qu'il venait d'amasser dans sa tournée sur le vaisseau-amiral, ainsi que les fermiers de l'impôt, intéressés à son maintien, s'y opposèrent d'un commun accord.

Il fallut s'attendre à une émeute et prendre ses mesures pour la réprimer. Le duc d'Arcos, dans les différents postes de la ville, n'avait que trois mille hommes, composés des gardes espagnole et allemande, et du vieux régiment de Tuttaville. Mais il comptait sur sa politique pour diviser l'émeute et sur les châteaux-forts pour la contenir. Cette dernière ressource était la meilleure. Outre quelques points fortifiés, tels que la tour du Carmel et Saint-Laurent, trois véritables forteresses, le *Castel-Nuovo* ou Château-Neuf, bâti par Charles d'Anjou sur le modèle de la Bastille de Paris, le *Castel-del-Ovo* ou Château-de-l'Œuf, élevé par Frédéric II au milieu des ruines d'un palais de Lucullus, et le fort Saint-Elme, citadelle régulière qui était l'œuvre de Charles-Quint, commandaient la ville et se rattachaient au palais du vice-roi, récemment achevé par l'architecte Fontana, comme à un point central. Adossé en effet à l'arsenal qui descendait jusqu'à la mer, et regardant toute la rue de Tolède qui traverse la ville jusqu'à Capo-di-Monte, ce dernier édifice avait immédiatement à sa droite, en tournant le dos à la mer, le Castel-Nuovo; à sa gauche, à peu de distance, le rocher du Castel-del-

Ovo rattaché à la ville par une étroite chaussée, et en face, quoique un peu plus loin, mais facile à atteindre par la colline de Pizzo-Falcone, le château Saint-Elme, sur le roc vif qui couronne la hauteur du Pausilippe : ensemble de forteresses qui rendait le vice-roi maître du port et de la mer au midi, du centre de la ville devant lui, des hauteurs à l'ouest, et ne laissait de communications libres à Naples que du côté de la campagne.

Deux jours après la scène grossière qui s'était passée devant le palais, une nouvelle tombée tout-à-coup au milieu de la ville acheva de monter les têtes. Le peuple de Palerme, en pleine insurrection, avait arraché à son vice-roi l'abolition des impôts. Les Napolitains ne pouvaient rester en arrière. On était arrivé à cette saison de l'année où le soleil brûlait le sang et faisait ressentir plus vivement encore le besoin et la privation des fruits soumis à la taxe. Des groupes animés se formaient fréquemment dans les rues et sur les places; des brigands faciles à reconnaître à leur mine, des hommes masqués, couverts de capuchons et de robes de carmes, se montraient partout, parlant et agitant le peuple.

Le poissonnier Masaniello était comme le point de mire de tous. Un soir, deux hommes embusqués sous le porche de l'église de la Vierge du Carmel l'arrêtent, comme il venait de haranguer dans un groupe, avec ces mots : « Que prétends-tu faire, toi? — Je serai pendu, « répondit-il vivement, ou je ferai l'accommodement de « cette ville. — Beau gaillard que toi pour une telle « affaire! — Joignez-vous seulement à moi, et avec quel-

« ques hommes de votre trempe vous verrez ce que je « saurai faire. » C'étaient Dominico Perrone et Giuseppe Palombo, l'un contrebandier, l'autre bandit, tous deux hommes dévoués du duc de Maddaloni, qui entretenait de pareils personnages, comme tous les riches seigneurs du temps, pour les œuvres mystérieuses. Ils donnèrent leur foi à Masaniello et se retirèrent. Le lendemain soir, un des hommes encapuchonnés accoste encore Masaniello, le reconduit chez lui, et y reste plusieurs heures. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, Giulio Genovino : homme d'ambition et d'intrigue, mêlé à tous les événements du temps, il avait été, sous le populaire vice-roi d'Ossuna, l'*élu* préféré du peuple, puis jeté en prison sous le sévère cardinal vice-roi, Borgia ; moine maintenant, sans avoir dépouillé le vieil homme, il croyait le moment venu, selon l'occasion, de se venger de la sévérité du gouvernement espagnol ou de lui vendre ses services en exploitant son ancienne popularité ; car une ambition vieillie n'écoute plus que des calculs égoïstes. Cet homme ne contribua pas peu à apprendre son rôle à Masaniello. Noblesse et clergé, intrigants, on le voit, tous tentaient déjà de s'emparer d'un mouvement que tous prévoyaient.

Le 7 juillet était le dimanche qui précédait celui de la fête solennelle de la Vierge du Carmel. Une dernière revue des *Alarbes* et des *Lazzaroni* devait être passée. On s'attendait à quelque chose. Dès le matin il y avait agitation sur le *Largo del Mercato* et dans les faubourgs les plus populeux de la ville. Les marchands en boutique s'étaient promis de ne point acheter de fruits des

paysans; le menu peuple, qui ne s'en passait pas si aisément, et qui trouvait cependant la marchandise trop chère, débattait vivement le prix avec les vendeurs et commençait à crier contre l'impôt. Arrivent quelques paysans de Pouzzoles avec des paniers chargés de figues, fruits fort recherchés. Accostés par les collecteurs du marché, ils refusent de payer; une vive querelle s'engage; la foule y prend bientôt part. On envoie chercher l'*eletto* du peuple, Andrö Naclerio, pour qu'il interpose son autorité. Ce magistrat, choisi par le vice-roi sur trois candidats présentés par le peuple, ne méritait pas beaucoup son nom, et n'était personnellement pas fort aimé. Il condamne les paysans à payer, et menace les récalcitrants des galères. Mais le peuple de la ville et les gens de la campagne étaient de connivence. Parmi ces derniers se trouvait le beau-frère de Masaniello ; au lieu d'obéir, il renverse tout-à-coup les paniers de figues, en s'écriant : « Dieu nous donne l'abondance, et « le gouvernement nous la retire. Puisqu'il faut per« dre, j'aime mieux que les pauvres jouissent de mon « bien que les maltôtiers. » Comme les enfants se précipitaient sur les fruits, Masaniello paraît lui-même avec sa bande. Il exhorte ceux qui se trouvaient là à jeter les figues à la tête des collecteurs et de l'*élu*, au lieu de les manger, et leur en donne l'exemple au cri de ; *A bas l'impôt!* Ceux-ci sont bientôt assaillis. Masaniello saisit enfin une pierre, et atteint en pleine poitrine l'*élu*, qui s'enfuit avec les collecteurs au milieu d'une grêle de projectiles. C'était le commencement de l'émeute.

Masaniello monte sur une table, et s'écrie d'une voix

puissante : « Voici votre chef, Masaniello, que vous « connaissez bien; je viens vous racheter de la servi- « tude des gabelles, comme Moïse a sauvé les Juifs de « la servitude d'Égypte. Je suis pauvre et nu, mais « n'est-ce pas aussi un pêcheur nommé Pierre qui a fait « passer Rome de l'esclavage de Satan à la liberté de « Jésus-Christ? Et moi aussi, pêcheur du golfe, je viens « sauver Naples et le royaume des exactions du mau- « vais gouvernement. Que je sois mis en pièces, et mes « membres cloués aux portes de la ville, si je ne vous « tiens point ce que je promets. Vive le roi d'Espagne! « mort au mauvais gouvernement! *(Viva il re di Spa- « gna! muoja il mal governo!)* » L'incendie du bureau de perception qui était sur la place avec son mobilier et ses registres, donna immédiatement le sens du mouvement; puis, tous ceux qui se trouvaient là, Masaniello en tête, se jetèrent sur le couvent des Carmes, pour s'emparer de la tour du Carmel et propager la révolte. Les frères carmes, prêchés depuis longtemps par le vieux Genovino, et qu'on avait vus d'ailleurs souvent mêlés aux groupes sous leurs capuchons, étaient dans le secret; le couvent, la tour, furent bientôt emportés, et la cloche sonna à toute volée l'insurrection.

Elle s'organisa avec une adresse et une promptitude qui tenaient de l'enchantement, mais qui prouvaient une longue et soigneuse préparation. Des troupes de petits enfants, portant un bâton qui servait de hampe à un chiffon de toile noire, parcoururent d'abord les rues sous la conduite de quelques frères carmes couverts de leurs capuchons. « Ayez pitié, disaient-ils, de ces pau-

« vres âmes du purgatoire qui gémissent sous un poids « intolérable et vont chercher leur salut. Frères, ayez « pitié de nous ; frères, aidez-nous à obtenir notre dé- « livrance. » Puis apparurent les bandes de Masaniello, *Alarbes* et *Lazzaroni*, ayant au bout de leurs harpons le pain petit et de mauvaise qualité que les boulangers vendaient au poids de vingt-deux onces. Enfin suivit la masse du peuple armée de hallebardes, d'épées, et çà et là d'arquebuses, portées sans doute par des bandits; tous criaient : *Au palais! au palais!* Le vice-roi vit tout-à-coup déboucher l'émeute par différentes rues, sur la grande place du palais, avec des plaintes et des vociférations, comme autant de fleuves bruyants d'hommes, avant d'avoir eu le temps de prendre ses dispositions.

Le prince de Bisignano, mestre de camp général, seigneur fort aimé du peuple, s'était, chemin faisant, joint aux colonnes menaçantes pour intervenir entre le gouvernement et l'émeute. Arrivé avec elles sur la place, il en obtint de pénétrer seul auprès du vice-roi pour lui adresser les demandes du peuple, tandis que les masses stationneraient entre l'immense façade du palais et le couvent de Saint-François-de-Paule, qui se trouvait en face, au pied de la colline de Pizzo-Falcone, à l'endroit où s'élève maintenant la belle mais un peu lourde église bâtie au commencement du dix-huitième siècle. Retiré dans son cabinet avec l'*élu* du peuple, Naclerio, le père Giovanni, général des Franciscains, fort respecté de toutes les classes, et quelques seigneurs, le duc d'Arcos, pâle, agité, ne savait que faire, et prenait pour se réconforter un biscuit trempé dans du vin. Il pouvait

ordonner à ses soldats de faire feu de toutes les fenêtres du château, et lui-même tenter une sortie à la tête de quelques gentilshommes. Sur les instances du prince de Bisignano, il commanda aux Espagnols et aux Suisses de contenir la foule sans faire usage de leurs armes, et parut au balcon en tâchant de faire entendre ces mots : « Oui, mes enfants, vous aurez tout ce que vous de- « mandez. » Il était trop tard.

La foule qui débouchait par les différentes rues pressait celle qui était sur la place; Masaniello, avec quelques-uns des plus audacieux, est porté jusqu'au pied du grand escalier. Tandis que le vice-roi signait en toute hâte l'abolition de l'impôt des fruits et la diminution de celui des farines, les soldats espagnols sont renversés dans le vestibule et sur les marches de l'escalier; une colonne d'envahisseurs, portés en avant par ceux qui entrent, monte, se répand dans les appartements, en faisant céder tous les obstacles; et les portes volent en éclats. En vain le vice-roi jette par les fenêtres les diplômes d'abolition : rien ne peut plus arrêter le mouvement. Le flot qui monte arrive, avec le bruit des portes brisées, jusqu'au cabinet. Il n'était plus temps de délibérer. Le duc songe à se mettre en sûreté, et s'échappe, avec ceux qui étaient auprès de lui, par un escalier dérobé. Masaniello et les siens arrivent au moment où il venait de disparaître; furieux de n'avoir point rencontré ce qu'ils cherchaient, les envahisseurs se dispersent dans les magnifiques appartements, mettent en pièces tout ce qui tombe sous leur main et jettent les meubles par les fenêtres. Dans la chambre seule du dais, sur

l'ordre de Masaniello, et par respect pour le portrait en pied de l'empereur Charles-Quint qui s'y trouvait, ils s'abstiennent de ces excès.

Le vice-roi avait voulu se réfugier au *Castel-Nuovo*, où était déjà la duchesse d'Arcos; mais il trouva le pont qui y menait levé et la herse baissée. Au moment où il rentrait dans le palais par une petite porte pour monter dans un carrosse et chercher un autre asile, des Napolitains le reconnurent et l'entourèrent. Les uns lui baisaient les mains, les autres le menaçaient. Protégé par quelques seigneurs, il parvint d'abord à monter dans sa voiture pour se faire déposer près de là, au couvent de Saint-François. Mais le cocher ne put fendre la foule, qui devint plus hardie. On cria au duc d'abolir les impôts au lieu de fuir. Le *pione*, qui se trouvait là, s'élança sur le marchepied de la voiture, insulta le duc avec de grossières paroles, et, pénétrant à mi-corps par la fenêtre d'une portière, le saisit par la moustache. Le vice-roi prit enfin une poignée de sequins et les jeta par l'autre portière. Les uns crièrent qu'ils ne voulaient point de son or, mais d'autres se précipitèrent avec avidité sur cette proie. Le cocher profita du moment et fouetta ses chevaux, qui déposèrent bientôt le vice-roi au couvent, dont les portes furent promptement barricadées.

On n'eût pas été plus loin peut-être, si, dans ce moment de trouble, un coup de feu parti du palais n'eût tué un homme dans la foule. L'émeute, jusque-là encore contenue, devint alors sanglante. Les soldats qui se trouvaient au palais furent massacrés et jetés par les fenêtres sur la place. Le peuple, furieux, revint et commença

à faire le siége du couvent, qui ne pouvait résister longtemps, afin de faire un mauvais parti au vice-roi. Heureusement, l'archevêque-cardinal Filomarino arriva au milieu de ces scènes de désordre. C'était un personnage fort aimé du peuple ; on l'entoura avec respect. Il adressa aux assaillants des paroles de paix, et promit d'obtenir tout ce qu'on voudrait du duc d'Arcos s'ils voulaient cesser le combat. On y consentit, et il entra sans être suivi dans le couvent. Après quelques minutes, qui parurent bien longues, il sortit, tenant à la main un papier qu'il agitait en l'air avec des signes de contentement, poussa jusqu'à son carrosse, qui était à l'entrée de la rue de Tolède, et donna l'ordre de le conduire à la place du Marché pour en faire lecture. La foule suivit d'abord ; mais, en voyant le cocher enfiler la rue de Tolède, elle craignit que tout cela n'eût pour but que de gagner du temps et de l'éloigner du couvent de Saint-François. Elle fit arrêter l'archevêque et exigea la lecture du papier : il ne contenait rien autre chose que l'abolition de la taxe des fruits et la diminution de l'impôt des farines ; concessions bien insuffisantes maintenant pour désarmer une population presque victorieuse. Les plus animés retournèrent au couvent, dont ils brisèrent les portes ; mais ils ne trouvèrent pas le vice-roi, qui avait eu le temps de franchir un mur du couvent des Théatins, à Pizzo-Falcone, et qui gagnait déjà le château Saint-Elme. Le duc d'Arcos était sauvé, mais la ville resta au pouvoir de l'insurrection.

La foule, exaspérée, se répandit en effet par la ville, fit main basse sur les soldats isolés, et acheva de sou-

Digitized by Google

lever tous les faubourgs par le récit de ce qui s'était passé. Masaniello et les meneurs avaient gardé avec eux, comme chef ou comme gage, le prince de Bisignano; ils l'emmenèrent à la place du Carmel, dont ils firent le centre du mouvement, et le conjurèrent de prendre la défense du peuple, qui l'adorait. Assez embarrassé, le prince entra dans l'église, saisit un crucifix, et chercha à apaiser la multitude ou à décliner l'honneur qu'on lui faisait. On ne voulut rien entendre. Bon gré, mal gré il donna des ordres pour occuper la ville et proclama l'abolition de tous les impôts. Les insurgés, divisés en différentes escouades, furent distribués sur les principales places pour éviter toute surprise. Les plus exaspérés eurent la mission de brûler les différents bureaux de perception et de douane, pour que nul n'ignorât l'heureuse mesure; et ils ajoutèrent de leur propre chef aux ordres qu'ils avaient reçus le sac de quelques maisons de financiers connus pour avoir bâti leur fortune sur les exactions du gouvernement. Ce rôle pesait au prince. Dans un moment où il se vit moins surveillé, il gagna la maison d'un cavalier de ses amis, et, à la nuit tombante, se réfugia au Castel-Nuovo. Sa fuite ne fit que caractériser le mouvement et donner à l'émeute le chef qui lui convenait.

La nuit était close quand on s'aperçut que Bisignano avait quitté la place du Marché. Une partie de la foule, un peu lasse des émotions et des fatigues de la journée, restait atterrée. Mais quatre frères carmes étaient là; l'un d'eux leva son capuchon : c'était le vieux Genovino. Il ranima les courages : « Ecoutez, dit-il; peuple révol-

Digitized by Google

« té est peuple pendu, s'il ne s'assure la victoire. Il ne
« s'agit point d'enlever au roi sa couronne et souverai-
« neté de Naples, mais de réformer le mauvais gouver-
« nement de ses ministres; ne nous reposons pas avant
« de l'avoir obtenu. L'abolition de misérables gabelles
« ne peut nous suffire. Demandons à partager avec la
« noblesse l'élection des *sédiles;* rentrons dans les droits
« et priviléges octroyés par l'empereur Charles-Quint
« de bienheureuse mémoire. Un prince vous a abandon-
« nés : tant mieux; ce n'est pas à la noblesse qu'il faut
« vous fier, mais à vous-mêmes. Au lieu d'un prince,
« prenez l'un de vous, et il vous conduira à la victoire
« au cri de : « Vive le roi d'Espagne et mort au mau-
« vais gouvernement! »

C'était désigner Masaniello. Celui-ci fut en effet proclamé capitaine général du peuple. La cloche du Carmel, mise en branle à toute volée, et des émissaires envoyés de la place du Marché dans toutes les directions annoncèrent la nouvelle au bruit du tambour et à son de trompe. Elle fut dignement saluée. On enfonça de tous côtés les boutiques des armuriers pour se procurer des armes et des munitions; et les prisons furent ouvertes, excepté celle de l'*Annonciade* et celle de la grande *Vicarie,* par respect pour l'archevêque et pour le roi. L'insurrection était maintenant toute populaire.

Au milieu de la nuit, le duc d'Arcos, rentré à travers mille périls au Castel-Nuovo, put du haut des tours juger de la puissance et de l'étendue de sa défaite. Le tocsin répondait de toutes les églises à la cloche d'alarme du Carmel. Des bandes armées précédées de torches par-

Digitized by Google

couraient les rues avec des cris tels que les Napolitains en savent pousser. On entendait de temps en temps des coups de feu et des cris de rage ou de douleur. Les barques des quais de Chiaja et de Mergelina emportaient furtivement et dans l'ombre des fugitifs. Çà et là se dessinait dans la nuit la flamme rougeâtre des incendies des bureaux de douane ou des maisons désignés d'avance à la haine du peuple. Tout-à-coup, dans un quartier éloigné de la ville, retentit une épouvantable explosion, suivie d'une flamme pétillante qui s'éleva rapidement et éclaira pendant quelque temps, comme une éruption du Vésuve, ces scènes de désordre. Une bande avait pénétré dans un magasin à poudre avec les mèches des arquebuses allumées; un baril avait pris feu, et la maison sautait avec ceux qui y avaient pénétré, en ébranlant tout le faubourg. Avant de se mettre en devoir de réparer ses fautes, le duc d'Arcos contempla pendant quelque temps le résultat de son confiant orgueil et de son imprudente sécurité.

Digitized by Google

II

LE PRIVILÉGE DE CHARLES-QUINT. — LES BRIGANDS.
MASANIELLO, CAPITAINE GÉNÉRAL.

Le lendemain, lundi, 8 juillet, quand le jour succéda à cette nuit terrible, le *Castel-Nuovo* et le *Largo del Mercato* étaient le centre de réunions et de conseils bien différents. Le vice-roi délibérait sur l'état des choses avec l'inspecteur général, don Juan Chacon, le conseil latéral, présidé par son chef ou régent, Zuffia, homme habile et décidé, et un certain nombre de gentilshommes, de financiers et de fonctionnaires dévoués à l'Espagne. Le gouvernement insurrectionnel s'était, de son côté, constitué au foyer du mouvement. Masaniello, reconnu et obéi décidément comme chef suprême, siégeait dans sa maison, située sur le *Largo del Mercato* même, avec le vieux carme Genovino pour conseiller, *il Pione* pour homme de confiance, Dominico Perrone et Giuseppe Palombo, les deux bandits, pour hommes de main, et un jeune clerc ardent, Marco-Vitale, pour secrétaire.

Digitized by Google

Des deux parts on se préparait à la lutte. Le vice-roi avait fait reprendre le palais, dégager et barricader les abords du château. Le régiment de Tuttaville s'était posté à Pizzo-Falcone pour conserver les communications avec le château Saint-Elme, dont le commandant pouvait, par des signaux convenus, correspondre avec le palais. Blaise de Fulco, gentilhomme napolitain, occupait, avec soixante fantassins et quelques cavaliers, le poste de Saint-Laurent. Enfin le vice-roi envoya ordre à quelques troupes logées à Pouzzoles et à Torre del Grecco de rentrer dans la ville .De son côté, Masaniello avait fait nommer un nouvel élu du peuple, un certain François Arpaja, ancien compagnon d'intrigues de Genovino, pour donner une sorte de couleur légale au mouvement populaire, et commandé à tous les citoyens valides de prendre les armes. Plus de cent mille, dit-on, répondirent à l'appel. Il envoya aussitôt dans les différents quartiers ou *ottines* autant de capitaines qu'il choisit lui-même pour régulariser et diriger les forces dont il pouvait disposer.

On se préparait au combat, et cependant on n'était ni d'une part ni de l'autre décidé encore à pousser les choses à outrance. Le duc d'Arcos n'avait de vivres que pour huit jours dans ses châteaux et pas assez de troupes pour prolonger la résistance. Il fallait au moins qu'il gagnât du temps pour prévenir l'ambassadeur espagnol à Rome et le gouvernement à Madrid. Masaniello et les plus exaltés même prétendaient, de leur côté, rester sur la défensive, et n'avaient point l'intention d'attaquer les châteaux, de crainte de sortir de la légalité. Ils ne

Digitized by Google

protestaient, disaient-ils, que contre les impôts arbitraires et les excès des ministres du roi. Pour prouver leur fidélité à Dieu et à l'Espagne, en même temps que leur ferme volonté d'obtenir satisfaction sur leurs griefs, ils exposaient partout l'image de saint Janvier et celle du roi Philippe IV, avec les armes du peuple.

Le vice-roi profita de ces dispositions pour essayer encore de la conciliation : dans la matinée, il fit porter à la place du Marché par quelques seigneurs populaires un édit d'abolition de toute taxe sur les fruits et sur la farine. Ces seigneurs furent assez mal reçus : tout cela avait été obtenu la veille par le droit de l'émeute victorieuse; on demandait maintenant autre chose. Dans tout mouvement de ce genre, il y a d'ordinaire dans les esprits un souvenir, sur les lèvres un mot qui passent pour une panacée et qui servent de drapeau. Autrefois, en France, on demanda longtemps les bonnes coutumes du temps de saint Louis; en Angleterre, celles du roi Edouard le Confesseur. Au dix-septième siècle, le peuple de Naples réclamait le *privilége de Charles-Quint*, c'est-à-dire l'espèce de charte des droits du souverain et du peuple que l'heureux vainqueur avait donnée à sa conquête. Quel était au juste ce privilége? On ne le savait guère. Octroyé pendant les premiers temps de la conquête, il est probable qu'il constituait un état meilleur que l'arbitraire réalisé depuis par les vice-rois. Ce qui est certain, c'est que, depuis que le vieux Genovino l'avait exalté devant le peuple, ce privilége était devenu l'objet des désirs, de l'idolâtrie populaire; et ce fut avec ce cri que les émissaires du duc d'Arcos furent renvoyés.

Ce premier échec ne découragea point le vice-roi. Où le peuple voyait une garantie, il crut rencontrer justement un moyen de tromperie, et bâtit là-dessus toutes ses intrigues. Il s'agissait, avant tout, d'empêcher l'union de la noblesse, du clergé et du peuple, qui seule pouvait menacer sérieusement la domination espagnole. Ce fut en employant la noblesse et le clergé, même comme intermédiaires auprès du peuple, que le duc d'Arcos pensa y réussir. Les deux hommes les plus influents et les plus aimés du peuple, et qui pouvaient peut-être faire tourner les troubles au profit de leur ambition, le duc de Maddaloni et le cardinal-archevêque Filomarino, *étaient*, on le sait, par une chance heureuse pour le vice-roi, d'irréconciliables ennemis; ils se prêtaient par là merveilleusement à ses machinations. Le duc d'Arcos délivra le premier, encore détenu au Château-Neuf depuis l'affaire du vaisseau-amiral, le prit en particulier, abjura tous ses soupçons, et le pria d'employer son crédit sur le peuple au service du roi et pour le bien de son pays. Puis, sous main il fit prévenir le cardinal, qu'il remerciait de son salut, d'avoir à se défier du duc de Maddaloni, et le conjura de faire tous ses efforts pour empêcher entre le peuple et la noblesse un rapprochement qui serait aussi funeste au clergé napolitain qu'à la domination espagnole. Ces batteries dressées, le disciple de Machiavel attendit.

Le duc de Maddaloni, ravi d'être libre et de faire montre de son importance, parut dans la soirée même du 8 sur la place du Marché, à cheval, avec un puissant seigneur de ses amis. Il fut aussitôt acclamé, entouré,

mais interrompu aussi, dès qu'il parla de l'abolition des taxes, par les cris : *Le privilége de Charles-Quint ! le privilége de Charles-Quint !* — « Vous l'aurez, dit-il, je « vais le demander au vice-roi, et je vous l'apporterai « demain. » Mais, pendant que le peuple, continuant à user de sa victoire, incendiait le palais de l'ex-élu du peuple, Naclerio, et celui du fermier de l'impôt des farines, Geronimo Letitia, le soir, Masaniello reçut dans son humble demeure le père capucin Pépé, frère du cardinal Filomarino. Jaloux d'avoir été déjà devancé par Maddaloni, le cardinal faisait offrir ses services. Il obtint aisément crédit auprès de Masaniello, docile comme tous les Napolitains aux gens d'église, et surtout auprès de Genovino, qui devina aisément que l'archevêque était le véritable fondé de pouvoirs du vice-roi. Les capitaines des quartiers et quelques prêtres, rassemblés par Masaniello et Genovino dès le matin, se laissèrent en effet persuader de préférer l'entremise de l'archevêque à celle de Maddaloni ; et le peuple, d'ailleurs toujours en garde contre la noblesse, se trouvait dans ces dispositions, quand, le 9 au matin, le duc de Maddaloni, escorté de deux estafiers, parut sur la place du Marché.

Le malheureux seigneur, qui arrivait plein de confiance, avec son large parchemin, devant Masaniello et ses assesseurs, n'eut pas le temps même d'en commencer la lecture. Les visages étaient soupçonneux et sombres. Masaniello arrêta le duc au moment où il élevait la voix, demanda à voir le parchemin, et le donna à examiner au seul de ses assesseurs qui pût y connaître quel-

que chose, à Genovino. Ce rusé vieillard était de vieille date l'ennemi déclaré de la noblesse : il avait deviné, connu peut-être déjà les intentions cachées du duc d'Arcos. Il reconnut bien vite, et n'eut pas de peine à démontrer, grâce à la fraîcheur de l'écriture et à la nouveauté du parchemin, que la pièce était fausse. Maddaloni, bien que noble seigneur, et partant peu habile en ces matières, n'avait pu s'y tromper lui-même. Il n'essaya pas de défendre l'authenticité de la pièce; il prétendit seulement que cette copie méritait autant de confiance que l'original. Mais il fut violemment interrompu par les cris de : *Trahison! trahison!* Masaniello lui-même l'apostropha rudement du nom de faussaire; et comme le seigneur répliquait, il le saisit et le jeta à bas de son cheval. La foule allait lui faire même un mauvais parti; mais Dominico Perrone fit observer qu'il valait mieux le garder pour le juger que d'en faire justice sommaire, et offrit de le garder à la tour du Carmel sous sa propre responsabilité. Ce Dominico Perrone, autrefois capitaine de sbires, puis bandit, était, nous l'avons dit, en relations avec Maddaloni. Le duc obtint de lui d'être mené au poste de la Vicarie, où il trouva et gagna également le compagnon de celui-ci, Giuseppe Palombo, ancien contrebandier, personnage de même trempe; la nuit même il s'embarqua furtivement sur une felouque pour Pouzzoles. Le vice-roi n'en avait que mieux réussi. Le fier seigneur sur lequel l'homme du peuple avait porté la main était déterminé à se venger. Il laissait deux traîtres auprès de Masaniello, qui ordonna, de son côté, l'incendie du palais de Maddaloni, et un abîme

fut ouvert entre la noblesse et le peuple napolitain.

Pour le moment, il ne pouvait plus être question de conciliation, le vice-roi partageant avec Maddaloni la responsabilité d'une tromperie découverte. Masaniello résolut d'attaquer l'église et le couvent de Saint-Laurent, où se trouvait déposé, disait-on, le fameux privilège. Dès le 10 au matin, toute la ville était en émoi. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient dans les rues pour rassembler les volontaires. Les uns fourbissaient leurs épées, ceux-ci nettoyaient leurs mousquets. On voyait des femmes elles-mêmes s'armer pour faire partie de l'expédition. Des paysans entraient enfin par les différentes portes de la ville, armés de pioches, de faux et de grands coutelas. Sur la place du Marché, Masaniello fit choix des mieux armés, les disposa par détachements, donna ses ordres, et, vers deux heures après midi, les bandes armées débouchèrent par différentes rues sur la place Saint-Laurent. On voyait, assure un contemporain, une compagnie de femmes pourvues d'arquebuses. L'une d'elles, forte de corps et belle de visage, portait d'une main une épée nue, et de l'autre un drapeau avec ces mots : *Vive le roi et le très-fidèle peuple de Naples !*

Située au centre de la ville et fondée par Charles d'Anjou comme *ex-voto* de sa victoire sur Manfred, cette vieille église avait longtemps servi aux assemblées du peuple et du sénat napolitain dans les jours d'indépendance. Depuis, les vice-rois l'avaient fermée pour effacer ce souvenir de liberté ; et maintenant, le cloître et l'église, pourvus de canons et d'arquebuses, occupés

par un poste d'Espagnols, sans respect pour les tombeaux des anciens rois, étaient presque transformés en forteresse. Blaise de Fulco et ses soixante soldats, gardiens du poste, reçurent d'abord vivement la multitude en faisant feu par toutes les ouvertures. Les assaillants reculèrent, enlevant leurs blessés et leurs morts. Mais Masaniello les ramena bientôt furieux. Quelques-uns, plus habiles, s'étaient aperçus qu'il serait difficile de prendre le poste d'assaut, et avaient préparé des fasci nes. Malgré un feu assez vif, ils pénétrèrent, poussés par les autres, jusqu'aux portes du cloître, jetèrent les fascines devant elles, y mirent le feu, et répondirent aux arquebusades des assiégés pour les empêcher d'éteindre l'incendie. Blaise de Fulco vit bientôt que la résistance serait inutile dès que les portes donneraient passage à la foule; il capitula, et rendit les deux bâtiments avec la vie sauve pour lui et les siens, et la permission de se retirer au Château-Neuf. Les vainqueurs se précipitèrent dans le cloître et dans l'église, arborèrent sur la tour l'étendard de l'Espagne et celui de la ville, saisirent un grand nombre d'armes et de munitions de tout genre et dix-huit canons. Mais de privilége, point. Les archives mêmes, bouleversées de fond en comble, ne livrèrent point ce précieux secret.

La possession de belles et bonnes armes et d'une petite artillerie était, après tout, pour la lutte, plus utile que celle du privilége. On disposa les canons sur les principales places et aux portes de la ville. A ce moment même, les troupes de renfort mandées par le vice-roi de Pouzzoles et de Torre del Grecco approchaient

par deux routes différentes. Masaniello marcha lui-même au-devant des Espagnols qui venaient de Torre del Grecco, les chargea brusquement, et les mit en fuite. L'autre détachement d'Allemands de Pouzzoles, entouré par des forces supérieures, et menacé en tête par des canons sur lesquels il ne comptait pas, se rendit sans résistance, et fut si bien traité que le soir les soldats enivrés parcouraient la ville en criant : *Vive le peuple !* L'incendie des palais du duc de Caivano et du marquis d'Acquino, détestés du peuple, célébrèrent le soir même la victoire populaire.

Le mouvement n'avait plus maintenant les proportions d'une simple émeute. Le lendemain de sa victoire, Masaniello passait fièrement en revue ses forces, qui s'élevaient à cent quinze mille hommes, quoique assez mal équipés. Il les divisait par compagnies selon les quartiers, et leur donnait des chefs et des bannières. Juge et administrateur suprême en même temps que général en chef, et toujours dans son costume ordinaire, avec le bonnet rouge, la chemise serrée au corps, le caleçon rayé, les jambes et les pieds nus, Masaniello rendait également des arrêts ou prononçait des jugements, et paraissait le véritable maître de la ville. De sa fenêtre ou d'une estrade élevée devant sa porte sur la place du Marché, il fixait le prix du pain, ordonnait l'incendie d'un palais, et faisait bâtonner deux hommes du peuple qui, au lieu de tout livrer au feu, s'étaient approprié quelques objets précieux. Il consultait parfois l'élu Arpaja ou son conseiller Genovino, mais la plupart du temps il prenait vivement ses résolutions, tantôt dictées

par l'esprit de vengeance, tantôt frappées au coin du bon sens, mais partant presque toujours d'un cœur droit et animé de bonnes intentions.

Il était plus difficile maintenant d'amuser avec le privilége le peuple exigeant et victorieux. Le duc d'Arcos compta y réussir encore en se servant, au risque de les compromettre et peut-être même dans cette intention, de l'archevêque et du vieux Genovino. Le 11, Filomarino parut en effet sur la place du Marché avec le fameux, le vrai privilége trouvé, disait-on, fort heureusement par quelques moines. L'authenticité en était assurée d'avance par l'offre faite la veille au vieux Genovino d'une présidence de la chambre royale. Le peuple, qui couvrait la place du Marché, était encore assez mal disposé. Cependant Masaniello, l'épée nue, conduisit dans l'église de la Vierge le prélat, suivi bientôt d'une foule compacte et avide d'entendre la lecture du document. Le parchemin, les lettres d'or avaient l'aspect voulu de vétusté et d'antiquité ; Genovino n'eut rien à y reprendre. L'archevêque commença la lecture avec complaisance et componction. La teneur de la pièce fut loin cependant de répondre à l'attente de la multitude, soit que ses désirs se fussent exaltés avec le succès, soit que le contenu ne répondît point en effet à ses souvenirs. A mesure que la lecture avançait, il était facile de voir sur les visages l'inquiétude et le désappointement. Quand l'archevêque eut fini éclatèrent des murmures très-caractérisés.

Masaniello était un homme simple et de bonne foi. On avait demandé le privilége, il s'étonna qu'on ne s'en

contentât plus; personnellement il avait autant de respect pour le clergé que de haine pour la noblesse; d'ailleurs il sentait la responsabilité qu'impose même aux plus fougueux une heure de pouvoir. Il gourmanda vertement le peuple sur le peu de confiance qu'il montrait à son archevêque, et se porta caution pour lui. L'archevêque profita avec habileté du moment; il offrit de remettre l'examen de la pièce à Genovino et à des personnes compétentes, qui y procéderaient immédiatement, mais à la condition qu'on sursoierait à l'exécution projetée déjà pour le soir même contre trente palais de la noblesse désignés à la fureur populaire. Masaniello trancha résolûment la question en homme de tête et de cœur. Il fit passer Genovino et quelques autres dans une salle du couvent, et défendit énergiquement au peuple, sous peine de mort, tout nouvel acte de dévastation inutile. Ce fut une de ses plus heureuses inspirations, quoiqu'il fût sans doute alors trompé. Les murmures contre l'archevêque lui avaient inspiré peut-être comme un pressentiment de l'inconstance populaire : « Je n'agis, s'écria-t-il, qu'en vue du bonheur et de « l'avantage du royaume, et je persévèrerai jusqu'à ce « que je voie luire le jour de la paix et de la liberté. Et « cependant c'est pour des ingrats que je travaille, et « je n'aurai pas plutôt obtenu tout ce que vous désirez, « que vous m'abandonnerez comme un meuble inutile; « heureux si vous ne cherchez pas à vous débarrasser « violemment de votre bienfaiteur, et si vous ne traînez « pas mon corps dans les rues de Naples comme celui « d'un vil scélérat! »

Confier l'examen du privilége à Genovino, c'était assurer la réussite des projets du vice-roi. Le rusé vieillard revint presque à la nuit tombante déclarer que la pièce, bien et dûment examinée au fond, était en effet le réel et authentique privilége de Charles-Quint. L'archevêque triomphait; il crut le moment venu d'en finir, et se mit à lire une lettre dans laquelle le duc d'Arcos s'engageait formellement, par écrit et sous la garantie du prélat, à assurer au peuple la jouissance de tous les droits mentionnés dans le document, et promettait amnistie à tous ceux qui avaient pris part à la révolte. Mais aux mots d'*amnistie* et de *révolte* un nouveau tumulte s'éleva. Tout le peuple s'écria d'une voix qu'il n'y avait point de rebelles et qu'il n'était pas besoin de pardon. Masaniello et Genovino ne purent l'apaiser qu'en se chargeant avec les principaux chefs de dresser, de concert avec l'archevêque, un véritable traité de paix, où le vice-roi et le peuple entreraient comme parties contractantes; et la foule ne se dissipa que sur la promesse que les conditions et les termes en seraient soumis le lendemain à l'assemblée générale du Marché.

Dans cette discussion, qui se prolongea assez avant dans la nuit, Genovino déploya la plus grande adresse et Masaniello une entière bonne foi. Quand il ne s'agit que de dresser la teneur des concessions financières du vice-roi, le premier obtint sans peine à peu près ce qu'il voulut des chefs populaires, bien qu'ils n'y vissent pas toujours bien clair. La question des cautions excita une plus grande altercation. Les chefs du peuple demandaient pour garantie la remise du château Saint-Elme,

et Masaniello paraissait y tenir surtout, malgré la résistance de l'archevêque; Genovino s'y opposa aussi : « Jusque-là, dit-il, de l'avis des plus grands canonistes, « le peuple est resté dans son droit; il a pu s'assembler, « prendre les armes et en faire usage pour la défense « de ses priviléges sans encourir le reproche de rébel- « lion. Mais vouloir dépouiller le roi d'un de ses domai- « nes, c'est sortir de la légalité pour entrer dans la ré- « volte. » L'argument parut péremptoire à Masaniello; il changea d'avis, et assura à haute voix aimer mieux mourir que de commettre l'acte d'un rebelle.

Le lendemain, la foule impatiente et inquiète se pressait sur la place du Marché pour recevoir communication des articles du traité. Vers midi, on vit arriver trois cents bandits parfaitement armés et équipés. Chacun connaissait à Naples leurs liaisons avec la noblesse. Le peuple inquiet refusa d'abord de les laisser approcher. Mais Perrone ayant donné l'assurance qu'ils étaient là pour le service du peuple, on les laissa se mêler à la foule et pénétrer même dans l'église jusque dans le cloître. Masaniello causait avec l'archevêque, en attendant, pour commencer la cérémonie, l'arrivée de quelques capitaines de quartiers qui manquaient encore. Deux minutes après, ceux-ci étant arrivés, Masaniello se disposa enfin à introduire l'archevêque. Comme il mettait le pied hors de la porte latérale qui conduisait du cloître dans l'église, Dominico Perrone, qui était du côté du chœur, lui fit signe de venir seul de son côté; le poissonnier avait à peine fait un pas qu'une détonation, suivie bientôt de cinq autres, retentit dans l'église.

Les balles sifflèrent aux oreilles de Masaniello, mais sans l'atteindre, grâce sans doute à la foule compacte qui ôtait aux meurtriers la liberté de leurs mouvements.

Ce fut alors un tumulte épouvantable. Le cri de : *Trahison! trahison!* répandit la nouvelle avec la rapidité de l'éclair de la nef dans le cloître et sur la place. La foule exaspérée entreprit corps à corps les brigands, et fit main basse sur eux. Ceux-ci tirèrent à bout portant sur les assaillants, mais ne purent recharger leurs armes; on lutta contre eux au milieu d'une masse confuse et effrayée, qui croyait voir dans chacun un ennemi. Les brigands cherchèrent alors inutilement à fuir. On les poursuivit partout, dans les maisons, dans le cloître, jusque dans les cellules des religieux, qui étaient eux-mêmes plus morts que vifs, et on les y massacra. Trois furent égorgés dans la sacristie, l'un d'eux sous le fauteuil même de l'archevêque éperdu. Les têtes séparées du tronc de quarante d'entre eux furent plantées sur des perches au milieu de la place du Marché, tandis que les hommes et les femmes du peuple traînèrent leurs corps à travers les rues, et les jetèrent dans les fossés et les égouts.

Il n'était pas difficile de deviner d'où venait le coup. Le duc de Maddaloni avait voulu se venger à la fois de Masaniello, du vice-roi et de l'archevêque, interrompre les négociations et tout confondre de nouveau. Perrone et plusieurs autres, saisis et mis à la torture, l'avouèrent avant d'être exécutés. Quelques-uns soupçonnèrent aussi le vice-roi d'avoir trempé dans la conspiration, ou au moins de ne l'avoir pas ignorée; mais il n'existait contre

lui aucune preuve, bien que tout tournât au profit de sa politique en poussant à l'extrémité la haine du peuple contre la noblesse. Masaniello mit à prix la tête du duc de Maddaloni, et lança ses bandes dans toute la ville contre lui ou contre ses partisans. Le duc lui-même, sous la robe d'un capucin, galopait déjà sur la route de Bénévent. Mais on cerna bientôt son frère, don Giuseppe Caraffa, dans le couvent de Sainte-Marie-la-Neuve. Pendant qu'on enfonçait les portes, le malheureux s'échappa par une étroite fenêtre; arrivé dans une pauvre maison, il demanda asile à une fille de joie au prix d'une forte récompense. Mais celle-ci fit signe au peuple. Arraché de son asile, et traîné avec mille outrages et mauvais traitements dans les rues, Giuseppe Caraffa fut tué d'un coup de couperet par le boucher Michel Santis; et au-dessus de sa tête, hissée au haut d'une perche avec le pied dont il avait frappé l'archevêque cloué sur le crâne, on mit cette inscription : « Giuseppe Caraffa, rebelle à la patrie « et traître au fidèle peuple de Naples. »

Lorsque le duc d'Arcos fit savoir, par le cardinal, aux chefs populaires qu'il réprouvait complétement l'odieuse tentative des nobles et des bandits, et qu'il était toujours prêt à négocier sur les bases convenues, les plus soupçonneux ou les plus hardis ne voulaient d'abord rien entendre, et ne parlaient que d'une guerre à mort au gouvernement et aux Espagnols. Cependant l'autorité du vieux Genovino, celle de l'archevêque et de Masaniello décidèrent le peuple à reprendre le lendemain, 12, la cérémonie si violemment interrompue.

Ce jour fut le plus beau du gouvernement éphémère

du pêcheur Masaniello. Dès le matin, une ordonnance fut publiée à son de trompe et affichée dans les rues. Tout le peuple devait prendre les armes; les canons en permanence étaient braqués aux portes et sur les principales places. Ordre était donné à la noblesse de livrer ses armes et de rester sous les murs, aux bandits de sortir, à tous, pendant la nuit, d'illuminer les rues et les places; défense était renouvelée de porter des robes et des manteaux longs qui pussent cacher des armes, et de continuer contre les maisons et les palais les incendies des jours précédents; tout fut ponctuellement obéi.

Vers midi, la cérémonie commença. Devant le maître-autel, sous un dais, se tenait le prélat ayant à ses côtés Masaniello, Arpaja, Genovino et Palombo; l'église était pleine, et les portes ouvertes à deux battants laissaient voir l'immense foule qui se pressait sur la place du Marché. Un notaire monta en chaire et lut à haute voix le traité destiné à rétablir, sur de nouvelles bases, les rapports du souverain et du peuple. Les articles de la capitulation, qui étaient la conséquence de la confirmation du privilége, paraissaient fort avantageux : « Tous « impôts, taxes et gabelles mis sur le peuple depuis le « privilége, étaient déclarés nuls de plein droit, sauf « ceux engagés aux particuliers; amnistie complète et « générale était accordée pour tout le passé. Désormais « la voix de l'*élu* du peuple aurait la même puissance « que les voix réunies des *sédiles* de la noblesse; et les « consulteurs, députés généraux et capitaines d'*ottines* « nommés dans l'église des Augustins, entreraient en

« fonction sans la confirmation de l'autorité espagnole.
« La présente capitulation devait être gravée sur une
« table de marbre élevée au milieu du Marché; le peu-
« ple restait en armes, et Masaniello en possession de
« l'autorité comme capitaine général jusqu'à ratification
« par la cour de Madrid. » La restriction obscure et comme subrepticement introduite, qui était apportée à l'abolition des impôts, et l'absence de garanties certaines, frappait encore quelques esprits réfléchis, et laissait quelque place à l'hésitation. Mais Genovino monta immédiatement en chaire : « Mon peuple, s'écria-t-il,
« nous tenons enfin ce que nous avions déjà demandé
« du temps du duc d'Ossona, ce n'est point sans peine
« et fatigue; célébrons une si glorieuse victoire; et pour
« remercier Notre-Dame du Carmel, et Notre-Seigneur
« Dieu, auteurs de toutes choses, entonnons, comme il
« convient, un joyeux *Te Deum*. »

Au milieu de la joie générale, on ne pensa plus qu'à en finir. L'archevêque invita Masaniello à venir avec lui au palais recevoir la signature du vice-roi, qui désirait personnellement, disait-il, lui témoigner sa satisfaction. Après la scène de la veille, il était permis d'hésiter. Le pêcheur cependant y consentit, et, pour terminer cet acte solennel avec une certaine pompe, ordonna que tout le parcours de la place du Marché au palais fût nettoyé et tendu de tapisseries comme pour un jour de fête. Au moment de partir, l'archevêque lui présenta de magnifiques habits pour paraître convenablement devant le duc d'Arcos; Masaniello refusa d'abord de quitter son costume ordinaire; mais l'archevêque in-

sista, le menaça même de l'excommunication, et le pêcheur céda. Pendant qu'il faisait sa toilette en pleine place, le peuple s'apitoya sur son extrême maigreur. L'agitation, le manque de sommeil, l'exercice du pouvoir l'avaient en quelques jours complétement changé. On remarqua cependant que l'épée à la main, sous son chapeau à plume blanche, et dans son vêtement broché d'argent, le poissonnier déployait sur son beau cheval blanc une grandeur originale mêlée d'une certaine grâce.

Le cortége se mit en marche vers quatre heures; l'archevêque dans son carrosse, Masaniello et Arpaja à cheval de chaque coté, et derrière dans une litière le vieux Genovino. Les cris de : *Vive le roi! vive le peuple! vive Masaniello!* etc., poussés par la foule, se succédaient à l'envi; Masaniello réprimait quelquefois rudement ce dernier cri. Au milieu de la place du palais, près de la belle fontaine Medina, ouvrage du napolitain Auria, le poissonnier salua de gracieuses paroles le capitaine des gardes du vice-roi venu jusque-là pour le recevoir; puis, s'élançant avec agilité sur la selle de son cheval, il s'adressa à la foule compacte et pressée autour de lui : « Mon peuple bien-aimé, » dit-il en tirant de son sein et en élevant au-dessus de sa tête le privilége et la capitulation, « voici le gage de tes libertés renouve-« lées. Ce n'est point un mensonge, une fable, nous « tenons entre les mains une réalité. Grâces en soient « rendues à Notre-Dame et à l'excellentissime seigneur « archevêque. Pour moi, je n'ai jamais demandé autre « chose. Son Eminence sait bien que mes intentions sont

« pures. On m'a fait offrir, il y a trois jours encore, trois « cents écus pour vous amener à transiger; j'ai tout « refusé. Si j'ai endossé ces beaux habits, c'est par res- « pect pour le vice-roi et pour obéir à Son Eminence. « Mais j'en prends Dieu à témoin, je mourrai pauvre « comme je suis né ; après la pêche de nos libertés dans « la mer orageuse de cette ville, je retournerai à mon « ancienne pêche. Je reviendrai parmi vous vendre mon « poisson comme autrefois, espérant pour toute récom- « pense de vous, après ma mort, un chant d'*Ave Maria*. » Et comme on l'interrompait en exprimant le vœu que ce ne fût point de sitôt. « Merci, ajouta-t-il, enfants ; « écoutez néanmoins : Je vais achever le traité avec « Son Excellence ; restez armés et prêts. Si demain ma- « tin je ne suis pas de retour au milieu de vous, mettez « à feu et à sang le palais et la ville. Mais vous me rever- « rez bientôt. Sa Majesté sera contente de ce que nous « avons fait. Les nobles et les fermiers d'impôts seuls « ont à se plaindre, ces loups rapaces et dévorants qui « vivaient du plus pur de notre sang ; car maintenant « nos dons volontaires arriveront directement au Trésor, « et le noble roi Philippe sera le vrai souverain de son « beau royaume. » L'archevêque bénit ensuite la foule, et tous deux poussèrent droit vers le palais en fendant la presse.

Le cardinal et le pêcheur franchirent ensemble, la main dans la main et aux grands applaudissements de tous, les tranchées qui servaient encore de défense au palais et traversèrent une triple haie de soldats espagnols. Sur les premiers degrés du grand escalier, à l'en-

droit où s'élèvent les deux statues colossales du Tage et de l'Ebre, le vice-roi les attendait. Masaniello, singulièrement ému, était partagé entre la joie et la crainte de son triomphe. « Je viens me mettre à la discrétion de Son Excellence, » dit-il en se jetant aux pieds du vice-roi pour lui baiser les mains ; « tu peux me con-« damner à la corde ou à la roue, je suis prêt. — Re-« lève-toi ; Sa Majesté ne te regarde point comme un « criminel, et je puis t'assurer de son estime, » lui répondit le duc d'Arcos avec bonté. Masaniello reprit, peu rassuré encore : « Je prends Dieu à témoin que je « n'ai jamais eu d'autre pensée que de le servir fidèle-« ment. » Dans la conférence qui eut lieu ensuite entre le vice-roi, l'archevêque et le chef du peuple, pendant la signature des pièces, Masaniello ne se montra pas au-dessous de sa fortune. Le vice-roi faisait observer que l'abolition de tant d'impôts serait une grande perte pour le roi d'Espagne ; il répondit qu'un don volontaire de quinze millions fait directement à Sa Majesté par son bon peuple, et sans passer par les mains des fermiers, comblerait aisément le déficit et soulagerait le peuple de plus de moitié. Tout disposé à reconnaître que les incendies et dévastations des palais étaient une perte pour tous, il s'engagea encore à faire transporter désormais sur la place du Marché, et sous bonne garde, le produit des vengeances et des fureurs populaires qu'il ne pourrait pas arrêter, pour commencer le fonds du don volontaire promis par le bon peuple de Naples à son souverain.

Cependant, comme la conférence se prolongeait, la

foule, toujours plus nombreuse sur la place, devenait inquiète ; elle demandait Masaniello à grands cris, et battait de ses flots agités les murailles du palais. Le duc d'Arcos craignait déjà un second envahissement de sa demeure ; Masaniello se leva et se dirigea vers le balcon : « Excellence, dit-il, je veux que tu juges combien « ce peuple m'obéit. — Me voici, » cria-t-il d'une voix forte en apaisant les clameurs d'un geste de sa main, « me voici sain et sauf! » Levant alors le bras avec une pose entre chaque vivat, il jeta successivement les trois cris de : *Vive la Vierge du Carmel!... Vive le roi d'Espagne !... Vive le duc d'Arcos !...* qui furent fidèlement et fortement acclamés ; et comme le vice-roi étonné embrassait, pour plaire à la multitude, le magique chef du peuple, lui essuyait le front de son mouchoir, et jetait à son tour le cri de : *Vive le libérateur du peuple !* Masaniello mit le doigt sur ses lèvres, obtint un profond silence, et d'une voix forte : « Ordre à « tous et à chacun, sous peine de rébellion et de la vie, « d'évacuer la place du palais sur-le-champ. » Et le duc d'Arcos et le cardinal virent comme par enchantement les compagnies armées donner le signal de la retraite et tout le peuple s'écouler à leur suite.

Pour tout terminer, on convint que les pièces signées et imprimées seraient, le surlendemain dimanche, confirmées publiquement, par serment du vice-roi, dans la cathédrale. Le diplôme régulier de capitaine général du peuple fut délivré à Masaniello, et le grand prévôt mis à sa disposition pour exécuter ses sentences, poursuivre les bandits et rétablir le bon ordre dans la ville.

Le duc d'Arcos prit enfin congé de son hôte avec d'affectueux compliments, et lui jeta autour du cou une lourde chaîne d'or que celui-ci voulait d'abord repousser, mais qu'il accepta sur les observations de l'archevêque; et le cardinal et le pêcheur allèrent terminer cette heureuse journée dans le palais de Son Eminence, où les attendait, ainsi que les chefs du peuple, un somptueux banquet.

III

LE SERMENT. — LE BANQUET DE PAUSILIPPE. — MASANIELLO FOU ET MARTYR.

Le rôle de Masaniello était désormais plus difficile à jouer. Hier, chef d'émeute, il luttait encore pour la victoire ; aujourd'hui, capitaine général, il était devenu le gage de la paix, la garantie du bon ordre. Chargé du gouvernement de la ville, instrument du vice-roi, il fallait, tout en maintenant sa conquête, qu'il apaisât, qu'il réprimât peut-être bientôt le mouvement qui l'avait porté au pouvoir. Moment délicat et cependant décisif dans tout événement de ce genre pour celui qui assume sur sa tête toute la responsabilité ; glaive à deux tranchants difficile à manier pour tout homme, sans se blesser soi-même, et surtout pour le pauvre poissonnier ! Saura-t-il faire leur part aux garanties de l'ordre et à celles de la liberté ? Fait pour la lutte, sera-t-il également fait pour le pouvoir ? Fort dans la guerre, le sera-t-il aussi dans la paix ? Conservera-t-il surtout, au milieu de ces difficultés, cet empire sur soi-même et ce crédit sur les

autres, si nécessaires aux pouvoirs semblables au sien ? C'était là qu'on l'attendait.

Masaniello put juger dès le lendemain des embarras que lui laissait la victoire. Le bruit qu'une bande de brigands s'apprêtait à tenter un coup de main sur Naples avait, de grand matin déjà, jeté une vive agitation dans la ville. Chargé en sa qualité de capitaine général de la sûreté de la ville, Masaniello organisa la défense; il choisit pour mestre de camp un certain Andrea Polito, batteur d'or, et confia le commandement des deux faubourgs les plus populeux à Gennaro Annese, arquebusier, et à un frère de Palombo, tous gens dévoués au mouvement; il ne garda que trente mille hommes des plus résolus sous les armes, avec une solde d'un carlin par jour, et une ration de pain, de viande et de vin. Ordre fut donné à tout le reste, marchands et artisans, de rouvrir les boutiques et ateliers, de reprendre les travaux accoutumés. Le prix des vivres de première nécessité, fixé à l'amiable, enleva tout prétexte au mécontentement. L'exécution d'un boulanger convaincu d'avoir vendu à faux poids, et un échafaud élevé au milieu de la rue de Tolède, avec les exécuteurs en permanence, indiquèrent suffisamment que le nouveau maître entendait être obéi.

Etait-ce nécessité de frapper de grands coups au milieu de cette fournaise encore ardente, ou inhabileté de Masaniello à trouver des moyens moins violents? Il déploya dans l'exercice de son autorité une rigueur excessive. On fouilla les maisons pour y découvrir quelques brigands qui s'étaient dérobés à toutes les recherches ;

quatre furent décapités. Six matelots, saisis sur une barque suspecte, eurent le même sort. Les femmes, les prêtres eux-mêmes, furent obligés de se conformer à l'ordonnance qui proscrivait les longs vêtements. En revanche, le capitaine général condamna à être pendus plusieurs de ses partisans qui avaient commis quelques excès dans un couvent de femmes. Gouvernant comme sur la brèche, — et il y était en effet, — c'était de sa fenêtre, une arquebuse, mèche allumée, à la main, et prêt à faire feu, que le terrible dictateur rendait ses sentences; en bon accord du reste avec le vice-roi, auquel il faisait passer des vivres pour sa maison et du fourrage pour ses écuries. Au moins on ne pillait plus pour détruire. Toutes les dépouilles des nobles, argent, vaisselle, bijoux, arrachées même des églises où elles avaient été déposées, étaient maintenant emmagasinées dans une maison de la place du Marché. On vit seulement avec regret Masaniello décharger personnellement sa haine sur le palais du duc de Maddaloni, dont il fit exposer ignominieusement le portrait mutilé de sa main sur la place du Marché. En somme, cette première journée de pouvoir n'était pas absolument mauvaise; mais ces excès de sévérité en tout sens témoignaient de la violence de la lutte intérieure que se livrait le capitaine général.

L'église de Saint-Janvier, un des plus beaux monuments de la ville, depuis les réparations ordonnées par l'archevêque Caraffa à l'œuvre gothique du vieux Pisano, était magnifiquement décorée, le dimanche 14, pour la cérémonie du serment que le duc d'Arcos devait prê-

ter afin de garantir le rétablissement de l'ordre et l'affermissement de la liberté ; mais c'était aussi une épreuve pour Masaniello. De ce moment, il tombait du premier rang au second ; et ce second rang même qu'il devait déposer à jour fixe, c'est-à-dire à l'arrivée des ratifications, ne lui offrait plus que la terrible responsabilité d'un pouvoir en butte aux exigences et à l'ingratitude de tous. Comment franchira-t-il ce pas difficile de l'amoindrissement ou de la descente du pouvoir ?

Après une longue attente, le vice-roi, rassuré par les cris de : *Vive le roi d'Espagne! vive le duc d'Arcos!* poussés le long de la route, déboucha à cheval vers deux heures de l'après-midi sur la place, précédé de cent cavaliers espagnols et suivi de plusieurs carrosses qui amenaient les premiers fonctionnaires du royaume. Masaniello, dans son costume brodé d'argent, avec quelques-uns des autres chefs, l'attendait sous la porte principale qu'ornent une magnifique architrave d'un seul morceau de marbre et deux petites colonnes de porphyre, restes d'un temple d'Apollon. Il aida respectueusement le vice-roi à mettre pied à terre, et l'introduisit, l'épée nue à la main, dans la cathédrale, où le grand aumônier du royaume leur offrit l'eau bénite à tous deux. L'archevêque, en habits pontificaux et suivi de tout son clergé, les attendait au milieu de la grande nef ; il les conduisit dans le chœur, et prit place sous un dais avec Masaniello et les siens, à droite, et le duc et quelques seigneurs à gauche.

La messe terminée, la véritable cérémonie du jour commença. Le secrétaire du royaume, s'avançant devant



le vice-roi, lut à haute et intelligible voix les articles de la capitulation. On les écoutait religieusement, quand Masaniello interrompit le lecteur pour donner des explications sur ce qu'on venait d'entendre, et renouvella plusieurs fois la même interruption. Ce commentaire en pleine église du sens et de l'importance des articles étonna moins encore cependant que l'exaltation toute particulière qu'y apporta Masaniello. La lecture et le commentaire achevés, l'élu Arpaja pria le vice-roi de vouloir bien confirmer le tout par un serment solennel. L'Evangile était ouvert sur le beau maître-autel de porphyre qui occupe le fond du chœur, et on avait mis à côté, pour plus de solennité, la précieuse châsse qui recélait la tête de saint Janvier et la fiole miraculeuse. Masaniello était étrangement agité; il parlait avec vivacité à l'archevêque, il envoyait par un gentilhomme des messages au duc d'Arcos, le tout à la grande inquiétude des assistants. Le vice-roi s'avança néanmoins, leva la main sur les reliques et sur l'Evangile, et, au milieu du plus profond silence, dit d'une voix haute et ferme : « Je jure d'observer fidèlement les articles de cette ca-« pitulation, et je m'engage à en solliciter la ratification « de Sa Majesté le roi d'Espagne. » Quand il eut achevé, il sembla qu'un poids immense cessât de peser sur toutes les poitrines oppressées; les voûtes de la cathédrale retentirent d'un *Te Deum* entonné avec une énergique et victorieuse allégresse par plus de deux mille voix.

On croyait tout fini; mais tout-à-coup, la poitrine haletante, l'œil en feu, le visage illuminé d'une expression bizarre où la joie du triomphe paraît troublée par

une sombre inquiétude, Masaniello s'avance au milieu du chœur avec des gestes extraordinaires comme pour retenir la foule, et demande impérieusement son attention : « O mon peuple, dit-il, te voilà donc délivré du « rude fardeau que des mécréants t'avaient imposé, sous « prétexte de servir Sa Majesté Catholique ! Pour que je « pusse mener cette œuvre à bonne fin, le Seigneur « Dieu a détourné de mon pauvre corps les balles des « assassins. Ils ne pouvaient atteindre l'oint du Seigneur « avant qu'il eût purgé la ville et le royaume de cette « peste aussi pernicieuse au souverain qu'au peuple lui-« même. Tout n'est pas fini cependant ; ils sont ruinés, « ces nobles et ces publicains qui empêchaient nos of-« frandes d'arriver jusqu'à Sa Majesté ; mais ils existent « encore, ils rôdent affamés autour de notre ville comme « des loups dévorants. C'est pourquoi je veux garder ce « pouvoir, que je n'ai pas cherché, jusqu'à leur entière « extermination. J'y périrai, mais il faut que ma destinée « s'accomplisse, et que la couronne du roi Philippe brille « de tout son éclat, comme le soleil quand il sort des « nuages qui l'obscurcissent. Oui, mon peuple, prie pour « moi, et toi aussi, roi Philippe, prie pour moi, car si « vous perdez le pauvre poissonnier, le misérable Masa-« niello, c'en est fait de vous et du royaume. Je suis « votre salut ; moi seul, j'ai fait l'accommodement de « cette ville. Ce n'est pas pour m'élever ni pour m'en-« richir, vous le savez, fidèles Napolitains, que je me « suis mis à votre tête. Oh ! je ne voudrais pas pêcher « quelques misérables sequins dans cette mer de sang « qui depuis quelques jours coule autour de moi. Je vous

Digitized by Google

« l'ai dit, je préfère à cette autorité ma bonne et tran-
« quille pêche; à cet habit chamarré d'argent, je pré-
« fère mon caleçon de toile, et à cette plume blanche
« mon bonnet de poissonnier. J'étais heureux dans ces
« habits, et sans inquiétude; on ne dirigeait point sur
« moi le bout d'une arquebuse, et je n'avais point les
« mains teintes de sang. Non, non, archevêque, ce pou-
« voir n'est pas pour moi, ces habits ne conviennent
« point au poissonnier... » En prononçant ces dernières paroles, il s'interrompt, pousse de bruyants sanglots, arrache ses vêtements et se jette au pied de l'archevêque, en le conjurant de le rendre à son premier état et à sa liberté. Tous les assistants restaient singulièrement émus de ces paroles et de cet étonnant spectacle. L'archevêque invoqua l'image même du Christ pour calmer l'exaltation de Masaniello, et le malheureux se laissa alors entraîner à la suite du cortége, dans une sorte d'abattement physique et moral, jusqu'à la place du Marché.

Le capitaine général avait laissé apercevoir les premiers symptômes d'un état mental que les événements des jours précédents et la difficulté de sa position présente n'expliquaient que trop. Sa tête n'avait point résisté à cette brusque transition de l'obscurité à la puissance, et d'une vie tranquille à l'agitation révolutionnaire; huit jours d'ardeur fiévreuse passés, presque sans sommeil et sans nourriture, dans les alternatives du combat et du triomphe, de la crainte et de la joie, l'avaient ébranlée. Tant qu'il ne s'était agi que d'atteindre un but clairement défini, l'ardeur et les exigences de la lutte

avaient soutenu Masaniello; chargé maintenant d'assurer les bénéfices de la victoire, obligé de lutter contre ceux qui la lui disputaient encore, et contre ceux qui pouvaient la compromettre, il n'osait plus ni garder ni laisser ce pouvoir qui lui pesait; il déchirait ses vêtements, comme Nessus sa tunique. Homme simple et ardent, avec des éclairs de génie qui lui venaient du cœur plutôt que de la raison, il sentait que le pouvoir ne lui convenait pas; et cependant, fier de ce qu'il avait fait, et croyant que tout reposait sur lui, il craignait de le perdre. Souverain d'un jour, né d'une victoire populaire, parti de si bas et arrivé si haut, sans avoir eu le temps de mesurer la distance, il redoutait la profondeur de la chute. Quoi! il déposerait ce sceptre de circonstance et retomberait simple poissonnier, en butte à la haine des nobles, aux entreprises des bandits, à la vengeance du vice-roi, peut-être même aux railleries de ses égaux! Qui lui assurait que, lui tombé, l'œuvre ne tomberait pas avec l'ouvrier? Le destructeur des gabelles retourné à sa pêche, qui garantirait le peuple du filet des gabeliers? Le capitaine général désarmé, qui défendrait les Napolitains contre la vengeance des Espagnols? Cependant cette épée du dictateur ne lui convenait pas; il ne savait déjà plus s'il devait s'en servir contre l'autorité espagnole ou contre le mouvement populaire; dans le doute, il frappait à tort et à travers, et tout le sang retombait sur sa tête! Il y avait là de quoi ébranler une imagination plus maîtresse d'elle-même, et une âme plus préparée à l'exercice du pouvoir que ne pouvait les avoir Masaniello.

Le soir, Masaniello devait prendre sa part des fêtes et des réjouissances qui couronnaient cette journée de réconciliation. Un banquet avait été préparé pour lui et les siens, par les soins du vice-roi peut-être, sous les délicieux bosquets qui décorent le pied du Pausilippe, en vue du beau golfe de Naples. Quand on vint chercher Masaniello chez lui, où sa femme étalait la toilette et les bijoux que lui avait envoyés la duchesse d'Arcos, il ne se montra point satisfait. Il aurait voulu que l'archevêque et le vice-roi assistassent à la fête comme à la cérémonie religieuse. Le cardinal s'était excusé sur la sainteté de son caractère. Masaniello voulut au moins avoir la compagnie du vice-roi; il partit en désordre pour aller l'inviter, sans chapeau, sans épée, la poitrine ouverte, ses habits déchirés et une jambe nue. Ses paroles étaient incohérentes, il mourait de faim, disait-il, et désirait partager sa collation avec le vice-roi. Le duc d'Arcos prétexta une forte migraine. Il n'apaisa Masaniello mécontent qu'en lui offrant, pour le transporter lui et les siens, sa felouque dorée, remplie encore de provisions. Le capitaine général descendit en effet avec son frère, Marco-Vitale et quelques autres, dans la belle embarcation royale, suivie bientôt de nombreux canots remplis de mucisiens et d'une foule joyeuse et triomphante.

C'était la première fois depuis huit jours qu'un instant de repos était permis à Masaniello, la première fois que son âme tendue avec excès pouvait se relâcher un peu. Sa rude et naïve nature prit sa revanche. Les rayons du soleil couchant miroitaient dans chaque vague du golfe, les cris de nombreux spectateurs répandus

sur la rive de Chiaia répondaient aux chants et aux sons des instruments qui s'élevaient des barques vigoureusement poussées par les rameurs. Masaniello, épuisé par la fatigue et le besoin, se jeta sur les provisions déposées dans la felouque; il en usa, comme poussé par la fièvre, avec excès, et la fumée du vin, s'attaquant à un cerveau vide, le jeta dans de nouveaux excès. Il ordonna en passant de piller la chapelle de *Pie di Grotta,* où la noblesse avait aussi déposé quelques richesses; monté sur la poupe de son petit navire, il saisit dans sa poche les sequins à pleine poignée, et les jeta à la mer pour faire largesse aux plongeurs qui se précipitaient au milieu du sillage qu'il laissait derrière lui. Deux heures après, à la nuit close, sur le quai de la Marinella, on vit revenir la felouque royale. Mais elle n'approchait point assez vite au gré de Masaniello; le pêcheur, brûlant de fièvre et d'excès, se jeta à la mer tout habillé, fendit l'onde à force de bras, et courut précipitamment vers la place du Marché pour rentrer chez lui.

Cette journée avait commencé à ébranler le crédit de Masaniello. Le lendemain lundi, le bruit se répandit dès le matin qu'il avait la veille au soir envoyé sa démission au palais, soit que le découragement l'eût emporté, soit que sa mère et sa femme, qui avaient été fort bien accueillies et traitées au château, lui eussent arraché cette résolution. La nouvelle était fort diversement accueillie, lorsqu'on vit sortir Masaniello à cheval et l'épée nue, sur la place du Marché, entouré, comme à l'ordinaire, de ses hommes de main. Peut-être s'était-il repenti, peut-être avait-il cédé aux obsessions de son

Digitized by Google

entourage révolutionnaire. En tout cas, on ne le reconnaissait plus; il prononçait des paroles incohérentes et saccadées, donnait, puis retirait un ordre, tantôt poussant son cheval en avant, au risque de renverser les personnes qui ne se rangeaient pas assez vite, tantôt s'arrêtant tout-à-coup et restant longtemps en place, comme préoccupé d'une pensée fixe. Il n'était pas prudent de l'approcher; Arpaja, Genovino essayèrent de lui faire quelques représentations, ils reçurent l'un un soufflet et l'autre un coup de baguette accompagné de ces mots : « Je suis maître du monde et ne suis point « obéi. » Deux des plus grands seigneurs du royaume, don Ferrand et don Carlo Caraccioli vinrent à passer en carrosse. Masaniello leur expédia l'ordre de venir lui baiser les pieds. Quelques-uns le regardaient faire avec une tendre pitié; d'autres, menacés par les intempérantes évolutions de son cheval, murmurèrent tout haut et lui lancèrent quelques pierres.

Ce premier avertissement parti du peuple rappela encore une fois le malheureux à lui-même; il revint sur la place du Marché, où il trouva encore le chemin des cœurs. « O mon peuple! dit-il, l'heure de l'ingratitude « est venue pour toi, et pour moi l'heure de la mort. « Est-ce là la récompense de mes services? » Puis, découvrant sa poitrine et mettant ses jambes à nu : « Voyez, « ajoutait-il, ce que je suis devenu pour vous; je n'ai « plus que la peau sur les os; je suis plus décharné « qu'un squelette. Un feu intérieur me dévore; je bois « sans parvenir à apaiser la soif qui me brûle. Et vous « songez à m'assassiner! Ah! vous ne savez pas ce qui

« vous attend; ma mort, c'est votre ruine. Ecoutez,
« vous ne serez pas en sûreté que vous n'ayez fait venir
« la mer sur cette place, ou que vous n'ayez de ce ri-
« vage aux côtes d'Espagne construit un pont pour vous
« entendre directement avec Sa Majesté. Tout le monde
« vous trompe; c'est mon dernier avis, c'est celui d'un
« mourant; demain déjà je ne serai plus; on aura porté
« la main sur le libérateur de Naples, et vous le verrez
« avec indifférence! » On se récria une dernière fois, on entoura le malheureux, on lui jura obéissance. Mais Masaniello ne fit pas bon usage de ces heureuses dispositions.

Quelques sentences capitales dictées par le caprice le plus fantasque ou le plus cruel achevèrent de décourager même ceux qui avaient la meilleure volonté. On entraîna le soir encore le capitaine général, pour le distraire ou pour achever de le perdre, au Pausilippe, dans la felouque du vice-roi. Il s'y livra aux mêmes extravagances et aux mêmes excès que la veille. Quand il revint, il avait la menace à la bouche; il annonçait qu'il ferait couper la tête au vice-roi; il jurait qu'il mettrait le feu à la ville pour la punir de son ingratitude; il se serait élancé, l'épée à la main, sur la foule confondue et mécontente, si quelques-uns de ceux qui l'entouraient ne l'avaient saisi et transporté de force dans sa maison. Le peuple stationna longtemps sur la place, ceux-ci pour avoir des nouvelles du malheureux ou pour le défendre, ceux-là pour épier le moment de sa chute. A minuit, assure un de ses historiens, Masaniello ouvrit sa fenêtre, alluma quatre flambeaux, et jeta à la foule étonnée ces

lugubres paroles : « O mon peuple ! déjà je n'existe plus, « quelques heures encore, et je péris assassiné ! »

A la même heure en effet sa perte était résolue. Depuis deux jours, partisans et adversaires songeaient à aviser aux circonstances. Ce soir-là même, Genovino et Arpaja avaient convoqué les capitaines des *ottines* à Saint-Augustin, où se tenaient ordinairement les assemblées municipales. Le vice-roi de son côté, dans son palais, avait réuni son conseil. Masaniello ne manquait pas de jaloux, même dans son parti ; Genovino et Arpaja, gagnés d'ailleurs peut-être par le vice-roi, quelques autres encore avaient vu avec dépit le pêcheur recueillir toute la gloire du succès populaire ; ils profitèrent de son état pour faire décider qu'il serait déposé et enfermé dans une forteresse jusqu'au rétablissement de sa santé. Tout ce qu'il avait fait du reste devait être maintenu ; l'assemblée de Saint-Augustin espérait hériter de son pouvoir. Mais ce n'était pas le compte du duc d'Arcos. Lui voyait dans la maladie de Masaniello et le découragement du peuple le moyen d'assurer sa vengeance et d'étouffer en même temps la révolte. La junte de Saint-Augustin n'eût fait que continuer la rébellion à son profit ; il fallait frapper le peuple de stupeur par un grand coup ; c'était le moment d'en appeler à la dernière raison de la politique de Machiavel. Après son conseil, le duc d'Arcos y avisa avec trois hommes de la lie du peuple qui étaient venus se mettre à sa disposition.

Le mardi 16 était la fête solennelle de la Vierge du Carmel, qu'on avait, il y a quinze jours à peine, préparée en jouant, et qui devait se terminer par une san-

glante tragédie. La ville ne présentait pas l'aspect joyeux qu'elle offrait ordinairement à pareille solennité. On s'attendait à tout autre chose qu'à une fête. Le vice-roi avait, dès le matin, fait publier qu'il confirmait à toujours les capitulations jurées; les gardes espagnoles et allemandes sous les armes occupaient le poste de Pizzo-Falcone. Les capitaines des *ottines* et le peuple armé étaient indécis entre la révolution de la veille et la crainte de quelque chose de pire. Les masses erraient par les rues, sans direction commune, partagées entre des sentiments divers, et se dirigeaient machinalement vers la place du Marché, ceux-ci désirant, à quelque prix que ce fût, le rétablissement de l'ordre, ceux-là redoutant une trahison qui les replongerait dans les maux dont ils croyaient s'être retirés. Un premier événement annonça la catastrophe que chacun pressentait. Le secrétaire de Masaniello, Marco-Vitale, jeune homme hardi et entreprenant qui lui était tout dévoué, avait été retenu la veille au château par précaution. Relâché dans la matinée et frappé de voir les troupes sous les armes, le jeune homme en demanda raison au capitaine, et sur sa réponse peu satisfaisante : « C'est bien, « dit-il, je vais à la place du Marché. Vous en répondez « sur votre tête. » Il eut à peine le temps d'achever; le capitaine tira l'épée, un soldat baissa son arquebuse, et Marco-Vitale tomba doublement frappé.

Vers midi l'archevêque arrivait sur la place du Marché pour célébrer le service divin dans l'église du Carmel; Masaniello sortit de sa maison, et traversa une foule épaisse de plus de huit mille personnes un papier à la

main. On le laissa passer dans un morne et pénible silence. Il venait offrir à l'archevêque sa démission, demandant seulement à aller la remettre au duc d'Arcos après avoir fait une cavalcade à travers la ville en l'honneur de la Vierge ; à ce prix, il consentait à recevoir la mort, disait-il, dans sa bienheureuse église. Filomarino l'embrassa, l'apaisa, entra avec lui dans l'église, et lui persuada de se reposer, se chargeant du reste de la missive. Mais l'archevêque était à peine entré dans la sacristie pour revêtir ses habits pontificaux, que Masaniello s'élança sur un crucifix, le saisit, et monta en chaire. « Par l'âme de ton Sauveur, dit-il, ô mon peuple, « sauve ton pauvre Masaniello. Ce n'est pas pour une « telle fin que le ciel a favorisé jusqu'ici mon entreprise. « Quoi ! pour t'avoir délivré des traitants, je tomberais « sous le coup des bandits ! et pour avoir chassé les « nobles tes ennemis, un compagnon, un frère porte« rait la main sur son frère ! car c'est de toi, ô mon « peuple, que je recevrai la mort ! Mais je te pardonne « et je te bénis, si ma mort peut assurer ton bonheur. Il « faut une victime pour racheter tout ce sang ; ô Vierge « du Carmel, je suis un grand pécheur, accepte-moi en « sacrifice pour le salut de ce pauvre peuple. Archevê« que, viens entendre la dernière confession d'un mou« rant ; mais que chacun ouvre comme moi son cœur « devant l'Eternel. Oh ! je ne suis pas seul coupable « ici !... » Puis, s'exaltant à mesure qu'il parlait, le malheureux se mit à délirer tout haut avec véhémence jusqu'à ce que l'archevêque le fit descendre sans résistance, et emmener haletant et épuisé, par quelques re-

ligieux, dans une cellule du cloître près de la sacristie.

Le service divin s'acheva au milieu d'une stupeur générale, tandis que Masaniello se reposait sur le lit d'un religieux. Après le départ de l'archevêque, la foule, retenue par je ne sais quel pressentiment, ne s'écoulait pas encore, quand trois hommes armés jusqu'aux dents, Cattaneo, Ardizone et Rama, bientôt suivis de quelques autres, pénétrèrent dans l'église. « *Vive le* « *roi !* crièrent-ils d'une voix tonnante ; *mort aux par-* « *tisans de Masaniello !* » Dans toute cette foule idolâtre, qui plusieurs jours auparavant avait massacré avec furie les bandits, il ne se trouva pas une voix pour protester, pas un bras pour arrêter l'assassinat proclamé ainsi d'avance. Les meurtriers pénétrèrent dans la sacristie et dans le cloître en répétant le même cri. Tous les religieux étaient en fuite. On vit bientôt apparaître à la porte d'une cellule Masaniello, pâle, défait, mais le sourire sur les lèvres et l'œil plein de douceur, comme si l'on venait le délivrer. « Est-ce toi, dit-il, ô peuple « bien-aimé, qui viens me chercher ? Me voici ! » Les assassins lui répondirent en couchant leurs arquebuses. « Traîtres ! ingrats ! » furent ses derniers mots ; il tomba raide mort. Un boucher de la troupe lui coupa la tête. Cattaneo la saisit par les cheveux pour l'aller porter au vice-roi ; les autres assassins saisirent le cadavre et le portèrent devant l'église. La foule, insensible ou frappée de terreur, laissa d'abord passer Cattaneo avec son trophée ; mais bientôt quelques lazzaroni, après avoir injurié le cadavre, se mirent à le traîner à travers les rues et les ruisseaux, au milieu de nombreuses ma-

lédictions. Le corps n'était pas encore jeté à la porte Nolane, et la tête au fossé des immondices, que le vice-roi sortait de son palais, à cheval, accompagné de ses conseillers, des principaux magistrats et de plusieurs seigneurs, parcourait la ville, entrait dans la cathédrale pour remercier le ciel, et recueillait pendant tout le trajet de nombreux et enthousiastes vivats.

Pour l'honneur du peuple napolitain, le capitaine général eut cependant de plus dignes funérailles. Quand on apprit dès le lendemain que le pain était vendu au prix courant avant les ordonnances de Masaniello, ce fut une explosion de regrets et de colère. L'insurrection avait perdu son chef, mais elle était encore entière et organisée. « Voilà, répéta-t-on partout, la punition mé- « ritée par l'ingrate ville pour avoir abandonné son li- « bérateur ; après le pain, toutes les autres denrées « vont bientôt être soumises à la taxe comme elles « l'étaient auparavant. » La junte de Saint-Augustin était encore constituée, et il ne manquait pas d'ambitieux qui voulaient succéder à Masaniello ; déjà des cris de : *Mort aux assassins !* se faisaient entendre sur la place du Marché ; et l'on pouvait prévoir encore un soulèvement contre le palais. Un jeune citoyen, préoccupé de pensées plus pieuses, détourna pour ce jour-là la colère des Napolitains, en criant qu'il fallait apaiser les mânes du libérateur et lui faire des funérailles dignes de lui. Tout le peuple n'eut bientôt plus qu'une seule pensée, celle d'ensevelir pieusement celui qu'il avait payé d'ingratitude. Les uns coururent à la porte Nolane, les autres à l'ignoble fossé. On nettoya pieusement ces tristes

restes; on les rapporta en grande pompe et avec des gémissements sur la place du Marché ; on rapprocha la tête du tronc; et, sur un magnifique catafalque dressé dans l'église du Carmel, Masaniello, revêtu de ses habits de capitaine général, fut exposé aux regrets et à la dévotion du peuple.

L'église et la place du Marché présentèrent pendant tout le jour le plus étonnant spectacle. La foule s'écrasait dans la nef pour regarder encore cette belle tête, objet de tant d'idolâtrie. Ceux qui parvenaient jusqu'au catafalque baisaient la main du mort ou au moins son vêtement; d'autres approchaient leur chapelet de ses lèvres pâles comme de celles d'un martyr. Quelques-uns, en se retirant, assuraient que la tête adhérait de nouveau au tronc, et que tout le corps exhalait comme une odeur de paradis. Au loin se répandaient des bruits plus étonnants encore. Une colombe était descendue du ciel et s'était reposée sur lui. Le pauvre mort avait un instant secoué la tête et soulevé la main avec un ineffable sourire en signe de remercîment. Quelques jours après, on assurait qu'il avait parlé.

Vers le soir, le corps fut déposé dans un cercueil, sur lequel on plaça une couronne de laurier, le bâton de commandement et une épée nue : huit prêtres chargèrent le cadavre sur leurs épaules, et commencèrent à travers les principales rues de la ville une procession. Toutes les cloches sonnaient le glas funèbre. Les compagnies armées ouvraient la marche; les lazzaroni suivaient le corps psalmodiant des chants funèbres avec ces mots : *Beato Masaniello, ora pro nobis.* Chemin

faisant, les communautés religieuses se joignirent au cortége ; et bientôt magistrats, fonctionnaires, nobles, bourgeois, à la requête quelquefois menaçante des capitaines d'*ottines* et de la foule, furent obligés de sortir de leur demeure et de rendre les derniers honneurs au poissonnier. Le convoi arriva ainsi, nuit close, éclairé par des torches, devant le palais du vice-roi. La manifestation devenait menaçante; aux prières se joignaient les cris de : *A bas les assassins ! Le pain à bon marché !* Le vice-roi parut la tête nue sur son balcon, et se fit représenter à la suite de sa victime par la garde allemande et huit pages en deuil avec des flambeaux. Le cortége arriva ainsi au cimetière au milieu de la nuit ; et, après l'inhumation et les dernières prières, le soleil levant trouva encore une foule nombreuse agenouillée sur la tombe de celui qu'elle appelait son libérateur. Le mobile peuple de Naples avait au moins tenu sa promesse et chanté dignement l'*Ave Maria* que Masaniello lui avait plusieurs fois demandé pour toute récompense !

L'émeute à laquelle Masaniello avait donné son nom ne lui survécut pas longtemps malgré l'énergie que lui avait rendue l'imprudence du duc d'Arcos. L'anarchie dura encore quelques jours. Au milieu de la misère du moment, tantôt les femmes du peuple prenaient les armes pour obtenir des conditions meilleures du Mont-de-Piété ; tantôt les pauvres, nourris par la charité des chartreux du Pausilippe, demandaient que leurs soupes fussent apportées sur la place du Marché pour ne plus

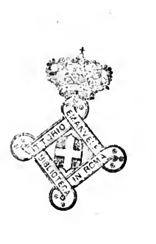
être obligés d'aller les prendre à la porte du couvent. Deux aventuriers bien différents l'un de l'autre, un seigneur français brave et galant, le duc de Guise, et un bourgeois napolitain, ambitieux, Gennaro Annese, essayèrent de prendre la place de Masaniello, et les intrigues de la cour de France, alors en guerre avec l'Espagne, l'apparition même d'une flotte française pouvaient leur donner peut-être quelque chance de succès. Mais l'un avait trop de légèreté et l'autre pas assez de prestige pour les Napolitains, et leur rivalité perdit tout.

Les Espagnols avec le duc d'Arcos possédaient encore, moins la tour du Carmel qui était au pouvoir de l'insurrection, les principaux points militaires de Naples, le château Saint-Elme et le château de l'Œuf; et le duc de Guise et Gennaro Annese se disputaient l'autorité dans la ville. L'un, visant à la couronne, se faisait appeler le *doge de la République royale de Naples;* l'autre, plus modeste, prenait le titre de *capitaine de la République napolitaine*. Cependant ils se disputaient les secours de la flotte française qui était en vue, contrariaient mutuellement leurs entreprises contre les Espagnols et luttaient l'un contre l'autre de piéges et de trahison, tantôt avec le poignard, tantôt avec le poison.

C'était l'affaire de l'autorité espagnole qui fut bientôt représentée, après la destitution du duc d'Arcos, par un nouveau vice-roi, le comte d'Ognate, et un général de renom, don Juan, frère de Philippe IV, appuyés tous deux d'une petite armée et d'une flotte. Déjà le vieux Genovino et la junte d'insurrection faisaient leur paix avec les Espagnols. Un coup de main hardi tenté contre

les aventuriers et sur la ville réussit complètement. Le duc de Guise fut fait prisonnier en voulant se faire jour à travers les ennemis; Gennaro, l'armurier, demanda grâce; le peuple cria : *Vive le roi d'Espagne et vive don Juan!* l'archevêque Filomarino chanta un *Te Deum* dans la cathédrale; le miracle de saint Janvier s'accomplit comme de coutume, et, sauf l'abolition maintenue de la gabelle des fruits qui avait causé l'explosion des lazzaroni, le gouvernement des vice-rois à Naples continua jusqu'à la fin de la domination espagnole comme auparavant.

FIN.

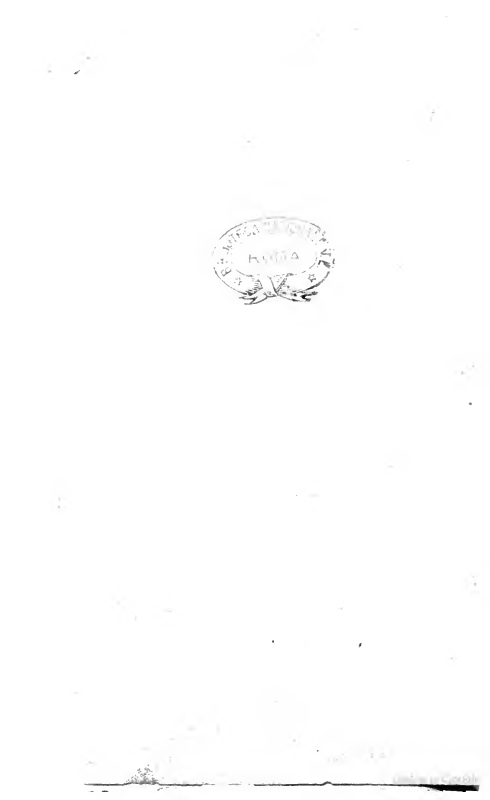


Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LE PUY. — TYPOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.

MAG 200035





20/8/923

Digitized by Google

